A

LA BAIE D'HUDSON



Collas Dujardin. Imp. L. Eudes

MONSEIGNEUR N. Z LORRAIN
Evêque de Cythère I.P.I.
Vicaire apostolique de Pontiac.

LA BAIE D'HUDSON

OU

RÉCIT DE LA PREMIÈRE VISITE PASTORALE DE

Mgr N. Z. LORRAIN

ÉVÊQUE DE CYTHÈRE ET VICAIRE APOSTOLIQUE DE PONTIAC, DANS SES MISSIONS SAUVAGES DE TÉMISCAMINGUE, D'ABBITIBI, DE NEW-PORT, DE MOOSE ET D'ALBANY

PAR

J. B. PROULX PTRE.

ŒUVRE DES BONS LIVRES
VILLE MARIE

MONTRÉAL:
LIBRAIRIE SAINT-JOSEPH
CADIEUX & DEROME

1886

EPITRE DÉDICATOIRE.

A Sa Grandeur Mgr N. Z. Lorrain, evêque de Cythère et vicaire apostolique de Pontiac.

Monseigneur,

Je vous demande de vouloir bien accepter la dédicace de ce livre, où sont relatées mille et une choses qui sont vôtres. La vieille amitié d'enfance que vous avez eu la bonté de me continuer à travers les vicissitudes de la vie et le changement des positions, le plaisir sensible que vous m'avez causé en me choisissant pour compagnon de voyage dans votre pérégrination épiscopale du côté de la grande Baie du nord, le sujet du livre lui-même, tout m'impose le devoir de mettre cet humble fruit de mon travail aux pieds de votre Grandeur.

Depuis longtemps je l'aurais fait, si, l'hiver dernier, au moment où la copie de l'ouvrage entier était sur le point d'être livrée à l'imprimeur, un homme important dans notre monde religieux et politique, que tous les vrais Canadiens aiment et respectent, ne m'eût prié de l'accompagner dans une mission officielle qu'il avait à remplir en Europe : de là un retard, dans l'exécution de mon projet, de près d'une année.

Vous le savez, Monseigneur, ces lettres ont été écrites dans le cours du voyage, au fil de la plume, au fond du canot, sur mon genou, sur les pierres du rivage, sous la toile de la tente, au milieu de distractions diverses. Revenu au calme et au silence de mon cabinet, je ne les ai guère retouchées, d'abord parce que les occupations journalières de la vie nous laissent difficilement le loisir de refaire un travail déjà fait, ensuite parce que je ne voulais pas leur enlever le seul mérite qu'elles aient peut-être, celui de la spontanéité. Seu-

155637

lement j'ai ajouté deux chapitres, pour compléter la somme de certains détails historiques ; et, afin de conserver à l'ensemble son caractère général, je les ai rédigés sous forme de lettres, les adressant, comme les autres, à ce mien ami, qui était alors le curé d'office de votre paroisse de Pembroke, M. Dosithé Leduc.

Puissent ces pages contribuer à faire connaître les besoins de vos nombreuses missions, le dévouement des apôtres qui les évangélisent, la piété de ces néophytes indiens si fermes dans la foi, les ressources forestières, agricoles et minières de ces vastes contrées qui sont comprises dans les limites de votre immense Vicariat ! c'est là le vœu de celui qui demande, pour lui et son livre, la faveur de votre paternelle bénédiction, et qui est heureux de se souscrire avec les sentiments

Du plus profond respect,

De Votre Grandeur,

Monseigneur,

Le très dévoué et très obéissant serviteur,

St Raphaël de l'Isle Bizard.
25 mars 1886, fête de l'Annonciation.

J. B. Proulx.
Ptre.

EPITRE DÉDICATOIRE.

A Sa Grandeur Mgr N. Z. Lorrain, evêque de Cythère et vicaire apostolique de Pontiac.

Monseigneur,

Je vous demande de vouloir bien accepter la dédicace de ce livre, où sont relatées mille et une choses qui sont vôtres. La vieille amitié d'enfance que vous avez eu la bonté de me continuer à travers les vicissitudes de la vie et le changement des positions, le plaisir sensible que vous m'avez causé en me choisissant pour compagnon de voyage dans votre pérégrination épiscopale du côté de la grande Baie du nord, le sujet du livre lui-même, tout m'impose le devoir de mettre cet humble fruit de mon travail aux pieds de votre Grandeur.

Depuis longtemps je l'aurais fait, si, l'hiver dernier, au moment où la copie de l'ouvrage entier était sur le point d'être livrée à l'imprimeur, un homme important dans notre monde religieux et politique, que tous les vrais Canadiens aiment et respectent, ne m'eût prié de l'accompagner dans une mission officielle qu'il avait à remplir en Europe : de là un retard, dans l'exécution de mon projet, de près d'une année.

Vous le savez, Monseigneur, ces lettres ont été écrites dans le cours du voyage, au fil de la plume, au fond du canot, sur mon genou, sur les pierres du rivage, sous la toile de la tente, au milieu de distractions diverses. Revenu au calme et au silence de mon cabinet, je ne les ai guère retouchées, d'abord parce que les occupations journalières de la vie nous laissent difficilement le loisir de refaire un travail déjà fait, ensuite parce que je ne voulais pas leur enlever le seul mérite qu'elles aient peut-être, celui de la spontanéité. Seu-

lement j'ai ajouté deux chapitres, pour compléter la somme de certains détails historiques ; et, afin de conserver à l'ensemble son caractère général, je les ai rédigés sous forme de lettres, les adressant, comme les autres, à ce mien ami, qui était alors le curé d'office de votre paroisse de Pembroke, M. Dosithé Leduc.

Puissent ces pages contribuer à faire connaître les besoins de vos nombreuses missions, le dévouement des apôtres qui les évangélisent, la piété de ces néophytes indiens si fermes dans la foi, les ressources forestières, agricoles et minières de ces vastes contrées qui sont comprises dans les limites de votre immense Vicariat ! c'est là le vœu de celui qui demande, pour lui et son livre, la faveur de votre paternelle bénédiction, et qui est heureux de se souscrire avec les sentiments

Du plus profond respect,

De Votre Grandeur,

Monseigneur,

Le très dévoué et très obéissant serviteur,

St Raphaël de l'Isle Bizard.
25 mars 1886, fête de l'Annonciation.

J. B. PROULX.
PTRE.

I

DE PEMBROKE A MATTAWA.

Le départ sous d'heureux auspices.—Ecrivez-nous.—Entre Pembroke et Mattawa.—Une illumination.—La Fourche.—La rivière Mattawa.—Le chemin des pays d'en haut.—La ville de Mattawa.—Cailloux roulés.—Prospérité.—L'éducation.—L'hôpital. — L'église.—Le presbytère. — Le cimetière.—La patronne de ces lieux.—Prière à Sainte-Anne.

Mattawa, 12 juin 1885.

Mon cher ami,

Pour aller, dans ces régions lointaines, annoncer la gloire du Très-Haut et proclamer l'amour du Verbe fait chair, pouvions-nous partir sous de meilleurs auspices? Volontiers, en ce jour où l'Eglise, par tout l'univers, célèbre la grande Fête-Dieu, nous répétons avec St. Thomas : "O victime salutaire de nos autels, au milieu des dangers qui nous presseront de toutes parts, donnez-nous le courage, portez-nous secours."

O salutaris hostia,
Quæ cœli pandis ostium,
Bella premunt hostilium,
Da robur, fer auxilium.

Comme vous le savez, à 4 heures, cette après-midi, après la récitation des prières de l'itinéraire, accompagnés de vos pieuses ouailles, nous prenions le chemin qui conduit de l'Eglise à la gare. Le cheval de feu, impatient, avançait, reculait, en quelque sorte piaffait ; la vapeur hennissait. Le cocher, baigné de sueur, barbouillé de charbon, secoue sa rêne de fer. *All aboard !* nous n'eûmes que le temps de

vous presser la main, et nous voilà emportés vers d'autres cieux, avec la rapidité de l'éclair. La tête à la fenêtre, au milieu des vœux de cette population empressée qui, avec une certaine tristesse, disait adieu à son premier pasteur, j'ai distingué votre dernière parole : " Ecrivez-nous." M'avez-vous entendu vous répondre : " Soyez tranquille, je n'y manquerai pas ? " Voyez si je suis fidèle à ma promesse, déjà *je mets la main à la plume, pour vous faire assavoir de nos nouvelles, qui sont très bonnes, Dieu merci.*

Le pays, entre Pembroke et Mattawa, distance de 94 milles, ne manque pas de points de vue pittoresques, d'aspects grandioses et sauvages ; mais en général la forêt n'est pas très riche, le sol est maigre, sablonneux ou couvert de rochers : la colonisation prendra du temps pour en faire une campagne riante, tapissée de verdure, habillée de moissons. Nous traversons la Petawawe, autrefois si abondante en pins de toute proportion, aujourd'hui grandement épuisée par la hache des chantiers. Puis, pour ne parler que des principales stations, nous passons *Chalk River*, où la compagnie du Pacifique a fait construire pour ses locomotives, au milieu d'un désert, un grand hangar demi-circulaire long de 180 pieds, un hôtel pour les voyageurs et une dizaine de maisons pour ses employés ; *Bass Lake*, petite nappe d'eau claire et noire, entourée de hautes montagnes, d'une apparence vraiment mystérieuse et féerique aux pâles rayons du soleil couchant ; *Mackey*, où l'on voit plusieurs fermes qui paraissent tout-à-fait confortables ; *Rockliff*, où nous saluons au flanc de la colline, une jolie petite église solitaire, isolée, qui fait briller son clocher et son coq gaulois au milieu de pins odorants, qui la pressent et l'étouffent comme dans un demi-cercle trop étroit ; *Bessett's Creek*, petit village que l'on dit être plein d'activité et de mouvement ; *Deux-Rivières*, mission assez ancienne qui possède sa chapelle depuis une douzaine d'années ; *Klock's Mills*, où M. Klock d'Aylmer a bâti tout un village de moulins à scies. Enfin, à 10 heures et 40 minutes p.m., nous arrivons à *Mattawan*, si vous suivez la prononciation ancienne et véritable, ou, d'après la prononciation moderne qui est plus euphonique, à *Mattawa*.

Une foule nombreuse, de la gare à la ville, distance de

vingt arpents, accompagna Sa Grandeur, clopin-clopant, à travers l'obscurité. Hier soir, on voyait ici un bien autre spectacle. Aussitôt que le sifflet de la locomotive eut annoncé l'arrivée du train, en un clin-d'œil, comme par enchantement, toutes les maisons de la ville s'illuminaient ; le feu était mis au pied de hauts amas de sapins qui s'élevaient de distance en distance le long de la route, et la flamme en pétillant grimpait au sommet des branches résineuses, projetant, sur la campagne environnante, un grand cercle de lumière ; deux cents hommes, rangés en procession, au milieu de la foule, allumaient leurs flambeaux : le jour était revenu au milieu, de la nuit. Par un malentendu, dont la responsabilité paraît-il, ne revient à personne, on attendait l'évêque : ce fut un vrai désappointement qui laissa tout le monde figé, le cœur serré et la figure longue.

Mattawan, en langue algonquine, signifie *rencontre des eaux ;* les anciens voyageurs auraient dit : *La Fourche.* C'est un nom qui revient souvent dans le vocabulaire topographique des Sauvages ; car, en voyageant en canot, rien de plus commun que de rencontrer un cours d'eau qui se jette dans un autre ; ainsi s'appelle, entre mille, la rivière qui traverse la colonisation de M. Brassard, en arrière de Joliette.

La Mattawan a sa source dans le lac à la Truite, près du lac Népissingue ; et coulant de l'ouest à l'est, elle vient mêler ses eaux à celles de l'Ottawa, après une course de cinquante milles. Elle roule un volume d'eau assez considérable, disons comme la Lièvre ; mais elle est navigable seulement pour les vaisseaux que l'on peut porter à dos d'homme, vû que son cours est interrompu par deux hautes chutes, et une quinzaine de rapides. Généralement, ses rives sont bordées par une muraille de montagnes, et couvertes de forêts de pins altiers, qui fournissent les plus belles pièces de bois de construction aux bourgeois de chantier. En plus d'un endroit cependant, entre autres au lac Talon, les montagnes s'abaissent, et le pays est riche en bois francs de toutes sortes.

La Mattawan était le chemin des Pères Jésuites, se rendant au pays des Hurons. La route était plus longue que

par la voie du Saint-Laurent, mais elle était plus sûre, se trouvant plus à l'abri des incursions des Iroquois, qui infestaient le grand fleuve ; en sus, les rapides, quoique plus nombreux, étaient moins longs et moins pénibles. Les Pères Brebœuf, Lallemand, Jogues et Daniel ont donc frappé ses ondes de leurs avirons, ils ont campé sur ses rivages, leurs pieds ont foulé les sentiers de ses bords. C'était aussi le chemin qui conduisait aux *pays d'en haut :* que de fois le soir, ces rives ont vu les feux des coureurs des bois ! ces forêts et ces montagnes, ont répété leurs chants ! Que de fois ces taillis touffus ont caché dans leur ombre et leurs mystères, le sauvage sournois, guettant son ennemi !

La ville de Mattawa est située au confluent de la Mattawan et de l'Ottawa. C'est l'endroit le plus pittoresque du monde avec ses aspects sévères, sombres et grandioses. Au nord, reposant sur ses vastes assises, une énorme montagne aux bases gigantesques porte jusque dans la nue son front presque chauve ; au nord-ouest, l'œil s'étend sur l'Ottawa, apercevant trois ou quatre croupes arrondies, jusqu'à ce qu'un nouveau rideau de montagnes vienne fermer l'horizon ; à l'est, autre montagne ; au sud, une succession de légères collines s'élève par gradins, en amphithéâtre ; et, au fond du bassin, au point de jonction des deux rivières, sur une pointe allongée qui n'est autre chose qu'une batture de roches, se dresse fière, coquette, toute neuve, frais blanchie, frais peinturée, la future métropole du Haut de l'Ottawa.

Le terrain ici est littéralement couvert de cailloux roulés, dont quelques-uns ont vingt-cinq à trente pieds de tour. Si vous voulez bâtir, pour asseoir votre maison, vous rangez les cailloux ; si vous voulez cultiver un jardin, pour planter vos choux et vos raves, vous rangez les cailloux ; si vous voulez avoir un chemin carrossable, vous rangez encore les cailloux, et votre voiture roule entre deux haies de cailloux entassés ; les trottoirs reposent solidement sur la tête des cailloux : ce qui n'empêche pas la petite ville de s'accroître rapidement et de prospérer.

Il y a trois ans, Mattawa renfermait à peine 60 maisons, aujourd'hui on y compte 160 feux. Les résidences sont propres et bien bâties, elles parlent d'aisance et de confor-

table. Les magasins paraissent bien fournis, les hôtels sont spacieux. Le culte y a quatre églises, deux écoles, et un hôpital ; l'Etat. une prison dont la construction a coûté plus de trois mille piastres, et un beau pont sur la Mattawan long d'environ six cents pieds ; le Pacifique Canadien y a fait construire la plus grande gare de ces endroits.

Mattawa n'a pas à rougir de ses écoles qui sont sur un pied respectable. L'éducation catholique y a été d'abord entièrement confiée aux mains des Sœurs de la charité d'Ottawa qui ont eu dans leur classe jusqu'à 150 enfants, filles et garçons. En 1882 elles furent déchargées des petits garçons qui passèrent sous les soins d'un maître laïque.

Ces religieuses tiennent aussi l'hôpital, qui est une véritable providence pour cette multitude d'étrangers qui travaillent dans les chantiers ou sur les chemins de fer. Il ne se passe guère de semaine sans que quelques-uns de ces travailleurs tombent victimes de quelque accident. Tous, qu'ils soient en état, ou non, de payer leur pension, trouvent chez ces bonnes sœurs, un asile pour abriter leur infortune, et des mères pour soulager leurs souffrances. Dans une même année, l'hôpital a ouvert ses portes à 300 malades, et jusqu'à 22 lits s'y sont trouvés occupés en même temps. Les sœurs qui, aujourd'hui, exercent ici leur zèle dans les fonctions d'institutrices, de garde-malades et de sacristine pour l'entretien de l'église, sont la sœur St. Jean, supérieure, les sœurs St. Alexis, Charbonneau, Ste. Thècle et Marie Rose.

L'église catholique mesure 80 pieds sur 30 ; elle s'élève un peu en dehors de la ville, du côté ouest de la Mattawan, sur le haut d'un plateau, dominée par une colline couverte de jeunes pins. Bâtie en brique, avec son clocher étincelant, sa cloche argentine, son intérieur bien fini, son jubé, son harmonium, son chemin de la croix, ses statues, son autel élégant, sa sacristie extérieure, elle fait beaucoup d'honneur à l'activité et au dévoûment des Rév. PP. Oblats dont le zèle religieux, du reste, opère tant de bien dans ces missions difficiles.

Près de l'église les Pères sont à construire un presbytère, à deux étages, qui a 46 pieds sur 37, avec une cuisine de 32

sur 18. On parle aussi d'y transporter le couvent et l'hôpital que l'on doit, nécessairement, bientôt agrandir, à cause des exigences toujours croissantes de l'éducation et de la charité. Ce sera là, dans un avenir prochain, la plus belle partie de la ville.

Sur ce plateau superbe, circule, à travers de jeunes pins clair-semés, un chemin vraiment royal. Quand Mattawa sera devenu une ville de cinq ou dix mille âmes, c'est là sans doute que s'élèveront les résidences somptueuses, les villas champêtres et les châteaux ambitieux. Pour le moment, partant de l'église, après une marche de cinq minutes, nous arrivons au cimetière catholique, bien cloturé, bien divisé en lots, adossé d'un côté à un pic en granit, de l'autre séparé de la rivière par des prairies qui descendent en déclin jusqu'au bord des eaux. Puisqu'il nous faut tous aller un jour dormir au cimetière, pour les morts ce doit être une consolation d'attendre le grand jour de la résurrection en ces lieux enchanteurs, dans un lit de gravier sec, à l'abri des vents d'ouest, ayant une vue longue sur un fleuve charmant, en face de coteaux superposés qui s'élèvent en amphithéâtre jusqu'aux limites de l'horizon.

Sainte-Anne est la patronne de Mattawa. Une statue de cette grande sainte, a été placée audessus du maître autel, et de là, comme sur un trône de grâce, elle semble protéger non seulement les fidèles agenouillés à ses pieds, mais encore tout le pays circonvoisin. Aux premiers temps de la colonie, les voyageurs dans les pays d'en haut, et les coureurs des bois, avant de quitter les lieux habités, mettaient pied à terre en haut de l'île de Montréal, et, entrant dans un pieux sanctuaire dédié à Sainte-Anne, au moment de s'enfoncer dans les forêts, et de braver les périls et les fatigues de tous genres, ils disaient pieusement la dernière prière qu'ils récitaient dans un temple : *Sainte-Anne, patronne des voyageurs, priez pour nous.* De nos jours, maintenant que la colonisation a remonté le cours de l'Ottawa, par une disposition toute providentielle, voici que Sainte-Anne s'est choisi une nouvelle résidence aux confins de la civilisation, au confluent des deux rivières qui conduisent dans les solitudes. Aujourd'hui, comme autrefois, les hommes de travail et de

religion, avant de partir pour les hasards et les chantiers lointains du Népissingue ou du Témiscamingue, peuvent répéter, aux pieds d'une statue de Sainte-Anne, la prière traditionnelle : *Patronne des voyageurs priez pour nous.*

Pour moi, au moment de m'enfoncer dans l'inconnu des forêts et des solitudes, empruntant les paroles et le cantique des pèlerins, je lui dis, je lui chante :

Toi, de Marie
Mère chérie,

Anne, reçois nos vœux.
O notre mère,
Sois-nous prospère,
Guide-nous en tous lieux.

Que ta douce présence,
Nous donne l'assurance
D'un beau voyage, et d'un retour heureux.

Toujours, dans la détresse
Soutiens, bonne maîtresse,
Notre désir de *faire pour le mieux.*

Conduis notre nacelle
Vers la plage immortelle,
Oui, conduis-nous, un jour, au port des cieux.

II

DE MATTAWA A TÉMISCAMINGUE.

Entrée au port.—Description topographique de la mission. — Réception.—L'église.—Départ de Mattawa.—L'équipage.—Le "Zéphir."—Une chanson impromptue.—Le panorama.—Le premier campement.—Un anniversaire.—En amont le Long Sault.—M. Latour.—Chez le Bourgeois.—Le lac.—Les rivières de Chespawe et de Montréal.—Un plan de Lesseps.

MISSION DU LAC TÉMISCAMINGUE, 15 JUIN 1884.

Mon cher ami,

Nous sommes entrés au port, hier soir, à $5\frac{1}{2}$ hrs, solennellement, majestueusement, traînés par la vapeur, à bord du bateau à vapeur de M. Latour.

Le lac est dans toute sa gloire. Le soleil inonde de ses flots de lumière pure et gaie les champs, les forêts, et les eaux qui scintillent comme un miroir. Après avoir navigué cinquante milles sur le lac, au moment où toute issue vous paraît fermée par un rideau de montagnes, tout-à-coup, au détour d'une pointe, comme si une toile de théâtre tombait soudain, la vue s'ouvre devant vous, sans limites, sans horizons ; et, à une petite distance, sur deux pointes qui s'avancent en face l'une de l'autre, vous apercevez une église et un fort : c'est une surprise, c'est Témiscamingue.

Du côté d'Ontario, la maison des Rev. Pères Oblats et le couvent des Sœurs Grises sont bâtis, près de la grève, de manière à laisser cependant devant la porte la place pour un jardin potager. A deux arpents en arrière, se dresse la chapelle, dominée par une colline à la croupe arrondie, couverte de trembles, de chênes et d'érables. Au sommet de la

colline, on voit un oratoire auquel on arrive par un sentier large et bien travaillé qui serpente aux flancs d'une côte abrupte et coupée en précipices. En arrière encore s'élève une puissante montagne aux énormes assises, qui domine à son tour la colline de toute sa tête élevée. Du côté de Québec, vous voyez le fort de la compagnie de la baie d'Hudson, environné d'une palissade qui peut avoir deux à trois arpents de circonférence ; une petite élévation en arrière le couronne de son sommet couvert de pins. La maison du bourgeois est peinturée avec élégance ; les autres bâtiments, au nombre d'une douzaine, ainsi que la palissade, sont blanchis à la chaux, ce qui donne à l'établissement un grand air de propreté.

Pan ! pan ! pan ! les fusils font un feu d'enfilade, le canon résonne, le bateau siffle, la cloche envoie dans les airs ses tintements et les échos répètent. Le Rév. P. Mourier, les FF. Moffat et Plante reçoivent, au rivage, Sa Grandeur qui monte de suite à l'église, suivie de la foule.

Seuls les Pères Déléâge, supérieur, et Laverlochère manquent à la fête ; le premier se trouve à l'hôpital d'Ottawa, dangereusement malade ; le second est retenu à sa chambre par les infirmités et une débilité générale qui menace de l'emporter. C'est lui qui a ouvert, au prix de bien des fatigues et de nombreuses courses on ne peut plus difficiles, ces missions de la baie d'Hudson que nous allons visiter. Il me disait, il y a trois ans : " Je ne désire aucunement aller reposer mes vieux jours ni à Montréal, ni en France. Je veux être enterré ici, au pied de la grande croix du cimetière. Après avoir passé la plus grande partie de ma vie au milieu de mes chers sauvages, il est bien juste que, après ma mort, je vienne me coucher et dormir avec eux."

Ce matin il y a eu messe pontificale, avec sermon en trois langues, en français, en anglais et en algonquin. Bien que ce ne soit pas le temps de la mission et que le gros des sauvages soit encore dispersé dans les bois, l'église s'est plus que remplie. Le bateau à vapeur, hier, avait amené une quarantaine de personnes, et, depuis la pointe du jour, des canots arrivent de toutes les baies environnantes ; pour les colons

du lac, c'est fête et liesse. O puissance du sentiment religieux qui sait tout mettre en mouvement !

L'église a cinquante pieds sur vingt-cinq ; elle est couverte en bardeaux et sa flèche élancée, étincelant aux rayons du soleil, s'aperçoit de loin sur les eaux du lac. La cloche, qui pèse 500 livres, trois fois par jour redit l'angelus aux échos d'alentour. Les murs de l'église, à l'intérieur, sont imités en pierre de taille, la voûte en est élancée, les fenêtres sont en verre colorié et représentent des sujets bien choisis ; le jubé possède un harmonium dont les sons mélodieux relèvent la solennité des fêtes religieuses ; l'autel est construit dans le style gothique et au-dessus de la plus haute flèche domine et règne, comme une reine, une belle statue de Marie Immaculée. Pour la circonstance, une main délicate avait orné le petit temple avec goût ; au-dessus du trône on lisait cette inscription : *Pasce agnos meos.* Dans Pontiac, le bercail est étendu, et le bon Pasteur doit courir bien loin pour rejoindre toutes ses brebis. Heureusement qu'elles se montrent toujours prêtes à se réunir, au premier signe de sa volonté.

Nous avons quitté Mattawan vendredi, le 13 de juin, à 6 hrs a.m. Nous sommes cinq voyageurs. Outre Sa Grandeur et mon humble personne, le canot porte dans ses larges flancs trois Pères Oblats, le P. C. A. M. Paradis, missionnaire à Témiscamingue, les Pères P. Gladu et N. S. Dozois, professeurs au collège d'Ottawa ; ils devront nous accompagner jusqu'au bout du voyage. Ces deux derniers, sans doute, sont envoyés par leur supérieur, pour s'initier au secret de ces missions lointaines, afin de remplacer les vieux ouvriers, quand les années et les infirmités les forceront à quitter l'arène. De plus le Frère Proulx fait le voyage avec nous jusqu'à Témiscamingue, où il est de maison.

Monseigneur entonne l'*Ave Maris Stella,* tous répondent en chœur. Nous partons sous la tutelle de l'Etoile des mers. Qu'elle conduise notre frêle esquif à travers les écueils et les dangers de ces nombreuses rivières, de ces lacs vastes et profonds. *Iter para tutum,* qu'elle nous accorde un voyage heureux et prospère !

Equipage : *Okouchin,* le capitaine assis à la proue ; Angus *Wabekijik* (temps clair), le gouvernail, assis à la

poupe ; J. *Massinekijik* (nuages au firmament) et un canadien, P. *Lapointe*, le cuisinier, chargé de faire bouillir la marmite pendant tout le cours de l'expédition. Ce sont dix bras nerveux. Voyez comme ils plongent et retirent leurs avirons lestement, comme les coups sont vigoureux, comme ils frappent les eaux en cadence ! L'homme de l'avant, le regard fixe comme l'aurait un lynx, semble sonder les profondeurs de la rivière ; l'homme de l'arrière, debout à son poste, en deux coups d'aviron, au besoin, fait tourner le canot bout pour bout.

Aussi est-ce un joli bâtiment que notre canot tout neuf, svelte et pimpant ; il mesure 28 pieds de long sur 5 de large ; avec les paquets on y bâtit des sièges aussi confortables que les fauteuils d'un salon et nous nous y asseyons trois de front, parfaitement à l'aise. Qui dirait que nous sommes séparés de l'abîme seulement par quelques planches, quelques écorces et un peu de gomme ? Ce canot, qui sortait du chantier, n'avait pas encore de nom ; nous l'avons baptisé " Le Zéphyr " en souvenir du terme d'affection dont se servaient, vis-à-vis Mgr Zéphirin Lorrain, ses amis de jeunesse, lorsqu'il était au collège. Un d'entre nous, le P. Dozois, s'improvisa poëte pour l'occasion, et, s'autorisant des licences de la prosodie populaire, il composa une chanson impromptue qui va sur l'air d'une fantaisie de Sabatier : *Il était un canot.*

Vous aimeriez peut-être à en avoir quelques couplets ? Ne soyez pas scandalisé si les règles de la prosodie de Boileau y sont maltraitées. La prosodie populaire, elle, ne connaît pas l'agencement des rimes masculines et féminines ; de plus elle fait rimer les mots, non pour l'œil, mais pour l'oreille : ce qui, après tout, n'est pas si mal.

Il était un canot,
Le plus beau des canots,
N'ayant pas le défaut
D'aller au fond de l'eau.

Belle était sa couleur
Et bien grand son honneur :
Il avait le bonheur
De porter Sa Grandeur.

Il s'appelait " Zéphire ; "
A vous qui savez lire,
Pas n'est besoin d'écrire
Ce que cela veut dire.

Il était bien nommé ;
Il était bien gommé,
Il allait s'promener
Jusqu'à la " Hudson Bay."

Ah ! Dieu, qu'il était beau,
Quand il dansait sur l'eau !
Il vous faisait des sauts
Dignes d'un vrai chevreau.

Nous avons un temps fait exprès ; beau soleil, grand air, bon vent, pas trop de maringouins, force bonne humeur, pas de brûlots, brise délicieuse, etc. C'est un charme de glisser sans bruit sur la surface liquide, de considérer le panorama varié qui se déroule sous nos yeux, cette rivière dont l'aspect et les beautés se renouvellent à chaque pas, ces baies sombres et profondes, ces montagnes qui encaissent le lit du fleuve comme entre deux hautes murailles, tantôt à la pente douce et longue, tantôt abruptes et coupées à pic, ici avec des flancs couverts d'arbres aux espèces les plus différentes et aux couleurs le plus diversement nuancées, là, pour faire ombre au tableau, ne présentant que des masses granitiques entassées les unes sur les autres avec des sommets chauves et dénudés ; ces ruisseaux, ou plutôt ces filets d'argent qui descendent leurs marches de pierres à travers le feuillage ; ces torrents, tout blancs d'écume, qui de loin nous apparaissent, bouillonnants et spongieux, comme autant de rivières de crême fouettée. Oh ! qu'elle est belle et grande la nature, quand on la voit dans son état primitif et sauvage, à peu près telle qu'elle est sortie des mains de son créateur !

Vendredi, nous remontâmes les rapides de la *Demi-charge*, de la *Cave*, des *Erables*, de la *Montagne*, et du *Pied du Long Sault*. C'est là que nous campâmes, pour la nuit ; nous avions fait environ 32 milles de chemin. Deux tentes sont dressées, le feu est allumé, et les flammèches, comme autant de feux-follets, jouent, dansent à travers l'obscurité et vont se perdre dans les airs.

Vendredi était le quarante-deuxième anniversaire de la naissance de Mgr Lorrain. Au souper, le Rev. P. Paradis présente à Sa Grandeur un bouquet composé de fleurs sauvages, cueillies le long de la route. Un autre de la caravane se charge de faire la harangue.

" Monseigneur, dit-il, cette fête, par le passé, est revenue pour vous dans des circonstances bien diverses, tantôt au milieu des affections de la famille, tantôt dans les murs plus sévères d'un collège où vous étiez entouré du respect de vos élèves, tantôt au sein d'une paroisse où tous les citoyens vous considéraient comme un père, jamais cependant dans une circonstance aussi singulière, et, je pourrais dire, aussi grandiose. Nous vous présentons nos vœux, ce soir, sous la voûte étoilée du firmament, à l'ombre de forêts séculaires, sur le bord d'eaux limpides où les grands arbres viennent mirer leurs têtes altières, au bruit sourd et solennel d'un saut mugissant. Vous êtes entouré des membres de cette congrégation religieuse que vous estimez tant et qui font une si grande somme d'ouvrage dans la desserte de votre vicariat, de ces enfants des bois que votre zèle épiscopal va chercher si loin, et d'un ami d'enfance à qui vous faites l'honneur de continuer la bonne intimité d'autrefois. Tous s'unissent pour vous souhaiter de longues et d'heureuses années, encore au moins quarante-deux ans, afin de voir un jour ces immenses solitudes habitées par des chrétiens fervents, et d'aller à la baie d'Hudson, non plus en canot d'écorce, mais emporté avec rapidité sur les ailes de la vapeur."

On chanta des chansons, on chanta des cantiques, même le P. Gladu sortit son trombone pour réveiller les échos endormis des montagnes. L'éloquence et la poésie, le chant et la musique se donnèrent la main pour nous faire passer la plus agréable des soirées.

Samedi matin, à 4 h., lève! lève! Nous remontâmes le reste du Long Sault à pied, une distance de cinq milles ; les hommes de leur côté montaient le canot à l'aviron, à la cordelle, ou faisaient portage. A 9 h. nous nous retrouvâmes au pied du lac Témiscamingue, où nous attendait le bateau à vapeur de M. Latour.

M. Latour est un des grands bourgeois de chantier du

haut de l'Ottawa. Il possède de vastes concessions forestières sur le lac Keepawe et sur les deux rives du lac Témiscamingue. C'est un *self-made man*, brave citoyen, bon chrétien : il est difficile que l'un aille sans l'autre. Son bateau perd deux jours de travail pour avoir l'honneur de conduire l'évêque jusqu'à la tête du lac Témiscamingue, et chaque heure du jour représente quatre dollars. Samedi, il a donné à tous ses hommes " grand congé " comme au collège, et il en a chargé son vaisseau pour les amener à la messe. Il est reconnu pour sa générosité envers ses engagés ; mais aussi, à un moment donné, quand l'ouvrage presse, ne se font-ils pas prier pour sacrifier une ou deux nuits de leur sommeil. Un d'entre eux disait : " Nous dormons si peu de ce temps-ci, qu'il m'a fallu trois nuits pour finir le même rêve."

A midi, nous arrêtons à l'établissement du Bourgeois, où il a maison, magasin, hangars, scieries, champ cultivé, étables, écurie, vaches et 40 chevaux. Une adresse bien composée fut présentée à Monseigneur. Sa Grandeur répondit : " Je suis bien aise de faire honneur et plaisir à M. Latour en visitant le siége de ses opérations, il le mérite à tous égards. Je le propose à ses nombreux employés comme un exemple de ce que peuvent l'énergie, l'amour du travail et l'honnêteté. Je parcours ce vicariat surtout pour les intérêts spirituels de mes ouailles ; mais, comme citoyen, je ne puis rester indifférent au développement matériel de notre pays. Ce qui m'encourage, au milieu des difficultés de mon voyage, c'est de voir des hommes de cœur qui supportent les mêmes traverses, par amour pour leurs parents ou pour leurs enfants ; l'amour pour les âmes ne doit pas être moins vif et moins fort. Si les hommes ignorent les travaux obscurs que vous faites au fond des bois, l'œil de Dieu vous voit partout, et sa bonté tient compte de votre patience et de vos mérites pour vous en récompenser."

Nous continuons notre route, et, assis sur le devant du bateau, nous admirons le paysage. Temiscamingue veut dire, en sauvage, *eau profonde ;* en effet, paraît-il, ce lac n'en cède rien, pour la profondeur, au lac Supérieur lui-même. Depuis sa décharge jusqu'à la mission, c'est-à-dire sur une étendue de seize à dix-sept lieues, on dirait plutôt une grande

rivière, large d'un à deux milles ; mais en remontant à la tête du lac, la largeur en devient plus considérable, elle est de huit milles environ. Vous diriez qu'il est couché en travers d'une chaîne de montagnes, qui se serait ouverte violemment sous l'action d'un tremblement de terre, pour former le bassin de cette vaste nappe d'eau. Vous apercevez au loin devant vous sept à huit mamelons aux croupes arrondies, couchés régulièrement les uns à côté des autres, et séparés par des baies plus ou moins profondes, ce qui donne une foule de points de vue magnifiques. Sur le côté est, la nature a été fortement bouleversée ; on y voit des rochers abrupts de plusieurs centaines de pieds de hauteur, dans le genre de ceux que les touristes admirent au Saguenay. Mais ne vous laissez pas tromper par les apparences. Il n'y a que les bords de l'immense réservoir qui soient hérissés de montagnes ; si vous suivez les vallées qui partent du fond des baies, après avoir tourné trois ou quatre collines qui vont toujours s'éloignant les unes des autres, vous arrivez à des pays tout-à-fait propres aux travaux de l'agriculture, à des plaines qui s'étendent à perte de vue.

En remontant le lac, sur la droite, vous rencontrez la rivière Keepawe, qui décharge les eaux et descend les billots du grand lac Keepawe, et sur la gauche la rivière de Montréal. D'où lui vient ce nom ? est-ce de la haute montagne à deux têtes qui s'élève sur ses bords ? ou bien cette rivière était-elle, pour les voyageurs qui venaient de la Baie d'Hudson, le chemin pour descendre à Montréal ? à de plus savants que moi, la solution du cas.

Je ne dois pas oublier de dire qu'au pied du lac Temiscamingue, nous avons rencontré un parti d'ingénieurs conduit par M. Guérin, envoyé là par le gouvernement afin d'établir officiellement si le *plan du P. Paradis* est praticable. Il s'agirait, ni plus ni moins, de baisser le niveau du lac Temiscamingue de 22 pieds, en abattant les battures de cailloux roulés qui forment les deux premiers rapides du Long Sault, et de hausser le niveau de l'Ottawa de 32 pieds, en élevant une digue aux rapides des *Érables*. Ce qui resterait du *Long Sault* et le rapide de la *Montagne* se trouveraient noyés, et l'on aurait un cours de navigation non interrompu

depuis les *Érables* jusqu'à la tête du lac Temiscamingue, 106 milles, sans compter 30 milles de plus sur la rivière Blanche. Sept milles de chemin de fer relieraient les dites *Érables* au Pacifique Canadien, à Mattawa, et ainsi se trouveraient ouverts à la colonisation les millions d'acres de terre arable qui, maintenant, gisent inutiles autour du lac Témiscamingue.

Le P. Paradis est plein de confiance dans son plan gigantesque. " Mais, mon père, vous allez tarir le lac *Témiscamingue*, au moins y créer de nouveaux rapides.—Il n'y a pas de danger, ce lac a des centaines de brasses de profondeur. *Témiscamingue* ne signifie-t-il pas *eau profonde* ?—Vous n'avez pas peur de déterminer, à gauche ou à droite, le cours d'autres rivières et de submerger le pays circonvoisin ?—Pas de danger encore, les murailles de l'Ottawa sont trop hautes, trop compactes et trop solides.—Pourquoi ne canalisez-vous pas la rivière plutôt que de la creuser et de la barrer ?—Parce que cela coûterait trop cher et que la navigation deviendrait trop lente.—A combien alors estimez-vous le coût de votre digue ?—Pas à la moitié de ce qu'a coûté un seul des grands canaux du Saint-Laurent.—Bâtissez plutôt un chemin de fer du lac Népissingue au Pemikan sur le Témiscamingue,on dit qu'il n'y a que quarante milles de distance.—Ce chemin viendra en son temps, quand les produits de ma colonisation offriront au commerce un large débouché ; mais, en attendant, la voie d'eau est la plus naturelle, la plus facile et la moins dispendieuse.—C'est bien, Père, réussissez, et l'on dira que Témiscamingue a son Lesseps. Cependant laissez-moi vous dire que j'ai plus confiance, pour commencer, en une voie à tronçons successifs de rails et de navigation. Dans tous les cas cette exploration officielle que vous avez tant contribué à faire réussir, sera loin d'être inutile ; elle ne pourra que jeter de grandes lumières sur la question.—C'est bien, dit-il, qui vivra verra."

Nous partons à 2 heures p.m. pour la tête du lac, en bateau à vapeur ; là nous reprendrons notre canot d'écorce, pour ne plus le quitter du voyage. Au revoir !

III

DE TEMISCAMINGUE AU LAC DES QUINZE.

Départ de la Mission de Témiscamingue.—La tête du lac.—Un immense pays agricole.—Le climat.—Le marché.—Les Quinze.—Qu'est-ce que monter à la cordelle.—Principaux rapides : leurs noms, leurs beautés.—Qu'est-ce qu'un portage.—Une famille sauvage tout-à-fait intéressante : leur nom, leur foi, leur goût pour le tabac, leur bonheur facile.

LAC DES QUINZE, 17 JUIN 1884.

Mon cher ami,

Il est 6 heures du matin. Pendant que notre cuisinier fait rôtir la grillade, qu'Okouchin gomme le canot, que les autres hommes *portagent* le reste du bagage, que le soleil réjouit la solitude, que les oiseaux chantent au-dessus de ma tête et que le rapide murmure à mes pieds, assis sur un caillou, je prends ma plume et je vous écris.

Dimanche, 15 juin, à 2 h. p. m., le *Mattawan* de M. Latour, par un dernier coup de sifflet, donnait le signal du départ, et nous montions à bord au milieu des vœux des RR. Pères, de MM. Rankin et Farr, l'un *chief factor* et l'autre bourgeois de l'honorable compagnie, enfin de toute la population réunie sur le rivage.

Au fur et à mesure que vous avancez sur le lac, les côtes s'éloignent, les montagnes s'affaissent, l'œil mesure huit milles d'une rive à l'autre. A la *Tête du lac*, une vingtaine de familles, sauvages, métisses, anglaises, canadiennes, ont élevé leurs demeures et commencé des défrichements : ce qui donne à l'endroit un petit air de civilisation. " La civilisa-

tion, la civilisation! qu'est-ce que la civilisation?" disait un sauvage d'Abbitibi, qui n'était jamais sorti de ses bois épais. Un sauvage de Témiscamingue, fier des progrès de son pays, lui répondit: "c'est quelque chose comme la Tête du Lac, où l'on voit tant de maisons qu'on ne sait plus comment marcher, ni se comporter."

A l'embouchure de l'Ottawa, sur un petit promontoire, chez M. McBride, un des plus anciens résidents de l'endroit, tout le peuple des environs, 75 personnes, hommes, femmes et enfants, s'est réuni pour rencontrer Sa Grandeur. Le chemin est balisé du rivage à la maison, un autel a été dressé dans l'appartement principal; mais il est impossible à Monseigneur de s'y arrêter pour dire la messe le lendemain, par la raison qu'il veut profiter jusqu'au bout du bateau, qui doit retourner le soir même; une autre raison encore plus forte, c'est que notre chapelle est rendue à Abbitibi. Presque tous comprennent l'anglais; Monseigneur leur dit: "Je suis heureux de voir que vous travaillez à vous créer des *chez vous* libres et indépendants; avec de la constance et les avantages d'un aussi beau pays, vous réussirez. Mais en travaillant pour le *home* de la terre, n'oubliez pas le *home* éternel, celui du ciel. Le travail est une source de mérites. Faites-vous une habitude chaque matin d'offrir votre journée à Dieu et de sanctifier vos labeurs par la prière."

Le bateau nous conduit au pied du premier rapide des *Quinze*. Nous dîmes adieu à M. Latour; il nous répondit *au revoir*. "Si la chose est possible, dit-il, à votre retour de la baie d'Hudson, je viendrai vous reprendre ici." La tente est dressée sur la mousse, au pied de la chute écumante, auprès d'une petite nappe d'eau encadrée de verdure. Okouchin, la gomme d'épinette dans une main, un tison enflammé dans l'autre, visite les coutures du bâtiment d'écorce, tiré et renversé sur le rivage; Monseigneur, assis au pied d'un arbre, récite son bréviaire. La scène parut si belle au Père Paradis, qu'il prit son crayon et la reproduisit sur son cahier. Le Père est un artiste bien connu. Nous rapporterons avec nous les points de vue les plus pittoresques, que la route offrira à notre admiration. Cette fois-ci, la copie du

paysage est d'une ressemblance parfaite ; le Père n'a oublié d'y peindre qu'une chose, les maringouins.

C'est ici un vaste pays de colonisation, renfermant non-seulement quelques cantons de bonne terre, mais toute une province, tout un royaume. Ordinairement le touriste qui remonte l'Ottawa, voyageant de Pembroke à la Mattawan, entre des masses de granit, de gneiss de formation laurentienne ou huronienne, s'imagine qu'il ne doit y avoir au delà qu'une succession non interrompue de montagnes bouleversées et de rochers dénudés jusqu'au pôle nord. En admirant les points de vue de Témiscamingue, dignes des Alpes et de la Suisse, il ne soupçonne pas qu'à un mille du rivage, quelquefois à cinq arpents, il se trouve un sol uni, aussi fertile, aussi facile aux travaux de la culture que celui des environs de Montréal.

Depuis le lac des *Sept lieues*, qui se trouve au pied du *Long Sault*, jusqu'au Pémikan sur le lac Témiscamingue, à cinq milles du rivage, s'étend, du nord-est au sud-ouest, une large lisière de pays, plane, couverte de bois franc, dont le fond est composé tantôt de marne, tantôt de glaise. La rivière de Montréal, le plus grand tributaire du Témiscamingue, qui vient se jeter dans le lac, douze milles plus bas que la mission, sur un parcours de 120 milles, offre en plus d'un endroit, des rivages qui sont loin d'être rebelles au soc de la charrue et aux efforts du laboureur. Le pays, entre la rivière de Montréal et la rivière Blanche, ne présente plus cette monotonie uniforme de roches cristallines, que le voyageur d'abord croirait être la nature générale de la contrée ; les rangées de collines deviennent plus déterminées, les vallées plus larges, et plusieurs d'entre elles ont un fond de glaise cultivable.

Mais l'Eden du Témiscamingue se trouve à la tête du lac ; les rives n'ont pas trente pieds de hauteur et la vue ne découvre, au loin et au large, aucune montagne dans l'intérieur. La plaine de glaise, couverte d'érables, de chênes, de noyers et d'ormes, que traverse la rivière Blanche, a plus de 600 milles carrés ; elle peut renfermer au moins douze townships de 32,000 acres chacun. Les marais que forment à leur embouchure les sédiments charroyés par la Blanche

et la Loutre, produisent un foin de qualité supérieure. Si le P. Paradis parvient à baisser le niveau du lac, il surgira en cet endroit du fond des eaux plusieurs cantons qui égaleront, pour la beauté de leurs prairies, les paroisses de Maskinongé et de la Rivière-du-Loup.

La rive est du lac, pour des centaines et des centaines de milles, offre les mêmes avantages à l'agriculture ; c'est là que se trouvent les townships Guigues et Duhamel, qui sont déjà arpentés. Les obstacles qui s'opposent à la colonisation immédiate de ce beau pays sont l'éloignement, la difficulté de communications, et surtout les préjugés qui présentent une barrière plus infranchissable que la plus haute chaîne de montagnes.

Mais, me direz-vous,le climat n'est-il pas trop rigoureux ? Il faut bien remarquer que nous sommes ici plus au sud que le lac Saint-Jean, et qu'en avançant vers l'ouest, la température s'adoucit toujours de plus en plus ; le printemps à Témiscamingue commence aussi tôt qu'à Trois-Rivières, et l'automne finit aussi tard. Du reste l'expérience est toute faite ; depuis plus de quinze ans, il y a une vingtaine de fermes autour du lac, les Pères ont en culture une centaine d'acres, et jamais on ne s'est plaint que la gelée ait fait dommage au blé ni aux autres céréales, quand ils sont semés en saison convenable.

Quant au marché, il est plus sûr et mieux *payant* que celui de Montréal. Les chantiers ne peuvent qu'augmenter sur le lac Témiscamingue et sur les nombreuses rivières qui y portent leurs eaux ; les bourgeois préfèreront toujours acheter les provisions à leur porte, plutôt que de les faire venir, à grands frais, de Toronto ou d'Ottawa. L'année dernière, le blé se vendait $2.50 le minot, l'avoine $1.00, les patates $1.00 la poche, et le foin $35.00 la tonne. Si jamais, dans un avenir éloigné, les chantiers viennent à faire défaut, les colons seront assez nombreux, alors, que le commerce, depuis longtemps, aura eu intérêt d'y bâtir des chemins de fer, et Témiscamingue aura ses débouchés faciles sur les grands marchés cosmopolites.

Lundi, nous partons de bonne heure, car il s'agit de faire une rude journée : c'est la plus laborieuse du voyage. Le

Rapide des Quinze peut avoir quatorze milles de long ; quinze fois il nous faut débarquer, décharger sur la grève, porter à bras bagage et canot, puis rembarquer pour aller débarquer de nouveau quelquefois seulement à cinq arpents plus loin. Le plus long de ces portages peut avoir un mille, d'autres n'ont guère qu'une centaine de verges. En certains endroits, où le courant le permet, nos hommes, dans leur galanterie sauvage, ne veulent pas nous laisser mettre pied à terre ; nous restons tranquillement assis sur nos sièges, et ils nous remorquent à la cordelle au milieu des bouillons. Nous voyageons, comme autrefois la déesse Cybèle sur son char attelé des six dauphins.

Savez-vous ce que c'est que *monter à la cordelle ?* Nos hommes s'attellent, les uns à la suite des autres, à une longue corde et ils courent sur les grèves, sautent de cailloux en cailloux, grimpent par dessus les arbres renversés, passent à travers les broussailles, pendant que deux de leurs compagnons, restés dans l'esquif, avec leurs avirons ou de longues perches, le tiennent droit au milieu du courant et l'empêchent de se heurter contre les pierres aiguës. Dix fois par jour, ces pauvres gens sont obligés de se jeter à l'eau, quelquefois jusqu'à la ceinture, mais ils n'en font aucun cas ; pourvu que le soir ils aient un bon feu pour faire sècher leurs habits, et une bonne tasse de thé pour donner du ton à leurs nerfs, c'est tout ce qu'ils demandent.

Désirez-vous connaître le nom de ces différents rapides ? voici les principaux : le *Pied des Quinze.*—Le *Rapide de l'Alouette.*—Le *Kanitawakamanjamong*, c'est-à-dire " l'endroit où il y a un chemin sur les deux côtes." Pendant que nos hommes préparent le déjeuner, nous allons voir et admirer une belle chute qui tombe de la hauteur d'une quarantaine de pieds. —Le *Rapide de l'île* ; une petite île de verdure, longue de cinq arpents, située entre deux courants impétueux qui dévorent ses rivages, ressemble à un grand canot que l'on remorque à la cordelle avec difficulté.—Le *Kinebic*, " la couleuvre "—L'*Akouanikijikidji*, "le courant ombragé de cèdres," parce que nombre de cèdres, s'inclinant du rivage, couvrent les eaux de leur ombrage odorant, et même y font boire l'extrémité de leurs branches.—Le *Kekek*, " l'épervier," où nous sautons

par un portage impossible, à travers les cailloux et les embarras, dans un petit lac en dehors du lit de l'Ottawa,dans lequel nous revenons par un second portage plus impossible encore : ce lac, emprisonné entre de hautes murailles de gneiss, tire son nom d'un épervier qui y avait bâti son nid, à plusieurs centaines de pieds du sol, dans l'anfractuosité d'un rocher; dans ces dernières années, un corbeau conquérant l'a délogé de ses pénates, et, comme un second Bismarck, il jouit en paix du fruit de ses conquêtes.— Le *Kaokikensajemok*, "le chemin qui tourne dans les cyprès;" en effet, on commence à rencontrer ici des bois de cyprès, si rares dans le bas de l'Ottawa et si communs à la hauteur des terres ; et notre canot, qui voyageait depuis le matin vers le nord-est, se trouve à prendre tout-à-coup sa direction vers le nord.— Les *Erables*, portage qui se fait à travers une belle forêt de merisiers et d'érables ; pour ceux qui viennent de la baie d'Hudson, ces belles essences, en aussi grande quantité et en aussi bonne qualité, sont un spectacle nouveau.—Enfin la *Tête des Quinze*, et vous arrivez à un beau lac, celui sur les rives duquel je vous écris en ce moment, long de plus de quarante milles, dont les eaux sont presque de niveau avec celles de la hauteur des terres, du moins en cette partie du pays.

Si les *Quinze* apportent des fatigues corporelles, en revanche ils ont, pour le regard et l'esprit, des agréments toujours renouvelés. Les expressions dont s'est servi M. le juge Routhier pour dépeindre les rapides du Saguenay conviennent très bien à ceux de l'Ottawa. "Tantôt,c'est un fleuve qui court comme un torrent, une énorme masse d'eau qui se précipite, qui bondit, qui se cabre comme un coursier, qui tombe en mugissant dans des caves profondes, et qui rejaillit en gerbes d'écume ; tantôt ce sont des courants qui se déchaînent, qui se rencontrent, qui se combattent, et les ondes qu'ils charrient se resserrent, s'écrasent, tournent sur elles-mêmes et décrivent des spirales qui attirent comme des gorges sans fond tous les objets passant à la surface ; tantôt ce sont des ondulations inégales et pleines d'aspérités, des crêtes superbes couronnées d'aigrettes blanches, des lames éperdues se brisant en des millions de gouttelettes qui rejail-

lissent comme des étincelles : ondes violentes, livrées à tous les caprices de la fureur, bondissant de rochers en rochers comme des bacchantes en furie. Puis la rivière élargit son lit, recueille ses eaux et s'étend paisible entre des bords charmants, pour recommencer un peu plus loin sa course vagabonde et tumultueuse."

Le lac des Quinze descend dans le lac Témiscamingue par une suite de gradins ; à chaque degré il se repose, forme des étangs paisibles, se divise en mille chenaux divers, fait paresseusement le tour d'îles aux figures les plus fantastiques, se perd dans les baies profondes, s'endort sous l'ombre des feuillages ; enfin, il se décide à faire un autre saut et à descendre une nouvelle marche de pierre, et ainsi de suite jusqu'à ce qu'il soit arrivé, tout blanc d'écume, au bas de ce vaste amphithéâtre, dont la longueur est de cinq lieues et la hauteur de deux cent cinquante pieds.

Nous ne pouvions nous lasser d'admirer la patience et l'habileté de nos sauvages. Trois d'entre eux, après avoir fait avec leur capot une espèce de coussin qu'ils placent sur leur cou, renversent le canot et le chargent sur leurs épaules ; l'embarcation pèse près de cinq cents livres. Deux marchent en avant, un en arrière. Ils s'avancent à travers les arbres, quelquefois dans un chemin étroit, rempli de cailloux et de précipices, montant, descendant, un vrai sentier de chèvre ; nous avions peine, avec notre charge comparativement légère, à y transporter nos personnes. Les autres s'attellent au bagage ; ils s'appuient sur le front une large bande en cuir qu'ils appellent leur collier, et, à l'autre extrémité, ils attachent une grosse caisse qu'ils se renvoient sur les reins ; ils jettent sur la caisse un paquet, puis un autre, puis un autre, et, ainsi chargés comme de vrais mulets, ils s'élancent à travers les difficultés du portage. Notre bagage est trop considérable pour qu'ils puissent le porter tout entier d'un seul coup, et, à chaque rapide, ils sont obligés de faire un second voyage. Cependant vous les voyez toujours gais, contents, de bonne humeur ; vous n'entendez pas un seul juron, pas un seul mot déplacé. Hélas ! il serait à souhaiter que, sous ce rapport, plus d'un blanc de nos grandes villes fût sauvage !

Au portage de la *Kinebic*, une famille sauvage nous rejoi-

gnit ; ils étaient huit de leur bande, le père, la mère et six enfants. L'aînée est une fille qui peut avoir dix-huit ans ; le bébé, fortement lacé dans son maillot et attaché sur une planche, est âgé de deux ans. Ils ont bonne figure sans toutefois être jolis, ils sont gros et gras. Leur habillement est décent et bien convenable. Au fort d'où ils viennent, quatre se sont acheté des chapeaux de paille, dont ils paraissent tout fiers ; celui de la grande fille est plus coquet et de diverses couleurs, sans doute parce qu'elle est d'âge à avoir des *cavaliers* ; le père n'a qu'un mouchoir autour de la tête ; deux des enfants n'ont pas de couvre-chef, en revanche leur nuque est hérissée d'une forêt de cheveux, dignes d'un Absalon.

" Nitchi, mon ami, quel est ton nom ?—Pon Kanijite (Paul Lesecond).—Celui de ta femme ?—Manianne Okikowe (Marianne la femme au Cyprès)—Toi, la fille au beau chapeau ?—Cécine (Cécile).— Et toi ?— Madaneine (Madeleine).— Et toi ?—Pien (Pierre)—Et toi ?—Mani Esten (Marie Esther) — Et toi ? — Cathenine (Catherine). — Et lui, le bébé ? — Mathias." Il faut savoir que les Algonquins manquent des lettres *l, r, f et v* dans leur alphabet, voilà pourquoi leur prononciation estropie ainsi les saints et leur nom.

" Où demeurez-vous ?—Au grand Lac, à trois cents milles d'ici.—D'où venez-vous ?—De Témiscamingue.—Pourquoi ? —Pour voir *aiamie-ganawabitc* " le gardien de la prière." Qui n'admirerait cette foi, qui transporte réellement les montagnes ? En effet, que de montagnes à traverser, que de fatigues à supporter pour venir voir, le temps d'une messe, leur premier pasteur, et recevoir sa bénédiction! En vérité voyons-nous autant de foi en Israël, chez les peuples chrétiens depuis des siècles ? Monseigneur leur dit de bonnes paroles, il leur donna à chacun une médaille : cinq minutes après, ils les avaient tous suspendues au cou. De plus il leur distribua quelques petites douceurs que nous avions dans nos sacs, et eux de dire à plusieurs reprises : *migwetc, migwetc*, merci, merci.

Je donnai au père trois cigares. De suite il en passa un gracieusement à sa chère moitié. Avant d'être chrétien, l'aurait-il fait ? je ne le crois pas, les femmes étaient tenues en

trop grand mépris,et l'égoïsme naturel lui aurait dit de les garder tous trois pour lui-même. Je demandai aux deux grandes filles et au jeune gars de dix ans : "Fumez-vous ? *Ehn, ehn,* répondirent-ils, oui, oui." Je présentai à chacun un *tetebikinikasote nassema,* "un tabac roulé," comme ils s'expriment, et tous se mirent à goûter avec délices les douceurs de la fumée délectable.

Ils ne voulurent pas rester avec nous en dette de reconnaissance. Ils nous suivirent cinq ou six portages ; toute la famille s'attelait au bagage, portant qui un coffre, qui un lit, qui un porte-manteau ; puis, marchant en canards, l'un derrière l'autre, ils s'engageaient dans le sentier ; l'enfant de six ans fermait la marche, ayant sur le dos la planche et, dessus attaché, son petit frère.

Ces pauvres gens n'ont pour toute fortune qu'un canot, une tente, une chaudière, un fusil, des lignes, et quelques casseaux de bouleau ; cependant, ils ont l'air réjoui, ils paraissent les plus heureux des mortels. Ils ne changeraient certainement pas leur sort pour les honneurs et les inquiétudes de nos premiers hommes d'État. Leur fusil abat le gibier des forêts, leur ligne tire le poisson du lac, et celui qui nourrit les oiseaux de l'air ne les laisse pas mourir de faim.

Nous avons passé la nuit à la tête des *Erables.* Nous venons de faire ce matin le dernier portage des Quinze, et, dans un quart d'heure, nous naviguerons à grands coups d'aviron sur le lac qui porte le même nom. Adieu ! Je vous écrirai d'Abbitibi.

IV.

Le lac des Quinze.—Un messager de paix.—La plus septentrionale des fermes.—Belles apparences agricoles —Le Nord, boulevard de la race française en Amérique.—Averses sur le lac Barrière.—Une course à l'orignal.—Charmes de la rivière Ennuyante.—Chants pieux.—Le lac Long et le royaume du tremble.—Le lac des Vases et le versant qui incline vers la Baie d'Hudson.—La rivière Serpent.—La hauteur des Terres et ses "eaux suspendues."—Les montagnes de la Balançoire.—La rivière Abbitibi.—Le lac Akotegami et l'île aux Iroquois.—Le portage de la danse et une route royale.

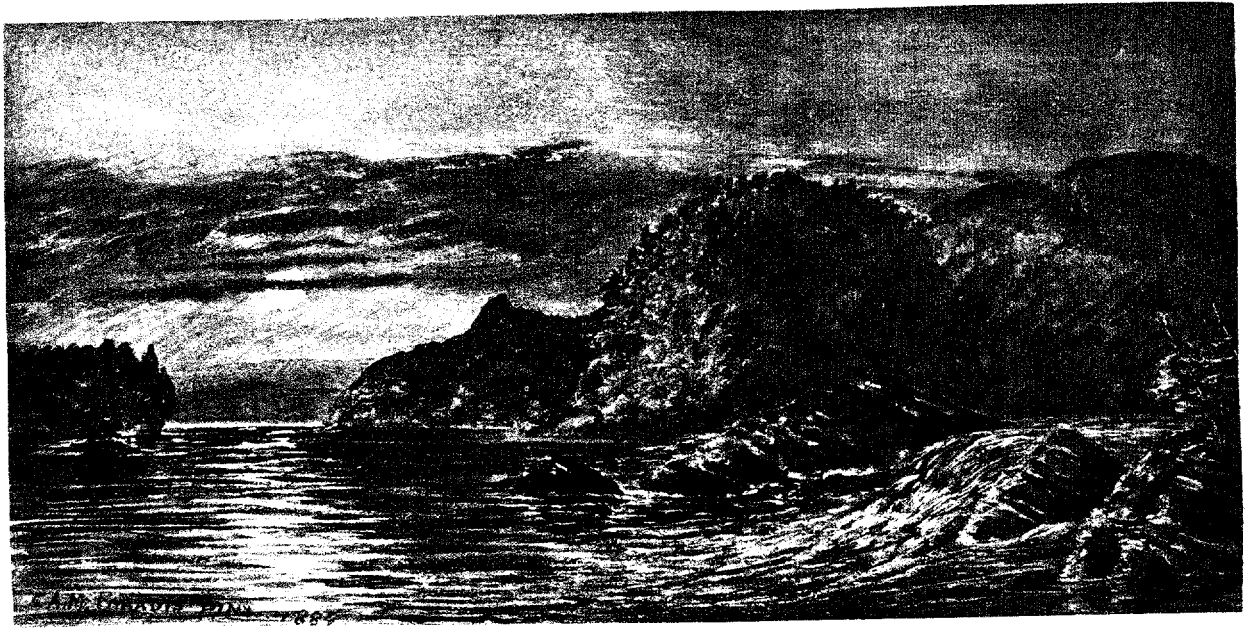
ABBITIBI, 20 JUIN 1884.

Mon cher ami,

Nous sommes ici, depuis hier soir, les hôtes de M. Henderson, bourgeois du Fort : il a mis sa maison et sa table à la disposition de l'évêque et de sa suite, avec cette politesse de grand seigneur, qui est de tradition chez les officiers de la compagnie de la baie d'Hudson.

Mardi, le 17, à 8 heures a. m., laissant l'Ottawa sur notre droite, nous entrions dans une baie du lac des Quinze, qui peut avoir quatre lieues de long sur deux de large, avec des rivages à fleur d'eau, un vrai miroir encadré d'azur.

Tout à coup nous apercevons en arrière trois canots, qui nous poursuivent à bride abattue ; nous nous arrêtons. C'est Amable Jiwim, " la mouche " avec sa famille. Il y a une quinzaine d'années,il a tué deux hommes, dont l'un était son frère. Aujourd'hui il ne montre pas autant d'audace, c'est à peine s'il peut parler. Il est tout interdit; sa femme est obligée de lui dire : " Mets-toi donc à genoux... fais le signe de la croix...dis donc oui...dis ton nom." Monseigneur leur distribua des objets de piété et les chargea de dire aux



LE PIED DES QUINZE.

Wennaweias, tribu à laquelle ils appartiennent, de venir le rencontrer à Témiscamingue au commencement d'août. Ce sont des messagers de paix,que le ciel met sur notre passage, afin de répandre la bonne nouvelle.

A 10 heures, nous nous arrêtons à la ferme de M. Hoggart, maire de Mattawan, pour prendre des provisions que le P. Nédelec a fait transporter là, dans le courant de l'hiver. C'est le défrichement le plus avancé vers le septentrion ; il a été commencé, il y a trois ans, par M. Taggart, bourgeois de chantier décédé dans le courant de l'année dernière. Soixante arpents environ sont *désertés*. M. Britt est en charge de l'exploitation ; il nous fit visiter son champ, et il répondit avec la plus grande bienveillance aux diverses informations que je lui demandai.

" Le fond de terre est une glaise recouverte d'une couche de marne ; on ne rencontre pas sur toute la ferme une roche assez grosse pour cogner une cheville. L'année dernière, la moisson a très bien mûri. Cette année, le lac était libre de glaces le 10 de mai ; il faut remarquer que nous sommes dans une baie et qu'aucun courant, ici, n'aide à la débâcle. J'ai semé mes patates et mes oignons le 18 de mai, mon orge et mes pois le 30 ; vous voyez que tout a belle apparence ; les prairies sont bien fournies, et le foin a déjà six pouces de hauteur. Le climat est certainement plus favorable à la culture qu'à Rimouski, la saison doit être aussi longue qu'à Québec. Pour des milles et des milles dans l'intérieur, autour du lac des Quinze, du lac Barrière, de la rivière Ennuyante, le sol est uni, sans montagnes, tout-à-fait arable ; il m'a paru d'excellente qualité ; les bois qu'il produit sont le pin blanc, l'épinette, le cèdre, le sapin, le tremble et le bouleau ; en plus d'un endroit, vous voyez de l'érable et du mérisier. Toutes ces terres sont excellentes, et je ne doute pas qu'un jour ce pays ne renferme une nombreuse population agricole."

Je suis de l'avis de M. Britt. Sans doute, cette forêt lointaine ne sera pas envahie par les colons dès l'année prochaine ; l'émigration s'avancera petit à petit, de proche en proche ; mais dans cent ans,(et qu'est-ce qu'un siècle dans la vie d'un peuple ?), la race canadienne aura étendu ses rameaux jusque

dans cette partie éloignée de ses domaines, ces beaux lacs seront entourés de riches campagnes aux moissons dorées, ces rivages seront bordés de villages florissants et de villes superbes, ces eaux seront sillonnées par des bateaux à vapeur, qui écouleront les produits d'un commerce considérable.

Le Nord, voilà le champ ouvert à l'activité et au développement des Canadiens-français. Eux seuls aimeront à y vivre. Les populations étrangères, que l'émigration transatlantique vomit tous les ans par milliers sur nos bords, préfèreront toujours se diriger vers les prairies de l'ouest, où les premiers travaux de défrichement sont moins pénibles. La vigueur de nos colons ne recule pas devant les arbres de la forêt, le climat leur est salutaire, et leur tempérament est fait à la rigueur de nos hivers. Sachons profiter du mouvement colonisateur qui agite le pays ; que le gouvernement ouvre de bonnes voies de communication, même qu'il ne craigne pas de pousser des lignes de chemin de fer dans les régions de l'intérieur, et, avant longtemps, le surplus de notre population aura remonté le cours de toutes les rivières, échelonnant des établissements continus sur les rives du Saint-Maurice, de la Rouge, de la Lièvre et de la Gatineau. Bientôt de courageux colons, après avoir pénétré la chaîne des Laurentides, parviendront aux immenses plateaux de la hauteur des terres, et dérouleront une succession non interrompue de paroisses, depuis la vallée du lac Saint-Jean jusqu'aux rivages lointains du lac Témiscamingue.

Dans ce temps-là, comme le disait, il y a plus de trente ans, un conférencier prophétique, la patrie canadienne, restreinte au midi et au sud-ouest, s'étendra vers le nord, embrassant des espaces plus vastes que ceux qu'elle occupe aujourd'hui. Le nord sera notre domaine, la forteresse de notre nationalité. Quelle puissance au monde pourrait anéantir ce peuple homogène, jeune et plein de sève, défendu par cette position isolée, à l'extrémité d'un continent, position inexpugnable, qui fait ressembler le Canada français à une île, bordée de toutes parts par d'énormes banquises, redoutées de l'envahisseur.

A 2 h. p. m., par un portage, nous passons dans le lac Barrière. Plusieurs averses nous tombent à l'improviste sur le dos ; mais avec nos grandes bottes à jambe, nos culottes de prunelle, nos capots d'hiver pour prévenir l'humidité, nos capots de toile cirée et nos chapeaux de pompier en toile goudronnée, nous pouvons braver le mauvais temps, regarder en paix les gouttelettes de pluie danser sur les eaux comme des diamants, et chanter gaiement le refrain : *En attendant le beau temps, vivons contents, vivons contents.*

Il est six heures. Tout à coup : " *Monz, Monz !* un orignal, un orignal ! " dit Okouchin d'une voix impressionnée, en montrant du doigt le fond d'une longue baie ; c'est à peine si nous pouvions apercevoir un point noir. La pointe du canot est tournée de ce côté-là, les avirons nagent dru et fort. Okouchin prépare son fusil, il rit malgré lui, son œil étincelle. Nous ne pouvons nous défendre d'un certain tressaillement, d'une certaine surexcitation. Quand nous arrivons à l'endroit désigné, l'orignal avait disparu déjà depuis assez longtemps. Okouchin, de son regard d'aigle, sonde le fourré. " Nous allons le retrouver, dit-il, dans l'autre baie." En effet, en doublant la pointe, nous l'aperçûmes qui clapotait dans la vase, nonchalamment, s'occupant à manger la tête des herbes. " Couvre ta chemise rouge," dit Okouchin à l'un de nos hommes, et nous pointons droit sur l'orignal. Nous étions à cinq arpents ; sans nous avoir vus, la bête entre dans le bois. Le chasseur saute à terre, examine les pistes, flaire comme un bon lévrier. " Il est par delà l'autre pointe." Il disait vrai. Le canot glissait sur l'onde ; pas un mot, les commandements se donnaient de la main, la course devenait palpitante d'intérêt. L'orignal lève le nez au vent et nous regarde en face, sur un signe d'Okouchin, tous les avirons s'arrêtent. L'orignal baisse la tête, les avirons sans bruit recommencent à travailler. Que de précautions pour les plonger à l'eau, pour les en retirer ! Deux fois l'ennemi se tourne vers nous, deux fois les bras restent suspendus et notre écorce coule sur l'eau comme une plume sur l'huile. Déjà nous sommes à cinquante verges, l'orignal présente sa tête, le bout du canon est braqué sur lui ; impossible pour la pauvre bête d'échapper,Okouchin est le meilleur chasseur

de Témiscamingue. La détente part, *pac !* le fusil a fait faux cap. En deux bonds l'orignal est sur la côte. *Boum !* la forêt retentit, le second coup a donné, mais il est trop tard. Ce fut un vrai désappointement. N'importe nous avions vu comment le sauvage approche sa proie, l'instinct qui le dirige, l'habileté et la patience qu'il sait apporter dans ses poursuites. Pour nous reposer de notre chasse, nous allâmes camper, sur la brune, à l'embouchure de la rivière Ennuyante.

Savez-vous ce qu'est un campement du soir ? D'abord il faut choisir une pointe élevée pour avoir de l'air, du vent et moins de maringouins. L'un débarque le bagage sur la grève, l'autre tire le canot à terre, l'autre court chercher du bois pour allumer le feu, l'autre dresse la tente sur un terrain sec et uni. On place sur le sol un lit de branches de cèdre ou de sapin, ce qui embaume toute la demeure d'un arôme tout à fait agréable ; pardessus on étend un prélart, puis une peau d'ours avec le poil, puis une couverte : avec ces précautions, vous n'avez rien à craindre de l'humidité de la terre. Le cuisinier fait rôtir ses grillades de gros lard, qui nagent dans la graisse et répandent un fumet délicieux. La nappe est tendue, selon les endroits, sur le gazon ou sur les galets, et tout autour sont placées les assiettes et les écuelles de fer blanc. Nous prenons le repas, comme les Romains, couchés autour de la table ; l'appétit est ce qui manque le moins. Cependant Okouchin, en pilote vigilant, visite toutes les coutures du canot, répare les avaries de la journée, et regomme l'embarcation là où il en est besoin. Après souper, nous prenons une petite veillée autour du feu, qui pétille au milieu de la nuit sombre ; chacun a son histoire, son bon mot. Vient ensuite la prière du soir, avec le chapelet, tantôt en français, tantôt en sauvage ; le petit exercice se termine par un cantique qui retentit grave, mystérieux et solennel sous le couvert des grands bois, au milieu des silences profonds et des vastes solitudes. On promène un peu de fumée dans la tente, pour chasser les maringouins ; et les imprudents qui restent collés à la toile comme engourdis, on les brûle un à un avec une chandelle. Vous vous étendez sur votre couche odoriférante, et vous dormez toute la nuit sous le

regard de Dieu, au fracas assourdissant d'une chute, ou au bruit monotone du vent dans la tête des grands arbres.

Le lendemain à 5 h. a. m., nous entrons dans la rivière Ennuyante, qui unit le lac Barrière au lac Long. Certainement celui qui l'a baptisé de ce nom, a péché par calomnie ; car cette belle petite rivière, large d'environ cent pieds, serpente à travers une épaisse forêt d'épinettes, qui portent leurs têtes superbes haut dans les airs et dont les pieds baignent dans l'eau profonde ; l'espace de trois lieues, nous naviguons entre deux hautes murailles de feuillage et de verdure. Le ciel bleu nous apparaît seulement large d'une aune. L'eau est dormante, le soleil levant dore le sommet des arbres, les oiseaux voltigent et ramagent autour de nous. Nous respirons à pleins poumons les exhalaisons embaumées que nous envoient les bois trempés de la rosée matinale, notre poitrine se dilate, l'aise et la joie nous entrent au cœur par tous les pores.

Nous entonnons l'*Ave Maris stella*, les échos du désert semblent se réjouir de répéter les gloires de Marie. Le chant est le cri de l'âme, l'enthousiasme et l'ivresse de la prière. Chaque matin, après la récitation de l'itinéraire, nous chantons un hymne à la Sainte-Vierge et quelque cantique ; dans le courant de l'après-midi, aussi à l'aise dans notre canot que dans une salle d'exercice, nous faisons en commun notre lecture spirituelle, et nous arrivons le soir au campement en redisant les harmonies graves du *Tantum ergo* et du *Laudate*. Ici tout nous parle de la grandeur du Créateur, et l'immensité des forêts, et l'étendue des lacs, et le volume puissant des rivières, et la hauteur des montagnes, et même la sauvagerie inculte des rochers suspendus dans l'espace au-dessus de nos têtes.

A 7 h. a. m., nous entrons dans le lac Long pour n'en sortir qu'à 4 h. p. m. Il ressemble beaucoup pour le paysage au lac Témiscamingue, excepté que les côtes en sont moins hautes. Vers le milieu, il se rétrécit beaucoup ; les sauvages appellent cet endroit *obasatic*, "le détroit des trembles" ; même, ils donnent ce nom à la partie septentrionale de ce lac allongé sur lequel nous naviguons. En effet, nous entrons dans le royaume du tremble : il est aussi commun, ici, que le pin

blanc dans le haut de l'Ottawa. Il pousse droit comme un cierge ; son écorce est lisse et sans branches ; il n'a qu'un bouquet de feuillage au sommet de la tête comme le palmier ; sa hauteur atteint jusqu'à quatre-vingts pieds ; nous en avons mesuré qui avaient jusqu'à sept et huit pieds de circonférence. Il peut faire de jolies pièces de bois carré et des planches assez larges : c'est un bois de construction qui a de la durée, lorsqu'il n'est pas exposé aux intempéries de l'air. Nous avons dit adieu aux bois francs ; on rencontre bien ça et là quelques ormes, quelques frênes ; mais, avec leurs membres estropiés, et avec leur chevelure maigre, ils ont l'air d'orphelins rachitiques, égarés hors de leur pays. Le pin rouge remplace le pin blanc ; l'épinette rouge se mêle à l'épinette grise ; mais l'arbre le plus commun après le tremble, c'est le cyprès sombre. Au flanc de certaines collines, vous pouvez admirer, dans le feuillage, des nuances et des dispositions de couleurs tout à fait tranchées et artistiques. Au pied vous voyez les trembles au vert tendre, vers le milieu les épinettes au vert foncé, au sommet les cyprès au vert funèbre et noir. Quel artiste que celui dont la main a disposé, comme en se jouant, toutes ces beautés !

A 5 h., nous passons dans le lac des Vases, dont les rives sont de glaise molle, et les eaux blanches et troublées. A 6 h. nous sommes à la hauteur des terres, un pied dans la province de Québec, l'autre dans le territoire du Nord-Ouest. Si nous eussions été païens, nous nous serions imaginé que les dieux du pays où nous entrions étaient irrités contre notre entreprise ; car il nous tomba sur les épaules un orage violent, accompagné de tonnerre. Nous nous embarquâmes sur les eaux qui descendent vers la baie du Nord, en chantant le *Veni Creator*. Que l'Esprit Saint souffle dans nos voiles, qu'il embrâse nos âmes du zèle apostolique et les cœurs des pauvres sauvages, que nous allons visiter, du feu de son amour !

Nous traversons un petit lac, lequel, nous dit Okouchin, a trop peu d'importance pour mériter un nom. Nous suivons les méandres de la petite rivière " Serpent " qui va, vient et revient au milieu des algues et des roseaux ; nous filons une couple de nœuds sur le beau " lac des Iles," en

sauvage *Opwataongajing*, ce qui veut dire " là où il y a un grand nombre de chenaux" ; et, au soleil couchant,nous accostons, pour la nuit, sur un rocher ovale de cent cinquante pieds de long, couvert d'une mousse épaisse et tendre, couronné comme d'une aigrette de sapins verts.

Le spectacle est féerique. L'azur du firmament apparaît à travers les déchirures des nuages, et le soleil à son déclin dore l'occident de pourpre et de rose. Tout autour de vous, vous voyez des îlots, ici plus grands, là plus petits, à la forme ronde, luxuriants de feuillage et de verdure. Ce sont des vrais berceaux de treille qui semblent flotter sur la surface liquide, des bouquets de superbes sapins fièrement assis sur leur base de granit, des touffes ombreuses et gigantesques qui baignent leurs pieds dans les eaux profondes, des rochers abrupts et nus entourés d'une capricieuse frange de mousse. De tous côtés serpentent des lagunes limpides, étroites, sinueuses, tantôt brisées soudain par un mur de forêt diapré, tantôt ouvrant sur le lac des échappées de vue sans limites. A travers les illusions du crépuscule, ces îles charmantes se dressent devant vous comme des villas enchantées, des palais des *Mille et une Nuits*, des villes superbes avec leur forêt de dômes et de clochers, des citadelles avec leurs bastions et leurs créneaux. Voyez-vous ces cyprès qui, ça et là, élèvent au-dessus des autres arbres leurs têtes coniques ? Ne dirait-on pas autant de flèches hardies, de clochetons gothiques ? Ne dirait-on pas, transportées comme par enchantement dans ces déserts, des églises du moyen-âge, de nouvelles cathédrales de Milan ?

Au sud se trouve la hauteur des terres que nous venons de franchir ; les sauvages, dans leur langage expressif, l'appellent *Akokwehidjiwan*, " l'eau étant suspendue s'en retourne." Les langues indiennes sont admirables pour donner dans les mots la définition de la chose qu'ils expriment. Ainsi le lac que nous devions traverser le lendemain s'appelle *Okotegami*, " les eaux suspendues," et *Abbitibi* signifie " les eaux mitoyennes," mitoyennes entre le versant de la mer du Nord et celui de l'Atlantique. En effet, on peut dire que tous les lacs, depuis les *Quinze* jusqu'à *Abbitibi* inclusivement, sur une étendue de plus de cent milles, appar-

tiennent à cette large lisière de pays qu'on appelle " la hauteur des terres." Ce vaste plateau renferme presqu'autant d'eau que de terre ; ce n'est pas un pays de montagnes, au contraire, en certains endroits le sol paraît si bas et si marécageux qu'on dirait un terrain submergé. Quand on a parcouru et compté, en aussi grand nombre, ces bassins énormes et ces immenses réservoirs que la prudente Providence a creusés, on est moins étonné de voir que l'Ottawa, le Saint-Maurice et le Saint-Laurent roulent, sans jamais s'épuiser, des masses d'eau aussi considérables.

Sur la hauteur des terres, tout près de l'endroit où nous avons passé la nuit, s'élèvent deux pics isolés comme ceux de Belœil et de Rougemont ; les sauvages les appellent *Wewebisonadji*, " Les montagnes de la balançoire." Les *Wendigous*, c'est-à-dire les sorciers, en quête d'exercice, tendent une corde d'un sommet à l'autre, et se balancent dans les airs. Ces montagnes, sur les confins de deux horizons, avaient quelque chose de mystérieux qui frappait l'imagination superstitieuse des anciens peuples sauvages. C'est là que ceux qui voulaient devenir sorciers passaient, d'après les règles de leur initiation, trois semaines à la tête d'un arbre, en observant le jeûne le plus rigoureux. Il y a quelques années, un pauvre innocent résolut d'entrer dans l'ordre de la sorcellerie. Il se percha dans un cyprès au pied de la montagne sacrée ; mais le troisième jour, s'étant endormi, comme Michel Morin, il dégringola de branche en branche, *et fecit pouf*, il se cassa un bras. Il n'était pas encore assez sorcier pour se guérir ; il retourna tout honteux à son wigwam, et il renonça au métier.

Jeudi, nous partons à 4 h. du matin, nous avons devant nous une grosse journée, comme disent nos gens. Une brume épaisse nous empêche de jouir des beautés du lac des îles. A 9 h. nous entrons dans la rivière Abbitibi, qui nous ménage quatre portages, pas longs, pas difficiles, d'abord les *Nistotek*, " les trois portages," qui se succèdent dans l'espace d'un mille, puis " le portage seul ", le *Kopijigotek*.

A 1 h. p. m., le lac *Akotegami* s'ouvre devant nous, grandiose nappe d'eau circulaire, de trois à quatre lieues, parsemée d'îles rondes et oblongues, avec un bel horizon de

collines bleues. Au milieu du lac surgit à fleur d'eau un rocher nu, une roche plate, sans un brin de végétation ; on l'appelle l'*île aux Iroquois*. Ces farouches guerriers, à la suite d'une expédition heureuse contre les Algonquins de ces parages, seraient venus ici, d'après la légende, scalper, torturer et manger leurs prisonniers. Les Iroquois ont laissé des souvenirs sanglants et des terreurs ineffaçables chez toutes les tribus sauvages du nord de l'Amérique. Aujourd'hui encore, leur nom est terrible ; on en menace les enfants, comme chez nous on les menace du loup.

A 5 h., par le portage de la " danse," nous sautons de nouveau dans la rivière Abbitibi. Ici, chacun fait sa toilette ; dans deux heures nous serons à la mission. La rivière s'élargit, elle prend les allures d'un fleuve ; c'est une route royale, bordée de trembles, droits comme des soldats à leur poste, longs, blancs comme des marbres, qui forment une espèce de colonnade avec des chapiteaux verts. Pan ! nous entendons un coup de fusil, suivi d'un second, suivi d'un troisième. Ce sont les estafettes du P. Nédelec, postés de pointe en pointe, qui se renvoient, l'un à l'autre, la nouvelle de notre arrivée, jusqu'à ce qu'elle soit parvenue au Fort : c'est le télégraphe du pays.

Comme il se fait tard, je remets le soin de vous décrire la réception que les Sauvages d'Abbitibi ont faite à Sa Grandeur, à ma prochaine lettre, où je vous raconterai, en même temps, les particularités de la visite épiscopale dans cette mission. Bonsoir, et bonne nuit !

V.

DU LAC DES QUINZE A ABBITIBI.

Au soleil couchant.—Une flotte de canots d'écorce.—Le Fort d'Abbitibi.—Entrée épiscopale.—Un bijou de chapelle.—La prière du soir.—Une vaste paroisse.—Le camp sauvage.—Un sermon en algonquin.—Une grande messe de *Requiem*.—La visite des tentes.—Recommandations paternelles.—Messe pontificale.—Laissez venir à moi les petits enfants.—La procession.—Un festin de gargantua.—Le passé d'Abbitibi.—*Vita in motu*.—Quinze jours de travail.—Après la mission.—Visite au cimetière.

ABBITIBI, 23 JUIN 1884.

Mon cher ami,

Jeudi, 19 juin, à 7 h. du soir, au détour d'une pointe, tout à coup notre regard s'étendit sur le lac, une distance de douze milles. Il ne souffle pas la moindre brise, l'eau est calme et unie comme un miroir. Les rayons du soleil couchant dansent et scintillent sur la plaine liquide. L'azur du ciel et les arbres de la rive se mirent dans le cristal des ondes ; nous naviguons suspendus entre deux firmaments, et nos avirons semblent déplacer les tresses d'un feuillage sous-marin.

Voyez-vous, là-bas, cette flotte de canots d'écorce, divisés en deux escadres, avec un large passage au milieu ? c'est la nation des sauvages d'Abbitibi, conduite par son missionnaire, qui vient au-devant de Sa Grandeur. Il y a quarante embarcations, montées par plus de deux cents sauvages ; à l'avant et à l'arrière de chaque canot s'agitent, à l'extrémité de longues perches, des pavillons de toute gran-

deur et de toute couleur ; le P. Nédelec fait porter devant lui la bannière de la sainte Vierge. Dans ce pays-ci, pas de fête complète, si on ne brûle quelques livres de poudre ; en conséquence, Monseigneur est salué de loin par des mousquetades cent fois répétées ; les échos du rivage n'ont pas de repos ; ils disent à la forêt d'alentour, aux oiseaux de l'air, au ciel et à la terre, combien aujourd'hui c'est grande fête à Abbitibi.

Nous approchons, le moment est solennel, nous ne pouvons nous défendre d'une touchante émotion ; Okouchin et ses compagnons ont le corps droit, l'air grave et sérieux, les bras d'acier ; ils ont le sentiment de leur importance. Nous entrons dans l'espace mitoyen, à toute vapeur. Alors eut lieu une évolution nautique, telle que n'en exécutent pas de plus rapides et de plus précises les marins les mieux exercés. Les canots de droite, en faisant le *demi-tour à gauche* passèrent à sénestre, et les canots de gauche à dextre. Le lac s'agita sous tant de coups d'avirons ; toutes les embarcations semblaient mêlées d'une manière inextricable ; aucunes cependant ne se heurtèrent, et, en un clin-d'œil, toutes eurent pris leur place sur un front rectiligne, comme des soldats à l'alignement. Vous auriez dit des cavaliers sur leurs coursiers impatients qui bondissent, dansent et caracolent ; ils les laissent cabrioler quelque temps, puis, les dominant de la rêne et de l'éperon, ils les remettent à la course, au pas, au repos.

Le R. Père Nédelec serre la main à Sa Grandeur, et nous prenons le chemin de la mission, à petits coups d'aviron, dans une marche lente et majestueuse. Tous les esquifs s'avancent de front, aucune pince n'empiète sur sa voisine : seulement le canot amiral, celui de l'évêque, en signe d'honneur, a le pas sur les autres d'une quinzaine de pieds. Les squaws et leurs jeunes filles manient l'aviron comme les hommes. Un grand canot avait un équipage de 20 personnes. Tous sont convenablement habillés ; même certains chapeaux de fillettes se sont donné le luxe de fleurs des bois et d'aigrettes rustiques ; un jeune homme porte fièrement, sur le coin de l'oreille, un plumet composé de deux feuilles de glaïeul croisées en sautoir. Nous avançons toujours, molle-

ment balancés par la houle que soulèvent tant de rameurs, au bruit cadencé des avirons sur le flanc des canots. Monseigneur entonne l'hymne *Ave Maris stella*, et nous la continuons en latin, les sauvages la répètent en leur langue ; puis, pendant le reste du trajet, ce n'est qu'une succession de chants sacrés et de pieux cantiques. Les figures et les cœurs paraissent contents, réjouis, dilatés.

Nous avons encore une demi-lieue pour nous rendre à destination, et de loin nous apercevons, près des eaux, sur une presqu'île qui avance dans le lac sa pointe allongée, la chapelle dont le clocher en ferblanc brille aux rayons du soleil, et le fort de la compagnie de la baie d'Hudson. La maison du Bourgeois est une habitation bien convenable, avec une galerie sur le front, à demi cachée derrière une rangée de trembles plantés avec symétrie ; devant la porte principale se trouve un jardin où croissent oignons, navets, choux de Siam et gadelliers ; à côté s'élèvent huit grandes bâtisses qui servent de magasin, de hangars et de logements pour les engagés de la compagnie. A trois arpents de là, trône la chapelle sur une élévation qui domine le fort ; on y arrive par une montée rapide, et les galets,par leurs couches superposées, servent comme de marches naturelles. Elle a 42 pieds sur 20, et à l'arrière est accolée une petite sacristie, dont le missionnaire fait sa résidence pendant les jours de la mission. Au-dessus du fort, en signe de réjouissance, flotte le drapeau anglais, ce drapeau rouge que le commerce et la puissance britanniques promènent par toute la terre, *rule Britannia over land and over seas ;* devant la chapelle flotte le drapeau français, cet antique protecteur du droit et de la faiblesse, dont la mission est de monter la garde aux portes du Vatican. Hélas ! que les temps sont changés ! mais espérons que bientôt reviendront des jours meilleurs.

Pendant que je me perds dans mes descriptions, le canot a filé ses nœuds, et nous voici en vue du quai de la compagnie. Le trombone envoie sur les eaux ses harmonies sonores ; et, sur le rivage, deux cents chiens, effrayés par cette voix et ces vibrations inconnues, s'enfuient vers la forêt en poussant des hurlements sinistres.

Nous accostons. Monseigneur revêt le rochet, et, comme

c'est la première fois qu'il visite cette mission, il s'avance sous un dais préparé pour la circonstance ; le chemin est bordé de *balises* ; les sauvages, après avoir sauté sur la grève, courent s'agenouiller sur le passage de Sa Grandeur, puis ils suivent en procession, chacun portant son pavillon ou sa bannière. Nous passons sous un arc de triomphe, portant les inscriptions de *bienvenue* et *welcome*. Le Rév. Père Nédelec attend avec l'eau bénite à la porte de l'église, et Sa Grandeur fait son entrée solennelle, selon toutes les cérémonies prescrites au Rituel romain.

Le temple est pimpant de propreté et des guirlandes de sapin courent à l'intérieur sur les murs. Pour un endroit si éloigné au fond des bois, je puis dire sans exagération que c'est un petit bijou ; la voûte, en planches d'épinette, est peinturée en blanc ; la nef est séparée par deux rangées de colonnettes, les fenêtres en ogive ont leurs vitraux coloriés, l'autel est paré de jolis bouquets artificiels, et le petit clocher possède sa cloche dont la voix argentine, répétée par les échos sur les eaux tranquilles du lac et dans la solitude des forêts profondes, appelle pieusement au recueillement et à la prière.

Après souper, vers 8 hrs, Monseigneur alla présider la prière du soir, ce qu'il fit aussi les jours suivants. Les sauvages commencent par chanter un cantique ; ils récitent des patenôtres, ils entonnent un nouveau cantique, ils disent le chapelet, ils finissent par un ou deux autres cantiques. Ils aiment à chanter, et ils chantent bien. Les hommes et les femmes, assis les uns du côté de l'évangile et les autres du côté de l'épitre, alternent à tour de rôle. La plupart ont à la main leur livre de prières ; ils savent tous lire, à l'exception de quelques vieillards. Ces sauvages sont habillés à l'européenne ; la seule différence qu'il y a dans leur costume avec celui des gens de nos campagnes, c'est que les femmes en général, au lieu d'un chapeau, se recouvrent la tête d'un mouchoir. Ils sont mis, je ne dirai pas élégamment, mais proprement ; on n'en voit point en haillons. Ils se tiennent bien dans l'église, et leur maintien plein de respect indique assez qu'ils comprennent ce que c'est que le temple du Seigneur.

Il y a près de 400 sauvages attachés à cette mission ; ils sont présents pour la plupart ; quelques-uns cependant ont dû rester au fond des bois, dans leur pays de chasse et de pêche, faute de vivres pour faire le voyage. La paroisse est grande, plusieurs centaines de milles carrés, et il n'est pas facile, à un moment donné, de rassembler tous les paroissiens.

Les sauvages sont campés sur la grève, entre le fort et l'église ; ils ont dressé leurs tentes de toile blanche, au nombre de 64, ça et là, sans symétrie, sans ordre. Les canots sont renversés sur le rivage ; vous diriez l'armée des Hellènes qui, après avoir tiré ses carènes sur la plage troyenne, est assise sous les murs d'Ilion. L'habitation n'est pas grande, huit pieds sur huit ; le ménage n'est pas considérable, un coffre, quelques couvertes, un poêle, une marmite ; rien de plus commode quand il faut déménager, dans un quart d'heure un propriétaire a plié son bagage et il emporte tout son avoir au fond de son canot. Quand il veut se passer de toutes les superfluités des coutumes et de la civilisation, c'est extraordinaire comme l'homme peut vivre de peu. Vû que ces jours-ci sont des jours de repos complet, sans travail, ni pêche, ni chasse, il est intéressant de considérer à la porte de leurs tentes les femmes qui jasent, les enfants qui jouent, les jeunes gens qui courent et gambadent, et les hommes qui fument leur calumet solennellement, heureux comme des rois sur leur trône. Je souhaiterais autant de tranquillité d'esprit et de contentement de cœur au czar des deux Russies.

Vendredi, fête du Sacré-Cœur, à 7 h. a. m., Monseigneur dit la messe de communauté. Il n'est pas nécessaire d'attendre à une heure avancée de l'avant-midi pour permettre aux fidèles de se rendre à l'office, ils sont tous campés autour de l'église. Le petit temple se remplit comme un œuf, ce qui eut lieu du reste à tous les exercices de la visite. Monseigneur lut en algonquin son sermon d'entrée, il commençait en ces termes : "*Ni nidjanissiwok apitchi saiakiinagok, keget ni kitci minoenindam nitam i wabaminagok, i mawatissinagok,*" ce qui veut dire : " Mes enfants que j'aime beaucoup, vraiment je me réjouis fort de vous voir, de vous visiter pour

la première fois." Et il continua à peu près comme suit : " Si quelqu'un a un enfant, il l'aime. Moi donc, je suis envoyé par le grand Esprit, afin que je vous adopte pour mes enfants, que je vous fasse du bien, que je vous distribue la grâce, la force, la confirmation. Vraiment l'évêque remplace Jésus sur la terre, afin qu'il enseigne partout ; cependant, en vain il enseignerait les sauvages, s'il ne les fortifiait saintement." Puis il leur expliqua, un à un, les effets du sacrement de confirmation.

Les sauvages ont très bien compris Sa Grandeur, et ils étaient heureux d'entendre leur premier pasteur leur parler dans leur langue. Dans une circonstance semblable, un sauvage se plaignait au Père en disant : " Pourquoi Monseigneur ne nous parle-t-il pas hors de l'église ? il est savant en algonquin.—Il sait lire, répond le Père, il ne sait pas parler.—Comment ça ! moi, j'ai appris à parler avant que d'apprendre à lire." Et il ne pouvait comprendre comment on peut lire une langue qu'on ne sait pas.

Samedi, Monseigneur chanta une grand'messe de *requiem* pour le repos des sauvages défunts. Pendant le service divin, le peuple ne chanta en latin que la réponse au *Dominus vobiscum*, et, comme le disait un fort helléniste, le *Kyrie eleison ;* tout le reste, le *Sanctus*, l'*Agnus Dei*, et, quand il y a lieu, le *Gloria* et le *Credo* se chantent en sauvage.

Cependant, dans l'intervalle entre les exercices publics, le Père Nédelec continue ses catéchismes, entend les confessions, et prépare les confirmants. Pendant cette mission on a conféré le sacrement, ou suppléé les cérémonies du baptême à douze enfants nouveau-nés.

Samedi après-midi, Monseigneur a fait le tour des tentes ; partout il a été reçu avec respect, comme l'aurait été Jésus lui-même, la tête baissée et les deux genoux en terre. Pendant ces trois jours, chaque fois que Sa Grandeur se rendait à la chapelle ou en revenait, il était édifiant de voir grand nombre de sauvages se précipiter sur son passage et s'agenouiller pour recevoir sa bénédiction ; ils ne se relevaient qu'après avoir fait un grand signe de croix. Monseigneur distribua des objets de piété à tous, des images aux enfants, des chapelets et de grands crucifix aux chefs de familles ; à

ceux qui sont comme les piliers de l'église par leurs services et leur bonne volonté, ainsi qu'aux deux *diaconesses*, comme les appelle le Père, qui entretiennent la chapelle dans une si grande propreté, il a fait des dons plus précieux. Il fallait voir si ces pauvres gens étaient contents, et de la visite et du présent ; de toutes les bouches on entendait : " *migwetc*, *migwetc*, merci, merci."

Dimanche, à la messe de 7 heures, près de quatre-vingts fidèles reçurent la sainte communion. Monseigneur administra le sacrement de confirmation à quarante personnes. Ce nombre est considérable, si l'on fait attention qu'il n'y a que trois ans que Mgr Duhamel a fait la visite pastorale dans cette mission. Puis Sa Grandeur, en s'aidant de son *masinaigan*, de son papier, fit au peuple assemblé quelques remarques de circonstance. Elle les louangea sur la décence parfaite de leur chapelle ; mais elle leur dit de veiller davantage encore sur la propreté et la pureté du temple intérieur de leur âme. Ils allaient s'éloigner de l'église et du missionnaire, mais Dieu leur serait présent partout ; ils ne devaient jamais oublier de l'invoquer soir et matin, le dimanche, dans leurs dangers, dans leurs besoins, dans les nombreux voyages de leur vie errante.

A 10 heures, il y eut messe pontificale : M. Proulx et le P. Dozois faisaient les fonctions de diacre et de sous-diacre, et le Père Nédelec celles de maître des cérémonies. Les PP. Paradis et Gladu chantèrent la messe du second ton ; en voyant un si nombreux clergé autour de l'autel, on se serait cru à Pembroke ou à Montréal.

A 3 h. p. m., Monseigneur réunit dans l'église tous les enfants, jusqu'aux bébés à la mamelle. Il leur fit donner par interprète des conseils propres à leur âge, et leur distribua des médailles. Certes, ce ne sont pas leurs charmes extérieurs qui les lui faisaient appeler autour de sa personne ; mais leurs âmes ont été rachetées au prix du sang d'un Dieu, et le Sauveur n'a-t-il pas dit, lorsque les apôtres trouvaient importuns les gamins et les bambins juifs : " laissez venir à moi les petits enfants ? "

La procession du Saint Sacrement fait époque dans la vie du sauvage : il y tient, sans elle la mission ne serait pas

complète. Tout le monde y assiste. A 5 h. le défilé s'organise sous les soins du P. Paradis. Un reposoir avait été préparé avec des branches de sapin, dans une prairie, à quelques arpents de la chapelle. La bannière de la Sainte Vierge marche en tête, portée par une fière matrone ; suivent, sur deux lignes, les femmes, puis les enfants, puis les hommes, tenant à la main chacun un pavillon ; vient ensuite sous le dais le Saint Sacrement, porté par Monseigneur. Pendant la marche, les hymnes de l'Eglise et les fanfares du P. Gladu se succèdent. Au reposoir, le *Tantum Ergo* est chanté en sauvage. On revient par le même chemin. Jésus bénissait, non des champs cultivés comme dans nos campagnes, mais les produits des eaux et des bois, ce qui soutient la vie du sauvage, la fécondité des poissons au fond des abîmes du lac, la multiplication des orignaux et des caribous dans les retraites des forêts : *crescite et multiplicamini* !

La journée s'est terminée par un grand festin, une vraie *magocewin.* Pour s'emparer du cœur des sauvages, Monseigneur a saisi la note juste, il a fait vibrer la corde par excellence. Quelqu'un qui les connaît bien a dit : " Si vous voulez arriver à leur intelligence, passez par l'estomac." Les choses ont été faites royalement. C'est Darius, convoquant tous les satrapes de son empire pour une fête de huit jours, ou plutôt, c'est Salomon faisant la dédicace du temple, et immolant pour tout le peuple réuni sept mille bœufs et vingt-deux mille brebis.

Depuis deux jours dix grandes chaudières pendent à la crémaillère ; les pains s'entassent par mulons ; les puddings se comptent par douzaines et l'on fait cuire des quartiers de porc tout ronds. Lapointe, avec ses quatre acolytes, ne sait où donner de la tête. Le repas se prend en plein air sur le sommet d'un petit côteau qui domine le lac ; la brise du soir rafraîchit la salle du festin. Le grand Dominique va par les tentes en criant : "Amis, venez à la *magocewin.* Que chacun apporte son écuelle, son couteau et son assiette. Venez tous, hommes, femmes, enfants, c'est le gardien de la prière qui paie." Deux longs prélarts sont tendus sur l'herbe ; les hommes s'asseoient autour de l'un, les femmes autour de l'autre ; quant aux enfants, ils ont pour nappe le vert gazon.

Chacun a devant lui son énorme morceau de pain, son écuelle de thé du Japon rouge comme une lessive, et son gros morceau de lard ; de distance en distance sont de larges plats remplis de *sagamité* au riz, des assiettes chargées de beurre et des soucoupes rases de sirop ; un servant passe sur la table avec ses souliers de chevreuil, et distribue à droite et à gauche, avec ses grosses mains noires, des briques de plum-puddings ; cependant, six hommes ne suffisent pas à couper le pain et à remplir les plats. Tous les yeux sont flamboyants, les figures riantes et les langues déliées ; vous entendez partout comme le murmure d'un ruisseau gazouillant.

Les enfants prennent le beurre à poignée, l'étendent sur le pain avec leur doigt. Un homme voulant tremper dans le sirop, et n'ayant pas de couteau pour couper son pain, casse les morceaux avec ses dents, et ensuite crache les bouchées dans la soucoupe pour la pêcher sans retard avec un bois effilé. Des femmes ayant oublié leur cuiller prennent des copeaux qui sont derrière elles pour plonger dans la sagamité, et elles se tirent d'affaire aussi bien que les autres. Un homme saisit une écuelle pleine de graisse liquide, la lève au dessus de sa tête comme pour porter un toast, et la boit à la santé de la compagnie. Plusieurs enfants laissent échapper des cris de désespoir quand il leur faut, de guerre lasse, quitter les tables encore chargées ; un petit garçon, entr'autres, fier de son succès, allait faire tâter, à tous et un chacun, son bedon rebondi, tendu comme un tambour. Une femme, complètement repue, les mains dégouttantes de graisse, vient se plaindre au Père, la larme à l'œil, de ce que les cuisiniers ne veulent pas lui laisser, pour demain, charger ses poches. Cependant je dois dire que tout s'est passé dans le plus grand ordre, sans tumulte, sans brouhaha ; pourrait-on en dire autant de tous les festins des blancs ?

Le repas fini, le chef des *Wannoweias* sort des rangs et vient remercier Monseigneur. Il porte, suspendue à son cou, une grande médaille en argent frappée à l'effigie de George III. C'est un vieillard de plus de quatre-vingts ans ; si vous lui demandez son âge, il vous répond : " Je ne sais pas, mais

tous ceux que j'ai connus dans ma jeunesse sont descendus dans la terre." Comme tous les grands orateurs, il commence par tousser, cracher et se moucher ; mais n'ayant pas de mouchoir, il se sert, non de ses doigts, (il connaît trop les convenances pour cela), mais d'un copeau qu'il ramasse à ses pieds. Il parle couramment et avec de grands gestes. Entr'autres choses il dit : " Il y a bien des chefs dans le pays, mais le plus grand de tous, c'est toi, parce que tu as la parole du Grand-Esprit, tu nous enseignes en son nom. Le bon Manitou a mis des eaux en haut dans les nuages, pour nous donner la pluie ; il en a mis en bas aussi sur la terre, dans les lacs et les rivières, pour permettre aux sauvages de voyager en canot. Aujourd'hui, ô gardien de la prière, tu fais comme le grand maître. Il répand la rosée sur l'herbe pour la nourrir ; tu répands le pain et la viande sur le gazon pour nourrir tes enfants."

Cette mission d'Abbitibi doit remonter bien haut ; sans doute, elle a vu dans ses commencements les anciens Pères Jésuites. Après la conquête, elle a été visitée par M. Bellefeuille, sulpicien, en 1837 et 1838. Ensuite M. Poiré, curé de Sainte-Anne de la Pocatière, et le défunt grand-vicaire Moreau, de Montréal, ont poussé leurs courses apostoliques jusqu'ici. On voit avec plaisir le portrait de ce dernier, appendu au mur de la sacristie. Les Rév. Pères Oblats se sont chargés de la mission en 1844 ; le premier qui y soit venu est le P. Laverlochère, ce vétéran entre les missionnaires de la baie d'Hudson. Il ne trouva ici absolument aucun édifice religieux. Le cahier des baptêmes, mariages et sépultures, porte les signatures des RR. PP. Déléage, Pian, Lebret, Guéguen et Nédelec.

Le P. Nédelec est le missionnaire actuel de ce poste ; il le visite depuis seize ans ; c'est un apôtre plein de zèle, d'activité et de mouvement. *Vita in motu*, a-t-il coutume de dire. L'été, il part de Mattawan pour se rendre à Abbitibi, et d'ici pousser jusqu'à Albany, sur la baie d'Hudson, environ quatre cents milles plus au nord ; l'hiver, il fait les missions des chantiers. Il aime ses sauvages, il porte loin pour eux sa charité et sa condescendance. Il ne veut pas qu'on les gronde. " Avec des reproches, dit-il, on n'en

fait rien de bon. Le sauvage, tout sournois et rancunier qu'il soit, ne connaît pas l'impatience, et elle lui déplaît fort chez les blancs. Au contraire, on le relève et on le soutient avec de bonnes paroles, et du sucre."

Tous les printemps, au commencement de juin, les sauvages d'Abbitibi sortent de leur bois et viennent, au Fort de la Compagnie, vendre leurs pelleteries ; c'est le temps de la mission. Ils restent campés autour de la chapelle pendant une quinzaine de jours, et ils y resteraient volontiers plus longtemps, si le missionnaire n'était appelé ailleurs pour porter les mêmes secours spirituels à une autre partie de son troupeau. Ce sont, pour lui, quinze jours d'un travail incessant. Il s'agit d'entendre les confessions, de catéchiser les enfants, d'instruire les adultes, de faire les baptêmes, de bénir les mariages, d'enseigner à lire et à chanter : pas de repos, ni le jour ni la nuit.

Après ces deux semaines d'exercices spirituels, fortifiés par la parole de Dieu et le pain eucharistique, les sauvages reprennent le chemin de leur pays de chasse. Ils ont en propriété chacun leur part de la forêt sur une étendue de dix milles, de vingt milles, de quarante milles carrés ; ils sont familiers avec les limites de leurs domaines respectifs comme un *habitant* de nos campagnes connaît les lignes de sa ferme. La pêche, la chasse aux bêtes errantes et voyageuses comme l'orignal et le caribou, enfin toute chasse nécessaire pour le soutien de l'existence, sont libres partout ; mais pour la chasse des pelleteries précieuses, comme celles des castors, des martres, des visons, menus gibiers qui cherchent et trouvent leur vie dans un rayon assez circonscrit, personne ne doit empiéter sur le terrain du voisin. Après qu'ils ont satisfait aux devoirs et assisté aux exercices de la mission, les Pères aiment mieux voir leurs ouailles dispersées dans la forêt que réunies en village. Ces bons sauvages vivent tranquilles, seuls avec leurs familles dans leurs wigwams, et par cet isolement ils échappent à bien des périls, surtout aux excès de l'ivrognerie et aux fréquentations dangereuses. Vraiment, Dieu a pour ces indiens fidèles des grâces toutes spéciales ; il est étonnant que, n'ayant l'occasion de voir le missionnaire qu'une

seule fois par année, ils puissent se conserver aussi bien dans la foi et la pratique des vertus. La prière du cœur simple et humble pénètre les nues. Le divin pasteur connaît ses brebis et ses brebis le connaissent, il les conduit dans de gras pâturages.

Le dernier exercice de la mission, ce matin, a été une messe de *requiem*, suivie de la visite à la paroisse des morts, au cimetière. Il est beau de voir chaque tombe couverte d'un petit tumulus d'environ un pied de hauteur, sur lequel s'étend une croix de gazon. *Requiescant in pace.* Oui, dormez en repos, cendres des ancêtres, pendant que vos enfants se dispersent dans les bois. Onze mois durant, vous n'entendrez que le souffle de la bise ou le sifflement des tempêtes ; aucun pas ne passera sur vos têtes, personne ne s'agenouillera pour prier sur vos tombeaux. Que vos os reposent en paix !

Nous partons à 9 heures a.m., pour l'inconnu ; jamais évêque n'a porté ses pas plus loin dans cette direction. Je ne puis quitter Abbitibi sans redire hautement nos sentiments de gratitude envers M. Henderson, qui nous a hébergés tous les six pendant près de quatre jours, et dont l'hospitalité a été si généreuse. Priez pour nous.

VI

DE L'EST A L'OUEST DU LAC ABBITIBI.

Un ermitage. — Départ par un gros temps.—La cargaison.—L'ordonnance épiscopale.—Le plus pittoresque des lacs.—Les féeries d'un soleil couchant.—Le plaisir de la pêche.—Une traversée émouvante.—Des émotions bien naturelles.—Un bout de morale.—La St. Jean-Baptiste.—Sur les traces de D'Iberville.

LAC ABBITIBI, 24 JUIN 1884.

Mon cher ami,

Nous sommes à l'ancre arrêtés par le vent, à l'extrémité nord-ouest du lac Abbitibi, et je profite de ce loisir forcé pour vous écrire. Notre tente est dressée, près des eaux, sur la lisière de la forêt, dans une véritable niche de sapins ; nous reposons assis mollement sur un tapis de branches odoriférantes. Au bout d'une avenue que je pourrais dire royale, nous apercevons la tente de nos compagnons, et, un peu plus loin à travers le feuillage, une colonne de fumée bleuâtre qui s'élève du campement de nos sauvages, lesquels, autour de leur brasier, fumant la pipe, silencieux, de temps en temps interrogeant l'horizon, ressemblent aux sorciers des incantations de Morvan. Les vagues déferlent avec fracas sur les cailloux du rivage, les vents gémissent dans le sommet des grandes épinettes, les feuilles des trembles s'agitent avec un bruissement frissonnant ; je ne sais quel oiseau *turlutte* autour de nous, et mêle aux accords de ces puissantes harmonies la musique de sa voix limpide. Parmi nous, les uns dorment, le P. Nedelec travaille à ses

registres, le P. Paradis met une dernière main à ses croquis, Monseigneur lit, je vous écris sur le couvercle d'un coffre, enfin nous menons la vie des cénobites dans le désert.

Depuis quatre jours, à Abbitibi, il faisait une chaleur écrasante ; le thermomètre a marqué jusqu'à 88 degrés Fahrenheit. Ce matin, tout à coup, il a soufflé un fort vent du nord, et l'alcool a baissé à 45 degrés. L'eau est tiède, l'air est froid. Cet abaissement subit de température a déterminé à la surface du lac une ascension considérable de vapeurs, et nous avons sous les yeux, en pleine opération, ces vastes suçoirs par lesquels les nuages se chargent de ces eaux bienfaisantes qu'ils vont répandre sur vos têtes à Pembroke Quelqu'un d'entre nous monte dans un arbre pour avoir, par-dessus les broussailles de la grève, le spectacle du lac en émoi. " Que voyez-vous ?—Je vois les vagues comme des furies courir en bondissant. *Montes, exultastis sicut arietes et colles sicut agni ovium.* Je vois les brumes emportées par le vent comme les tourbillons de neige, l'hiver, quand il *poudre* bien fort. Je vois, lorsque le voile de vapeur se déchire, surgir du fond des eaux des îles nombreuses avec des formes indécises." Pour un moment on se croirait transporté, par une journée de tempête, sur les bords du golfe Saint-Laurent.

Nous sommes partis de la mission, hier matin, à 9 heures, par une pluie battante, ce qui n'a pas empêché tout le peuple d'Abbitibi de se rendre sur le quai, pour recevoir une dernière bénédiction de Sa Grandeur et pour lui donner, selon la mode sauvage, une dernière poignée de mains en disant : *Koué, Koué*, bonjour, bonjour. Le tonnerre gronde dans la nue, et la mousqueterie gronde sur la rive. La mer est trop grosse pour permettre aux canots de moyenne dimension de nous faire escorte, comme on se l'était proposé ; seul le " Mattawa " de Pédélic (Frédéric) nous accompagne jusqu'à trois milles, monté qu'il est par douze vigoureux rameurs. Les deux canots côte à côte dansent sur la houle, vous diriez les hommes du Nord, ces fiers Normands nos ancêtres, qui descendaient vers les côtes de l'Armorique sur leurs chevaux de mer, au milieu des brouillards et des orages.

Nous avons échangé notre esquif pour un autre plus profond et plus long ; il a six brasses, il est plus roulant sur sa base, mais aussi plus rapide. C'est une nouvelle faveur que nous devons à l'obligeance de M. Henderson. Deux de nos hommes s'en sont retournés à Témiscamingue, *Wabekijik* et *Massinekijik ;* ils ont été remplacés par quatre Abbitibains : Pannansuos [François] Poadji, Long Andrew, Geoge Pacha et Pien [Pierre] Katchitchi. De plus, le R. P. Nédelec s'est joint à la compagnie, ce qui porte l'équipage à sept matelots et six passagers. Notre bagage est considérable : quatre tentes, trois paquets de couvertes, une chapelle, une batterie de cuisine, deux poches de pain, un demi-quart de lard, une demi-poche de farine de blé, de la farine d'avoine, du beurre, une dizaine de valises grandes et petites ; et tout cela, avec treize hommes est renfermé dans les flancs d'un bâtiment en écorce !

Monseigneur s'est déclaré très satisfait de ce qu'il a vu à Abbitibi, il se trouve amplement dédommagé des fatigues qu'il a dû supporter pour parvenir jusqu'ici. Dans son ordonnance épiscopale, après avoir constaté avec bonheur la prospérité de la mission, l'état convenable du temple, le nombre et la propreté des ornements, et surtout l'absence de toute dette, il ajoute : " Ceci parle de la générosité et du bon esprit des sauvages qui, ne pouvant donner de l'argent pour faire ces travaux et ces améliorations, ont fourni volontiers le travail de leurs bras.

" Durant toute la visite, les sauvages se sont montrés d'une grande ponctualité à suivre les exercices, et d'une grande piété dans leur maintien à l'église. Ceci fait l'éloge du zèle et du dévouement des RR. PP. Oblats qui sont chargés de cette mission depuis 1844, ainsi que de nombre d'autres dans le Haut de l'Ottawa et par delà la hauteur des terres. En particulier, nous y voyons le fruit des travaux et des sacrifices du R. P. Nedelec qui, depuis 16 ans, visite tous les étés ces sauvages d'Abbitibi, de même que ceux d'Albany, à quatre cents milles plus au nord sur la baie d'Hudson.

" Nous demandons à Dieu de tout notre cœur, de continuer à bénir les travaux et les sueurs de ces bons mis-

sionnaires, et de conserver aux pauvres sauvages leur foi et leur amour de la religion."

Pendant que je m'amuse à vous raconter mes histoires, le canot a filé, la pluie a cessé, le ciel bleu a reparu, nous avons pris notre dîner sous les cèdres, et nous continuons notre route à travers les détroits, les vastes nappes d'eau, et les enchantements du lac Abbitibi. Je vous surprendrai, sans doute, en vous disant qu'Abbitibi nous paraît le plus beau entre cette multitude de beaux lacs que nous avons traversés. On ne soupçonne pas, dans notre civilisation, que Dieu ait créé pour les yeux de telles merveilles, dans ces régions septentrionales, là où il n'erre qu'un peuple sauvage pour les admirer. *Mirabilis Deus in operibus manuum suarum.* " Le Seigneur est admirable dans ses œuvres." Ces sauvages, comme nous, sont l'ouvrage de son amour, il les traite en enfants gâtés. Ici la main de l'homme n'a pas élevé les monuments de son art, toujours impuissant par quelque endroit : la main de Dieu a semé les prodiges et les hardiesses de sa puissance créatrice.

Le lac Abbitibi a le pittoresque du Témiscamingue, les coquetteries du lac des Iles, et le grandiose de l'*Otogami.* Les lignes de l'horizon s'effacent dans un lointain incertain, les côtes paraissent de niveau avec la surface des ondes, un peu en arrière s'élèvent en gradins des collines bleuâtres, et au-dessus vous apercevez çà et là des pics isolés qui forment dans le fond du tableau comme une dentelle en dents de scie. Cette nappe d'eau, aux larges horizons, rappelle la grandeur et la majesté de la mer, mais d'une mer encadrée de variétés, parsemée de corbeilles de verdure, de goélettes avec leurs mâts élancés, de châteaux-forts flanqués de tourelles, enfin d'îles tantôt jetées éparses avec caprice, tantôt rangées dans un ordre symétrique, s'enchaînant comme les grains d'un immense chapelet.

Faites descendre sur ce tableau les féeries d'un soleil à son déclin, et le crayon enthousiasmé du P. Paradis n'aura pas de repos. Il ne peut suffire à prendre au vol les différentes scènes du panorama qui se déroule sous nos yeux comme une toile de théâtre. L'astre de feu est caché derrière le voile sombre d'un épais nuage ; de tous côtés jaillissent des

traits de lumière qui, d'un centre commun, s'épanouissent en cercle comme, dans les tableaux de nos églises, les rayons d'une gloire. L'azur du firmament s'harmonise avec les légers nuages qui flottent dans l'espace comme des flocons de laine moelleux, ici blancs comme neige, là trempés dans la pourpre, plus loin couleur de rose et d'orange : ce sont des franges d'or, des écrins de rubis, des voiles transparents, des mousselines diaphanes, des éponges imprégnées d'aurore, des bouffées de fumée tourbillonnantes qui s'élèvent d'encensoirs d'argent, des toiles magiques où un pinceau aux mille couleurs a tracé sur un fond diapré les nuances de l'arc-en-ciel. *Coeli enarrant gloriam Dei !* " Les cieux racontent la gloire de Dieu." Ainsi la Divinité, cachée à nos regards mortels, laisse paraître, dans la création, des reflets de ses immortelles beautés.

Nous couchons sur les bords d'un détroit où Monseigneur, malgré les attaques furibondes d'enragés maringoins, tire du lac pour notre souper deux poissons. Il faut savoir que Monseigneur est un grand pêcheur, et qu'il ne perd pas une occasion de jeter sa ligne à l'eau. Certes c'est là un amusement qui, dans sa signification mystique, convient très bien à un successeur des apôtres. L'Écriture sainte ne nous représente-t-elle pas, à plusieurs reprises, saint Pierre et saint Jean jetant leurs filets dans les eaux de Génézareth ? Jésus dit à Pierre ; " dorénavant tu seras pêcheur d'hommes."

Ce matin nous partons à 5 heures. Le vent souffle de l'avant, fort, régulier. Le spectacle est vraiment saisissant ; le lac est sombre ; de grosses vagues d'au moins cinq pieds de hauteur se suivent à perte de vue, en renversant leur sommet blanchissant : vous diriez une armée de chevaux blancs, au galop, agitant leurs crinières. La masse énorme est en mouvement, et vous vous sentez balancés sur le sein de la plaine ondulante. Le canot monte sur le dos mouvant de la houle, et pour un instant il s'y arrête, suspendu ; puis, le terrain manquant sous lui, il descend dans des caves, et navigue comme au fond d'un étroit vallon entre deux collines liquides. La proue de l'esquif frappe du nez les ondes qui viennent menaçantes à sa rencontre, et l'eau en étincelles humides jaillit par dessus bord. Respirez si vous le

pouvez. Il est beau de voir Okouchin, avec son œil d'aigle, debout à l'avant du canot, son grand aviron à la main, prenant la vague tantôt en flanc, tantôt en travers ; au milieu du silence solennel il dit un mot sec et bref, et les avirons se modèrent, nous glissons doucement jusqu'au fond de l'abîme ; il prononce un autre monosyllabe, et tous les avirons ensemble, mus comme par un ressort, travaillent dru et fort, nous remontons au sommet de la vague. Okouchin a la conscience de sa position, il sait qu'il a treize vies entre les mains. Ne crains rien, pilote, tu portes César et sa fortune.

Cependant César paraît sérieux, sa figure s'allonge, ses doigts crispés serrent la barre du canot, et son regard fixe s'étend sur le lac en courroux. Je ne veux pas dire que Monseigneur ait peur. Non. Au contraire, pour un voyageur qui n'a pas l'habitude de la navigation en canot d'écorce, il est très résolu, très décidé. Quand le guide a dit : " en avant, il n'y a pas de danger," il est le premier à mettre le pied à bord. Comme de juste, lorsque le vent souffle trop fort, ou que les rapides bouillonnent et s'agitent plus qu'il ne convient, je crois qu'il éprouve certaines émotions que sa volonté ne réussit pas toujours à refouler au fond du cœur. Le soldat, pour être brave, n'en connaît pas moins le péril ; mais le devoir parle-t-il, il sait le mépriser. " A vaincre sans péril, on triomphe sans gloire," a dit le grand Corneille.

Le vent souffle avec trop de violence pour nous permettre de doubler une pointe longue de trois milles, nous la coupons par deux portages. Le premier nous transporte dans un petit lac aux eaux limpides comme le cristal, sur les bords duquel nous prenons notre déjeuner, au pied de longs pins ; l'autre nous conduit sur cette plage battue par la tempête. Le Père Nédelec prend plaisir à nous faire la morale. " Soyez patients, messieurs, ce n'est pas le dernier désappointement que vous rencontrerez. Dans ce pays-ci, en voyage, il n'y a pas moyen de prévoir quoi que ce soit, une journée d'avance. Il faut savoir se conformer aux circonstances de temps et de lieu. Dans tous les cas, nous ferons pour le mieux."

Aujourd'hui s'ouvre à Montréal cette série de fêtes qui ne finiront que samedi. Vous fêtez saint Jean-Baptiste ; nous, je puis dire que nous l'imitons. Comme lui, nous vivons dans la solitude, et nous sommes la voix qui crie dans le désert à toutes ces peuplades : " Préparez les voies du Seigneur." Il va se faire ces jours-ci une grande dépense d'éloquence. Si j'avais un discours à prononcer, je commencerais par ces paroles d'un citoyen de l'Assomption, qui disait : " Messieurs, c'est une grande et noble idée que d'être Canadien-Français." Puis, au lieu de parler, selon la coutume, du canon grondant à Carillon, de Montcalm tombant sur les plaines d'Abraham enveloppé dans les plis de son drapeau, de Salaberry, le Léonidas canadien, tous sujets rebattus, je m'écrierais :

" Canadiens, rappelez-vous cette expédition glorieuse à la Baie d'Hudson, exécutée, en 1685, par une centaine de soldats, Français et Canadiens, conduits par le chevalier de Troyes. Sous ses ordres commandaient trois frères qui ont laissé leurs noms gravés aux pages de l'histoire, de Sainte-Hélène, de Maricourt et l'immortel d'Iberville. D'Iberville allait, pour la première fois, faire connaissance avec un pays qu'il devait étonner plus tard de ses hardis exploits, et parcourir si souvent en vainqueur. Ils partent de Montréal au cœur de l'hiver, la raquette au pied, traînant à leur dos sur des *tobaganes* leurs armes et leurs provisions. Arrivés à Mattawa, ils attendent la débâcle, construisent des canots, et, sur une flottille en écorce, ils remontent l'Ottawa pour descendre ensuite, comme nous le faisons aujourd'hui, la rivière Abbitibi jusqu'à la Baie du Nord. Tombant à l'improviste sur le Fort de Moose, ils s'en emparent sans coup férir. Successivement, ils mettent à la voile pour le fort Rupert, puis pour le fort Albany; ils se rendent maîtres de ces deux postes, font la garnison prisonnière et se trouvent en possession d'un immense butin en pelleteries de toutes sortes. Aujourd'hui, après deux cents ans, suivant la même route, poursuivant des conquêtes non moins nobles, nous rallumons sur les grèves désertes le feu de leur campement, nous réveillons le bruit de leurs pas endormis sous les feuilles des forêts, et nous évoquons du tombeau de l'oubli

le souvenir de leur hardiesse, de leur bravoure et de leur patriotisme."

P. S.—25 *juin*.—Il est 9 heures, a.m. Nous partons dans cinq minutes. Nous avons passé ici vingt-quatre heures sous la tente, tâchant de nous conformer aux circonstances de personne, de temps et de lieu. Cette nuit le vent a diminué sans pourtant tomber tout-à-fait, la traversée est de cinq milles, et le lac qui moutonne promet de nouvelles émotions à ceux qui ne sont pas maîtres passés dans l'art nautique.

VII

DU LAC ABBITIBI AUX TROIS-PORTAGES.

Le Gotchigi.—Le rocher de la Vieille.—Les Deux-Portages—La chute aux Iroquois.—Une vengeance.—Une tombe solitaire.—Une avenue princière.—Une salle d'étude.—Le Long sault.—Le Rapide de l'Ile.—La Chaudière.—La rivière au Menton.—La rivière Frédéric.—Le testament d'Attitimou.—Deux pauvres déserteurs.—Les Trois-Portages.

LES TROIS-PORTAGES, 27 JUIN 1884.

Mon cher ami.

Donc, le 25 juin, à 9 heures, nous montons à bord de notre coquille ; elle danse sur la houle l'espace de cinq milles, et à 11 heures, nous faisons paisiblement notre entrée sur la rivière Abbitibi, dont le courant doit nous descendre, pendant six ou sept jours, jusqu'à ce qu'il nous ait remis aux eaux de la rivière Moose qui, elle, devra nous conduire à la mer.

Nous dînons sur les bords du *Gotchigi*, une des plus belles chutes que l'on puisse imaginer. La masse d'eau, se resserrant entre deux parois de granit, comme dans une dalle de moulin, descend, en bondissant, trois marches de pierre, en tout 45 pieds, et, au bas de l'escalier, elle s'engouffre dans des chaudières qui ressemblent beaucoup à celles de l'Ottawa. Les flots venant de directions opposées s'entrechoquent, se brisent, jaillissent en aigrettes, en grappes de perles, en gerbes d'étincelles ; des bouillons souterrains, faisant éruption à la surface, sourdent, s'épanouissent, fleurissent comme



LES DEUX PORTAGES OU NISSOTEK.

d'énormes boutons de rose. Au sommet du premier degré, un rocher est suspendu en arrêt ; regardant au-dessus de l'abîme, levant sa tête à travers les flots furibonds qu'il divise, voyant ses flancs lavés et pressés par deux courants impétueux qui semblent vouloir le déraciner pour l'entraîner avec eux, couvert des baves de la vague écumante, enveloppé des vapeurs qui s'elèvent en nuages épais des profondeurs du gouffre, pendant que, tout à l'entour, le sol tremble et les échos murmurent sourdement, lui demeure inébranlable. J'ai souvent entendu parler du rocher de l'Eglise battu par les passions humaines, jamais je n'ai mieux compris la vérité de cette comparaison. Et ce sapin verdoyant, nourri d'humidité, qui paraît sourire au danger, et dont les fortes racines se cramponnent aux fissures de la roche, n'est-ce point l'image de Pierre, voyant les siècles couler à ses pieds, toujours jeune, toujours vivace ?

A 3 heures, nous passons au pied du Rocher de la Vieille, *Cogomisassinanabic*. C'est une roche, haute de 40 pieds, au front chauve et sombre, ridée d'anfractuosités profondes, les flancs couverts de sapins rabougris. La tradition rapporte que, quatre générations passées, une vieille femme, aveugle, fut abandonnée en cet endroit par ses enfants. Avant que la charité chrétienne eût pénétré dans ces forêts, le fait était coutumier chez les sauvages ; ils se débarrassaient de leurs infirmes, de leurs malades ou de leurs vieux parents par la mort ou l'abandon. Dans son désespoir, la vieille, s'aidant de son bâton, se traîna en titubant sur le sommet du rocher, d'où elle se précipita tête baissée dans les flots. La terreur s'empara des peuplades voisines et ce lieu devint plein de mystères. Autrefois, jamais les sauvages n'auraient osé passer outre, sans faire un sacrifice aux mânes de *cogomis*. Les habitudes, bonnes ou mauvaises, se déracinent bien difficilement, et il faut des siècles pour changer complètement les mœurs d'un peuple. Aujourd'hui encore, par un reste de superstition, sans ajouter trop de foi à l'efficacité de la cérémonie, tout en riant, notre équipage ne put s'empêcher de jeter un bout de tabac à la rivière, en prononçant une phrase qui veut dire : " donne-nous bon vent, grand'mère."

La nuit nous arrêta au *Nissotek* ou Deux-Portages. Les

tentes furent dressées sur l'herbette, au frais et au murmure d'un sault babillard et gentil. Le soleil s'apprêtait à faire descendre au-dessous de l'horizon son grand disque rougeâtre et il étendait sur les eaux, dans le sens de la rivière, une longue trainée de paillettes d'or.

Le lendemain, 26, la nappe du déjeuner fut tendue, à la *Chute-aux-Iroquois*, sur un tapis de Turquie. Grâce à la brume légère qui s'élève de la chute et qui retombe en rosée continuelle, le sol est couvert d'une couche de mousse, épaisse d'un pied, au fond jaunâtre, fleuri de rouge, de vert et de blanc, ouvragé de dessins variés qui défient l'art de l'aiguille la mieux exercée.

Le paysage ici a quelque chose d'exceptionnellement saisissant. La rivière, encadrée d'une forêt vigoureuse et noire, formant deux îlots, de même épais boisés, sans donner avis de sault ni de rapide, tombe perpendiculairement de la hauteur de trente pieds. Vous diriez, d'en bas, à une certaine distance, trois rideaux de mousseline blanche, enjolivée de frisons, de falbalas et de flocons de neige, suspendus entre quatre trémaux tapissés de verdure. Mais comment cette chute a-t-elle emprunté son nom aux Iroquois ?

Du temps que les terribles guerriers des Cinq Cantons faisaient la chasse, non pas aux bêtes, mais aux hommes, jusqu'aux confins les plus reculés de l'Amérique, ils surprirent, sur le lac Abbitibi, un parti de sauvages de cette contrée. Les hommes furent scalpés et brûlés à petit feu, les femmes égorgées, les enfants empalés comme des lapins au bout de pieux durcis au feu, puis rôtis et mangés. Seule une femme fut épargnée, afin de servir de guide aux vainqueurs dans la poursuite de leurs ravages vers la baie d'Hudson. Les farouches guerriers, à demi-nus, couverts de sang, peints de figures bizarres, les cheveux relevés, ressemblant à des espèces de démons, dans leurs frêles embarcations glissaient sur l'onde. Ils souriaient à l'espérance de nouveaux massacres.

La captive est assise dans le canot qui marche en avant, silencieuse. A quoi songe-t-elle ? repasse-t-elle dans sa mémoire les scènes d'horreur, où elle a vu périr tous les siens ? se réjouit-elle dans son cœur d'avoir échappé à la mort ?

pense-t-elle au triste sort qui l'attend à son arrivée dans les cantons iroquois ? sa figure est impassible. Les avirons travaillent en cadence, pas une parole ne s'élève des canots, le silence règne sur les rives. Déjà on approche de la chute, et l'on n'entend qu'un murmure faible et voilé. En effet, les eaux ici ne se brisent pas sur les cailloux, elles tombent d'aplomb comme du haut d'un mur ; la forêt environnante, avec son épais feuillage, éteint la sonorité du bruit, et à trois cents verges seulement de distance, on croirait à un courant d'une importance secondaire. " Le rapide est-il difficile ? " demande l'Iroquois.—Non, répond la femme, l'inclinaison est douce, le chenal est sans roches, mais il est étroit, serrez de près le rivage." Le canot effleure un galet plat, que l'on voit encore sur le côté gauche. La femme saisit une branche qui lui tend la main, et d'un bond elle saute sur la grève ; du pied elle a poussé le canot au large, il descend tête baissée dans le gouffre. Le autres arrivent à la file ; en vain, au prix de mille efforts, veulent-ils rebrousser chemin, il est trop tard, la force irrésistible du courant les entraîne. Debout sur sa roche, souriante, elle voit ses ennemis pousser des cris de désespoir, passer devant elle en la menaçant de la voix et de la main, glisser l'un après l'autre dans l'abîme, disparaître au milieu des bouillons, reparaître un instant, disparaître encore, enfin flotter à la dérive avec les débris de leurs canots. Elle est toujours là, immobile, elle jouit, elle est vengée.

A un arpent de la chute, sur le sommet d'un tertre, au pied d'une colline, on voit la tombe d'un jeune homme, mort dans ce portage il y a quelque trente ans. Elle est entourée d'une clôture de douze pieds sur huit ; à la tête du tumulus est plantée une croix noire sur laquelle on lit l'inscription suivante : " Sacred to the memory of Joseph Thomas Beads, who departed this life on the fifteenth day of may 1850, aged 18 years and five months." En français : " A la mémoire de Joseph Thomas Beads qui est parti pour une vie meilleure, le quinze de mai 1850, à l'âge de 18 ans et cinq mois." Nous ne pûmes nous défendre d'une impression de tristesse à la vue de cette tombe isolée ; combien pensent à celui qui dort, perdu dans l'immensité de la solitude ! Nous récitâmes

trois *Pater* pour le repos de son âme. Repose en paix, enfant des bois, au murmure des eaux bouillonnantes, sous le couvert de tes grandes épinettes, sous ton lit de mousse toujours verte, embaumé qu'il est des senteurs de ces fleurs sauvages que la main de la Providence a semées sur ta tombe.

Pour le reste du jour, nous ne rencontrons plus de portage, et nous sommes installés sur nos siéges aussi confortablement qu'on pourrait l'être dans un cabinet d'étude. La rivière, large de 200 à 250 pieds, coule entre des côtes basses et bien boisées ; vous diriez une avenue princière, l'allée d'un immense parterre, qui s'étend et circule à longs replis à travers une riche plantation. La hache meurtrière n'a jamais dévasté ces forêts vierges, qui étalent à nos yeux leur végétation exubérante et leurs gloires printanières. Nous voyageons entre deux haies d'épinettes grises soyeuses, d'épinettes blanches hérissées de leurs dards plus sombres, de trembles à la chevelure frissonnante ; de temps en temps, les frênes viennent ajouter aux teintes multicolores du tableau la richesse et la vigueur de leur feuillage ; les cèdres penchés font boire l'extrémité de leurs rameaux aux eaux courantes. Le soleil revêt cet éclat et cette variété de verdure de sa lumière et de sa gaieté ; une brise légère tempère les ardeurs du jour, l'air est saturé de parfums forestiers. C'est un vrai plaisir, au milieu de ces splendeurs de la terre et du ciel, de lire, d'écrire et d'étudier.

En effet, plus d'une fois le jour, notre canot est converti en une véritable salle d'étude. L'un parcourt la " Vie du P. Brébeuf," un autre "Les Martyrs jésuites en Canada" ; ils découvrent, sur le théâtre même de leurs travaux, les secrets de l'existence crucifiée des missionnaires, et, en soulevant le voile qui recouvre les dévouements obscurs du passé, ils retrouvent l'histoire des dévouements non moins cachés du présent. Un troisième s'amuse dans les " Pionniers Français," par Parkman, et revoit dans nos errements actuels l'image affaiblie, mais réelle, des romanesques aventures de ces premiers découvreurs. Un quatrième étudie la " Grammaire sauteuse " de Mgr Baraga, et un autre livre inappréciable pour ceux qui veulent apprendre l'Algonquin, parce qu'il

ne leur donne pas seulement des mots et des règles, mais leur révèle le génie particulier de cet idiome, si riche et si savant quand on en pénètre bien la structure et l'économie, je veux dire les " Etudes philologiques sur quelques langues sauvages de l'Amérique," par M. Cuoq, de St-Sulpice. Aucune étude ne peut être plus à propos ; nous voyageons en pleine sauvagerie, et tout, autour de nous, nous parle *anichinabe*. Un cinquième est plongé dans la " Géologie " de M. Laflamme, et, en relevant la tête, il constate sur les rivages l'application des principes qu'il vient de voir exposés dans son livre. Un sixième, amateur des beaux arts, nourrisson d'Orphée, tourmenté par le dieu de la musique, tourmente les échos de ses vibrantes harmonies, et unit les accords de son cuivre au chant des petits oiseaux dans la forêt. Rien de plus agréable que ces lectures faites sans contrainte, interrompues sans scrupule pour donner place à une réflexion ou pour admirer un point de vue de la belle nature.

Le doux sommeil vient clore une journée si tranquille, à la tête du Long Sault, au milieu de framboisiers, de gadelliers et de groseilliers, dans un bois d'épinettes résineuses et odorantes.

Ici la rivière s'élargit, la couche d'eau diminue, ça et là les cailloux montrent leurs têtes arrondies ; les bouillons sont nombreux, mais peu considérables ; la rivière paraît fiévreusement agitée, vous diriez dans nos champs une pièce de guérets mal tournés. Seuls nos hommes avec le bagage, le 27 au matin, sautent la tête du Long Sault ; pour soulager le canot, nous marchons sur les grèves et dans les bois, par des endroits où il n'y a point de sentiers tracés : travail affreux, exercice horrible ! A part les piqûres des maringouins, c'est la première fois, depuis notre départ, que nous mangeons du pain noir ; il paraît que ce n'est pas la dernière ; en cet endroit commencent les vraies difficultés du voyage. Je vous parlerai quelque bon jour des agréments de ces marches imprévues par des lieux sans chemin, *per invia locorum*, comme dirait Virgile.

Nous nous rembarquons pour sauter les autres rapides du Long Sault, passant comme une flèche à travers les

écueils qui pullulent autour de nous ; une seule de ces pierres peut mettre notre écorce en morceaux, c'est à donner la fièvre. Aussi je connais à mes côtés un noble voyageur qui l'a attrapée bel et bien ; du reste il ne s'en cache pas.

Mon cher ami, vous êtes tenté peut-être de rire de notre peu de hardiesse. Eh bien ! venez, si vous l'osez, sauter avec nous le *Rapide de l'île.* Ce rapide prend son nom d'un îlot charmant, une vraie corbeille de verdure, qui semble amarrée à la tête du courant ; vous craignez à chaque instant que la corde invisible ne casse, et que la corbeille ne soit entraînée par la violence des flots comme l'est actuellement votre canot. Les vagues irritées vous menacent de toutes parts, elles vous attaquent, elles clapotent et rejaillissent sur les flancs de l'esquif au galop ; une, plus hardie, saute par dessus bord et, sans aucun respect, crache sur Sa Grandeur ; une seconde, plus alerte encore, le baptise des pieds à la tête. Oui, Horace avait raison quand il disait : *Illi robur et aes triplex circa pectus erat, qui fragilem truci commisit pelago ratem primus.* " Il avait autour du cœur une triple cuirasse de chêne et d'airain celui qui le premier confia à la perfidie de la mer un vaisseau fragile." Que dire de celui qui imagina d'y lancer une écorce de bouleau ?

Tout-à-coup la rivière se rétrécit et fait un saut entre deux parois de granit rougeâtre. Au bas, une partie des eaux revient sur elle-même et forme un tourniquet puissant, qui attire et engloutit ce qui passe à la surface : c'est la *Chaudière.* Il faut être habile comme Okouchin pour passer, comme il vient de le faire, sur la crête d'un flot, entre deux courants, entre le zist et le zest.

Plus haut que le *Rapide de l'île,* nous avons passé sur la droite la *rivière au Menton* qui apporte à l'Abbitibi troublé, sale et blanchâtre, le tribut de ses eaux limpides et noires. Elle est double, unissant ses deux branches à quelques arpents seulement de son embouchure ; la pointe du delta, qu'elle se trouve à former, ressemblant plus ou moins à un menton, lui a valu cette appellation singulière.

A midi, nous saluons sur la gauche la rivière *Frédéric,* dont les eaux aussi claires que celles du *Menton,* presque aussi volumineuses que celles de l'*Abbitibi,* viennent doubler la

masse liquide qui nous descend vers la mer. Elle arrive du *Mattawagamang* et traverse, dit-on, un pays riche en forêts de pins ; en la remontant, on peut arriver à la belle plaine de la *Blanche*, rivière qui se jette dans le lac Témiscamingue. D'après certains explorateurs, ici se trouverait le futur grenier du versant septentrional de la Puissance du Canada. Toujours est-il qu'au confluent des deux rivières, le sol est d'une générosité qu'on ne lui supposerait pas dans ces latitudes ; les arbres atteignent une hauteur superbe, le feuillage déborde, les herbes se développent avec une vigueur tropicale. Si j'étais un chasseur de ce pays, c'est en cet endroit que j'établirais mon wigwam d'été, ma cabane de plaisance. *Atitimou* est de mon avis, il y a choisi le lieu de son repos.

Voyez-vous sur ce mamelon, où les arbres ont été abattus pêle-mêle, ce long coffre en bois rond et ces quatre tréteaux supportant une petite charpente, c'est le mausolée d'*Atitimou*, autrement dit l'*Ecureuil*, enfoui en ce lieu, tout comme un esprit fort, après être passé de vie à trépas il y a cinq ans. Le dit Ecureuil était païen, sa femme est catholique, et il permettait qu'on baptisât ses enfants ; mais pour lui, il ne voulut jamais que l'eau régénératrice coulât sur son front, car un sorcier lui avait prédit que de ce moment il mourrait. Cependant son sorcier ne pût le défendre des atteintes de la consomption galopante ; et bon gré mal gré il lui fallut prendre sa feuille de route pour les terrains de chasse de l'autre vie. Lui-même dicta, jusque dans les plus minutieux détails, les dispositions de sa sépulture, suivant les rites des anciennes coutumes. On devait donc, après l'avoir enroulé dans une écorce de bouleau, l'enfermer dans une tombe, placée sur le sol sous une tente neuve ; près de lui on déposerait, au haut de quatre poteaux, pour les soustraire aux atteintes des ours, tous les objets qui lui seraient nécessaires pour voyager, chasser et pêcher dans le pays des âmes : fusil, plomb, poudre, couteaux, et dans un coffre pantalon, chemise, mitasses, bas, couvertes, tabac, pipe, savon, et que sais-je ? Ses deux beaux-frères furent assez fous pour travailler pendant six jours, afin d'exécuter à la lettre les dernières volontés de ce cerveau malade. *Atitimou*, qui avait crevé de

faim pendant sa vie, se trouva dans l'abondance après sa mort. La tente l'abrita pendant trois ans ; aujourd'hui il n'en reste plus que les lambeaux que le vent a attachés aux ronces des buissons. Il est venu chercher son fusil et son couteau, ou bien quelqu'un de ses parents les a enlevés, avec ou sans sa permission. Ces restes d'un paganisme qui s'éteint amènent sur les lèvres des Sauvages un sourire de compassion, et ils servent à leur faire apprécier davantage les bienfaits de cette foi qui élève plus haut leurs espérances.

Une autre histoire. Il y a une dizaine d'années, deux Suédois engagés au Fort de Moose, s'ennuyant dans leur retraite de la baie d'Hudson et voulant retourner à l'activité du grand monde, désertèrent dans le secret de la nuit et des forêts, et ils entreprirent de se rendre à Montréal, à la raquette, en suivant la rivière Abbitibi jusqu'à la hauteur des terres. Arrivés à la fourche de la Frédéric, ils crurent que c'était là le cours d'eau principal, et il s'engagèrent dans une fausse direction. Reconnaissant leur erreur, ils rebroussèrent chemin, mais il était trop tard ; le plus faible s'affaissa de fatigue et d'inanition ; l'autre alla s'ensevelir dans les neiges quelques jours de marche plus loin. Au printemps, les sauvages retrouvèrent leurs cadavres auprès de leurs raquettes, et ils les confièrent à la terre. Pauvres exilés, qui tombèrent dans le silence d'un désert glacé, sans une parole amie pour soutenir leur âme défaillante, et qui n'eurent pour pleurer sur leur trépas que les gémissements des vents dans les arbres dénudés !

L'après-midi et le canot coulèrent rapidement entre deux rives unies, et ce soir nous a vus engagés dans les *Trois-Portages*, par un chemin des plus difficiles, coupé de ravins profonds, montant et descendant des rochers abrupts. Nous voici assis pour la nuit, en face d'un grand remous, où la rivière change de direction presque bout pour bout, sur une côte fortement tourmentée. Le sol a été bouleversé par quelque grande commotion intérieure ; les lits de granit brisés, entassés, sont couchés presque perpendiculairement, les collines se donnent des airs de montagne. Ce sont les premiers aspects rudes et sévères que nous rencontrons depuis le lac Abbitibi ; tout jusqu'ici était coquet, gentil, mignon.

Je vous écris au grand air, sur la tête d'un caillou. Notre tente est dressée sur les galets, et nos couvertes sont étendues sur une roche plate. Les ombres de la nuit tombante viennent embrouiller ma plume et mes idées. Bonsoir ! Je vais aller goûter les douceurs du duvet d'Abbitibi.

VIII

DES TROIS-PORTAGES A NEW-POST.

Le Fort aux maringouins.—Le rapide de l'Ile.—Qu'est-ce que sauter un rapide ?—Habileté des sauvages.—Presqu'un naufrage.—Un bureau de poste.—Honnêteté du public.—Le royaume du castor.—Une dégringolade.—Le Grand Portage.—Un bain.—Le Père Laverlochère.—New-Post—M. McCloud.—Le lièvre.— La population de la paroisse.—L'église.—Jean-Baptiste,—Epoque de la mission —Sermon de Monseigneur.

NEW-POST, 29 juin 1884.

Mon cher ami,

Je vous écris de New-Post, un poste de l'honorable compagnie, qui n'est pas si neuf pourtant, puisqu'il a bien seize à dix-huit ans d'existence, mais il est nouveau, comparé à Moose, qui compte ses années par deux siècles. Les sauvages l'ont baptisé d'un nom propre, tiré des circonstances locales, *Sagimèwakaigon*, " le fort aux maringouins," et je puis vous assurer, expérience faite, que le nom ne ment pas à la chose.

Hier matin, à 4 h., nous quittions les *Trois-Portages ;* un fort courant nous entraînait entre deux rives élevées et sauvages ; la nuit avait été courte et le lit dur, je continuais paisiblement au fond du canot le sommeil interrompu, lorsque soudain un violent coup de coude me réveilla au milieu des bouillons irrités ; nous sautions le *Rapide de l'Ile*, second du nom, mais de beaucoup le premier par la hardiesse de ses bonds, et les terreurs qu'il nous a causées.

D'abord, savez-vous ce que c'est que sauter un rapide ? Je vais vous le dire une fois pour toutes : c'est une course effrénée, effrontée, qui n'a pas le sens commun, à travers les écueils et les dangers. Votre canot s'élance, avec la rapidité de la flèche, au milieu des flots écumants, il effleure les récifs, il contourne les rochers. Instinctivement, vous saisissez, avec force et des deux mains, les bords de l'esquif, le regard se fixe sur l'abîme ; les lèvres, muettes, se serrent sur les dents, et le cœur palpite d'émotion. Vous diriez que l'embarcation, emportée à l'épouvante, va aller se briser sur une batture ; déjà elle n'en est plus qu'à quelques pieds, mais promptement, Okouchin, d'un coup d'aviron, l'a virée bout pour bout et elle continue sa route, sautant, bondissant, longeant un autre abîme, montant, descendant sur le dos des vagues qui l'emportent comme des chevaux au galop.

Nos guides alors deviennent d'autres hommes, ils ont perdu leur allure lente et un peu nonchalante. L'œil dominateur, la tête haute, la chevelure au vent, l'air inspiré, ils sont solides à leur poste. Leur commandement est bref, leurs mouvements vifs et saccadés. Ils se lèvent, ils se penchent, ils s'asseoient, ils se servent successivement du grand aviron, du petit aviron, ou de la perche ; ils nagent tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, faisant tous ces mouvements avec une vitesse et une précision toute militaire. Puis, quand le pas périlleux est franchi, quand l'abîme est laissé loin en arrière, il faut voir comme ils se redressent dans leur fierté, une main sur l'aviron, un poing sur la hanche ; triomphants, ils sont sublimes.

Cette fois, Okouchin, indisposé, n'était pas à son poste. *Poadji*, bon rameur, mais pilote indécis, tenait le grand aviron. Notre canot allait bondissant, comme un taureau blessé, sur la plaine bouleversée ; le guide ne sut pas frapper juste dans le joint, c'est-à-dire monter sur la crête d'un flot entre deux courants et y maintenir l'équilibre ; le nez du canot est frappé par un remous, et nous voilà charroyés à l'envers, sens devant derrière, au beau milieu du rapide. Nos hommes, déconcertés, se dressent ébahis. " Tournez-vous," crie Okouchin ; ils se retournent sur leurs siéges, mais déjà la fureur du courant nous a saisis et nous ballotte à la

dérive dans les caves mouvantes, entre des collines écumantes et furibondes. L'un est pâle, l'autre blême, l'autre livide, l'autre ouvre de grands yeux effarés, personne ne parle. Monseigneur de la main bénissait les flots, ils reçurent au moins une dizaine de bénédictions ; nous pouvons dire que nous avons navigué dans l'eau bénite. Cependant les avirons travaillaient avec rage. Okouchin, revenu subitement à la santé, avait repris la direction ; enfin, haletants, défaits, soulagés, nous arrivons, tant bien que mal, au bas du rapide. Nous essayons de rire, le ris expirait sur nos lèvres. C'est bien le cas de répéter avec l'Écriture : *estote parati*, " soyez prêts." Pour ma part, il ne m'est pas venu à l'esprit de songer au salut éternel ; je ne pensais qu'à une chose : saisir, au moment où nous serions renversés, la barre du canot, et crier à mes compagnons de faire de même.

" Arrête, arrête, une lettre sur le rivage." En effet, au bout d'une perche inclinée au-dessus des eaux, pendait un paquet en écorce de bouleau, attaché par une corde faite d'une racine d'orme. Dans le paquet était enveloppée, avec soin, une lettre écrite au moyen d'un charbon noir sur une écorce de bouleau; sur l'enveloppe,aussi en écorce de bouleau, était couchée l'adresse en ces termes : " André sa lettre." La missive se lisait comme suit, mot pour mot : " 11 mai 1884—Je t'écris, André. Elle n'est pas bien, ta mère ; nous en avons eu soin, nous autres. Voilà que ma grand'mère et nous, à *Potonokikac*, nous irons. Nous autres, nous nous portons bien." Signé, *Icha*, manière abbitibaine d'écrire et de prononcer *Jean*. C'est ainsi que, dans ce pays reculé, sans ministre du gouvernement, sans courriers, sans maîtres de poste, comptant seulement sur la bonne volonté et la discrétion du public, se fait le service de la malle.

Un peu plus loin, André prit une chemise qu'il avait laissée, l'hiver précédent, dans un sac de bouleau, suspendu aux branches d'un liard ; il fixa sa hache dans les flancs du même arbre,pour la reprendre au retour,au bout de cinq semaines. Dans un autre endroit, nous apercevons, au sommet d'une épinette, trois paires de raquettes, grandes et petites, qui attendent là la neige prochaine. A l'embouchure d'une petite rivière, nous voyons sur un échafaudage élevé, afin

qu'elles soient hors des atteintes des bêtes sauvages, des provisions en farine et en viande sèche, que les chasseurs de ces terres ont mis en dépôt, pour la saison des froids. Nous ne pouvions cacher notre étonnement : les passants respectent-ils ces objets quasi abandonnés ? N'y a-t-il pas de danger qu'ils soient volés ? —" Aucun, nous répondit Okouchin, parce que, vois-tu, par ici il ne passe pas de blancs." Le compliment était flatteur pour notre civilisation orgueilleuse. Heureux pays où la propriété, pour être en sécurité, n'a pas besoin d'hommes de police, de serrures, ni de clefs !

De distance en distance, nous apercevons des cabanes de castors, et nous voyons sur les rives, coupée en sifflet, la souche des arbres, comparativement gros et élevés, que ces industrieux petits animaux, n'ayant à leur service d'autres instruments que leurs deux tranchantes incisives, ont abattus pour bâtir leurs digues. Nous traversons un des plus beaux pays de chasse de l'Amérique ; le climat est assez froid pour donner à la fourrure son fourni et son velouté ; mais ce ne sont pas encore les rochers abrupts, les bois rabougris, les marais glacés du nord de la baie d'Hudson, pays misérables qui ne peuvent nourrir qu'une faible population d'animaux forestiers. Les forêts ici sont vigoureuses, les eaux abondantes, les nourritures à profusion ; la hache des chantiers et la charrue de l'agriculture ne sont pas encore venus troubler le repos des bêtes à poil. Aussi, les castors, les martres, les visons se multiplient-ils, en repos, comme aux beaux jours du passé. Un bon chasseur veille sur les bêtes de sa terre, comme un bon pasteur sur son troupeau. Il en connaît le nombre et le lieu d'habitation, il suit leur migration, il respecte leurs affections domestiques, laissant les parents élever en paix leur progéniture ; il épargne la jeunesse, espoir de l'avenir, et il ne fait sa récolte précieuse qu'au temps où la peau a tout son prix et toute sa valeur. Si la colonisation et l'industrie, avec leurs champs de blé et leurs usines, n'envahissent pas ces solitudes, nos petits neveux, longtemps encore comme nous, pourront porter des capots de castor, des casques de loutre et des mitaines de vison.

Nous avions devant nous une journée terriblement laborieuse. Ici, dans un espace de quelques dizaines de milles, le sol subit une dépression de plus de deux cents pieds ; descendant de marche en marche, déboulant de niveau en niveau, il ne faut pas demander si la rivière affolée en exécute des sauts vagabonds. Nous fîmes sept portages, dont le plus court mesure trois arpents, et le plus long deux milles : le *Lop-stick*, le *Little Long*, qui a bien quinze arpents, le *Rocheux*, une sauvagerie du Saguenay, un quatrième portage dont j'ignore le nom, le *Bouleau*, la *Canistre d'huile*, où les eaux, sortant comme du fond de la terre, s'épanouissent à la surface, à la façon d'une huile graisseuse qui s'épand, et le *Grand Portage*.

Le Grand Portage, l'un des plus revêches, outre sa longueur, est tout obstrué de branches nombreuses et de broussailles épaisses. Depuis sept à huit ans, la compagnie a cessé de l'entretenir ; ses grands canots n'ont plus d'occasion d'y passer, vû que le Fort d'Abbitibi a fini de tirer ses approvisionnements de Moose, les communications étant devenues plus faciles avec les grands centres commerciaux du Canada, par la voie de Témiscamingue, qu'avec Londres, par la voie de la baie d'Hudson. Sous nos petites charges de cinquante à soixante livres, nous arrivons à l'extrémité du portage, hors d'haleine, dégoutant de sueur, le jarret moux ; que dire de nos hommes chargés du double, du triple, surtout des quatre malheureux coiffés du canot ?

L'embarcation, renversée, les couvre jusqu'à la ceinture, ils ne voient qu'à trois verges devant eux ; aveugle, irrésistible, fonçant en avant comme un sourd, solide comme un éléphant, elle s'ouvre, au milieu des branchages, un passage pénible, lent mais sûr, pliant, cassant, renversant tout. Vous diriez un monstre nouveau, jaune, chamarré de noir, amphibie sans tête, sans queue, sans ailes, avec huit pieds, qui navigue à travers le feuillage.

Il était dix heures, quand notre équipage put prendre le souper, par une soirée chaude et un temps pluvieux, harcelé d'escadrons ailés et bourdonnants. En attendant le repas, ceux d'entre nous qui s'en sentaient le goût, s'étaient rafraîchis, au pied du rapide, non dans les courants qui les

auraient emportés, ni dans les tourniquets qui les auraient engloutis, mais dans un bain long et large, creusé dans la pierre par la main de la nature, alimenté par les eaux de la rivière, tout aussi commode que les cuvettes en zinc, qu'on achète chez M. Yon, à Montréal, rue Saint-Laurent. Plus d'une fois, dans le cours du voyage, nous avons ainsi retrempé, dans les ondes fraîches et pures, nos membres fatigués ; puis le sommeil descendait sur nos paupières, suave, profond, réparateur.

C'est dans ce portage, qu'au mois d'août 1851, l'apôtre de la baie d'Hudson, le Père Laverlochère, tomba frappé de paralysie, soldat qui succombait sous le poids et les fatigues de la campagne. Il fallut le transporter dans des couvertes, avec peine et misère, jusqu'à Ottawa, alors lieu de la résidence la plus rapprochée ; la distance était de plus de six cents milles. Que de souffrances le pauvre malade dut endurer, lorsqu'il se rencontre tant de difficultés, même pour la santé la plus robuste, sur cette voie pénible, étroite, semée d'épines, qui est vraiment le chemin du ciel. En 1848, le Père se rendait à Moose pour la première fois ; il pénétrait jusqu'à Albany en 1849, 1850 et 1851 ; et là, il jetait les bases de cette chrétienté modèle, qui est devenue si florissante. Le bon Père ne s'est jamais relevé complètement de ses infirmités ; il a passé les dernières années de son existence méritoire à Témiscamingue, sur les confins de ces pays où il a porté les bonnes nouvelles de l'évangile, aidant encore ses chers néophytes de ses vœux, de ses prières, de ses souffrances. Au moment où j'écris ces lignes, un fil de vie seulement retient dans l'exil ce faible corps, épuisé ; l'âme ardente, la colombe, soupire vers la Patrie.

Il nous restait cinq milles à parcourir, pour arriver à New-Post. Ce matin, le 29, fête de la Saint-Pierre, nous partons à 5 heures. A 6 h., au détour d'une pointe, nous apercevons dans une clairière, qui a reculé le bois de huit arpents du rivage, sur une côte en amphithéâtre, derrière une rangée de hauts liards, ce qui lui donne un air d'aristocratie, une maison lambrissée, avec galerie sur le devant, une vraie ferme canadienne, c'est la résidence du bourgeois. A droite, on voit la maison des hommes ; à gauche, le magasin, le

hangar, un jardin où les patates et les betteraves sortent de terre, et un champ cultivé où l'avoine a six pouces, les pois trois pouces et le foin un pied de hauteur. Uu peu au delà, sur un second côteau qui forme l'arrière plan, sont dressées neuf tentes en toile blanche, et s'élève la grange, où s'entasse le foin qui nourrira les deux vaches de l'établissement. Après avoir voyagé si longtemps à travers la nature à l'état sauvage, c'est pour nous une jouissance que de voir un brin de culture, une apparence de civilisation, même d'entendre la voix, pourtant en soi bien ennuyante, d'une vache qui beugle avec désespoir après son veau.

Trois coups de fusil, à un mille de distance, avaient donné avis de notre arrivée. M. McCloud était au rivage, pour nous souhaiter la bienvenue. Vieillard de 70 ans, après avoir parcouru le monde et voyagé sur les côtes d'Afrique, il soigne aujourd'hui les intérêts de la compagnie, et élève une famille patriarcale dans le calme et la retraite du " Fort aux Maringouins." L'hospitalité nous a été donnée, franche, honnête. Aimez-vous le civet ? Jamais le lièvre ne m'a paru plus délicat et plus succulent qu'à la table de M. McCloud.

Le lièvre est un mets local. Ce petit animal se multiplie avec une fécondité prodigieuse, il fourmille dans ces forêts. Une famille en consomme vingt et trente par jour ; on tend des collets le soir, et le matin le déjeuner est pris ; une ou deux personnes par cabane sont chargées ainsi de fournir la table, et il est rare qu'il y ait disette, pourvu qu'un trop grand nombre de wigwams ne soient pas réunis dans un même lieu. Quand les autres chasses manquent, celle du lièvre reste comme dernier recours, et bien des fois elle a sauvé la vie à la nation. C'est ce qui explique pourquoi les Indiens, avant leur conversion, portaient un respect si profond au Grand-Lièvre et lui attribuaient la création et le soutien de l'homme.

Ce fort est visité par dix familles, sept catholiques et trois protestantes. De plus, comme il se trouve sur le grand chemin, qui est la rivière Abbitibi, et comme le bourgeois est très-estimé, plusieurs chasseurs des environs y apportent leurs pelleteries. Les sauvages, ici, sont très-bien habillés, les gens de nos campagnes ne le sont pas mieux ; nous fai-

sions la même remarque à Abbitibi. De tous les sauvages, qui habitent par delà la hauteur des terres, on peut dire que ce sont les habitants de cette zône qui paraissent être les plus riches, ce qui ne les empêche pas d'avoir faim plusieurs mois durant l'année ; mais, pour couper la disette dans sa racine, il faudrait commencer par changer le caractère imprévoyant des enfants des bois, et ce changement ne s'opèrera pas avant des siècles. En attendant, ils vivent heureux, contents, satisfaits comme pas un peuple sur la surface du globe.

La maison des hommes est convertie en église, la table devient autel. Il y a trois messes ; chacun voulait s'effacer devant le Père Pierre Gladu, dont c'était la fête. L'assistance se composait d'une trentaine de catholiques de l'endroit, de notre équipage et de cinq ou six protestants.

Un sauvage du nom de Jean-Baptiste, malade depuis trois jours d'une inflammation d'intestins, malgré ses douleurs, se fit transporter à l'église, afin d'entendre la messe encore une fois avant de mourir. Il ne put communier en viatique, à cause d'une toux fréquente qui l'oppressait ; mais il eut le bonheur de recevoir, des mains de Monseigneur, les sacrements de confirmation et d'extrême-onction. Il paraissait tout-à-fait heureux de ces deux grâces insignes, reçues en un même jour par l'entremise de son premier pasteur, et il se déclarait prêt à entreprendre le voyage de l'éternité.

Le Père annonce à l'auditoire que la mission aurait lieu à New-Post à la fin de juillet, à notre retour de la Baie d'Hudson ; il invite tous ceux qui sont présents à se trouver au poste à cette époque, et il les charge de faire parvenir la bonne nouvelle à leurs amis qui sont absents au fond des bois ; nous aurons, alors, plus de temps à mettre à leur disposition. Pour le présent, il nous importe de nous rendre le plus vite possible à Albany, afin de ne pas compromettre, par des retards, le succès de cette mission éloignée.

Comme plusieurs dans l'assistance comprenaient l'anglais Monseigneur leur adressa en cette langue, après la messe une petite allocution : " Pour arriver jusqu'ici, dit-il, en naviguant sur ces lacs pittoresques, en descendant le cours de ces rivières superbes, en traversant ces forêts si riches en

essences variées, en contemplant ce royal manteau de verdure qui enveloppe ce pays sans limites, je n'ai pu m'empêcher de répéter avec le Psalmiste : *Quam magnificata sunt opera tua, Domine* " Que vos ouvrages, Seigneur, sont grands et magnifiques ! " Cependant il est une œuvre plus haute encore, sortie de ses mains toutes puissantes, son chef-d'œuvre, l'homme. Il l'a doué d'intelligence et de sensibilité, pour qu'il puisse en être connu et aimé. L'homme sera-t-il un ingrat ? L'oiseau de ces bois solitaires, dès l'aurore, chante son créateur ; la fleur sauvage répand devant lui son parfum ; les cataractes écumantes, par la voix des grandes eaux, publient sa puissance. A combien plus fortes raisons, les créatures raisonnables doivent-elles reconnaître et proclamer ses bontés. Vous n'avez pas de temple matériel pour y venir ployer le genou et l'adorer, mais votre âme n'est-elle pas ce temple du Saint-Esprit, où, selon le langage de l'apôtre, il habite comme dans un sanctuaire, comme dans un tabernacle. Ce vaste univers lui-même, si vous savez vivre en la présence divine, vous est un temple, où vous l'adorez en esprit et en vérité. Mais pour trouver ainsi Dieu partout, il faut éviter le péché et ses occasions, il faut prier, et prier souvent."'

Monseigneur insista sur ces deux grands devoirs du chrétien, la prière et la fuite des occasions dangereuses ; on l'écoutait, bouche béante, avec une pieuse avidité. Pour ma part, j'étais heureux d'entendre Sa Grandeur donner une voix à ces mille beautés de la nature qui, depuis trois semaines, parlaient à nos cœurs un langage, muet il est vrai, mais plein d'éloquence et de suavité.

IX

DE NEW-POST AU RAPIDE DE LA MATTAWAN.

La Fourche.—Le portage de La Loutre.—Une messe dans les bois.—Rapides plats.— Les coureurs de grève. — A la manière de saint François-Xavier.— Le Sextant.—Mines.—Clay Falls.—Le laboratoire de la nature.—Une soirée délicieuse.—La petite rivière Abbitibi.— Une nuit courte.—Des géants au milieu des nains.— Les chenaux de la Mattawan.— La rivière Moose.—Une vue d'ensemble.—Du lac Abbitibi aux Trois-Portages.— Des Trois-Portages à Clay Falls.—De Clay Falls à la rivière Moose.—Ressources agricoles.—Le domaine de nos gens.—La nomenclature des portages.

RAPIDE DE LA MATTAWAN, 1er JUILLET 1884.

Mon cher ami,

En voyant inscrit, en tête de cette lettre, le nom de *Mattawan*, n'allez pas croire que j'ai rebroussé chemin, et que, en deux jours, comme un oiseau léger, traçant ma route à travers les airs, je sois revenu à vos portes ; des *Mattawans*, il y en a partout en pays algonquin, le mot signifiant rencontre de deux rivières ; les voyageurs canadiens le traduisaient par " La fourche."

Nous sommes donc à la fourche de deux rivières importantes, campés dans une île, sur une belle grève de sable, en face des quatre ou cinq bouches, par lesquelles l'Abbitibi paie le tribut de ses eaux à son suzerain, le fleuve de *Moose*. Déjà les bises et les salins de la mer nous arrivent, vivifiants ; pour nous, habitants de l'intérieur des terres, il y a ici dans l'air quelque chose de délicat, de délié et de tonique : les poumons, se dilatant avec suavité, ne demandent qu'à respirer, et nous les laissons faire.

Nous quittâmes New-Post le 29 juin, à 3½ h. p. m. Un courant rapide et de vigoureux coups d'aviron nous eurent, en quelques heures, transportés quinze milles plus bas, au Portage de la Loutre, qui a bien 69 arpents, de tous les portages réguliers le plus long que nous ayons rencontré dans le cours du voyage ; je dis *portage régulier*, car, par exception nous en avons fait d'autres, à côté desquels celui-ci, avec son sentier battu, n'est qu'un jeu d'enfants. Pourquoi ce nom de " la Loutre " ? Est-ce parce que, en cet endroit, la rivière brisée, tourmentée, blanche d'écume, par une suite de chutes et de rapides, par sauts et par bonds, court et s'enfuit, comme une loutre hors d'haleine poursuivie par le chasseur ?...Les maringouins nous attendaient au débarcadère, pour nous faire une guerre de cannibales : c'était l'heure du campement, impossible de nous arrêter sur cette rive inhospitalière. Prenant sur notre dos tentes, cuisine et provisions, laissant en arrière le canot et le gros bagage, nous allâmes asseoir notre camp vers le milieu du portage, sous les grandes épinettes, sur les bords d'un clair ruisseau. L'ennemi, en bandes légères, nous y suivit pour nous harceler ; mais, avec un feu bien nourri et des tourbillons de fumée noire, nous réussîmes à le mettre en fuite ; nous pûmes dormir tranquilles.

Le lendemain matin, pendant que nos hommes transportent le reste du bagage, un autel est établi, sous le couvert de la tente, sur la tête de trois coffres superposés ; deux bâtons effilés, fixés dans le sol, servent de chandeliers ; nous nous agenouillons à l'entrée du sanctuaire improvisé, et Monseigneur, à demi caché sous la toile, murmure les paroles du sacrifice, mystérieusement, comme autrefois le Grand-Prêtre dans le secret du Saint des saints, pendant que le peuple se tenait prosterné à la porte du temple. Deux bouquets de fleurs sauvages exhalent leurs parfums, et font briller l'éclat de leurs modestes couleurs de chaque côté de l'Hostie sainte ; les plantes aromatiques, que nous foulons à nos pieds, font monter l'encens de leurs odeurs, et les grands vents, soufflant par rafales, gémissent dans le sommet des arbres comme dans les tuyaux d'un orgue immense : c'est la forêt qui soupire et qui prie. A la communion, un sauvage

et sa femme s'approchent avec dévotion pour recevoir le pain de vie, ou, comme ils disent dans leur langue, *la médecine qui rend fort*. C'est *Wennix*, Le Siffleux, qui nous a suivis de *New-Post* jusqu'ici, avec sa moitié et ses deux petits enfants, pour avoir le bonheur de faire ses pâques : voici bien le temple qui convient à ses goûts agrestes, à sa vie errante et nomade.

Ici la rivière s'élargit considérablement, les eaux sont excessivement basses, et les côtes s'élèvent à la hauteur de cinquante ou soixante pieds. " Anomalie, me direz-vous ; eaux peu profondes et rivages élevés, expliquez cela." Voici : La rivière Abbitibi coule, en direction générale, du sud au nord. Au printemps, quand les neiges de la hauteur des terres se fondent sous les ardeurs d'un soleil plus ardent, quand les réservoirs des grands lacs méridionaux ouvrent leurs écluses, la glace est encore solide sur les parties septentrionales de la rivière. Le torrent arrive, l'obstacle l'arrête ; le torrent grossit, l'obstacle résiste ; le torrent, toujours grandissant, devient irrésistible ; et, dans sa puissance furibonde, glaces brisées, lit de la rivière, arbres déracinés, côtes de glaise déboulées, il emporte tout pêle-mêle vers la mer. Puis quand le calme se rétablit et que la saison des sécheresses est arrivée, le volume d'eau, devenu petit et insuffisant, s'épand entre deux rives trop éloignées, à travers les cailloux à la tête arrondie et les rescifs au taillant tranchant ; il court, s'agite, se précipite ici et là, sans chenal fixe, au milieu des écueils ; il forme ce qu'on appelle das *Rapides plats*.

Ah ! quelle navigation ennuyeuse ! Nos hommes quittent l'aviron pour prendre de longues perches armées de pointes de fer ; ils sont debout dans le canot, tâtonnant, reculant, avançant, cherchant un chemin assez profond. " *Kech, kech*, prends garde, prends garde." Un courant trop fort les entraîne malgré eux, à chaque instant l'esquif menace de se crever les flancs sur des pointes cachées. Enfin M. Okouchin nous déclare solennellement qu'il n'y a plus moyen de naviguer, et que *tout bagage* qui peut marcher doit mettre pied à terre. Nous partons à la recherche d'une voie quelconque, pendant que les hommes à l'eau jusqu'aux genoux, quelquefois jusqu'à la ceinture, conduisent

le canot comme par la bride, et au besoin, à force de bras, lui font sauter les battures.

Il a été écrit, je ne sais trop par qui, un roman intitulé : " Les coureurs de grèves." Je ne l'ai jamais lu ; mais si ces pauvres coureurs ont eu autant de misères que nous, le roman doit être fort pitoyable. Pendant deux jours, nous avons goûté les agréments de marches imprévues, à travers des endroits impossibles, où les sauvages, voyageant avec des embarcations plus petites que notre éléphant de canot, n'ont pas l'habitude de marcher. Ces portages ne sont pas dans le programme, aussi n'existe-t-il point l'ombre d'un sentier. Ici vous courez sur la grève, sur un fond de glaise boueuse, vous enfergeant, vous emberlificotant dans les embarras de hautes herbes ; sans vous en douter, vous tombez dans un ventre de boeuf, où vous vous trouvez embourbés jusqu'à mi-jambe. Là, comme à l'aide d'une perche, vous allez sautant de caillou en caillou, si le pied vient à vous glisser, vlan, vous voilà au fond de l'eau, et vous prenez un bain forcé. Plus loin la grève n'a plus de marge, impossible même à une chèvre de s'y trouver un chemin ; si vous avez de grandes bottes, décidez-vous à marcher dans le lit inégal et raboteux de la rivière. L'eau passe pardessus vos bottes, alors grimpez sur la côte, les branches vous tendent les bras ; vous aidant des pieds et des mains, hissez-vous sur le sommet. Dans le bois vous attendent des fourrés épais comme les pampres entrelacés d'une vigne, des mousses spongieuses où vous enfoncez jusqu'au genou, des savanes où vous vous frayez un chemin *unguibus et rostro*, des ravins profonds que vous traverserez sur un pont fait d'une épinette renversée, des abatis d'arbres enchevêtrés les uns dans les autres d'une manière inextricable, où vous ne pourrez ni sauter par dessus ni vous glisser par dessous. Que faire ! je ne sais trop, faites comme moi : de fatigue et de désespoir jetez-vous sur un tronc dénudé, et là, perché comme un aigle royal, attendez que le P. Nédelec vienne à votre secours. Il rira bien un peu de votre mésaventure, il se réjouira de ce que vous voyez par vous-même le fond des choses, mais à la fin son expérience des lieux et des circonstances vous tirera d'embarras. Si le soleil darde ses

rayons ardents, la sueur ruisselle sur votre figure enflammée, et, comme dit la chanson, " elle dégoutte jusque sur vos talons." Votre sort n'est pas amélioré, s'il se déclare un orage subit et si les nuages crèvent au firmament ; les branches chargées de pluie, secouées à votre passage, laissent tomber sur vos épaules une averse continuelle, c'est un déluge, vous ne seriez pas plus inondé sous le tuyau d'une dalle. Nous avançons toujours, fatigués, harassés, altérés ; heureusement que, de distance en distance, la Providence nous ménage des ruisseaux frais, clairs et limpides, qui descendent de l'intérieur des terres, tout comme dans Horace, *cum molli susurro*, avec un doux murmure : qu'il fait bon de se désaltérer dans le courant d'une onde pure ! Nous comprenions la vérité de cette comparaison de l'Ecriture sainte : " Comme le cerf soupire après la fontaine d'eau vive, ainsi mon âme vous désire, Seigneur ! mon Dieu. " *Quemadmodum desiderat cervus ad fontes aquarum, ita desiderat anima mea ad te, Deus.*"

Certes, si dans les pays civilisés où les évêques, entourés du respect que leur attire leur caractère sacré, jouissent du confort et des commodités qu'exigent les habitudes et les convenances de la société, on voyait ainsi un haut dignitaire de l'Eglise traîner les grèves, charroyer sur son dos dans les portages sa chapelle épiscopale, on ne pourrait se défendre d'un sentiment de surprise et de profonde commisération. C'est la manière d'aller de saint François-Xavier : pas d'autres montures que ses jambes, d'autre serviteur que soi-même, d'autre hôtel que la calotte des cieux. Il faut avoir de la force dans la constitution, de la vigueur dans les nerfs, de la jeunesse dans le caractère, de la gaieté dans le cœur, de la résolution dans l'esprit, pour supporter longtemps, sans s'affaisser, un tel genre de vie. Monseigneur est heureux de connaître par expérience du moins pour un temps, ce qu'ont à endurer de privations et de labeurs les missionnaires qui passent leur vie dans l'évangélisation de ces forêts lointaines.

Nous arrivons au rapide *Sextant*, le plus dangereux de tout le voyage, à raison des cailloux effilés qui hérissent le fond de la rivière et qui semblent tourner, menaçants, vers le

canot, la pointe de leurs alènes. Nous *portageons* le bagage, l'embarcation saute allégée.

Au bas du rapide, nous avons remarqué des côtes de marne rouge-brun hautes de trente et quarante pieds, vous diriez des bancs de chocolat. On y trouve en quantité une pierre à chaux tendre, poreuse, d'une couleur gris-rougeâtre. De distance en distance, on rencontre aussi des lits d'ardoise, soit brune, soit grise, qui se feuillette ; je suis porté à croire qu'il existe dans le voisinage des dépôts considérables de ce précieux article minéralogique. Le pyrite de fer paraît abonder dans le flanc du rocher qui surplombe audessus du rapide, mais il n'est pas facile d'y arriver, la rive est coupée trop à pic.

Un peu plus loin, nous sommes à *Clay Falls*, nom qui tire son origine des hautes écores en glaise qui bordent la chute de chaque côté, comme les murailles de deux citadelles.

Ici nous avons pu étudier, comme dans un laboratoire, le travail de la pétrification. En effet, de ces couches de glaise superposées, tantôt lavées par la vague, tantôt chauffées par les rayons du soleil, les unes sont encore flexibles et malléables comme une pâte d'argile, les autres peuvent se travailler aisément avec le tranchant du couteau, les autres sont durcies et solides comme un carreau de brique. Des champignons entiers, enveloppés de glaise, sont devenus pierre, ayant conservé très bien leur forme primitive. Bien plus, toute une forêt de sapins, déboulée ou entrainée là, je ne sais trop comment, est passée du règne végétal au règne minéral ; vous distinguez clairement, dans ces espèces de tronçons de colonne, les linéaments du bois, le contour des fibres, les couches de la croissance annuelle et la forme des cellules qui ressemblent aux cases vides d'un gâteau de miel. Dans le voisinage, nous buvons à plusieurs sources d'eau minérale ; la plupart sont chargées d'hydrogène sulfuré, ayant, comme à Calédonia, un goût très prononcé d'œuf pourri ; elles laissent en dépôt, sur les lèvres du filet par où elles s'écoulent, un long ruban d'albumine blanc et bleu.

La journée avait été rude. Comme pour nous dédommager, la Providence nous ménageait un coucher de soleil

empourpré, et un souper délicieux sur l'herbe en face d'une baie verdoyante, formée par une île coquette ; le P. Paradis crayonna, à la hâte, le plus beau croquis de son carnet. Le repas terminé, nous reprenons nos places au fond du canot ; le temps est couvert, l'air calme ; les eaux sont lisses comme une glace, nous glissons emportés par le courant. Les grives chantent sur les rives silencieuses, les forêts nous envoient leurs arômes, les ombres descendent lentement ; nous nous reposons avec délices des chaleurs et des fatigues du jour. Le chapelet et la prière du soir, comme une douce musique de l'âme, sont récités, psalmodiés à la cadence des avirons ; puis en silence, au milieu des ténèbres qui vont s'épaississant, dans une molle tranquillité d'esprit, nous méditons. Après la peine vient le plaisir, après les labeurs le repos ; ainsi après les labeurs et les peines de cette courte vie, viendront les repos et les joies de l'éternelle félicité.

Nous passons, sans l'apercevoir, l'embouchure de la petite rivière Abbitibi, qui prend sa source près du lac du même nom ; nous pourrions également retourner par cette voie, mais les eaux seraient encore moins abondantes et les rapides plus nombreux.

Le canot s'arrête à 11 h., et, à la lueur d'un brasier flamboyant, nous dressons nos tentes dans l'obscurité d'une nuit noire et d'une forêt dense. La nuit fut courte. A 3 h., " lève ! lève ! " Nos hommes espéraient se rendre à Moose aujourd'hui, mais ils comptaient sans les cailloux et les bas-fonds de la rivière.

Cette journée est la copie, traits pour traits, de celle d'hier : mêmes fatigues, mêmes sueurs, mêmes marches sur la grève et dans les bois.

Nous dînons dans une île, où s'élèvent fièrement des pins qui mesurent huit pieds et demi de circonférence sur leurs bases ; mais ces géants, perdus en dehors du pays ordinaire de leur naissance, font exception. Depuis une vingtaine de milles, les épinettes qui forment presque exclusivement la population forestière de ces rives, diminuent graduellement en grosseur et en hauteur ; si la progression descendante se maintient, bientôt la forêt n'aura plus que des arbres nains.

Les côtes s'abaissent et se couvrent de hautes herbes ;

des baies circulaires présentent à gauche et à droite les contours les plus gracieux. Il est six heures, nous sautons un dernier rapide, et notre canot, comme une gondole vénitienne, s'engage dans des lagunes tortueuses ; nous nous promenons dans des allées superbes, qui circulent à travers un véritable parterre, entre des ellipses de gazon, entre des tertres ceinturés de plates-bandes de rosiers sauvages, surmontés de riches bosquets d'arbres ressemblant à d'énormes pots de fleurs : ce sont les chenaux de la *Mattawan.*

La rivière *Moose*, où viennent se perdre les eaux de l'Abbitibi, a toutes les allures d'un fleuve. Elle arrive de loin, de la hauteur des terres, des environs du lac Supérieur, et, sur son parcours de près de trois cents milles, elle a reçu le tribut de plusieurs lacs et rivières subalternes. En cet endroit, elle a bien un demi-mille de large ; une de ses nombreuses îles nous donne ce soir l'hospitalité sur une belle grève de sable. Tous les maringouins de la baie, indignés sans doute de notre invasion dans leur territoire, se sont donné la main, je crois, pour venir nous arrêter à la frontière ; ils nous font un bourdonnement aigu à nous crisper les nerfs : c'est la seule musique que nous ayons pour fêter le *Dominion Day.*

Maintenant que, sept jours durant, nous avons navigué ensemble sur la rivière Abbitibi et que nous l'avons parcourue dans toute sa longueur, avant de la quitter pour visiter d'autres parages, je vous donnerai, si vous le désirez, une appréciation générale de la contrée qu'elle traverse, une petite vue d'ensemble. Pour ce faire, je diviserai le parcours en trois sections : la première s'étend depuis le lac jusqu'aux *Trois Portages*, une distance de 100 milles ; la seconde des Trois-Portages à *Clay-falls*, 80 milles ; la troisième de Clay-falls à la rivière *Moose*, 36 milles, ce qui donne un total de 216 milles. Je ne garantis rien pour les distances ; je mesure, sans chaînes d'arpentage, au meilleur de mon jugement. Vous comprenez que mes remarques ne peuvent s'appliquer qu'aux rivages et à leurs environs immédiats, comme je n'ai pas eu le temps de pénétrer bien avant dans l'intérieur. J'ai toujours trouvé absurde la méthode de certains voyageurs confiants et décidés, qui jugent de tout un pays par l'étroite lisière qu'ils en ont visitée.

La rivière, pour la première section, coule vers l'ouest, puis tourne vers le nord, direction qu'elle tient ensuite jusqu'à sa jonction avec la Moose. Les côtes sont basses et bien boisées. Les arbres qui dominent sont l'épinette et le tremble ; ensuite viennent le liard, le bouleau et le cèdre. La végétation augmente en vigueur au fur et à mesure qu'on s'éloigne du plateau de la hauteur des terres ; nous avons mesuré, sur la souche, des trembles de 7 pieds de circonférence et des épinettes de 9 pieds, qui atteignaient une hauteur, les premiers de 80 pieds, et les secondes de plus de cent pieds. Cette vigueur de croissance n'est pas une exception ; à tout bout de champ, nous rencontrons des bouquets d'arbres de cette dimension. Les cédrières, transplantées dans le haut de l'Ottawa, ne feraient pas honte à nos plus belles forêts québecquoises. La carcasse minéralogique du sol appartient aux terrains laurentiens et huroniens, avec granit, gnéiss, felspar et quartz de toutes descriptions et de toutes couleurs ; mais, cette structure osseuse est recouverte presque partout d'une couche épaisse de terre grise, de terre noire ou de glaise sablonneuse ; rarement le squelette du globe apparaît à découvert.

Dans la seconde section, la forêt, quant aux espèces de bois, est à peu près la même ; seulement les proportions de grosseur et de hauteur diminuent quelque peu en approchant de Clay-Falls. La rivière, considérablement accrue, s'est creusé un lit profond, et descend entre des côtes qui ont une élévation de cinquante et soixante pieds ; on voit, sur le flanc de ces remparts naturels, le travail des inondations du printemps et le ravage des glaces à la saison de la débâcle. En plus d'un endroit, les articulations et les côtes granitiques du globe sont mises à nu, et l'on peut étudier la composition en même temps que constater la solidité de la charpente terrestre. Généralement, pourtant, les rivages sont taillés dans des bancs de glaise bleue ou grise, recouverts de quelques pieds d'une marne jaune, riche, graisseuse, qui pelotte sous la main, dans le genre de celle qu'on rencontre dans la *Rouge à M. le curé Labelle.* Il n'y a pas de montagnes ; mais, ici et là, de légères collines élèvent leurs têtes, des mamelons présentent leurs croupes arrondies·

L'intérieur offre-t-il un terrain accidenté, un pays roulé ? je l'ignore, je suis porté à le croire.

La troisième section paraît appartenir à une formation beaucoup plus récente ; les quelques pierres que l'on rencontre peuvent se classifier dans les différentes espèces de calcaires. Les épinettes, qui forment la grande majorité des essences forestières, ont perdu grandement de leurs dimensions. La glaise, pure et forte, n'est recouverte que d'une mince couche de terre végétale, formée par le détritus des grandes herbes, des feuilles mortes et des troncs d'arbres pourris. Les côtes vont en s'abaissant jusqu'à ce que les grèves soient presque à fleur d'eau ; les marais sont nombreux et tout le pays doit s'inonder au printemps. Les coquillages marins, que l'on trouve en certains endroits, laissent croire que la mer s'étendait anciennement jusqu'à *Clay-falls*, ou même jusqu'au *Sextant*, et qu'elle s'est retirée petit à petit devant une terre d'alluvion, née des vases glaiseuses et des débris de silex pulvérisés, apportés par les flots.

Que penser des ressources agricoles de ce pays ? le problème jusqu'ici est diversement résolu, et il serait imprudent, pour moi de vouloir hasarder un jugement définitif. Dans mon humble opinion, le plateau de la hauteur des terres, surtout sur le versant qui regarde la baie d'Hudson, ne sera jamais propice à la grande culture des céréales, parce que la saison d'été y est trop courte et que le sous-sol granitique rase de trop près la surface arable ; les patates, les navets et les autres légumes à la constitution forte et vigoureuse, pourront sans doute y venir assez sûrement. Je dirai la même chose de la troisième section de la rivière Abbitibi : la saison y est peut-être assez longue, mais le sol est froid, difficile à égoutter, sujet aux inondations. Quant à la première et à la seconde section, c'est-à-dire depuis le lac Abbitibi jusqu'à Clay-Falls, je ne doute pas que dans un avenir plus ou moins rapproché, quand les intérêts commerciaux ou les produits des mines auront ouvert des communications rapides avec la baie d'Hudson, ces forêts ne fassent place à des fermes riches et opulentes. Le sol y est généreux, le climat favorable ; du reste, l'expérience a apporté la

preuve irrécusable des faits, par ce que l'on voit de culture tout-à-fait réussie à *New-Post*, dans une des parties les moins favorisées du pays en question.

"Mais, me direz-vous, cette contrée, dont vous parlez, n'est-elle pas située au nord de la hauteur des terres que vous déclarez peu propre au rendement de l'agriculture." C'est vrai. Cependant veuillez remarquer que le sol, en cet endroit, subit une dépression considérable ; sur une distance d'environ soixante lieues le niveau s'abaisse de 800 pieds, et, d'après les lois générales qui régissent les variations et les courants atmosphériques, le climat gagne plus par cet affaissement graduel et rapide de la plaine, qu'il ne perd par sa progression vers les glaces du pôle. De plus, comme tout le monde le sait, dans les pays septentrionaux, la végétation est plus rapide ; elle semble vouloir reprendre le temps perdu par un printemps paresseux. Le sol, gelé plus profondément, fournit aux racines une plus grande provision d'humidité ; et les plantes n'ont pas à souffrir, comme la chose arrive souvent en des climats plus tempérés, ces sécheresses précoces qui les retardent. Les chaleurs du jour, en juin et juillet, dans les environs de la Chute aux Iroquois, ne le cèdent en rien aux nôtres ; et les nuits généralement plus fraîches préparent, aux feuilles et aux herbes, une rosée abondante qui les nourrit. Dans les mois d'été, le soleil est plus longtemps sur l'horizon, et le travail de germination et de développement se trouve d'autant prolongé.

On dit que cette zône fertile, large de 150 milles, plus ou moins, s'étend de l'ouest à l'est, depuis la rivière Nelson, au nord du lac Winnipeg, jusqu'au grand lac Mistassini, au nord du lac Saint-Jean, immense lisière de pays capable de nourrir des millions d'habitants. C'est le domaine de nos gens, ils n'ont qu'à le vouloir pour s'emparer de cet héritage. O Canadiens ! continuez de vous avancer vers le nord en bataillons serrés : *crescite et multiplicamini*, l'espace dans votre pays ne vous manque pas.

Avant que je ne ferme cette lettre, voulez-vous connaître le nombre et la longueur des portages que vous aurez à faire sur la rivière Abbitibi, quand vous viendrez prendre une promenade de vacance à la baie d'Hudson ? Cette énumé-

ration ne comprend pas les marches forcées que les rapides plats, dans la saison des basses eaux, vous forceront de faire sur les grèves ; elle ne dit que les chutes, les saults et les rapides que l'on rencontre en tout temps, ils sont au nombre de vingt-et-un : le *Gotchiji*, 9 arpents ; les *Deux-portages*, le premier 2 arpents, le second 1¼ arpent ; la *Chute aux Iroquois*, 2½ arpents ; la tête du *Long Sault*, 2 arpents ; le *Pied du Long Sault*, 2¼ arpents ; le *Rapide de l'île*, 2 arpents ; la *Chaudière*, 2½ arpents ; les *Trois-Portages*, 14 arpents ; le *Portage de l'île*, 3½ arpents ; le *Lop-stick*, 2½ arpents ; le *Little Long*, 15½ arpents ; le *Rocheux*, 6½ arpents ; un *Portage* dont je ne connais pas le nom, 2½ arpents ; le *Bouleau*, 11½ arpents ; la *Canistre d'Huile*, 4 arpents ; le *Grand Portage*, 58 arpents ; la *Loutre*, 69 arpents ; le *Sextant*, 15¼ arpents ; *Clay falls*, 17½ arpents ; la *Mattawan*, 4 arpents.

Quand un lecteur a fini de parcourir une nomenclature aussi sèche, il a besoin de repos ; c'est pourquoi, ce soir, je vous fais grâce de plus de détails et je m'arrête, en vous donnant rendez-vous au fort de Moose.

X

A MOOSE.—LA COMPAGNIE DE LA BAIE D'HUDSON.

Moose ! Moose !—Navigation pénible.—Don signor Monsoni.—La capitale de la Baie.—M. Cotter.—L'île de Moose.—Les magasins.—Les deux voiliers annuels.—L'agriculture.—L'élevage des bestiaux.—Un fin conteur.—Les Esquimaux.—Une galerie de tableaux.—Premiers temps de la compagnie de la Baie d'Hudson.—L'occupation française.—L'âge d'or.—La compagnie du Nord-Ouest.—Lutte entre les deux compagnies.—Leur union.—Ère de prospérité.—Un bon marché.—Fidélité des employés.—L'évêque anglican.—Les ports de Morphée.

MOOSE, 2 JUILLET 1884.

Mon cher ami,

Les croisés, au terme de leur long voyage, en apercevant les dômes et les coupoles de cette ville qu'ils cherchaient depuis si longtemps, à travers tant de fatigues, s'écrièrent dans les transports de leur joie, avec larmes : " Jérusalem, Jérusalem !" Ce matin, à 9 h., au détour d'une pointe, en découvrant tout-à-coup, à une petite distance, la capitale de la baie James, avec ses airs de culture et d'opulence, nous ne pûmes nous empêcher de nous écrier : " Moose, Moose ! " Enfin nous avions traversé assez de forêts pour atteindre les eaux d'une autre mer, nous allions naviguer sous d'autres cieux, et, dans quelques jours, nous aurions atteint la dernière étape de nos errements.

Depuis 5 h., nous descendions le courant, de temps en temps arrêtés par les cailloux, les hésitations et les tâtonnements des rapides plats. Qui l'aurait cru ? En entrant

sur ce fleuve si large, nous pensions en avoir fini avec ces petites misères de navigation ; mais il paraît que, sous ce rapport, l'eau ressemble à l'esprit humain et à ses connaissances : souvent elle perd en profondeur ce qu'elle gagne en étendue et en superficie.

A 6 h., nous rencontrâmes trois canots sauvages qui remontaient la rivière en se faufilant le long du contour des baies avec leurs petits chiens de chasse, à la tête et aux allures de loup, trottinant sur la grève. Le P. Gladu les salua, bêtes et gens, par un air de trombone. C'était merveille de voir les barbets s'arrêter tout court, mettre le nez au vent, dresser les oreilles, et écouter cette harmonie nouvelle pour eux, avec le plus grand étonnement ; ils paraissaient avoir, beaucoup plus que leurs maîtres, l'oreille musicale. Ce fut alors que l'on proposa de donner à notre artiste en fanfare un nom retentissant. " De même que Madame Emma Lajeunesse a bien voulu prendre son nom de *diva* de la ville d'Albany, théâtre de ses premiers succès, et s'appeller *Dona signora Albani*, ainsi il est proposé par monsieur un tel, secondé par monsieur un tel que, dorénavant, en souvenir de son succès près du fort Moose, autrefois appelé Monsonis, le musicien du parti soit connu, dans le monde artistique et les hautes sphères musicales, sous le nom de " *Don signor Monsoni*." Adopté à l'unanimité.

Une côte longue, droite et élevée ; une rue unique longeant la dite côte ; sur la dite rue, alignées d'un seul côté une cinquantaine de maisons toutes appartenant à l'honorable compagnie, parmi lesquelles sont en proéminence la résidence du bourgeois, grande, élégante, bien peinturée, couverte en zinc, l'église épiscopalienne avec sa tourelle carrée surmontée de la flèche et du poisson traditionnels, la demeure de l'évêque anglican, de nombreux magasins et hangars, un chantier pour la construction des bateaux, une poudrière construite en pierre, et un moulin à scie, marchant par la vapeur, flanqué de sa haute cheminée en briques ; sur une pointe descendant en talus, disséminées ça et là, cinquante tentes en toile blanche où grouille, comme dans une fourmilière, le peuple des Monsonis ; et, en face de la maison du borgeois, sur la rivière, une quinzaine de bateaux et

deux brigantins avec leurs mâts, leurs vergues et leurs cordages, qui se balancent sur leurs ancres : c'est un port de mer, c'est une ville en embryon, c'est la perle de la baie, Moose, une surprise qui nous sourit au milieu de la solitude.

Les pavillons flottent au haut des mâts, en signe de réjouissance ; le bourgeois est sur le quai, pour tendre à Monseigneur la main de l'hospitalité. M. Cotter, entre les officiers de la compagnie, occupe un des plus hauts grades dans l'échelle des promotions ; il est *chief-factor*, " traiteur-en-chef," et, de plus, surintendant d'un vaste district qui comprend toute la partie orientale et méridionale de la baie ; il a sous son contrôle les Forts de la Petite Baleine, de Rupert, d'Albany, de Martin's Fall, et une vingtaine d'autres dans l'intérieur. Le bourgeois non seulement est un homme d'affaires, mais encore un esprit cultivé, parfaitement renseigné en matière de science et de littérature. " Vous ne vous ennuyez pas dans cet isolement ?—Point du tout, dit-il. J'ai des livres, deux ou trois fois par année la malle m'apporte des masses de journaux et de revues. La lecture embellit mes loisirs ; les livres sont des amis ; quand un homme le veut, il se crée, autour de lui, un monde intellectuel plein de calme où il trouve autant de plaisir que dans le monde des va-et-vient et des agitations. Puis, dans ce pays où les écoles nous manquent, l'éducation de mes enfants occupe le meilleur de ma journée." La bénédiction de Jacob est descendue sur cette maison, où grandit, dans la joie, dans la santé et dans l'affection mutuelle, une nombreuse et intéressante famille, gouvernée par la femme forte, qui est elle-même à la tête des soins domestiques, et qui sait, au besoin, faire les honneurs de son salon avec autant de grâce que de noble simplicité.

Le bourgeois, avec la plus grande obligeance, nous fit visiter son domaine. L'île, sur laquelle est bâti l'entrepôt du commerce de ces contrées, peut avoir deux milles et demi de long sur une largeur d'un demi-mille ; elle est couverte d'un beau bois d'épinettes, entrecoupé de sentiers qui forment de jolies promenades ombreuses et odoriférantes, Moose se trouve à dix-huit milles de la mer ; plus bas sur la rivière,

les côtes sont trop à fleur d'eau pour y asseoir un établissement.

Les magasins renferment une quantité de belles pelleteries empaquetées par balles de cinq à six cents livres ; toutes les peaux du district se réunissent ici, pour prendre leur passage pour l'Angleterre ; puis, de là, devenues capots, casques ou mitaines, elles reviennent en Amérique, à Montréal, chez Dubuc, où le gros chien blanc est à la porte. Il reste emmagasinées, sur les tablettes et dans les caves, des marchandises et des provisions pour un an, au cas que les vents et les glaces empêchent les vaisseaux d'outre-mer d'arriver à, destination.

Deux voiliers visitent la baie chaque année, l'un arrête à Moose, l'autre va approvisionner les forts de Churchill et d'York. Le vaisseau jette l'ancre à huit milles en aval, le chenal n'étant pas assez profond pour lui permettre de monter jusqu'à la *ville*. Pendant une quinzaine de jours, tous les bateaux de l'établissement, montés par des sauvages, sont occupés à faire les transports, des bâtiments aux magasins, des magasins aux bâtiments : c'est le beau temps de l'année à Moose, jours d'activité, de joie et d'abondance. Comme la cargaison de pelleteries se trouve trop légère, on est obligé d'entasser, dans le fond de cale, quantité de cailloux pour lester le navire. Dans deux siècles, les savants de ce temps-là, ignorant ce petit détail, se creuseront le cerveau et imagineront les théories les plus ingénieuses pour expliquer, sur les côtes d'Angleterre, la présence des cailloux de la baie d'Hudson.

Les jardins sont dans toute leur gloire, les divers légumes ont la plus belle apparence, les gadelliers sont chargés de leurs grappes encore vertes, les plates-bandes brillent nuancées de pensées aux couleurs les plus fraîches et les plus diverses. Chaque année, le bourgeois récolte plusieurs centaines de minots de patates ; l'orge parvient aisément à maturité. Est-ce à dire que les bords immédiats de la baie James sont propres à devenir un pays agricole ? je trouve hardie l'opinion de ceux qui se prononcent carrément pour l'affirmative. Il faut remarquer que l'île de Moose, par son élévation et ses facilités d'égouttement, se trouve dans des

conditions de culture beaucoup plus favorables que toute la contrée circonvoisine. Quand bien même la saison serait assez longue, les nuits pas trop fraîches, les gelées pas trop hâtives, est-ce que, pour payer les travaux de l'agriculteur, le sol n'est pas trop froid, trop humide et trop exposé aux inondations printanières ?

Il n'y a pas de doute que le pays, dans ses conditions actuelles, se prête admirablement à l'élevage des bestiaux. La compagnie a en main un choix d'animaux domestiques de la plus belle race ; deux îles en face de Moose s'appellent, à raison de leur destination, l'une l'île-aux-veaux, l'autre l'île-aux-cochons. Cette dernière fournit chaque année une centaine de pièces aux saloirs des forts. Les taureaux sont robustes, vigoureux et puissants, les chevaux fiers et superbes ; une trentaine de vaches laitières donnent un beurre de qualité supérieure ; il n'en sort pas de meilleur goût de nos beurreries canadiennes. Ce qui fait le fond de la nourriture, pour l'hivernement de ces troupeaux, est un foin sauvage, riche, succulent, qui croît dans des prairies naturelles, sur les rives de la baie , on le coupe aux mois de juillet et d'août, à la marée basse, et on le transporte tout de suite. avec des chalands, sur les côtes de l'île pour le faire sécher. Maintenant, si des colons nombreux se mettaient à exploiter l'élevage sur une échelle considérable, ces prairies fourniraient-elles assez de fourrage pour rencontrer les besoins de la population herbivore ? Y aurait-il moyen d'en créer d'autres dans l'intérieur ? La coupe et le charroyage du foin, s'ils continuaient à se faire sur le système actuel, ne mangeraient-ils pas tout le profit ? C'est là le problème à résoudre, j'en laisse la solution à de plus sages ; en attendant, je continuerai à croire que, dans quelques cents ans, les côtes de la baie d'Hudson pourront nourrir une certaine population de Canadiens, mais peu nombreux, mais endurcis et déterminés, comme ceux de Betsiamis ou de Mingan.

M. Cotter est un grand causeur et un fin conteur. Il connaît à fond le passé de sa compagnie, ainsi que toutes les histoires et toutes les légendes de la Baie. Les pieds tournés au feu, assis dans de larges fauteuils, devant la cheminée flam-

bloyante, dont les flammes irrégulières éclairaient et égayaient l'appartement, nous avons passé une bien agréable soirée.

En écoutant le bourgeois, je croyais entendre un poête arabe, nous relatant, dans un style imagé et biblique, quelques-unes des féeries orientales. Il a vécu de longues années sur les confins des Esquimaux ; il nous parle, avec beaucoup d'intérêt, de leurs mœurs, de leurs coutumes, de leurs habits de peau qui les enveloppent chaudement des pieds à la tête, de leurs huttes ingénieusement construites en blocs de neige, de leurs *Kayaks*, curieuses embarcations en peau de phoque. Voici une légère charpente en bois ou en os, longue et étroite, dans le genre des bateaux de Hanlan, est recouverte tout entière, à l'épreuve de l'eau, de peaux de veau marin, n'ayant au milieu qu'une ouverture circulaire. L'Esquimaux s'y assied avec ses jambes étendues, et il attache autour de ses reins une espèce de sac, si serré que, même dans les grosses mers, pas une goutte d'eau ne peut entrer dans le bateau. Il tient par le milieu une longue rame, qui a une palette à chacune de ses extrémités, et il la plonge alternativement à droite et à gauche ; maintenant son équilibre avec toute la dextérité d'un danseur sur la corde, il effleure la surface des vagues, rapide comme une flèche.

A ses titres d'homme d'affaires et d'homme de lettres, M. Cotter ajoute encore celui d'*artiste*. Il a appris la photographie, afin de pouvoir graver sur le papier les souvenirs topographiques que la mémoire serait tentée de laisser s'effacer. Il fit passer sous nos yeux, avec des explications tout-à-fait attrayantes, toute une collection de points de vue les plus curieux, que présentent les côtes du Labrador et de la Baie d'Hudson. C'était une galerie de tableaux, peints d'après nature par les palettes et les rayons du soleil, variés, pittoresques, grandioses, rustiques, sauvages.

Je lui dis : " Le fort de Moose est bien ancien ?—Oui, il remonte aux premiers jours de la compagnie, et la compagnie a été fondée en 1663."

" Quels en étaient les premiers actionnaires ?—Un corps d'aventuriers et de marchands, sous le patronage du Prince Rupert, cousin issu de germain de Charles II.

" On dit que les dispositions de votre charte étaient on ne peut plus libérales ?—En effet, l'acte royal non seulement accordait aux associés le monopole du commerce, mais encore concédait, en propre et pour toujours, la possession territoriale de cette vaste étendue de pays, arrosée par les eaux qui coulent dans la Baie d'Hudson

" La compagnie, je suppose, commença de suite ses opérations ?—Sans perdre de temps, elle bâtit quelques forts sur les côtes de cette mer intérieure, à laquelle elle doit son nom, et elle ouvrit avec les sauvages un commerce des plus lucratifs. Les dividendes payaient de plus en plus, lorsque d'Iberville, tantôt avec ses coureurs de bois, tantôt avec ses loups de mer, tomba sur nos traiteurs, et, pour plusieurs années, réduisit à néant leurs efforts, leurs espérances et leurs profits. Mais j'entre sur le domaine de l'histoire du Canada ; sur ce terrain je suis votre élève, c'est à vous de m'instruire.'

Le bourgeois, par cette dernière phrase, voulait se montrer gracieux, car il savait comme moi que, vers 1680, il se forma à Québec une association commerciale qui prit le nom de " Compagnie du Nord ;" que cette compagnie envoya en 1685 une expédition militaire pour s'emparer des forts anglais ; que, pendant dix ans, ce fut entre les traiteurs, puis entre les couronnes de France et d'Angleterre, une guerre continuelle avec des alternatives réciproques de succès et de revers ; qu'en 1697, par le traité de Ryswick, la baie d'Hudson resta aux mains de la France, qui fut seule à exploiter ses richesses pendant l'espace de seize ans ; enfin que, par le honteux traité d'Utrecht arraché à la vieillesse et aux malheurs de Louis XIV, le pays retomba, pour ne plus en sortir, sous la puissance de l'Angleterre. D'Iberville n'était plus là pour veiller sur ses conquêtes.

" De 1713 à 1774, continua M. Cotter, la compagnie fit des affaires d'or. Cependant elle conduisait son commerce avec une certaine indolence ; elle n'avait que quatre forts sur le rivage de la mer, et elle attendait là que les sauvages vinssent lui apporter d'eux-mêmes le produit de leur chasse. Ce ne fut que devant la compétition et les hardiesses de la Com-

pagnie du Nord-Ouest, qu'elle secoua sa torpeur, et qu'elle résolut de s'avancer dans l'intérieur du pays.

—" Quelle était cette compagnie du Nord-Ouest ?—Sous la domination française, les aventureux coureurs de bois avaient poussé, comme vous le savez, leurs explorations et la traite des pelleteries, par de là le lac Supérieur, jusqu'aux pieds des Montagnes Rocheuses. Après la conquête, ils continuèrent leur commerce ; plusieurs marchands anglais de Montréal, nouveaux arrivés dans l'arène, entrèrent en lice avec eux ; leur rivalité leur faisait un tort mutuel. En 1783, unissant leurs efforts pour l'avantage commun, ils se constituèrent sous le nom de " Compagnie du Nord-Ouest du Canada," en une société, composée d'abord de seize, ensuite de vingt actionnaires, dont les uns vivaient dans la Province de Québec et les autres étaient répandus dans les différentes stations de l'intérieur. En peu de temps, la nouvelle compagnie prit d'énormes développements ; ses agents étaient infatigables ; ils exploraient en tous sens les rivières, les lacs, les forêts, les plaines, les montagnes, et ils établissaient, sur tous les points convenables, de nouveaux postes de commerce.

"Bientôt l'énergique compagnie du Nord-Ouest dominait en souveraine sur tout le continent, depuis les grands lacs jusqu'aux Montagnes-Rocheuses ; même, en 1806, elle traversait les obstacles que lui opposait cette barrière de rochers, et elle établissait ses forts sur les tributaires septentrionaux de la rivière Colombie. En même temps, elle étendait ses opérations vers le nord, empiétant de plus en plus sur les terres et les privilèges de la compagnie de la baie d'Hudson. Celle-ci, réveillée de sa torpeur par le sentiment du danger, poussait de son côté des pointes vers le sud ; et, en 1812, elle établissait une colonie sur la rivière Rouge, enfonçant, pour ainsi dire, l'épine dans le flanc de sa rivale. Mais un pouvoir comme la compagnie du Nord-Ouest, qui avait à ses gages pas moins de 50 agents, 70 interprètes et 1120 voyageurs, et dont les principaux directeurs se montraient à leurs réunions annuelles, au Fort William, sur les bords du lac Supérieur, avec toute la pompe et tout l'éclat de barons féodaux, n'était pas prêt à tolérer

cet empiètement. Aussi, après bien des querelles et des escarmouches, une guerre ouverte éclata. En 1816, le gouverneur Semple tomba sous les coups des Métis qui étaient au service du Nord-Ouest, et, pendant cinq ans encore, la solitude des forêts et des prairies fut témoin de bien des actes de violence.

—" On ne peut pas toujours se battre. Comment cette querelle prit-elle fin ?—Par là où elle aurait dû commencer. Les finances des deux partis belligérants tombèrent dans un état également déplorable ; le produit de la chasse diminuait, et les dépenses augmentaient d'année en année. A la fin, devant les arguments de l'intérêt, la sagesse l'emporta sur la passion. On résolut d'enterrer le tomahawk, pour fumer le calumet de la paix : les deux compagnies rivales s'amalgamèrent, en 1821, sous le nom de " compagnie de la Baie d'Hudson," gardant, dans toute leur étendue, les droits et privilèges de la charte primitive. Puis le gouvernement britannique, comme une dot au couple appauvri qui venait de contracter union, lui fit présent d'un permis exclusif de traite par toute la longueur et la largeur de ce pays qui, sous le nom de territoires de la Baie d'Hudson et du Nord-Ouest, s'étend depuis le Labrador jusqu'à l'océan Pacifique, depuis la rivière Rouge jusqu'à la mer glaciale. Le privilège n'était que pour vingt-un ans ; mais en 1838, il fut renouvelé pour la même période. Enfin, en 1849, le gouvernement impérial, craignant que Vancouver ne fût annexée aux Etats-Unis, mit cette île sous le contrôle administratif de la puissante compagnie.

" Ce fut alors l'époque de sa grande prospérité. Elle régissait, en maîtresse souveraine, une contrée de 4,000,000 de milles carrés, un royaume plus grand que toute l'Europe. Elle importait chaque année, en Angleterre, des pelleteries pour la valeur de 1,000,000 de piastres, sans compter celles qui étaient exportées directement en Russie et en Chine. Les profits annuels s'élevaient à 400,000 piastres sur un capital payé de 400,000 louis sterlings. Elle possédait 150 postes, dont les ramifications s'étendaient de tout côté, comme une toile d'araignée, enveloppant toutes les tribus sauvages du Nord et de l'Ouest. Outre les principaux officiers,

qui s'appellent *chief-factors*, elle employait, en 1860, 5 médecins, 86 commis, 67 bourgeois de poste, 1200 serviteurs permanents et 500 voyageurs, sans compter les employés temporaires de toute classe, ce qui portait le nombre de ses engagés à une petite armée de pas moins de 3000 hommes. En outre, on peut dire que toute la population sauvage de ce territoire, qui comptait plus de 50,000 guerriers et trappeurs, était en réalité au service actif de la compagnie. Près de mille hommes étaient employés sur les vaisseaux, voiliers ou steamers, qui transportent ses pelleteries, ses marchandises et ses approvisionnements de toute sorte."

Tels sont quelques uns des renseignements, que nous donnait M. Cotter dans un langage plein d'intérêt, et les heures de la veillée s'écoulaient agréables, inaperçues. La campagnie de la Baie d'Hudson est, sans contredit, l'association mercantile la plus extraordinaire des temps modernes. Elle n'a pas dit encore son dernier mot dans les opérations financières. En 1869 elle cédait au gouvernement du Canada, le droit qu'elle aurait pu avoir sur les terres de ses territoires, et elle renonçait à ses prétentions au commerce exclusif des pelleteries ; mais en revanche elle se faisait assurer la propriété personnelle, franche et libre, de la vingtième partie du sol, par toute l'étendue de ses anciens domaines. Qui pourrait prévoir les sources immenses de revenus que recouvrent les clauses de ce contrat ? la vente actuelle des terres, le long de la ligne du Pacifique, enlevées fiévreusement par l'émigration européenne, en donne une faible idée.

Ce qui frappe l'observateur qui entre en contact avec les officiers de la compagnie, c'est le sentiment de leur zèle et de leur dévouement inaltérable aux intérêts de leur association, ce sont des hommes sûrs ; aussi, n'arrivent-ils aux différents grades qu'après les épreuves d'un noviciat, long, dur et pénible. Il s'exerce, dans tous les rouages de l'administration, une surveillance et un contrôle, qui ne paraissent pas d'abord à la surface, mais qui sont d'autant plus sévères et serrés qu'ils sont plus cachés. L'organisation est parfaite. Un des principaux *traiteurs-en-chef*, protestant de religion, me disait, il y a quelques années, sur un ton demi-sérieux et demi-badin : " il y a dans le monde trois sociétés, constituées

pour résister aux coups du temps, l'Eglise, la compagnie de Jésus et la compagnie de la baie d'Hudson ! "

Mais assez sur le chapitre de la *Hudson Bay Company*, que des affamés de voyageurs avaient baptisée, dans l'ancien temps, *Hungry Belly Company*, la " Compagnie qui crie famine," et revenons à Moose.

Je laisserais dans l'ombre un des traits caractéristiques de ce village, si je fermais ma lettre, sans vous dire qu'il est le siège d'un évêché anglican. La maison du *bishop*, construite d'après un style antique, est la plus fashionable de l'endroit, après celle du bourgeois ; la cathédrale, devenue trop étroite, doit être allongée dans le cours de l'été, puis recouverte en tôle galvanisée. Ce diocèse protestant comprend toute l'ancienne terre de Rupert ; il est divisé en six districts, à la tête desquels préside un ministre : York, Albany, Moose, Mattawakumma, Rupert's river et East Main. Le *right reverend John Horden* est un des plus anciens prédicants de la Baie ; il y était du temps du Père Laverlochère. Il a été élevé à la dignité qu'il occupe aujourd'hui dans sa secte vers 1874, je crois. La majorité des sauvages chrétiens de cette contrée professent l'anglicanisme. Les prédicants ont pris les devants presque partout ; les circonstances et les facilités de communication les ont favorisés ; les sociétés bibliques ne leur ont pas ménagé les secours en argent ; ils ont eu le bon esprit d'établir dès le commencement des résidences permanentes, et il n'y a pas à nier qu'ils n'aient déployé du zèle et de l'activité.

Ici le pasteur anglican a ses brebis réunies autour de son bercail, une bonne partie de l'année ; car le bourgeois de Moose, à l'encontre de ses confrères qui renvoient leurs sauvages aussitôt après les affaires de la traite et de la mission, garde les siens durant tout l'été. Il a besoin de leurs bras, pour le déchargement du navire, la coupe des foins, et mille autres travaux que nécessite l'importance de son poste, qui est le point central, d'où partent tous les approvisionnements et où convergent toutes les cargaisons de pelleteries. A Moose, donc, une école est possible ; il y est plus facile qu'ailleurs d'instruire la population indigène dans les rudiments de la science ; mais cet état de choses est-il un bien

pour la morale ? Le sauvage généralement se conserve mieux dans l'isolement et les courses des forêts que dans les réunions et le repos d'une villégiature en commun.

Enfin, nous voyons poindre à l'horizon le but extrême du voyage. Demain matin, jeudi, nous nous embarquerons pour Albany, et nous y coucherons samedi soir, si les éléments nous favorisent. Cependant voyager sur mer en canot d'écorce, ce doit être quelque chose de bien casuel. J'ai de singuliers pressentiments, mais laissons l'avenir recouvrir ses secrets et, profitant de la chance qui nous échoit d'avoir un bon lit, allons goûter en paix les pavots de Morphée. Bonsoir !

XI

LA BAIE D'HUDSON ET SON BASSIN.

Arrêt forcé.—Choum.—Excursion de botanique.—Une grève en caoutchouc.—Etendue de la Baie d'Hudson.—Son bassin.—Composition géologique du sol.—Navigation sur la baie.—Les optimistes.—Route de l'avenir.—Les pessimistes.—L'expédition du *Neptune*.—Une humble opinion.—Une perspective qui n'est pas gaie.

HAY CREEK, 5 JUILLET 1884.

Mon cher ami,

Voici trois jours que nous avons quitté Moose, nous devions ce soir entrer dans le port d'Albany voiles déployées, et nous n'avons fait que dix milles de chemin. Nous sommes à l'ancre sur une côte déserte, interrogeant la marée, le vent et les nuages. C'est démontant. Mais il ne sert de rien de se lamenter. " Ce que l'homme ne peut corriger, dit l'auteur de l'Imitation de Jésus-Christ, il doit le supporter avec patience, jusqu'à ce qu'il plaise à Dieu d'en ordonner autrement."

Jeudi, 3 de juillet, à 9 h. du matin, nous lançons derechef notre canot et nos personnes à l'inconstance des ondes. Okouchin passe à la poupe ; à la proue, s'assied solennel, un nouveau pilote engagé pour la circonstance, *Choum*, un vieux loup de mer, qui ne parle pas, mais *avironne* dru, le nez au vent, l'air un peu sorcier, avec sa casquette en visière sur l'oreille. A 11 h., sans dire mot, il pique à terre, nous fait signe de descendre, jette le bagage sur la grève, tire le canot à sec, le couche sur le flanc, et se met à faire du feu comme un

homme qui veut établir son camp pour longtemps. " Or ça, vieux manitou, parle ; pourquoi arrête-t-on ici ?"—" Parce que la marée est trop basse, parce que bientôt il va venter trop fort pour s'aventurer sur la mer." En effet le nord commence à souffler, son haleine augmente d'heure en heure, maintenant il rage et tempête.

Nos quatre tentes sont dressées dans un beau désordre, autour d'un feu, d'une crémaillère et d'une chaudière qui bouille sans cesse ni relâche, dans une prairie, plate et unie, revêtue d'une herbe d'un pied, large d'une demi-lieue, bordée à l'intérieur par une ceinture d'arbres nains, s'étendant le long de la mer à perte de vue, une vraie plaine du Manitoba. D'un côté, à une petite distance, coule un ruisseau, sur les bords duquel la compagnie a coutume de faire ses foins, de là son nom de *Hay Creek ;* de l'autre on aperçoit, à huit milles environ, l'observatoire de *High Bluff*, d'où l'on peut signaler l'arrivée du vaisseau d'Angleterre, et qui sert en même temps à indiquer aux pilotes l'embouchure de la rivière.

Jeudi et vendredi, le temps était pur, frais, plein de gaité, de senteurs et de lumière. Pendant que nos hommes festoient, font bombance, se reposent, dorment et s'étendent comme des lézards au soleil, assis sous nos tentes à la sauvagesse, nous lisons, nous écrivons ; ou bien, faisant une excursion dans la prairie, nous allons à la cueillette des plantes rares et des fleurs aux mille et une couleurs, qui étincellent à travers les foins odorants. Je suis à presser une flore variée, et, si mon cahier ne fait pas naufrage, je vous apporterai tout un petit trésor des richesses botaniques de ces lieux : des *rosacées* dicotylédones polypétales à corolle périgyne ; des *rubiacées* dicotylédones monopétales à corolle épigyne et à anthères distinctes ; des *ombellifères* dont les pédoncules partent tous d'un même point pour diverger comme les rayons d'un parasol ; des *géranoïdes* aux étamines hypogynes ; des *violacées*, des *araliacées*, des *caprifoliacées*, des *primulacées*, des *lilacées*, etc ; franchement, sans calembour, est-ce assez ?

La grève est d'une glaise bleue, solide, compacte, flexible sous le pied, élastique comme un caoutchouc ; les trottoirs

en asphalte de la rue Sherbrooke, à Montréal, ne sont pas plus propres et plus unis, à chaque retour de marée la grande eau les lavant et les polissant. C'est une longue promenade où, trois fois par jour, allant et venant comme dans l'allée d'un parterre, nous faisons une marche bienfaisante, donnant de l'exercice à nos jambes, de l'air et des délices à nos poumons. Notre esprit erre, en souvenir, à travers les hauts faits d'armes accomplis dans le mystérieux du passé et dans le silence de ces parages solitaires ; notre bouche les rappelle ; notre regard se promène, à perte de vue, sur les flots qui en ont été les témoins étonnés.

La baie James, sur les bords de laquelle nous sommes campés, du cap Jones à l'est au cap Henriette à l'ouest, a une largeur de 350 milles, et elle s'avance dans les terres à une profondeur de 150 milles. Elle n'est elle-même qu'un golfe de la grande baie d'Hudson, la mer Méditerranée du Canada, dont l'étendue égale plus de la moitié de la vieille Méditerranée d'Europe, qui baigne les bords enchanteurs et les souvenirs classiques de la Grèce et de l'Italie : longueur plus de trois cents lieues, largeur deux cents lieues, superficie 55,000 lieues carrées. Plusieurs détroits la mettent en relation avec la mer glaciale, et elle communique avec l'océan Atlantique par le détroit d'Hudson, une bagatelle de canal mesurant une longueur de 500 milles, une largeur en moyenne de 100 milles, et une profondeur de 100 à 300 brasses.

C'ést le fond d'un immense bassin de 3,000,000 de milles carrés ; les eaux, comme autant de rayons d'une vaste circonférence, y convergent vers un centre commun, partant à l'est de la ligne faite qui sépare en deux versants la péninsule du Labrador, au sud de la hauteur qui divise la terre de Rupert des vallées du Saint-Laurent, de l'Ottawa et des grands lacs, au sud-ouest et à l'ouest des environs des sources du Mississipi, du grand désert américain et du pied des Montagnes Rocheuses. En effet, le grand lac Winnipeg, qui reçoit, par la rivière Winnipeg, la rivière Rouge et les deux Saskatchewans, une grande partie des eaux du Nord-Ouest canadien et américain, n'est qu'un réservoir secondaire qui déverse son trop plein dans le réservoir principal de notre

baie d'Hudson, par une artère de première grandeur appelée la rivière *Nelson*. Trente des nombreuses rivières, qui lui apportent le tribut de leurs ondes claires et brunes, mériteraient, partout ailleurs qu'en Amérique, le nom de fleuves ; entre autres la rivière de la *Grande Baleine* sur la côte du Labrador, les rivières *Rupert*, *Moose* et *Albany* qui arrivent en trépied à la partie méridionale de la baie James, les rivières *Nelson* et *Churchill* sur la côte occidentale. La *Moose* a un mille d'une rive à l'autre ; l'*Albany* promène son cours sur un espace de plus de deux cents lieues ; la *Nelson* roule un volume d'eau quatre fois plus considérable que l'Ottawa, et la *Churchill* pourrait rivaliser avec le Rhin allemand. A l'est les côtes, composées de rochers granitiques, dénudées ou recouvertes d'un bois rabougri, sont élevées, hardies, dentelées de pics qui atteignent la hauteur de 2000 pieds ; au sud et à l'ouest, elles sont généralement basses et unies, avec des grèves plates, que baignent des eaux peu profondes.

Pour parler géologie, le bassin proprement dit de la Baie d'Hudson, si on excepte les prairies du Nord-Ouest, appartient au terrain laurentien. Au sud-ouest de la baie, des lits de roches remontant à l'époque cambro-silurienne reposent sur le laurentien pur, et, dans les vallées de quelques rivières, ils s'avancent dans l'intérieur à une distance de cent à deux cents milles ; à plusieurs endroits la couche cambro-silurienne est recouverte par le dévonien. Les longues chaînes d'îles, qui, comme une frange en dentelle de pierre, bordent la côte est, sont composées de bancs et de couches volcaniques. Au nord de Churchill, on trouve en quantité le quartz et tous les riches et précieux minéraux du système cambrien. La région considérable de pays plat, qui s'étend au sud et à l'est de la baie, est recouverte d'une épaisse couche de glaise, où se sont accumulés, avec les années, des amas de détritus charroyés par les courants de la mer, ou provenant des débris végétaux. Maintenant si vous désirez avoir quelques explications sur les systèmes laurentien, silurien et cambrien, j'aurai soin de ne pas trop m'avancer, gardant *de Conrad le silence prudent*, de peur de m'embarrasser dans les couches et les profondeurs du globe. Je vous

renvoie au professeur *Dana* qui, dans son Manuel de géologie, dit là-dessus de fort belles choses.

Que pensez-vous, vous me demanderez peut-être, des facilités et des possibilités de la navigation sur la baie d'Hudson ? En vérité, après mûre réflexion, je pense que je ne pense rien du tout. Je sais que, sur le sujet, les docteurs sont fort divisés. Les officiers de la compagnie qui habitent ces côtes depuis nombre d'années, en général, n'y ont aucune confiance. Leur opinion est d'un grand poids dans la balance.

Très bien, disent les optimistes, mais l'opinion de ces messieurs est intéressée ; ils veulent décourager l'émigration et éloigner la compétition du commerce des terres de chasse de leurs sauvages. La baie est libre de récifs et de bas-fonds, les eaux y sont d'une profondeur moyenne de 70 à 100 brasses. Le fond est composé de boue ou de glaise, offrant partout un ancrage facile. Les tempêtes y sont rares, et nullement redoutables ; il ne s'y rencontre jamais de banquises ou icebergs ; les brumes sont peu fréquentes et ne durent guère. Seuls, jusqu'à maintenant, des voiliers ont visité ces mers ; des steamers, gréés de toutes les améliorations modernes, offriraient bien d'autres conditions de sécurité et de rapidité. Depuis plus de 250 ans, les traiteurs comptent sur une navigation de deux mois et demi à trois mois, et, cela, sans cartes marines, sans connaissance parfaite des courants, sans phares, sans télégraphes, sans le secours de la vapeur ; il est donc permis de croire qu'avec tous les moyens dont dispose aujourd'hui la science nautique, cette navigation pourra se prolonger de quelques semaines de plus.

C'est la route de l'avenir, ajoutent-ils, entre l'Angleterre et les immenses récoltes de blé que promettent les prairies de l'ouest. York-Factory et Montréal sont à peu près à une égale distance de Liverpool ; Churchill en est de 64 milles plus rapproché. Or, la distance à franchir entre Winnipeg et Montréal est de 1400 milles, tandis qu'elle n'est que de 700 avec York-Factory. Il en coûte aujourd'hui 1½ cent de la tonne par mille pour expédier le grain de Saint-Paul à New-York, ce qui, appliqué à la distance à franchir de Winnipeg à Montréal, donnerait un taux de $21.00 par tonne,

et seulement de $10.50 de Winnipeg à York-Factory, soit la moitié. Si maintenant on estime la tonne comme équivalant à 33 minots de grain, la différence du fret en faveur de la route de la baie d'Hudson serait une économie de 32 cents par minot, ou, en d'autres termes, un profit additionnel de $6.40 par acre rendant une moyenne de 20 minots. Une grande partie de l'immigration européenne prendrait cette voie, et verrait par là s'abréger, de 700 à 800 milles, les ennuis, les délais et les frais du voyage. L'expédition des viandes de boucherie formerait, seule, une partie considérable du chargement, et cette route attirerait une fraction importante du commerce d'importation et d'exportation des Etats du Nord-Ouest américain.

Ce calcul est magnifique, répondent les pessimistes ; on oublie seulement d'y faire rentrer en ligne de compte un tout petit détail qui a bien son importance, le détroit d'Hudson et ses glaces. Les icebergs qui, durant les mois d'avril, de mai, de juin et de juillet, descendent des grandes mers polaires par le détroit de Fox, rencontrant les banquises charroyées par le détroit de Davis, se trouvent arrêtés dans leur marche vers l'Atlantique, et ensemble ils obstruent le détroit d'Hudson. Cette future route du Nord-Ouest, la plus courte par la distance, sera toujours la plus longue par les retards, et la plus dispendieuse par les accidents.

Verra qui vivra. Attendons encore quelques années, et la lumière se fera sur ces questions controversées, embrouillées par des intérêts divers et des espérances peut-être chimériques. Le gouvernement doit envoyer dans le présent mois de juillet un vaisseau, le *Neptune*, pour établir, pour une période de trois ans, six ou sept postes d'observation sur les côtes du détroit, dans les îles, et sur le littoral de la baie, afin d'étudier sur place les phénomènes météorologiques, la direction des courants, la température des eaux, la hauteur des marées, le mouvement des glaces, etc. Deux Canadiens d'Ottawa, MM. DeBoucherville et Laperrière, se trouvent au nombre des chefs de station. Je leur souhaite bien de l'agrément pendant les longs jours de leur solitude et leurs longues nuits d'hiver. La science a ses ermites.

Si vous me forcez absolument de donner mon avis, sur le

sujet, je vous dirai que, dans mon humble opinion, il finira par s'établir quelque ligne de steamers entre Liverpool et Churchill dans le cours des temps, et que par cette voie s'écoulera une certaine partie, plutôt petite que grande, des productions du Manitoba, d'Alberta et des autres provinces à naître au pied des montagnes Rocheuses ; mais Montréal et New-York resteront toujours les grands centres d'attraction pour le commerce de l'ouest. Il ne pourra se faire, pendant une courte saison de navigation, assez de voyages, entre la baie et l'Angleterre, pour détourner un courant d'affaires régulier et puissant, qui roulera toute l'année dans une même direction. Du reste, les glaces fermeront le détroit avant que la moisson du Nord-Ouest soit toute engrangée ; et les blés de cette année n'attendront pas les appoints des vaisseaux de Churchill, exposés qu'ils seraient pendant tout un hiver aux ravages des rats et de l'humidité ; mais ils prendront auparavant la route des élévateurs de New-York, de Portland ou d'Halifax.

En me voyant deviser sur la géographie de la baie comme si j'en avais fait le tour, lire dans les conjectures de l'avenir comme un philosophe dans les astres, sans doute vous êtes surpris de ma science, ne m'ayant jamais connu pour un savant. La chose est bien simple, je vous assure. Avant de partir, pour mieux jouir de ce voyage, j'ai lu les travaux si intéressants que le professeur Bell a publiés dans les rapports de la commission géologique ; j'ai lu un rapport d'un comité de la Chambre des Communes, rédigé par l'honorable M. Royal, sur la navigation de la baie d'Hudson ; j'ai lu Ferland et Garneau ; et maintenant je vis de mes notes et de mes souvenirs : ce n'est pas plus malin que cela.

Une chose que je désirerais bien savoir, et que je ne puis trouver dans les livres, c'est quand il plaira à Dieu de nous laisser partir d'ici. Il pleut depuis ce matin à plein ciel. Virgile dirait que les nuées se fondent et que les eaux en descendent par torrent : *Præcipitesque ruunt liquefactis nubibus imbres.* Si cette averse continue, bientôt la prairie, avec sa surface plane et sa glaise qui boit l'eau difficilement, sera convertie en un vrai lac, et nous flotterons sur nos lits. Le vent souffle à jeter les chiens à terre, et notre tente se tord

sur ses piquets. Si Borée finit par la renverser, qu'allons-nous faire ? nous ne coucherons même pas à la belle étoile, car d'étoiles, par cette nuit d'orage, on n'en parle point. Il fait noir dehors comme chez le loup. Le froid est cru, humide ; depuis vingt-quatre heures le vent et la pluie nous ont empêchés de faire du feu. Pour réchauffer mes pieds glacés, mes membres transis et mes doigts engourdis, je vais aller me fourrer sous les couvertes jusqu'au cou, après avoir eu soin d'enfoncer ma tuque de laine sur mes oreilles, établissant ma position entre Sa Grandeur qui veille, et le P. Nedelec qui ronfle comme un bienheureux. C'est le cas de dire, d'après Horace, que la fureur de la tempête et la colère des éléments n'ont rien qui puisse effrayer l'homme juste. *Si fractus illabatur orbis, impavidum ferient ruinae.* Ne trouvez-vous pas qu'on m'a donné pour la nuit une place d'honneur, et je l'ai depuis le commecement du voyage ; seulement parfois, pris comme dans un étau, vos mouvements deviennent un peu gênés et vous êtes exposé aux coups des deux côtés. Mais n'importe, faisons contre fortune bon cœur, et

En attendant l'beau temps,
Vivons contents,
Dormons contents.

XII

PREMIÈRES DÉCOUVERTES ET PREMIERS ÉTABLISSEMENTS A LA BAIE D'HUDSON.

Per ignem et aquam.—Un déluge.—Le conseil.—La retraite.—L'hospitalité.—Le foyer.—Une soirée délicieuse.—Une journée de loisir.—Hudson.—Son hivernement.—Il est trahi.—Punition.—Champlain.—Button.—Travaux pendant l'hiver.—Opinion du sieur Hubart.—Iles Boutons.—Fox.—James.—A l'île Charleston.—Un bon point.—Latour.—Bourdon.—Le père Druillettes.—Des Groseilliers au port Nelson.—Ses griefs.—Chez le Prince Rupert.—Le Nousuch.—Le fort Charles.—La compagnie de la Baie d'Hudson.—Le Père Albanel.—Nouvelle trahison de DesGroseilliers.—Expédition du chevalier de Troyes.—L'armée.—La marche —Relation de M. de Catalogne,—Le fort Monsonis.—French Creek.—L'attaque.—Marche sur le fort Rupert.—Un vaisseau capturé par deux canots.—La prise du fort.—Le général Briguer (?).—Le retour à Monsonis.—Le fort Quitquetchouan —Préparatifs du siège.—Le bombardement.—La capitulation.—Le butin.—Le retour à Montréal.—Une réflexion originale —Trois raisons de s'arrêter.—Un théâtre d'exploits militaires.—Le Jean Bart du Canada.—Le combat des Horace.—Les traités de Ryswick et d'Utrecht—Petit poisson deviendra grand.

MOOSE, 7 JUILLET 1884.

Mon cher ami,

Transivimus per eremum terribilem et maximum, pouvons-nous dire avec Moïse. Pour arriver jusqu'ici, nous avons dû passer par d'épaisses forêts, par des chemins âpres et rudes, entre des précipices et des abîmes, dans de vastes solitudes où l'on ne rencontre que Dieu. Nous pouvons ajouter pour ces jours derniers : *transivimus per ignem et aquam*, par les

rayons d'un soleil brûlant, par l'eau surtout, par des torrents intarissables, sous les cataractes du ciel entr'ouvertes, un vrai déluge.

Toute la nuit du samedi au dimanche, la pluie continua de tomber comme si on l'eût jetée avec un seau : la prairie, au loin et au large, devint comme une mer à la surface de laquelle flottait la tête des foins. L'élément liquide fit invasion dans nos tentes, nos lits se trouvèrent à la nage, littéralement nous étions inondés, submergés, noyés. Le vent du Nord, rageant, tordait les tentes, menaçait de les arracher et de les emporter au gré de ses caprices. Nous grelottions, les dents nous claquaient dans la bouche, sous la crudité d'un froid humide. A la clarté renaissante, le conseil est assemblé. Le président pose la question : " Dans les circonstances présentes, quel parti est-il expédient de prendre ? " *Tot sensus tot capita.* Les opinions sont diverses, il y a du pour, il y a du contre, la discussion se prolonge. Au dehors la tempête, de son côté, argumente, tonne, presse avec une éloquence à la fin irrésistible. En définitive, voici quels sont les motifs qui l'emportèrent :

" Il fait froid. Pour nous chauffer il nous faut aller glaner des morceaux de bois rares, ici et là, à 10 et 20 arpents dans la prairie et sur les grèves ; du reste aurions-nous du combustible, que le vent et la pluie nous empêcheraient de nous en servir. Nous ne pouvons rester plus longtemps, de la sorte, assis dans l'eau. Irons-nous dans la forêt à la recherche de quelque petit côteau pour y établir notre camp ? mais tout y est mouillé, terre, herbes, arbres, feuillages. Nos couvertes dégouttent, nous sommes trempés et glacés jusqu'à la moelle des os, pouvons-nous entreprendre prudemment de passer une autre nuit dans ce triste état ? N'est-ce pas, de gaîté de cœur, courir au devant des douleurs, de la goutte et des rhumatismes ? Si, à 10 heures, le soleil ne nous a pas montré son visage riant, avec promesses de nous sécher dans le courant de l'après-midi, rappelons-nous que Moose n'est qu'à dix milles ; allons nous y mettre à l'abri, jusqu'à ce qu'un ciel plus

clément nous permette de continuer notre voyage. *Procedere non tenetur homo cum tanto incommodo.*"

A 10 heures, de gros nuages noirs, rasant le sol, continuaient de nous fouetter la figure de leurs gouttes de pluie glaciale. Nous jetons le bagage pêle-mêle au fond du canot ; et tristes, sans parler, un peu bourrus, nous partons. La violence du vent et la force des avirons nous charrient à toute vitesse sur les vagues sombres et verdâtres, au sommet blanchissant. L'eau coulait de nos chapeaux comme d'une dalle ; elle entrait par le collet de nos chemises et sortait par nos jambes de bottes, non sans nous avoir fait frémir et frissonner en nous glissant le long de l'échine. Silence à bord, toutes les figures grimaçaient. *Choum* avait la visière de sa casquette sur l'oreille gauche. Le Père Nédelec était tout honteux, il avait la tête basse ; depuis vingt ans, c'est la première fois qu'il recule devant l'ennemi. Moi, qui ne suis point aussi fier, je me réjouissais intérieurement, par avance, de la chaleur du feu et de l'hospitalité de M. Cotter. Du voyage, nous n'avons eu encore pareille nuit et pareille journée, difficilement nous rencontrerons pire.

Qu'il fait bon de s'entendre dire : " Messieurs, vous êtes les bienvenus ; changez d'habits, chauffez-vous à votre aise, la maison est vôtre." Nous dégouttons comme des guenilles qu'on aurait saucées à la rivière. On va, on vient, on court, tout le monde s'empresse autour de nous. Un quart d'heure après, nous nous retournons devant la cheminée, tantôt d'un côté, tantôt d'un autre, comme des poissons qu'on rôtit à la broche. La chaleur bienfaisante entre par tous les pores, s'insinue dans les veines, pénètre jusqu'aux os, et la gaité revient au cœur.

Quelle plus douce chose qu'une cheminée haute et profonde, telle qu'en possédaient nos pères dans leurs grosses maisons d'habitant, bâties solidement en cailloux ronds ou en pierres des champs noyées dans le mortier ; la tête en était double et elle avait dix bons pieds de large. Le poêle de fonte a remplacé l'âtre, les tuyaux de vapeur ont remplacé le poêle, l'eau chaude a remplacé la vapeur, et voici que la vapeur à basse pression est en train de remplacer l'eau chaude. Ces divers systèmes de chauffage ont bien

leurs commodités, ils peuvent être plus économiques, mais ils n'ont pas les charmes et la poésie de l'âtre pétillant, de la bûche d'érable qui bourdonne, des braises ardentes qu'on attise avec le tisonnier de fer, des flammes qui, en langues inégales et en reflets chatoyants, lèchent les parois de pierre, des étincelles qui dansent, qui sautillent, qui forment cinquante figures fantastiques et s'évanouissent comme des étoiles filantes, enfin du combat mystérieux des ombres avec les clartés jouant et se poursuivant sur les murailles. Le large foyer en pierre polie, où pouvaient sauter impunément les tisons qui éclatent, voyait chaque soir réunis, comme une couronne d'honneur, les enfants autour de leurs parents ; c'est là que se dépensaient les plus joyeux propos, que se goûtaient les plus pures des joies domestiques, que s'écoulait le meilleur de la vie de famille, aussi le mot est passé dans le langage : pour désigner la maison du père, le sanctuaire du lieu natal, on dit le *foyer paternel*.

La soirée fut délicieuse. Nous étions confortablement assis, en demi cercle, dans de grands fauteuils, les pieds tournés à la chaleur. Cinq petits enfants, au teint frais, à la figure réjouie et aux yeux vifs, se pressaient comme des perdreaux autour de leur mère. Ils nous donnèrent un concert sacré, chantant plusieurs des hymnes gracieuses et enfantines, attachées à leur *Book of common prayers*. Ce livre est extrait presque textuellement du Rituel catholique. Je prenais plaisir à l'examiner, et je ne pouvais m'empêcher de penser : " Comme l'esprit anglais est conservateur ! les anglicans ont conservé ici les preuves de leur scission religieuse, au risque de les voir se retourner contre eux. Et en même temps, comme l'esprit humain est inconséquent ! ces pages seules devraient suffire pour ramener les enfants à l'église de leurs pères." Sur l'invitation du Bourgeois nous chantâmes à notre tour le *Pange Lingua*, le *Verbum Supernum*, et plusieurs cantiques à Marie. Quand nous entonnâmes " Nous vous invoquons tous," chant qui va sur l'air du *God save the Queen*, tout le monde se leva ; c'était un hommage rendu à celle qui est la reine non seulement du vaste empire britannique, mais encore du ciel et de la terre. Les sons graves, lents et sonores du trombone soutenaient les voix.

Pour un moment, le salon se trouva converti en une chapelle recueillie où tous priaient, sinon avec une même foi, du moins, je n'en doute pas, avec un même cœur et un même amour. Enfin, quand nous dûmes aller demander au sommeil des forces pour le lendemain, nous ne pûmes nous empêcher de nous dire : " N'est-ce pas que c'est un peu plus gai qu'hier soir sous la tente à Hay-Creek ! "

La journée d'aujourd'hui, lundi, est claire, belle, avec un brillant soleil dont les rayons ont peine à réchauffer les frissons de l'atmosphère ; cependant le vent du nord tient toujours solide. Nous passons le temps au salon à continuer les agréables conversations de la veille au soir, ou sur la côte à respirer les salins, à regarder les sauvages qui travaillent sans se forcer, gais, alertes, agaçant l'un, agaçant l'autre, bondissant comme des agneaux, les plus heureux des hommes. Je profite aussi de ce loisir princier, dans une bonne chambre, auprès d'une table solide, pour mettre bout à bout mes notes diverses sur l'histoire des découvertes et des premiers établissements de la Baie d'Hudson. Je vous les envoie telles quelles. Vous y verrez que nous ne sommes pas les Colomb, ni les Jacques Cartier de cette mer intérieure.

Le 24 juin 1610, Hudson entrait dans le détroit qui a depuis porté son nom. C'était un marin d'une expérience consommée et d'une bravoure à toute épreuve. Déjà il avait fait trois voyages sur les côtes de l'Amérique, cherchant un passage aux Indes Orientales ; dans sa dernière expédition, en 1609, il avait découvert, exploré et baptisé la rivière Hudson, sur les bords de laquelle les Hollandais bâtirent peu après New-Amsterdam, aujourd'hui New-York.

Il poussa jusqu'au fond de la baie, en visita avec grand soin la côte occidentale, et, au mois de novembre, pénétra dans un enfoncement au Sud-Ouest, où il fit hâler son vaisseau au rivage pour y passer l'hiver. En partant d'Angleterre il ne s'était ravitaillé que pour six mois. La saison fut dure, Hudson était le premier à prendre sa part de misère. Les vivres, à bord, se firent rares ; cependant, tant que durèrent les neiges, les perdrix et autres oiseaux qu'on tua mirent l'équipage à l'abri des horreurs de la faim. Au dégel, la chasse manqua. Hudson courut la côte dans une

chaloupe pendant neuf jours, pour voir s'il rencontrerait quelques sauvages, dont il pourrait tirer des provisions. N'en ayant point trouvé, il revint au vaisseau qu'il fit remettre promptement en mer, pour s'en retourner en Angleterre. Il distribua à ses matelots le peu de biscuit qui lui restait, régla la solde d'un chacun, et accompagna chaque décompte d'un certificat de services, afin qu'ils pussent tous être installés dans leurs appointements, au cas qu'il viendrait à mourir. Profondément touché de leur misère, et comme s'il eut un pressentiment qu'il n'aborderait pas en Angleterre, il pleurait à chaudes larmes en faisant ses dernières dispositions. Mais ces témoignages de sollicitude ne firent aucune impression sur des gens qui avaient juré sa perte.

Au mois de septembre précédent, il avait ôté la charge de contre-maître à *Robert Wett*, à cause des mutineries continuelles qu'il excitait dans l'équipage. Ses complices résolurent de le venger. A leur tête se faisait remarquer un scélérat, nommé *Henri Green*, à qui Hudson avait sauvé la vie, à Londres, en le retirant d'abord dans sa maison, puis sur son navire à l'insu même des propriétaires. Le 11 juin 1611, quand le navire fut prêt à mettre à la voile, ils se saisirent du capitaine, de son fils encore enfant, du sieur *Woodhouse* mathématicien, qui faisait ce voyage en qualité de volontaire, du charpentier et de cinq autres, et ils les mirent dans une chaloupe, les abandonnant cruellement à leur triste sort, sans provisions et sans armes. Qu'advint-il de ces huit infortunés ? ont-ils péri de misère ? ont-ils été massacrés par les sauvages ?... Mystère.

Le ciel ne laissa pas impuni un semblable forfait. Green et deux de ses camarades furent tués dans une rencontre que les gens du vaisseau eurent avec les sauvages. Robert Wett mourut misérablement pendant la traversée ; et ce n'est qu'après avoir essuyé toutes sortes de calamités que les débris de l'équipage abordèrent en Angleterre. Celui qui fit le récit de ces tristes aventures, *Abacuc Pricket*, probablement, avait trempé autant que tout autre dans cette noire action ; mais, ayant su se rendre nécessaire auprès des armateurs, il échappa à la punition qu'il aurait méritée.

En cette même année 1610, alors que Hudson cherchait par mer un passage à l'océan pacifique, l'illustre Champlain, le Père de la Nouvelle-France, faisant les mêmes recherches par terre, remontait le Saint-Maurice ; mais, en face des difficultés de tous genres qui surgirent devant lui, il dut rebrousser chemin. Il ne fut pas plus heureux dans une autre tentative qu'il fit en 1613, par la route de l'Ottawa ; il vint s'arrêter au lac des Algonquins, à l'endroit où s'élève aujourd'hui la ville de Pembroke.

En 1612, au commencement de mai, *Thomas Button*, " gentilhomme, très habile marin et homme savant en tout genre," avec deux vaisseaux, la *Résolution* et la *Découverte*, partait pour la baie d'Hudson, cherchant un passage aux Indes Orientales. Le 15 août il entrait dans une crique au nord de la rivière qu'il appela *Nelson*, nom du maître de son navire qu'il enterra en cet endroit ; c'est cette rivière que les Français nommèrent *Bourbon*. Ayant résolu d'y passer l'hiver, il plaça ses deux vaisseaux l'un à côté de l'autre, et il les fortifia par une barricade de pilotis en sapin renforcés de terre, pour se garantir contre les neiges, les glaces, les pluies et les flots. Button avait avec lui toute une société d'hommes d'expérience et de capacité : *Nelson*, son lieutenant à bord de la Résolution ; *Ingram*, commandant de la Découverte ; *Gibbons*, marin habile ; *Hawkridge*, qui a écrit une relation de ce voyage ; *Hubart*, esprit observateur et perspicace ; *Prickett*, un des compagnons de l'infortuné capitaine Hudson. Trois grands feux mettaient l'équipage à l'abri du froid ; l'abondance régnait à la table, on tua dans le courant de l'hiver, pour le moins, dix-huit cents douzaines de perdrix et d'autres oiseaux. Enfin le contentement aurait régné dans cette espèce de petite cité bien réglée, si l'hiver n'eût été aussi rude, si la maladie n'eût affaibli pendant trois ou quatre mois le capitaine et enlevé plusieurs de l'équipage, si les sauvages, pour se venger de ce qu'on leur avait enlevé quatre canots, n'eussent surpris et tué cinq hommes, frappant les autres de terreur.

Pour prévenir l'ennui, les murmures et les mécontentements, Button eut la sagesse d'occuper ses gens, employant les uns à tracer des chemins dans les bois et à mesurer des

distances, les autres à étudier certaines questions d'utilité pratique, comme celle-ci par exemple : " Ce qu'ils croyaient être en leur pouvoir de faire dans l'endroit où ils étaient, aussitôt que le dégel viendrait ; et quelle était la meilleure façon de s'y prendre pour poursuivre la découverte, pour laquelle ils avaient été envoyés, aussitôt qu'ils seraient en état de se remettre en mer." Nous avons la réponse du sieur *Hubart,* je la citerai à titre de curiosité.

" Ma réponse à la première question, sauf votre meilleur avis, est de croire qu'il ne serait pas hors de propos, si Dieu donne des forces à notre monde, de suivre cette rivière avant de la quitter, afin de savoir jusqu'où elle va, et de rencontrer peut-être quelques habitants, dont nous puissions avoir des avis utiles pour notre expédition ; car, du profit, je ne crois point qu'il y en ait à faire ici.

" Je réponds sur la seconde question qu'il faut chercher vers le nord, par de là le pays occidental, jusqu'à ce que nous trouvions, s'il est possible, un endroit où la marée vienne du côté de l'ouest, et, après l'avoir trouvé, pousser notre route contre cette marée, en suivant le reflux, et chercher de ce côté le passage.....

" Je dis ici mon sentiment autant que mes lumières me le permettent, et j'y persisterai jusqu'à ce qu'on puisse me convaincre du contraire par d'autres raisons plus fortes.— *Josie Hubart.*"

Button reprit la mer au mois de juin 1613, poussa au nord jusqu'au 65ième degré, et revint en Angleterre, persuadé de l'existence du passage qu'il cherchait. Il laissa son nom à ce groupe d'îles qu'on rencontre à l'entrée du détroit d'Hudson. Les Français prononçaient et écrivaient " Iles Boutons."

En 1631, *Lucas Fox,* s'embarquait, le 8 mai, sur un vaisseau de vingt tonneaux, avitaillé pour dix-huit mois, et parfaitement bien équipé à tous égards. Il était si sûr de pénétrer dans l'océan Pacifique qu'il apportait avec lui, de la part du roi d'Angleterre, une lettre pour l'empereur du Japon. Voici la description de la première terre où il aborda : " C'est une île, dont l'intérieur est entrecoupé de plusieurs montagnes. Le temps était fort beau, et il n'y

avait ni glace dans la mer, ni neige sur la terre. La côte paraissait très sûre, et ressemblait par ses inégalités aux promontoires qui s'avancent sur l'océan. Elle était couverte d'algues et d'autres herbes sauvages ; le poisson y abondait." Il pénétra assez avant dans un des nombreux bras de mer qui descendent de l'océan glacial, et mieux que tout autre il en expliqua les courants ainsi que les lois qui y régissent les marées : aujourd'hui la géographie parle du *détroit de Fox.*

En cette même année 1631, le capitaine *James*, " homme fort habile et très expert dans les calculs," parti d'Angleterre, au mois de mai, comme Fox, s'aventura jusqu'au fond de la Baie d'Hudson, et découvrit cet évasement méridional qui rappelle sa mémoire sous le nom de Baie James ; c'est cette partie de la Méditerranée canadienne que, pendant trois jours, des prairies de Hay-Creek, nous avons eue sous les yeux.

James hiverna sur l'île de *Charlton*, pays aride, couvert d'une mousse blanche et de petites broussailles, sans arbres ni arbrisseaux, si on excepte le génevier, dont le plus haut n'avait pas un pied et demi. Les neiges commencèrent à tomber dans les premiers jours d'octobre ; la mer gela au milieu de septembre. Le froid continua d'être excessif jusqu'à la mi-avril et les gens de l'équipage le trouvaient d'autant plus insupportable qu'ils n'avaient d'autre asile pour se retirer qu'une tente, couverte des voiles du vaisseau, et qu'ils ne pouvaient glaner que de misérables broussailles pour alimenter leur feu. Le 13 mai, le temps était très chaud le jour, mais il gelait encore pendant la nuit. Le 30 mai seulement, l'herbe commença à poindre. Le 15 juin la mer était encore gelée, et le capitaine ne put s'ouvrir un passage, entre les glaçons, que le 19 et le 20 de ce mois.

Son journal contenait une énumération si effrayante des misères et des calamités qu'il avait eu à essuyer pendant son long hivernement, qu'il répandit dans le public anglais une vraie terreur panique, et, pendant près de trente ans, les explorateurs intimidés n'osèrent plus diriger leur course de ce côté. Du reste, il déclarait formellement, en propres termes " qu'il n'y a point de passage en ces lieux, ou, s'il y en a un, qu'il est situé de façon qu'il ne vaut pas la peine de

le trouver." Cette déclaration est un bon point à l'acquit de sa science et de sa perspicacité ; car, plus d'un siècle après lui, des navigateurs célèbres, guidés par leurs espérances et leurs illusions, cherchaient encore le passage introuvable.

En 1646, Latour, qui rendit son nom célèbre en Acadie, entreprit de faire la traite des pelleteries à la Baie d'Hudson, assisté de quelques amis qu'il avait dans la Nouvelle-Angleterre. Depuis, des marchands de Boston, sans bruit, auraient continué d'exploiter la veine commerciale que ce Français intrépide avait découverte.

En 1656, Jean Bourdon, de Québec, s'avança jusqu'au fond de la baie, sur un petit bâtiment de trente tonneaux et lia commerce avec les sauvages.

En 1661, les PP. Druillettes et Dabblon, accompagnés par La Vallière, Denis Guyon, Desprès Couture et François Pelletier, partent du lac St. Jean et remontent la rivière Chomouchouan jusqu'au lac Nekouba, à la hauteur des terres. Ce fut le terme de leur course ; les sauvages, qui les guidaient, refusèrent d'aller plus loin par la terreur des Iroquois qui portaient leurs armes jusque dans ces contrées reculées.

Vers cette même époque, le Sieur des Groseilliers, habitant du Canada, homme entreprenant, coureur de bois infatigable, poussa de proche en proche ses explorations si loin dans les forêts qu'à la fin il atteignit la Baie d'Hudson par terre. A son retour à Québec, il engagea quelques Canadiens à équiper un navire pour utiliser cette découverte ; on se rendit à ses désirs, et, l'année suivante, il abordait à cet endroit appelé, par Button, le Port de Nelson, à peu près où fut bâti plus tard le fort *York* ou *Bourbon*. Croyant que cette côte n'avait jamais été fréquentée par aucun Européen, il fut bien surpris d'y découvrir, comme il s'exprime, " une petite colonie anglaise." Il s'en approcha dans le dessein de l'attaquer, mais il ne rencontra aucune résistance : il n'y avait là qu'une misérable cabane couverte de gazon, dans laquelle grouillaient et se traînaient une demi-douzaine de pauvres malheureux à demi-morts, sans armes, sans forces. Ces gens appartenaient à un vaisseau de Boston ; on les avait déposés sur le rivage pour chercher un lieu convenable à

un hivernement ; le lendemain les glaces avaient entraîné le vaisseau en pleine mer, et ils ne l'avaient jamais revu.

Le sieur des Groseilliers, après avoir visité le pays, laissa son neveu Chouart avec cinq hommes, et en compagnie de Radisson, son beau-frère, et de huit autres compagnons, il se rembarqua pour Québec. Il eut maille à partir avec ceux qui l'avaient employé pour cette expédition ; leur querelle, à la fin, devint si sérieuse, que des Groseilliers, se croyant extrêmement lésé, envoya Radisson en France, pour rendre compte à la cour des découvertes qu'il avait faites et du mauvais traitement qu'il venait d'essuyer. Radisson ne fut pas écouté. Nullement découragé, des Groseilliers s'embarqua lui-même pour la mère-patrie, et exposa devant les ministres, aussi clairement qu'il lui était possible, ses griefs et les grandes conséquences qui devaient découler de ses expéditions, si l'on savait en profiter. Mais il ne fut pas plus heureux, dans ses efforts, que Radisson.

Le sieur Montague, ambassadeur de la Grande-Bretagne en France, après avoir entendu parler sous cape des propositions du sieur des Groseilliers, ayant eu quelques conférences avec lui, fut si satisfait de ses raisons, qu'il l'envoya immédiatement en Angleterre avec son beau-frère, lui donnant une lettre de recommandation pour le Prince Rupert, grand protecteur de toutes ces sortes d'entreprises, excellent connaisseur en fait de projets, aussi bien qu'en hommes capables de les exécuter.

Des Groseilliers parlait, non seulement de commerce en pelleteries, de découverte de mines diverses, mais encore de passage dans la Mer du Sud. " D'un lac du Canada, disait-il, ils étaient entrés avec une chaloupe dans une rivière qui se décharge au nord-ouest dans la Mer du Sud, où il s'était rendu lui-même : de là il était rentré au nord-est dans la Baie d'Hudson." Etait-ce un mensonge pur et simple ? ou bien, du lac Supérieur se serait-il rendu en canot au nord-ouest dans le lac Winnipeg qu'il aurait pris pour la *Mer du Sud* ? et, inclinant sur le nord-est, serait-il entré dans la Baie d'Hudson par la rivière Bourbon ? Le plus probable, c'est qu'il donnait ses espérances pour des réalités.

Le Prince Rupert goûta fort son exposé, et il lui donna tous

les encouragements possibles ; on équipa un vaisseau, le *Nonsuch*, qu'on plaça sous la direction du capitaine *Zacharie Gillam*, pour conduire à la Baie d'Hudson le transfuge français.

Le 29 septembre 1668, le vaisseau entrait dans une rivière, que l'on baptisa du nom de Rupert, au sud-est de la Baie James, pour prendre ses quartiers d'hiver ; il mouilla dans deux brasses et demie d'eau, la rivière en cet endroit avait une lieue de large. Le 9 décembre, les glaces prirent aux alentours du vaisseau, et permirent aux hommes de l'équipage de se rendre, pour se cabaner, sur une île où ils trouvèrent quelques broussailles et quantité de peupliers. A la fin d'avril la débâcle se fit, et les canots sauvages vinrent en traite. On bâtit, sur les bords de la rivière, un petit fort en pierre, auquel le capitaine Gillam donna le nom de *Fort Charles.*

Cependant, en Angleterre, les armateurs se constituaient en une compagnie qui fut reconnue par lettres patentes du roi, en date du 2 mai 1669. Ils obtenaient un privilége exclusif de commerce sur tout ce vaste territoire dont les eaux se jettent dans la Baie d'Hudson, et ce pays prenait le nom de " Terre de Rupert." Tels furent les premiers commencements de cette société commerciale, si connue sous la dénomination de " l'honorable compagnie de la Baie d'Hudson." Qui se serait douté qu'à son origine se trouvaient l'action et les travaux de deux Canadiens? Où ne les rencontre-t-on pas !

En 1672, le Père Albanel, M. de Saint-Simon et le sieur Couture, après avoir traversé le lac Mistassini et descendu la rivière Rupert, arrivèrent sur les bords de la baie le 28 juin ; ils enterrèrent au pied d'un gros arbre une plaque de cuivre, sur laquelle étaient gravées les armes du grand roi, et ils proclamèrent solennellement, au milieu des landes désertes et silencieuses, que ces pays appartenaient à la France. L'Angleterre, à tort ou à raison, n'était pas tout-à-fait du même avis. Dès 1678, elle avait, sur la baie James, outre celui de Rupert, deux autres forts, ceux de Monsonis et d'Albany.

En 1681, Chouart des Groseilliers et Radisson, rentrés au

service de la France, après avoir organisé une société de commerce, sous le nom de " Compagnie du Nord," vinrent fonder, à l'embouchure de la rivière Ste. Thérèse (aujourd'hui Hayes) le fort Bourbon. Ils n'avaient osé s'emparer des forts anglais, comme les en avait chargés Colbert. De retour à Québec, ils se querellèrent avec leurs associés, passèrent en Europe, trahirent de nouveau leur patrie, et livrèrent aux Anglais le fort Bourbon, dans lequel il y avait pour quatre cent mille francs de fourrures.

En 1685, eut lieu, à la Baie d'Hudson, la première de ces expéditions militaires, hardies, incroyables, où s'illustrèrent d'Iberville et ses Canadiens. M. de Comporté, au nom de la compagnie canadienne, porta au pied du trône des plaintes contre les Anglais ; la cour de France fit des remontrances au cabinet de Londres, qui promit de faire rendre le fort à ses fondateurs ; mais les troubles qui régnaient alors en Angleterre, ne permirent point au monarque, aux prises avec ses sujets, de remplir sa promesse, et la compagnie française, avec la permission des autorités, prit sur elle de se faire justice.

L'expédition devait se faire par terre. Il fallait, pour réussir, des hommes accoutumés à de longues marches, habiles à conduire les canots, capables d'endurer les froids les plus piquants, accoutumés à faire la petite guerre. La compagnie obtint du gouverneur M. Denonville un corps de soixante-dix Canadiens, et elle leur donna pour chefs quatre de leurs compatriotes, officiers braves, également brisés aux voyages de terre et de mer : c'étaient le sieur Lenoir, et les trois frères Lemoyne, les sieurs de Ste. Hélène, d'Iberville et de Maricourt. On leur adjoignit trente soldats, commandés par MM. Duchesnil et Catalogne. Cette petite armée avait pour commandant-en-chef le chevalier de Troyes, et pour aumônier le Père Sylvie ; le jésuite devait se rendre utile, non seulement aux Français, mais encore aux Kilistinons et autres Sauvages de la Baie.

A la fin de mars, ce parti d'hommes alertes et vigoureux quitta Montréal pour remonter, sur les neiges et les glaces, la rivière des Outaouais jusqu' à Mattawan ; ils allaient à la raquette et traînaient leurs vivres et leur bagage sur des

tobaganes. En cet endroit ils bâtirent des canots d'écorce, en attendant la débâcle, et, à la première navigation, avec des fatigues incroyables, ils s'enfoncèrent dans des pays jusqu'alors inconnus, franchirent une multitude de rivières, de lacs, de forêts, de précipices, suivant la même route que nous venons de parcourir. M. d'Iberville faillit périr en traversant une rivière ; son canot chavira dans un rapide, et deux de ses hommes se noyèrent. " Il fallait être Canadien, remarque à ce sujet le Sieur de la Potherie, pour supporter les incommodités d'une si longue traverse."

Un des officiers français, M. de Catalogne, nous a laissé une relation tout-à-fait détaillée de cette expédition aventureuse. Voici en quels termes il parle de leur voyage, du lac Témiscamingue à la Baie James. " De ce lac, nous prîmes à droite, montant une petite rivière où les portages sont fréquents. (Il veut parler du rapide des *Quinze*.) De ces petits lacs (les lacs des Quinze, Barrière, Long et Obasatic) nous gagnâmes la hauteur des terres où se trouve un petit lac, (il fallait dire trois : les lacs des *Vases*, des *Iles*, et *Okotegami*) qui se décharge dans le lac Abbitibi, à l'entrée duquel nous fîmes un fort de pieux et y laissâmes trois Canadiens, et ensuite traversâmes le lac qui se décharge par une rivière excessivement rapide (la rivière Abbitibi) à la Baie d'Hudson (dans la rivière Moose qui, elle, se jette dans la Baie d'Hudson) où nous arrivâmes le 18 de juin avec tous les préparatifs pour prendre le fort."

Ce fort, disparu depuis longtemps, mais sur l'emplacement duquel j'ai l'honneur de vous écrire en ce moment, était de figure carrée, flanquée de quatre bastions et portait quatorze pièces d'artillerie ; il était situé, dans une île, à trente pas du rivage, sur une petite éminence. Au milieu s'élevait un blockhaus de vingt pieds de hauteur, ayant le dessus fait en pont de navire avec un corps de garde, percé d'embrasures munies de quatre petits canons de deux livres.

Un sauvage informa les Canadiens de la situation du fort ennemi, et ils partirent, pour aller le surprendre, le 18 au soir, mais ils n'avaient pas compté avec les nuits claires de ce climat septentrional : le temps était fort serein, et le cré-

puscule n'avait pas encore disparu à l'occident, qu'à l'orient l'aurore dorait déjà l'azur du firmament. Après avoir laissé deux vedettes dans l'île, ils se retirèrent pendant tout le jour dans une crique, qui porte encore aujourd'hui le nom de *French Creek*.

Ils revinrent à la nuit tombante. Les Sieurs de Ste-Hélène et d'Iberville allèrent à la découverte de si près qu'ils sondèrent les canons et constatèrent qu'ils n'étaient pas chargés. On décida d'attaquer de trois côtés à la fois. Le Sieur de Catalogne avec les soldats français, la hache à la main, devait ouvrir une brèche dans la palissade ; le chevalier de Troyes et le Sieur de Maricourt, conduisant un parti de Canadiens, battraient du bélier la porte principale ; les Sieurs de Ste-Hélène et d'Iberville monteraient à l'escalade. En deux coups, le bélier défonça la porte ; le chevalier de Troyes se jeta dans la place, et fit faire feu dans toutes les embrasures et les meurtrières du blockhaus ; déjà Ste-Hélène et d'Iberville, ayant sauté pardessus la palissade, en attaquaient l'entrée. Un canonnier ayant répondu avec arrogance aux propositions de quartier qu'on lui faisait, Ste-Hélène lui cassa la tête d'un coup de fusil, au moment où il chargeait son canon avec des morceaux de verre brisé. Au devant de la porte du blockhaus, il y avait un tambour de pieux qui empêchait le bélier de jouer ; bientôt la hache eut raison de cet obstacle, et, sous les coups de la machine de guerre, la porte se trouva démontée à demi. " Soudain, dit Léon Guérin dans son *Histoire maritime de France*, d'Iberville, l'épée d'une main et son fusil de l'autre, se jette dans la redoute ; mais comme la porte tenait encore à une penture, un Anglais, qui se trouvait derrière, la referma, et d'Iberville, séparé ainsi des siens, ne voyant plus ni ciel ni terre, put se croire un moment perdu. Toutefois son courage et sa présence d'esprit ne l'abandonnèrent point ; il soutint une lutte corps à corps, dans l'obscurité, avec les Anglais qui étaient là. Il en entendit qui descendaient d'un escalier, et tira dessus au hasard. Cependant le bélier avait recommencé à battre la porte de la redoute ; elle tomba entièrement et livra passage aux Français, qui se précipitèrent en foule au secours de d'Iberville. Les

Anglais, la plupart encore à demi-vêtus, tant on avait promptement conduit l'affaire, implorèrent quartier, et on leur fit grâce. Le fort fut remis aux Français. L'action avait duré environ deux heures.

Après quelques jours de repos, pendant lesquels nombre de Sauvages vinrent en traite, la petite troupe partit pour aller prendre le fort Rupert, distant sur la droite d'environ une quarantaine de lieues ; un certain nombre de soldats montaient un petit bâtiment qu'on avait trouvé en rade devant le fort Monsonis, et qu'on avait réparé pour transporter deux petits canons ; le reste, en canot, côtoyait le rivage. Arrêtés par le vent sur une pointe, celle d'*Anna Bay* je suppose, d'où l'on fait une traverse de six lieues pour éviter un contour de près de cent milles, ils aperçurent au large un vaisseau au milieu des glaces. La bise soufflait de ce côté et leur apportait une fraîcheur presqu'aussi glaciale qu'au plus fort de l'hiver. Le 27 de juin, ils purent traverser cette baie, naviguant entre ces énormes glaçons qui se promenaient au gré du vent comme autant d'îles flottantes, sur lesquelles s'étendaient et se chauffaient au soleil un no mbre infini de loups marins. Sur l'autre pointe, ils trouvèrent trois sauvages qui voulaient s'enfuir, les prenant pour des Iroquois ; cependant ils n'en avaient jamais vus, tellement s'étendait au loin la terreur qu'inspiraient la cruauté et le brigandage des Cinq Nations. Les Français continuèrent leur route, gardant à vue le vaisseau, qui alla mouiller devant le fort, à une portée de fusil.

Le soir, quand on supposa que les An glais s'étaient retirés dans les chambres du fort ou dans la cale du vaisseau, des éclaireurs canadiens allèrent à la découverte à travers les taillis épais des bois. A le ur retour, sur le rapport qu'ils firent, d'Iberville s'offrit pour enlever le navire. Il partit avec deux canots, montés par sept braves chasseurs ; leurs armes gisaient au fond des frêles embarcat ions, ils plongeaient leurs avirons à l'eau sans bruit, les commandements se donnaient tout bas. Le reste du détachement, le fusil chargé et le canon pointé du côté des Ang lais, se préparait à faire feu, en cas de résistance. Ils ne furent pas à cette peine, d'Iberville se hissa sur le til lac sans opposition. Les Canadiens,

comme des lions rugissants, se précipitè rent dans les cabines. Le capitaine d'un navire qui avait fait naufrage sur ces côtes l'automne précédent, réveillé en sursaut, saisit d'Iberville au collet ; le Canadien était d'une force et d'une prestesse peu communes, il lui asséna un coup de sabre sur la tête et l'étendit raide mort. Dans le premier moment de résistance, un matelot fut aussi tué. Les autres se rendirent à discrétion, et au nombre des prisonniers se trouva le Gouverneur général de la Baie d'Hudson.

Aussitôt le signal de l'attaque fut donné contre le fort, on y courut, la porte fut enfoncée à coups de bélier. Restait le bâtiment intérieur, où l'ennemi, s'il l'eût voulu, pouvait faire une belle résistance. "S'il y avait eu dix bons hommes, dit le Sieur de Catalogne, ils nous auraient battus, parce que, comme je l'ai dit, leurs maisons sont de pierres sur pierres. A celle-ci, il y avait quatre guérites pendantes et un dégré en rampe pour monter de plain pied, par conséquent le bélier était inutile." La mousqueterie canadienne ne cessait de tirer aux embrâsures et aux fenêtres, les deux canons étaient braqués contre la porte ; et les assiégés, surpris, atterrés, démoralisés, ne faisaient aucun mouvement. Une échelle conduisait sur le haut de la maison. Un soldat et un Canadien y montèrent, et, par un trou qu'ils pratiquèrent dans la couverture, ils lancèrent des grenades, dans une grande salle sur laquelle donnaient toutes les chambres, avec un effet épouvantable. Une dame, plus résolue que les hommes, croyant que le feu était à la maison, se hasarda à essayer d'ouvrir la porte. A la lueur d'un éclat de grenade, le commandant l'aperçut et lui cria : " Retirez-vous dans votre chambre, je vais faire moi-même cette besogne." En effet, passant à la course devant la fenêtre où les balles ne cessaient d'entrer, il vint ouvrir. D'Iberville, toujours le premier au danger, se précipita dans la redoute, accompagné de Catalogne et de plusieurs autres. D'un bond ils montent dans la grande salle, ils ne trouvent personne. Une voix plaintive partait d'un cabinet voisin, les Canadiens entrent ; avec leurs costumes de voyage, dans l'excitation de la bataille, à la lueur de la simple chandelle qui les éclaire, ils ont l'air de vrais bandits ; un cri déchirant les salue : c'est

la dame anglaise qui gît sur le plancher, en chemise, toute ensanglantée par l'effet d'un éclat de bombe. Elle demande, à grands cris, le docteur. " Le docteur, le docteur," répète par toute la maison le sieur de Catalogne. Le docteur se présente et demande quartier. Catalogne le conduit à la chambre de la dame, et il la rassure en lui disant qu'il allait mettre à sa porte une sentinelle qui empêcherait tout le monde d'y entrer, excepté les officiers. Les Français lui parurent un peu moins terribles, et elle remercia le jeune capitaine avec reconnaissance. Cependant le fort et toute sa garnison se trouvaient aux mains du chevalier de Troyes. " La scène étant finie, dit M. de Catalogne, et le jour étant venu, chacun courait à la pitance."

On amena à terre le Général Briguer (?) dont l'orgueil froissé ne pouvait supporter l'idée d'avoir été pris comme une souris dans une souricière, on le turlupina un peu, il y avait de quoi : un bâtiment de mer fait prisonnier par deux canots d'écorce ! " Rendez-moi, disait-il, mon vaisseau avec mes quatorze hommes, et je défie tout ce qu'il y a ici de Français de s'en emparer.—Vous feriez-mieux, lui dit-on, de radouber le brick qui a été abandonné dans le port, afin de passer avec votre monde en Angleterre." Des ouvriers anglais se mirent de suite à ce travail.

Les Canadiens se reposèrent quatre jours à Rupert. Ils firent sauter la redoute et abattirent la palissade. D'Iberville amarina sa prise, et fit voile à son bord pour le fort Monsonis. Les canots, sur la grande traverse, furent surpris par une brume si épaisse qu'ils ne pouvaient se voir à cent pieds de distance ; ils ne purent continuer leur route ensemble. Ils arrivèrent, les uns après quatre jours, les autres seulement après sept jours de navigation.

Le chevalier de Troyes se mit ensuite à la recherche du fort *Quiquetchouan*, dont il ignorait la situation ; on savait seulement qu'il était du côté occidental de la baie. Les Anglais l'appelaient aussi le fort Albany, et les Français, le fort Ste-Anne ; il était distant de quarante lieues de Monsonis. L'armée partit en canot ; après une traversée difficile de quatre jours, à travers les glaces, le long d'une côte très basse, où les battures courent deux ou trois

lieues au large, on découvrit le fort. Placé dans un pays marécageux, un quart de lieue en amont d'une petite rivière qui ne porte que des bateaux plats, derrière une île, il était défendu par quatre bastions, sur lesquels il n'y avait pas moins de quarante-trois pièces de canon en batterie, c'était le principal comptoir des Anglais dans la Baie.

Les Français assirent leur camp dans l'île. Ils déblayèrent un terrain, pour y établir une batterie de huit canons, lorsque le vaisseau serait arrivé ; ils furent surpris de trouver, à une certaine profondeur, le sol encore gelé. Les Anglais, qui voyaient exécuter tous ces préparatifs de siège, ne faisaient aucun mouvement pour s'y opposer. M. de Troyes envoya un tambour avec un interprète sommer le gouverneur d'avoir à rendre le Sieur Péré, qu'il avait fait prisonnier l'année précédente ; sinon il prendrait la place d'assaut. Le gouverneur répondit : " J'ai renvoyé le Sieur Péré en France par l'Angleterre ; et vous, vous avez tort de venir m'insulter, puisqu'il n'y a point de guerre entre nos deux couronnes."

La chose en resta là, en attendant les canons. Les vents retenaient toujours le vaisseau au large, les vivres allaient manquer, il n'y avait pas de chasse en cet endroit, que faire ? on tint conseil. Il fut résolu de prendre le fort, d'un coup de main, par escalade. On commençait à construire des échelles, lorsque, par bonheur, le vaisseau entra au port. Vite on décharge les canons ; le lendemain on les met en batterie, dès le soir on tire une décharge à laquelle répondent les assiégés.

Le 26, jour de la sainte Anne, on recommença la canonnade, et l'on démonta plusieurs pièces. A la fin, le canon français ne tonnait plus que de loin en loin, la provision de boulets diminuait beaucoup. On résolut d'en fondre avec du plomb ; " mais, remarque M. de Catalogne, il fallait observer la proportion du poids et du calibre ; pour cet effet, on fixa un moule dans le centre duquel on mettait de petits boulets de bois soutenus par le milieu par de petites chevilles, ce qui nous réussit." Vers midi, comme on laissait rafraîchir la batterie, les assiégés envoyèrent un canot, portant à son bord le ministre protestant ; il était chargé de sonder les intentions du commandant français. " Je veux absolument,

dit M. de Troyes, que la place me soit rendue.—Dans ce cas, répondit le ministre, veuillez conférer avec notre gouverneur et faire, pour le rencontrer sur la rivière, la moitié du chemin en canot." M. de Troyes consentit à la proposition. Le sort de Quitquetchouan fut décidé sur les eaux de la rivière Albany, comme autrefois fut pesé, entre Louis XIV et Philippe IV, l'équilibre des influences française et espagnole, dans l'île des *Faisans*, sur les eaux de la *Bidassoa*.

Les articles de la capitulation signés, M. d'Iberville alla prendre possession du fort ; et les Anglais en sortirent, le gouverneur, sa femme, son fils, le ministre, la servante, enfin tous les hommes. Le gouverneur, avec sa suite, fut transporté à Charleston ; les autres à Monsonis. Puis tous les prisonniers, faits dans les trois forts de la Baie, furent embarqués sur le brick trouvé dans la rivière Rupert, et renvoyés en Angleterre. Les Français se virent dédommagés de leurs travaux par un butin considérable, l'ennemi avait entassé dans le fort Ste-Anne pour environ cinquante mille écus de pelleteries. Il ne resta plus aux Anglais dans la Baie que le fort Bourbon, devenu plus tard le fort Nelson.

Le 10 août, après avoir mis bon ordre dans les forts, et les avoir laissés sous le commandement de d'Iberville, le chevalier de Troyes repartait pour Montréal. Pour toutes provisions de bouche, il n'avait que de l'orge germée, avec laquelle les Anglais faisaient de la bière. Afin de donner à ses soldats la chance de vivre de la chasse, il les fit avancer sans aucun ordre de marche, par petites bandes séparées. Les premiers arrivèrent en octobre, les derniers en novembre : la campagne avait duré huit mois. La conduite de M. de Troyes pendant cette expédition lui mérita, auprès de la Cour, de grands éloges.

Garneau, à l'occasion de ce coup de main hardi, fait une réflexion singulière, originale. " Lorsque, dit-il, la nouvelle de ces pertes arriva à Londres, le peuple cria contre le roi, auquel il attribuait tous les malheurs qui arrivaient à la nation. Le monarque qui a perdu la confiance de ses sujets est bien à plaindre. Jacques II, déjà si impopulaire, le devint encore plus par un événement que personne n'avait pu prévoir ; et l'expédition d'une poignée de Canadiens contre

quelques postes de traite à l'extrémité du monde, ébranla sur son trône un roi de la Grande-Bretagne!"

Je m'arrête ici, et cela, pour trois raisons. D'abord la nuit s'avance, et bientôt l'aurore fera pâlir les étoiles, *Et rediens fugat astra Phœbus.* Ensuite je n'en finirais pas, si j'entreprenais de rappeler toutes les luttes héroïques de nos annales militaires, toutes les courses aventureuses de nos hardis découvreurs, tous les dévouements apostoliques de nos pieux missionnaires, dont cette contrée a été le témoin solitaire, étonné et discret. Enfin, vous trouverez toute cette histoire, à partir de 1686, parfaitement racontée dans les pages de nos deux grands historiens, Garneau et Ferland ; mon dessein a été surtout de faire passer sous vos yeux ce qui jusqu'à aujourd'hui, sur les premières découvertes et les premiers établissements de la Baie, me paraissait être resté le plus enveloppé dans l'ombre.

Qu'il me suffise de dire que, de cette époque jusqu'au traité de Ryswick en 1698, la Baie ne cessa d'être le théâtre de guerres sanglantes ; plus d'un héros s'y illustra par des coups d'éclat légendaires ; les marines anglaise et française en firent le rendez-vous de leurs nombreux duels ; et les forts du littoral furent tour à tour pris et repris, à tel point que d'Iberville, écrivant un jour au roi, lui disait : " Sire, je suis las de conquérir la Baie d'Hudson. "

D'Iberville, le Jean Bart du Canada, s'est acquis dans ces parages une gloire dont le caractère participe à la nature mystérieuse des régions et des aurores boréales. Pendant dix ans, son vaisseau, toujours victorieux, a parcouru en tous sens ces mers sombres qu'éclaire un soleil avare de ses rayons, ces flots lourds et couverts, une grande partie de l'année, de glaces dont les masses immenses ressemblent à des montagnes ; il a longé ces côtes désertes et arides qui semblent augmenter l'horreur des naufrages et où règne un silence qui n'est interrompu que par les gémissements de la tempête. " Plus tard, comme dit notre historien national, il descendra vers des climats plus doux ; et ce marin qui a fait son apprentissage au milieu des glaces polaires, ira finir sa carrière sur les flots tièdes et limpides des Antilles, au milieu des côtes embaumées de la Louisiane ; il fondera

un empire sur des rivages où l'hiver et ses frimas sont inconnus, où la verdure et les fleurs sont presque éternelles."

Il a commis des hardiesses et des audaces que l'on croirait plutôt tirées des récits fabuleux des *Mille et une nuits*, que des pages véridiques de l'histoire. A celles que j'ai déjà rapportées, je n'en ajouterai qu'une, pour terminer. En 1697, trois vaisseaux anglais le *Hampshire*, le *Dehring* et l'*Hudson Bay* le surprirent, alors qu'il n'avait avec lui qu'un seul vaisseau. Quel parti prendre? La fuite était impossible, il fallait se battre ou se rendre. On vit se renouveler sur mer le désespoir, le combat et la victoire du jeune Horace. Sans plus hésiter, il lâche ses voiles au vent et fonce sur ses adversaires. Après trois heures et demie de lutte acharnée et de manœuvres habiles, d'Iberville redouble son feu, pointe ses canons si juste et tire une bordée si à propos, qu'enfin le *Hampshire*, ouvert de toutes parts, fait au plus sa longueur de chemin, et sombre. Tout périt, d'Iberville court droit à l'*Hudson Bay* qui amène aussitôt son pavillon. Le *Dehring* prit chasse et se déroba, par la force de ses voiles, au redoutable vainqueur. Cette belle victoire donna aux Français la Baie d'Hudson, dont la possession tranquille leur fut assurée par une des clauses du traité de Ryswick. Le traité d'Utrecht, en 1713, la fit passer pour toujours aux mains du Léopard Britannique.

Ce serait une œuvre utile, patriotique et nationale, que de faire connaître au public du Canada, dans tous ses détails, dans toute sa chevalerie et toute sa gloire, la vie du Canadien Pierre Lemoine, seigneur d'Iberville. Je souhaite qu'une plume plus habile que la mienne entreprenne cette noble tâche; sinon, il pourrait bien me prendre envie, un jour, de me lancer dans cette nouvelle aventure. C'est une idée comme une autre, laissons faire.

Petit poisson deviendra grand,
Pourvu que Dieu lui prête vie.

XIII

DE MOOSE A NO-MAN-LAND.

En vue de la terre promise.—Noms estropiés.—Champs de folle-avoine.—Mots sauvages francisés.— Deux Jonas.—Vagabondage.—Une course solide.—Les rivages de la Baie James.—Les marées.—Ennuis de la navigation.—Un nouveau genre de portage.—Crac.—Le maringouin jaune.—Les moustiques.—Les brûlots.—La prose du voyage.—Remèdes divers.—Précautions pour la nuit.—Une nuit sans sommeil.—Souvenirs du passé.—Les cieux racontent la gloire de Dieu.—Les sensations du tétanos.—Sur les silex.—Une tempête.—Un naufrage.—Souffrances des naufragés.—Une dernière étape.—Beau spectacle.—Désappointements.—Inquiétudes poignantes.—Discours du P. Nedelec.—La nuit porte conseil.—Prière et confiance.

NO-MAN-LAND, 10 JUILLET 1884.

Mon cher ami,

Nous voici arrêtés par le caprice des vents et (qui sait ?) peut-être des hommes, en vue de la terre promise, à trente milles d'Albany, sur une pointe sablonneuse, chauve d'arbres, longue, étroite, qui s'avance d'un mille à la marée haute et, à la marée basse, de six à sept lieues, tristes que nous sommes, pensifs, promenant notre regard inquiet sur la mer aux vagues écumeuses et aux flots retentissants.

No-man-Land me fait songer à Ulysse qui prit, pour échapper aux mains du géant Polyphème, le nom ingénieux de *Personne*, en grec *Outis*. Cependant le roi d'Ithaque, dans ses longs errements, n'a jamais conduit sur cette côte sa barque aventureuse. Ce n'est pas sous cette latitude que se trouvait la caverne du cyclope, que Virgile a si bien peint

dans un seul vers: *Monstrum horrendum, informe, ingens, cui lumen ademptum.* Ce nom vient tout simplement de la corruption du mot indien *Nomaninaning :* "là où il y a de la folle avoine." Nous sommes accoutumés, dans la province de Québec, d'entendre le gosier un peu trop énergique de nos frères les Anglo-saxons estropier les plus euphoniques de nos doux noms français: *Vaudraille, Longuegaille, Mounttreall,* pour Vaudreuil, Longueuil et Montréal. De leur côté nos bons habitants le leur rendent bien. Dans leur bouche harmonieuse, *ore rotundo,* Duncaster, Lake Kilkenny et Stanfold deviennent *Le Castor, Lac encarné* et *Sainte-Folle.* "Par pari refertur."

C'est plaisir de voir ces longues lisières de grève, ces longues pièces en folles-avoines, semées et entretenues par la main de la nature, ou plutôt de la Providence, hautes de quarante pouces, nouvellement épiées, qui balancent leurs grappes légères sous le souffle du vent, tout comme les moissons ondulantes de nos champs soigneusement cultivés. Quand elles seront mûres, les sauvages viendront faire leur récolte : ils sépareront le bon grain de la balle sous les coups de petites baguettes en bois, l'écraseront entre deux pierres, et de cette farine mêlée avec le son ils feront une pâte, une bouillie, enfin une *sagamité,* à leur goût tout à fait délicieuse. En attendant, les oiseaux du ciel y font festin. "Ils ne sèment point, dit Notre-Seigneur, ils n'amassent point dans des greniers, mais votre Père céleste les nourrit... Ne vous inquiétez donc point en disant: Que mangerons-nous et que boirons-nous ?... car votre Père sait que vous avez besoin de tout cela."

Je viens de dire *sagamité.* Savez-vous que ce mot, inconnu à l'Académie, mais très francisé au Canada, ainsi que la chose qu'il exprime, nous vient tout droit des Algonquins ? De plus, ils nous ont donné les termes si usités de *babiche,* du mot *bab,* lanière, diminutif *babish,* petite lanière ; de *micouenne,* du mot *Mikwam,* cuiller de bois ; et de *Sakakoua,* qu'on emploie pour désigner un bruit confus, un brouhaha. De leur côté, les Iroquois ont enrichi notre vocabulaire d'une onomatopée tout à fait expressive qui fait résonner à nos oreilles le beuglement de la grosse grenouille verte, *wawaron.*

Mais revenons à nos moutons, c'est-à-dire retournons à Moose.

Nous sommes au mardi matin, 8 de juillet. Le soleil, avec son grand disque d'or, sortait des ondes, et, glorieux comme un triomphateur sur son char, il s'élançait de sa course régulière et uniforme dans un ciel sans nuages, remplissant l'espace et nos cœurs d'allégresse, de lumière et d'espérance. L'équipage, paraît-il, était trop nombreux pour la capacité du navire; personne n'aurait voulu s'exposer aux dangers d'un naufrage, deux matelots, *Poadji* et *Long Andrew*, nouveaux Jonas, pour le salut des autres passagers, furent, non pas jetés à la mer, mais abandonnés sur le rivage; ils attendront à Moose notre retour. Pour remplacer leur travail, les Pères Paradis, Dozois et Gladu s'étendent sur l'aviron; ce sont de vieux rameurs qui ont plus d'une fois, pendant leurs jours de vacances, remonté leur barque écolière d'Ottawa au Désert, à 90 milles, sur la Gatineau. J'admirais leur dévoûment, je ne me sentais pas le courage de les imiter, j'en avais assez des portages: je continuai donc à faire le bourgeois en la compagnie du Père Nedelec et de Sa Grandeur.

Ça filait. Déjà nous avions laissé derrière nous les plages douloureuses de Hay Creek "où nous avions langui si longtemps;" déjà, nous échappant entre les îles, nous avions atteint l'embouchure de la rivière; la baie s'ouvrait devant nous large, longue, étendue, unie comme une glace, miroitant sous les tièdes rayons d'un soleil matinal, vaste, sans limites; bien loin, là-bas, tout à l'entour, le firmament bleu, comme une coupe d'azur renversée, fermait l'horizon. "Salut, ô mer d'un autre climat! En te voyant pour la première fois, mon esprit ne peut se défendre d'un certain saisissement. J'ai vu les flots qui battent les rivages de nos provinces maritimes; mais tes eaux glauques et glacées ont bien d'autres mystères, d'autres souvenirs sévères et sombres, d'autres tempêtes et d'autres épouvantements. Les courants qui te sillonnent, les énormes montagnes de glace que tu charries, nous viennent de ces retraites inaccessibles, qu'on nomme le Pôle. Merci, tu nous apportes sans doute le repos. Nous en avons donc fini avec les rapides et les bas-fonds. Tes

eaux profondes sauront partout faire flotter notre coquille en écorce. "

" *Pakwa! Pakwa!* " s'écrie Choum, " c'est plat, c'est plat! " On sonde de l'aviron, un pied et demi d'eau ; la mer baisse avec rapidité, encore quelques minutes et nous voilà échoués au beau milieu de l'océan. O dérision ! nous allons faire portage en pleine mer, tout comme sur les battures de la rivière Abbittibi. Pour soulager le bâtiment, un matelot, après avoir ôté ses bottes et ses chaussons, après avoir retroussé haut son pantalon, saute à l'eau ; allègement inutile, la charge est encore trop pesante. Un deuxième le suit, puis un troisième, puis un quatrième, et un cinquième, enfin tout le monde ; seul Monseigneur, qui pourtant voulait absolument faire comme les autres, obéissant en fin de compte à nos remontrances et à nos refus, reste sur son siège. Nous ignorions encore ce qui attendait Sa Grandeur dans un avenir bien rapproché ! Nous allions rangés sur deux lignes, à l'eau par dessus le genou, conduisant le canot de la main. errant à droite et à gauche, à la recherche d'un chenal. L'eau n'était pas chaude, les nerfs des jarrets se crispaient, de temps à autre une crampe nous mordait, cependant le marcher était assez bon sur un fond de sable ferme. Nous nous demandions en riant : " Semblable chose est-elle jamais arrivée ? Si nous interrogeons l'histoire, le cours des bizarreries humaines peut-il nous offrir un tel spectacle ? Jamais évêque a-t-il fait sa tournée épiscopale, ainsi traîné par ses prêtres et ses serviteurs, dans un aussi bizarre accoutrement, avec pareil cérémonial ? "

Après une demi-heure de *vagabondage*, nous avions atteint l'eau profonde. Le vent soufflait en poupe, nous hissâmes la voile dans toute sa hauteur. Pendant que Neptune (style classique païen) travaillait pour nous, nous séchâmes nos pieds endoloris en les exposant comme des torchons mouillés sur les barres du canot ; puis, par un bon déjeûner, nous comblâmes les vides de l'appétit, ce bain prolongé l'avait terriblement ouvert. Le gros thé rouge coulait comme le rhum de la Jamaïque sur la table de nos pères ; on venait de le faire bouillir, avec des rondins qu'on avait eu soin d'emporter au fond du canot, sur une batture qui montrait

sa tête et ses cailloux luisants au-dessus de la surface liquide. Le vent ne cessa de nous pousser jusqu'à cinq heures, sur une houle longue, roulante et régulière ; les avirons jouaient en même temps, nous fîmes une bonne journée, au moins soixante milles.

Les rivages, tout autour de la baie James, sont plats et marécageux ; ils paraissent être un envahissement graduel de la terre ferme sur le domaine des ondes. Sous l'action de la marée montante, deux ou trois cents pieds en avant de la grève, insensiblement s'amoncelle un banc de sable, de glaise ou de gravier ; il arrive un moment où la mer ne peut plus franchir le sommet de l'amas grossissant ; il devient alors la grève véritable, jusqu'à ce qu'un nouveau banc, passant par la même formation, se constitue à son tour la barrière où l'océan vient briser l'orgueil de ses flots. C'est comme au troisième jour de la création, les eaux se retirent petit à petit, et l'aride apparaît, *et apparet arida.* Les deux ou trois cents pieds de terrain, compris entre l'ancienne et la nouvelle grève, se trouvent convertis en un étang d'eau croupissante, où croissent de hautes herbes, où habitent en foule la gent marécageuse et le peuple des canards. Le dos de cheval s'élevant entre les deux marécages, se couvre d'un bois maigre, touffu et nain. Si vous pénétrez dans l'intérieur du pays, vous en trouvez, pour des milles et des milles, la surface ainsi ondulée en minuscules coteaux boisés, en des espèces de vagues solidifiées.

Sur les bords de la baie les eaux sont très peu profondes. Deux fois par jour, quand la mer baisse, les rivages se découvrent à une distance de dix, quinze et même vingt milles. *Miserabile visu !* l'œil s'étend à perte de vue sur un vaste désert de glaise ou de roc, plan, uniforme, où poussent en certains endroits, exubérantes, des algues et des herbes marines, mais en général où l'on n'aperçoit, ici et là, que les lignes irrégulières des chaînes de roches, ou bien dispersés au hasard des cailloux gris, noirs et blancs, comme un troupeau de moutons paissant dans un parc.

A raison de ce peu de profondeur des eaux, la navigation en canot d'écorce sur la baie James se trouve être très incertaine, très capricieuse, très ennuyeuse. Vous ne pouvez

serrer de trop près le rivage, vous n'aurez pas d'eau trois heures durant ; vous ne pouvez vous aventurer trop au large, si le vent s'élève vous ferez naufrage ; vous devez tâcher de suivre un juste milieu à deux et trois milles de terre, vous résignant à être arrêtés bien souvent par les battures, et à attendre, plus d'une fois sur le dos d'un rocher, que la marée veuille bien revenir vous remettre à flot.

Quand la nuit noire ou un vent contraire vous force à suspendre votre course et à aller chercher refuge sur la terre ferme, alors commence un nouveau genre de portage. Pour souper il vous faut apporter la batterie de cuisine, pour passer la nuit apporter vos lits et vos tentes ; de plus il serait imprudent de laisser dans le canot le reste du bagage, car au retour de la vague montante la frêle embarcation ainsi chargée, ballotée en tous sens, finirait par se briser ; même si vous jugez à propos de l'amarrer au large sur le lit desséché de la mer, un de vos hommes doit coucher dans les flancs du navire, afin de veiller sur son salut au moment du danger. Vous voilà donc parti, chargé comme un mulet, pour la terre hospitalière dont la lisière s'étend comme un cordon déroulé en zig-zag à la distance d'un demi-mille, d'un mille, de deux milles. Vous enfoncez dans la boue jusque par dessus le genou ; quand vous arrachez une jambe de ce mortier épais, l'autre du coup va au fond du bourbier ; c'est tout un travail, qui est loin d'être propre. Pas moyen de garder ses chaussures, les pieds vous deviendraient gros comme des bottes de foin. Un peu plus loin le terrain s'affermit, mais vous n'y gagnez guère, il est hérissé de petites pierres tranchantes, de coquillages brisés, autant vaudrait courir sur des morceaux de verre : nous allons sautillant, hésitant, clopin-clopant, comme sur des taillants de rasoir. Les sauvages qui ont la plante des pieds encornée s'avancent d'aplomb, sans faire grand cas de ces petites misères ; mais pour nous, gens de la civilisation, qui avons le talon, comme l'esprit, délicat, nous marchons en réalité sur la prunelle de l'œil. Il doit être intéressant de nous voir, à chaque pas, danser, et grimacer. Plus loin une mare de deux ou trois pieds de profondeur vous barre le chemin ; inutile d'entreprendre d'en faire le tour, vous dou-

bleriez, tripleriez votre route, et elle est déjà assez longue. Prenez votre volonté à deux mains et, *gendarme en avant*, élancez-vous à travers la flaque d'eau à la glace. Voilà pour débarquer. Lorsqu'il vous faudra rembarquer, vous devrez aller rejoindre votre canot au large, et refaire à rebours le même voyage, dans les mêmes conditions, avec les mêmes agréments. Quand on pense que, depuis trois jours, nous avons répété neuf fois cette pitoyable cérémonie ! et Dieu seul sait ce que l'avenir, sous ce rapport, nous garde dans son sac et ses secrets.

Mardi, à 5 heures, crac, le bateau est à sec. " Messieurs, jetez-vous sans façon dans la vase et tâchez, comme vous le pourrez, de gagner le rivage qui se trouve à vingt arpents." Ici il n'y a pas de grandeur qui tienne, pour partager la misère nous sommes tous sur un pied d'égalité. C'est un spectacle qui fait vraiment pitié, que de voir un évêque arracher ses bottes, attacher sa soutane autour de ses reins, relever ses pantalons, se charger les épaules d'un lourd paquet et s'élancer nu pieds, nu jambes, à travers la boue et les pierres. Mais, dans les passages difficiles de la vie, la bonne volonté est un puissant levier et la gaîté un bien grand remède. Riez, il n'y a plus de souffrances.

Les maringouins nous attendaient sur la grève. Leur nombre est légion. Ils voltigent en épais nuages, murmurant, bourdonnant, tourbillonnant autour de nous, enragés, le dard sorti, altérés de sang : vous vous croiriez la tête dans une ruche d'abeilles. La main n'a pas de repos, elle doit agiter, sans cesse ni relâche, un mouchoir ou un feuillage, pour défendre contre des attaques incessantes le menton et les joues menacés d'être dévorés. Vous frappez les ennemis d'un côté, vous en tuez un cent ; mille vous pressent de l'autre, violents, renaissants, indestructibles. Ils vous entrent dans les oreilles, dans les yeux, dans les narines, dans le cou, dans les poignets, ennemi acharné, insaisissable, infatigable, contre lequel tous vos efforts sont impuissants. Je ne m'étonne plus qu'un moucheron, après l'avoir harcelé en tous sens, ait couché sur le flanc le roi des animaux, un lion. Et si le bonhomme Lafontaine eût connu le maringouin jaune de la Baie, quelle peinture encore plus terrible

n'aurait-il pas imaginée ! le maringouin jaune est deux fois plus gros que notre maringouin noir, et il joue de la trompe deux fois plus fort. Et pourtant voyez ce que peut faire le premier :

Un avorton de mouche en cent lieux le harcelle ;
Tantôt pique l'échine, tantôt le museau,
Tantôt entre au fond du naseau.
La rage alors se trouve à son faîte montée.
L'invisible ennemi triomphe, et rit de voir,
Qu'il n'est griffe ni dent, en la bête irritée,
Qui de la mettre en sang ne fasse son devoir.
Le malheureux lion se déchire lui-même,
Fait résonner sa queue à l'entour de ses flancs,
Bat l'air qui n'en peut mais, et sa fureur extrême
Le fatigue, l'abat ; le voilà sur les dents.

Aux maringouins, ajoutez les petites mouches noires appelées *moustiques*, race impudente, importunante, que ni le mouchoir, ni le feuillage ne peut chasser ; elles vous aveuglent et vous ne pouvez vous en défendre ; elles se collent à votre peau comme des sangsues, et elles vous saignent sans que vous vous en aperceviez. Passez votre main sur votre chignon, derrière vos oreilles, et vous la retirerez toute couverte de sang.

Aux moustiques ajoutez les *brûlots*, engeance satanée, invisible, qui pénètre partout, passant à travers les habits et les couvertes, et dont la piqûre brûle comme un tison ardent. Les sauvages les appellent dans leur langue : "Les petites poussières." Un quelqu'un parmi nous a traduit le mot : "le diable réduit en poudre."

Sur les lacs, sur les rivières et sur la mer, vous êtes exempts des attaques de ces cannibales ailés ; la fraîcheur de l'eau, les rayons du soleil et le souffle du vent les tiennent à distance ; mais, du moment que vous mettez le pied à terre, soit pour un portage, soit pour le campement de la nuit, aussitôt sortant de leurs retraites dessous le feuillage ils fondent sur vous en bataillons, comme le lion rugissant dont parle saint Pierre, *quaerens quem devoret*. La forêt, avec ses retraites, ses montagnes, ses points de vue, ses cours d'eau, déborde de poésie : ces affreuses bestioles en sont la prose.

N'y a-t-il pas moyen de s'en préserver ? le seul remède efficace en toute circonstance que je connaisse, est l'huile de patience, et l'on sait que tous n'ont pas les moyens de s'en procurer. A son défaut, vous pouvez vous graisser la figure et les mains d'huile d'olive mêlée d'acide carbolique ; l'acide a une odeur tout à fait désagréable au nez délicat de ces anthropophages, et, pour une heure ou deux, tant qu'elle n'est pas évaporée, elle les tient à distance. Mais plusieurs préfèrent les inconvénients des mouches au désagrément du remède, gras et onctueux. Vous pouvez encore vous enfermer la tête dans un sac de gaze, ou vous enrouler autour de la figure une couple de verges de mousseline légère ; mais pour voyager à travers les branches, l'appendice n'est pas commode : gaze et mousseline ont souvent le sort de la chevelure d'Absalon.

Chaque soir, avant de nous retirer pour la nuit, nous chargeons les falbalas de la tente d'une bonne couche de sable, afin d'empêcher la moindre petite mouche de s'y introduire, en s'insinuant sur le sol à travers les herbes ; nous promenons à l'intérieur de la demeure des tisons fumants, et les nuages de fumée âcre ont pour effet de chasser dehors le gros de ces essaims de cousins, à la parenté et au voisinage desquels nous ne tenons guère ; nous fermons ensuite la toile de la porte, au moyen d'épingles, hermétiquement ; puis avec une chandelle nous donnons la chasse aux imprudents qui se sont laissés prendre prisonniers. Nous ne nous mettons sous la couverte que lorsque le dernier ennemi est tombé sur le carreau. Nous avons la paix pour le reste de la nuit, et c'est alors que la situation devient intéressante. Le lit est chaud, l'air est vif et frais. Les rameaux de sapin, de pin, de cèdre et d'épinette, les foins, les branches de rosiers, sur lesquels vous êtes étendus, après s'être fanés, exhalent leurs senteurs,répandent leurs parfums et marient leurs arômes : vous reposez doucement, respirant à l'aise, dans une atmosphère chargée d'encens résineux, couchés comme dans une fiole d'eau d'odeur, une vraie bouteille d'eau de Cologne.

Ce soir-là, calculant mal le retour de la marée, nous pensions pouvoir continuer notre route avant minuit ; en con-

séquence, nous dressâmes la tente à la hâte, sans prendre les précautions ordinaires. Les maringouins entrèrent avec nous dans le sanctuaire du sommeil, il nous fut impossible de clore l'œil de la nuit ; seul le Père Nédelec qui ne se dérange pas pour si peu, put ronfler tout le temps comme un moine. Je sortis à onze heures. Autour d'un feu qui tantôt allait s'éteignant, tantôt se ranimait comme un moribond sous les rafales du vent, dormaient nos hommes éparpillés çà et là, couchés sur le sol nu, enroulés dans leur couverte : vous auriez dit les sorcières de Macbeth goûtant le repos sur les bruyères dénudées, autour de la chaudière magique où elles avaient fait bouillir les médicaments maudits de leurs incantations. La lune est suspendue à mi-hauteur dans le ciel étoilé comme une lampe de vermeil, et, sous l'effet de ses pâles rayons, elle épand sur le cristal des ondes une longue traînée d'or et de rubis, scintillant, miroitant, chatoyant. Le flot montant clapote, se brise et se lamente sur les cailloux ; les feuilles bruissent et soupirent dans la forêt rabougrie ; entre les fourrés s'ouvrent des avenues ténébreuses, noires comme les gueules de la nuit ; tout à l'entour les objets ont revêtu une forme vague et indécise ; la solitude est enveloppée de grandiose, de terreur et de mystère.

Le souffle de la bise et les froidures de l'atmosphère m'avaient délivré de nos bourreaux ailés. Monseigneur vint me rejoindre, et nous passâmes le reste de la nuit à nous promener sur les sables de la grève, admirant la sauvage grandeur de cette scène nocturne, évoquant les légendes du passé. Je ne pouvais me défendre d'un frisson involontaire ; il me semblait que les ombres des vieilles tribus indiennes, des anciens missionnaires, des preux guerriers, d'Hudson, répondant à notre souvenir, allaient sortir de leurs sombres retraites et se dresser devant nous. Hudson, victime de l'ingratitude des siens, errant dans sa barque au gré des flots, abordant sur des rivages inhospitaliers, terminant une vie d'aventures sur quelque rocher désert enveloppé de brouillards et de solitude morne, génie incompris, ne serait-ce pas un sujet original et fécond, capable de tenter la verve d'un romancier de talent ? Cependant le " Robinson des Mers Polaires " est encore à attendre son De Foë.

L'aurore aux doigts de rose, comme parle Homère, ouvrit les portes de l'Orient. Le soleil se montra rouge, empourpré, brillant. Virgile aurait dit : " *Et jam prima novo spargebat lumine terras clara dies*, le jour était clair et la lumière nouvelle commençait à se répandre sur la terre. " David dit mieux : " Le soleil s'avance semblable à un époux sortant de sa chambre nuptiale, il s'élance dans l'espace comme un géant dans sa carrière ; il parcourt le ciel des extrémités de l'orient aux extrémités de l'occident, et il n'est personne qui échappe à sa chaleur. " Après les beautés mélancoliques d'une telle nuit, devant les splendeurs riantes d'un tel jour, d'elles-mêmes les paroles du psalmiste reviennent sur les lèvres : " *Cœli enarrant gloriam Dei*, les cieux racontent la gloire de Dieu et le firmament publie l'ouvrage de ses mains ; le jour l'annonce au jour, et la nuit le proclame à la nuit. "

Pour nous, piteusement, à 5 heures, chargeant notre bagage sur nos épaules, nous regagnâmes notre bâtiment léger, qui commençait à danser sur son ancre à vingt arpents au large. L'eau était froide, elle nous serrait la jambe en nœud coulant, elle nous coupait l'épiderme comme la lame acérée d'un scalpel. Celui qui serait curieux d'avoir une idée des sensations plus ou moins convulsives que nous avons ressenties, n'aurait qu'à descendre au fond de son puits et à y prendre un bain de pied ; il y a, dans ces contractions de nerfs et ces crispations de muscles, quelque chose du tétanos. Une fois installés dans le canot, nous achevâmes notre toilette commencée sur le rivage, en mettant avec peine et misère nos chaussons et nos bottes. Les pieds nous chauffaient comme des tisons brûlants, la peau en était rouge comme l'enveloppe crustacée d'un homard cuit. Ce n'est pas un petit exercice, croyez-moi, pour douze hommes en même temps, dans une écorce toujours vacillante, toujours remuante, que de chausser leurs souliers, sans déranger l'équilibre, sans déplacer le centre de gravité.

Quelques heures après : " Arrête. Une batture ! il est impossible de la franchir, impossible de la contourner ; il faut attendre que la marée l'ait recouverte. " Descendez sans cérémonie, selon la mode du pays, à l'eau jusqu'au jarret, et cette après-midi, par-dessus le marché, longeant les marges

inégales de la marée ascendante, vous ferez au moins deux milles dans la vase et sur la pointe des silex tranchants, pour permettre au canot de prendre la navigation deux heures plus tôt.

A 6 heures, nous arrêtons à *La Coque*, nom qu'a valu à cet endroit une quantité de petits coquillages et de petits limaçons, que l'action des eaux a acculés et entassés sur le rivage ; ils y forment des bancs épais qui se brisent et se froissent croustillants sous le talon de la botte. Quelle magnificence ! Y croissent en abondance les folles-avoines, les pois sauvages, les genévriers toujours verdoyants, les genêts, les fraises, les bluets, les graines et les baies de tout genre, de toute espèce. La grève est tendue d'un riche tapis nuancé de vert, de bleu, de rouge, de blanc et de cramoisi, un véritable arc-en-ciel de fleurs. Au-dessus de nos têtes, voltigent en nombre, montant et descendant, allant et venant, des canards babillards, des outardes au cri d'alarme, des goëlands au blanc plumage, des tourtes roucoulantes, des perdrix craintives, des oiseaux divers qui chantent, chacun à leur manière, leurs sentiments de surprise, d'effroi ou d'allégresse. Les pensionnaires de l'air semblent aimer à se réunir sur cette pointe si abondante en victuailles, ils y ont leur réfectoire ; et, par les soins de la toute bonne Providence, ils trouvent, sur le gazon, à toute heure du jour, table mise.

A quelques arpents sur la droite nous voyons la carène démâtée, brisée d'un vieux bateau, à demi enterré sous une couche de sable. " Ce sont, dit le Père Nédelec, les débris du naufrage qu'ont fait sur cette côte deux de nos pères.— Lesquels ?—Le Père Déléâge et le Père Pian.—En quelle année ?—En 1859.—Veuillez donc nous raconter par quel hasard est arrivé ce sinistre.

—Les Pères Déléâge et Pian avaient passé une partie de l'été à Albany, ils devaient y hiverner. Au mois de septembre, dans la saison que les sauvages y étaient réunis en grand nombre pour la chasse aux outardes, ils allèrent donner une mission à *Kepeskaw*, 75 milles au nord-ouest d'Albany, et à *Lawachi*, 25 milles plus loin. Ils s'en revenaient, à bord d'un *sloop*, heureux du succès de leur apostolat, ayant annoncé la bonne nouvelle à des infidèles qui n'avaient pas

encore entendu parler du nom de Jésus-Christ, et ayant administré à plus de trente nouveaux chrétiens le sacrement de la régénération. C'était le 10 octobre au soir, ils campèrent assez près de l'embouchure de la rivière Albany. Le 11 et le 12, les vents les retinrent à la côte. Le 13, une petite éclaircie s'étant faite à travers les nuages, ils s'embarquèrent ; mais presqu'aussitôt la mer blanchit, et un ouragan se déchaîna. Ils s'empressèrent de replier les voiles et de jeter l'ancre ; déjà quatre-vingt-trois brasses de chaîne étaient déroulées, lorsque tout à coup le capitaine s'écrie avec stupéfaction : " Mon Dieu, nous sommes perdus, la chaîne est cassée ! " Il est impossible de gagner terre. Le sloop, balotté en tous sens, devient le jouet des flots. Tout roule sur le tillac, les hommes se tiennent avec peine sur leurs pieds. Deux matelots, affaissés sous les langueurs du mal de mer, se déclarent incapables de travailler, les deux Pères les remplacent à la manœuvre. Il est cinq heures du soir, des ténèbres épaisses s'étendent sur les flots courroucés. On put enfin déployer un coin de la voile, le vaisseau alors fila assez d'aplomb. La nuit fut longue, ainsi passée entre la mort et la vie. Au jour, la neige tombait à gros flocons, et le brouillard, qui enveloppait la mer, était si dense qu'on ne voyait que les vagues écumantes, jaillissantes, qui battaient les flancs du bateau. Leur grande crainte était d'aller heurter à l'improviste les bancs de sable, qui obstruent l'embouchure de la rivière Moose. Vers onze heures, un rayon de soleil perça le rideau brumeux ; ce fut le salut, on arrivait à toute vitesse sur des brisants où, le petit navire se serait immanquablement mis en pièces. Le soleil prêta sa lumière assez longtemps pour qu'on prît le chenal étroit, et qu'on se retirât dans une anse sûre, à l'abri de la tempête. Le lendemain, dimanche, 14 octobre, on arriva à Moose, assez de bonne heure pour permettre aux Pères de dire, pour leur délivrance vraiment providentielle, une messe d'actions de grâces.

—Mais, Père, remarquai-je, vous avez oublié le naufrage ! —Laissez-moi finir. Ils partent le jour même pour retourner à Albany, et ils viennent coucher à l'embouchure de la rivière, à *High Bluff*. Le lundi, 15, ils font 60 milles et passent

la nuit à l'ancre, pas très loin d'ici. Le 16 au matin, deux pieds de neige couvraient le pont du bateau, le thermomètre était descendu à 15 degrés Rheaumur au-dessous de zéro, l'eau était devenue lourde et chargée de glaçons, impossible fut-il de faire avancer le bâtiment. Les deux Pères descendirent à terre ; le soir, la marée montante les empêcha de retourner au sloop; seul le père Pian avait emporté son lit, la nuit fut froide et rude. Le lendemain, 17, le bateau apparaît à plus d'un mille au large ; les Pères s'en approchent, il est échoué et à demi-brisé, l'équipage l'a abandonné. A la marée basse, ils le visitent ; il est entièrement vide, la mer a emporté tout le bagage. Ils se trouvaient à perdre du coup un lit complet, une soutane, une couverte en caoutchouc, un dictionnaire et une grammaire Otchippeway par Mgr Baraga, nombre de sermons algonquins, des travaux assez considérables qu'ils avaient faits eux-mêmes sur la langue du pays, et mille autres petites choses plus ou moins nécessaires. Tristes, désolés, résignés, les deux missionnaires tombèrent à genoux sur le lit desséché de la mer, et ils redirent la prière de Job : " Le Seigneur nous a tout donné, le Seigneur nous a tout ôté, que son saint nom soit béni."—Monsieur, reprit le P. Nédelec en se tournant de mon côté, êtes-vous content maintenant, le naufrage est fait. "

—Et qu'advint-il de ces pauvres Pères ? C'est pire que Hay Creek.—Trois jours durant, ils se promenèrent sur la glace qui commençait à prendre au rivage, pour voir si la mer ne vomirait pas quelques-unes de ces richesses, pour eux si précieuses, qu'elle avait englouties ; ils ne trouvèrent presque rien. Les provisions touchaient à leur fin, il fallait songer à partir. Ils se mirent donc en marche pour Albany, distance de 40 milles environ, ayant chacun un petit paquet sur le dos. Il serait impossible de décrire les souffrances qu'ils eurent à endurer dans la neige et sur les glaces, pendant les quatre jours et les quatre nuits qu'ils furent en route. Le deuxième jour, le P. Déléâge, affaibli, malade, succomba sous le poids de sa charge ; ayant rencontré un sauvage de Moose, il l'engagea pour porter son paquet une journée. Puis il reprit le bât, chancelant, titubant. Le soir du troisième jour, ils couchèrent à proximité de la hutte

d'un autre sauvage. Ils supplièrent ce brave homme de les accompagner, moyennant finances, jusqu'à Albany ; ce qu'il fit, portant le paquet du P. Déléâge, et une partie de celui du P. Pian. Le Père Déléâge ne pouvait poser le pied à terre sans éprouver d'atroces douleurs, ses jambes se refusaient à supporter la pesanteur de son corps ; il se traînait péniblement, s'appuyant des deux mains sur un bâton. De toutes ses fatigues, il contracta une maladie dont il souffrit une partie de l'hiver, et dont il ne s'est jamais complètement rétabli. Au moment que nous parlons, l'ancien missionnaire usé, vieilli avant le temps, s'éteint à l'Hôtel-Dieu d'Ottawa ; l'athlète arrive au terme de sa carrière, la couronne brille aux regards de sa foi. " *Euge, serve bone, intra in gaudium Domini tui.* "—Et quel fut le sort des autres passagers du sloop?—Ils arrivèrent à Albany quelque temps après les Pères, fatigués, harrassés, mais tous sains et saufs.—Merci, mon Père, ce récit est beau ; ces traverses sont dignes des Apôtres du Christ, elles rappellent les épreuves de saint Paul qui fit naufrage trois fois, et passa un jour et une nuit au fond de la mer. Dieu nous préserve d'être les héros d'une pareille aventure ! Pourtant nous sommes entre ses mains, comme dit le Roi prophète : " *in manibus tuis sortes meæ.*"

A 5 heures, ce matin, nous retroussons de nouveau nos pantalons et... " assez, assez," je vous entends me crier, " je suis ennuyé de vous voir toujours répéter le même exercice." Croyez, mon cher ami, que nous le sommes bien davantage. La nécessité est la mère de l'industrie : pour préserver la délicatesse de nos semelles charnues contre les déchirures des pierres, nous avons imaginé de marcher sur nos bas en laine, et quand les mailles en sont usées, quand le pied en est percé, nous marchons sur la jambe. A 7 heures, après une course de six milles, la marée baissante nous surprend à trente arpents de cette pointe-ci où nous nous rendons, (excusez-moi si je me répète une dernière fois), dans notre équipage ordinaire, pas épiscopal du tout.

Le vent souffle du nord-ouest, fort et régulier ; il ne peut nous être plus contraire. Nos tentes sont dressées sur le sable fin, le long d'une lisière de folles-avoines ; notre canot, à sec, couché sur le flanc, parle d'un long repos. L'air est frais et

tempéré, le ciel pur, le soleil brillant ; la mer moutonnant, déferlant, est splendide avec ses longues vagues, ses flots gonflés et ses colères qui viennent expirer à nos pieds. *Usque hùc venies et non procedes amplius.* Le spectacle est sublime. *Mirabiles elationes maris, mirabilis in altis Dominus.* Ce serait un temps superbe pour méditer doucement et fainéanter, si nous n'étions tourmentés de l'impatience d'arriver au terme du voyage. La jouissance a son siège au cœur ; si votre cœur n'a pas la tranquillité et le calme au dedans, c'est en vain que l'œil essaie de vous distraire en parcourant du regard les charmes des objets extérieurs, *le chagrin monte en croupe et galope avec lui.*

Nous avons cru, ô hommes ignorants de notre destinée, qu'une fois arrivés à la baie d'Hudson, tout, dans le voyage, irait comme sur des roulettes. C'est le contraire qui a lieu. Et dire que le Père Nédelec, qui aime à nous réserver des surprises, avait si bien réussi à nous embrouiller ses explications, que les désagréments de l'avenir étaient restés pour nous à l'état d'énigmes ! Ici, le voyageur est à la merci des vents, de la marée et des flots. Si le vent est bon, la mer est basse ; si la mer est haute, le vent est contraire ; si vent et marée vous sont amis, une batture vous arrête ; et pendant que vous la franchissez, *pede presto*, avec votre canot et votre bagage, l'eau s'en est enfuie ; et vous voilà sur l'aride, attendant les appoints d'une mer nouvelle.

Monseigneur est malade d'inquiétude. Il a perdu l'appétit ; malgré ses efforts pour cacher ses préoccupations, il paraît rêveur et pensif. Il a passé presque toute la journée à se promener sur le rivage, seul, méditant, récitant son office, disant son chapelet. Il interroge l'horizon, il interroge *Choum ; Choum* et l'horizon n'ont pas de réponses encourageantes. Les sauvages d'Albany, dans leur empressement de voir leur évêque, sont arrivés au poste douze jours avant le temps fixé ; nous sommes cinq jours en arrière. La rivière Albany est très peu poissonneuse, les lièvres sont rares dans le voisinage du fort, la famine s'est mise dans le camp. Deux canots que nous avons rencontrés, l'un hier, l'autre avant-hier, nous ont appris que les sauvages souffraient cruellement de la faim. Ils attendront jusqu'à samedi, dimanche

tout au plus, puis ils devront se disperser pour sauver leur vie et celle de leurs enfants. Monseigneur souffre à l'idée de pouvoir arriver trop tard, d'avoir dépensé tant de fatigues, de temps et d'argent, inutilement. Le but déterminant du voyage serait manqué ; il est assez facile de visiter Témiscamingue et même Abbitibi ; mais venir jusqu'à la Baie d'Hudson, c'est une course qui ne peut se répéter que rarement. Ces pauvres gens vont donc être cruellement désappointés dans leur attente, ils ne recevront pas le sacrement et les faveurs spéciales du Saint-Esprit ; ils ne connaîtront pas leur pasteur, et leur pasteur ne connaîtra pas cette partie de son troupeau. *Ego cognosco oves meas et cognoscunt me meæ.* " Laissez-moi partir, dit Sa Grandeur, donnez-moi un guide, et je vais me rendre à pied. J'en suis capable. " Et il supporte avec peine qu'on le contredise, et qu'on s'oppose à son projet.

" Ce serait la plus grande des imprudences, répond le Père Nédelec, pour vous, d'entreprendre à pied un pareil trajet. Inutile d'y songer : nous n'y consentirons jamais, ce serait donner les mains à un suicide. Il y a plus de trente milles d'ici à Albany, et la grève est couverte en grande partie de marécages spongieux où vous enfoncerez à mi-jambe. Vous aurez à traverser trois ou quatre petites rivières où vous aurez de l'eau jusqu'au cou. Pourrez-vous résister au nombre et à la fureur des maringouins ? Voyez nos hommes, lorsqu'ils reviennent de chercher leur provision d'eau douce au bord du bois, ils en sont littéralement couverts, de telle sorte qu'on ne voit pas de leurs habits seulement la grandeur de l'ongle. La nuit vous surprendra avant le terme de votre course ; tout au plus pouvez-vous emporter quelques livres de nourriture ; vous tomberez d'épuisement ; comment ferez-vous pour reposer sur le sol humide, avec vos habits mouillés, dévoré par les mouches, sans tente, sans couvertes ? L'important est que les sauvages soient avertis que vous êtes à leurs portes. Patientons jusqu'à demain ; de grand matin, si le vent n'est pas changé, je partirai moi-même ; je suis fait à ces fatigues. Je serai à Albany à temps pour les arrêter, je leur ferai donner au fort une ration quotidienne, qui leur permettra d'attendre à loisir votre arrivée et de profiter,

sans dérangement aucun, des exercices de la mission. Si M. Proulx, qui a déjà exécuté de semblables marches, veut me suivre, la carrière lui est ouverte. "

Le Père avait parlé avec sagesse, et tout le monde d'applaudir. Seulement, pour ce qui me regarde, je n'ai encore rien répondu ; j'attendrai à demain pour prendre une décision, la nuit porte conseil. Franchement, je crois bien que je choisirai de m'en aller en canot, un seul messager doit suffire pour porter une nouvelle ; que le Père se fasse accompagner par un de nos hommes aux pieds légers ; et pourquoi me jeter inutilement dans la misère et les marais ? Gardons nos forces pour des travaux et des dangers nécessaires.

Nous n'avons d'autre recours que la prière. Le vent ne paraît pas devoir fléchir, ni les flots s'apaiser, le ciel semble sourd à nos vœux. Peut-être, en ce moment, Jésus nous dit-il comme autrefois à ses disciples : " *Quid timidi estis, modicæ fidei.* Pourquoi avez-vous peur, hommes de peu de foi ? *Tunc surgens, imperavit ventis et mari, et facta est tranquillitas magna.* Alors, se levant, il commanda aux vents et à la mer, et il se fit un grand calme. " Sauvez-nous, Seigneur, voyez nos embarras ; parlez, nous savons que les vents et la mer vous obéissent. Ah ! si nous avions seulement gros comme un grain de sénevé de cette foi qui transporte les montagnes, nous saurions bien faire revenir le bon vent. Espérons, toutefois, ayons confiance. *Secundum fidem vestram fiat vobis.*

XIV

ARRIVÉE A ALBANY.

A la voile.—Aurore boréale.—Vers de Fiset.—Vue d'Albany.—La toilette.—Réception triomphale.—Joie des Sauvages.—La messe.—La manne.—Nos quartiers.

ALBANY, 11 JUILLET 1884.

Mon cher ami,

Nous avons prié si fort, nous avons frappé à coups si redoublés, nous avons demandé avec tant d'instance, qu'enfin nous avons trouvé la corde à revirer le vent. Une forte brise souffle en poupe. A minuit, aux lueurs d'un brasier que *le vent courbe et relève*, allant et venant en silence comme des ombres, nous plions les tentes, et nous chargeons le bagage. Avec tâtonnements, sondant de l'aviron, contournant un rocher, suivant une rangée de balises que *Choum* a eu la précaution de planter à mer basse, nous gagnons le large ; et là soulagés, en sécurité, nous ouvrons nos voiles à la brise et nos cœurs à l'espérance.

L'aurore boréale étale à nos regards charmés ses magnificences et ses magies. De trois côtés différents de l'horizon, formant un demi-cercle dont le rond-point regarde le septentrion, des jets de lumière, rouge vif, rouge sombre, rouge clair, jaune safran, émeraude pâle, s'élancent et s'étendent sur le ciel bleu comme la toile d'un immense rideau, dont les plis moëlleux, toujours agités, toujours mobiles, toujours inconstants, vont se réunir au sommet du zénith en une

couronne brillante, en une féerique coupole. Des frissons capricieux se jouent et courent dans les dessins de ces draperies diaphanes, de ces damas cramoisis et empourprés. Des vagues transparentes de flamme légère, aux formes indécises, s'élèvent et s'abaissent sous des souffles invisibles : vraies fantasmagories, jeux de spectres chimériques dans le monde des rêves. Nous ne pouvions nous lasser de voir, comme l'a si bien dit notre poète canadien, Fiset,

Courir ces météores,
Fantômes lumineux, esprits nés des éclairs,
Qui dansent dans la nue, étalant dans les airs,
Leurs manteaux de phosphores.
Parfois en se jouant, ils offrent à nos yeux
Des palais, des clochers, des dômes radieux,
Des forêts chancelantes,
Des flots d'hommes armés pressant leurs bataillons,
Des flottes s'engouffrant dans les vastes sillons
Des ondes écumantes.

Au soleil levant nous entrons dans la rivière Albany. A neuf milles de distance nous apercevons le fort, terme de notre course, depuis huit jours point de mire de nos vœux et de nos soupirs ; le cœur nous bat d'émotion, nos lèvres murmurent une prière, notre âme s'élève vers Dieu, reconnaissante. Albany est moins considérable que Moose, mais dans la solitude inhabitée et déserte, centre de vie et d'habitations humaines, elle n'en présente pas moins un spectacle qui réjouit. Au fur et à mesure que nous approchons, la résidence du bourgeois, les magasins, les maisons des employés, tous bâtiments passés à l'eau de chaux et éclatants de blancheur, l'église catholique avec son clocher brillant, l'église protestante avec sa flèche, les mais au haut desquels flottent les longs pavillons, la goëlette qui balance son grand mât chargé de cordages, tout cet ensemble paraît sortir de l'eau, pour nous saluer.

A six heures, nous arrêtons, dans un enfoncement isolé, derrière une pointe qui nous dérobe à la vue du Fort, pour faire notre toilette à l'hôtellerie du bon Dieu ; la table d'hôte est une verte prairie, encore toute trempée des pleurs de l'aurore ; la salle de bain est la grève, baignée par les eaux courantes ; la chambre est une retraite quelcon-

que derrière un hallier ; on éprouve du plaisir à se raser au grand air, devant une glace suspendue à une branche, ou bien, comme un faune, en se mirant dans le cristal de la rivière. Nous nous rembarquons farauds, le visage frais, l'âme refaite ; quelle différence entre la bonne humeur de ce matin et les inquiétudes d'hier au soir. Les jours se suivent et ne se ressemblent pas. Après la tempête vient le beau temps, après les nuages le soleil.

Le vent nous pousse ; nos hommes sérieux, fiers, le corps raide, voulant montrer aux amis de la baie ce qu'ils savent faire, rament en une cadence accélérée avec des bras d'acier ; *Choum* bat le temps dru ; avec un bruit sec et court, les avirons plongent à l'eau comme des palettes de plomb : le canot galope sur la houle légère. Nous faisons redire aux rivages les versets solennels du *Magnificat*, le cuivre sonore soutient les voix et fait vibrer les échos. Tout le peuple des Cris nous attend sur le bord d'une haute falaise, à douze arpents du débarcadère ; ils sont rangés sur deux lignes, curieux, étonnés, avides de voir leur évêque, le regard attaché sur ce canot attendu depuis si longtemps, grands, la tête digne, drapés comme des sénateurs romains majestueusement dans leurs guenilles. Ils nous saluent d'une décharge générale de tous leurs fusils. Cette poudre a coûté un repas à la tribu ; " mais n'importe, se sont-ils dit, jeûnons et sachons faire honneur au grand chef de la prière qui nous visite." Puis, hommes, femmes et enfants se mettent à courir pour nous suivre ; seuls les plus vigoureux peuvent tenir tête à nos rameurs, les autres viennent espacés sur la grève, plus ou moins loin, selon la force de leur jarret. L'émotion nous gagne. Les mots du cantique s'éteignent dans notre gosier, nous avons plutôt envie de pleurer que de chanter, le silence règne à bord et sur la rive, une larme furtive coule sur plus d'une joue.

Nous accostons au quai de pierre, où nous attend le bourgeois, M. Brougton. Pauvres gens, ils sont là pâles, exténués par la famine, fatigués d'une longue attente ; le respect les tient à distance, mais sur leur figure, généralement impassible, brille la joie, leur regard étincelle, ils sont heureux : le voici donc enfin ce père spirituel, ce premier pasteur qui

leur envoie leurs missionnaires, ce successeur des apôtres, ce représentant de Jésus-Christ, cet *aiamieganawabitch*, dont ils ont entendu parler si souvent et qu'ils n'ont jamais vu, qui vient les visiter de si loin et qu'ils sont venus eux-mêmes rencontrer de leurs rivières lointaines et des profondeurs de leurs forêts aux retraites insondables. *Benedictus qui venit in nomine Domini. Hosanna in excelsis !*

Il est 7½ heures. Monseigneur est à jeun, nous gagnons la chapelle, escortés d'une foule avide qui nous précède, qui nous suit, qui nous environne et nous presse. La messe est dite au milieu de cantiques chantés à pleins poumons par cette population enthousiasmée, pas une bouche qui reste muette, c'est enlevant.

Après la messe, selon les rites du pays, il fallut toucher la main à tout le monde en disant : *Koué, koué*, bonjour, bonjour ; personne ne manque à cette cérémonie, les mères y présentent leurs enfants à la mamelle. Une femme sur le retour de l'âge, s'arrête, appuyée sur un bâton, devant Sa Grandeur. " Gardien de la prière, dit-elle, voilà trois jours que je n'ai pas mangé, j'ai peine à me tenir sur mes jambes, pourtant je suis contente. J'ai voulu te voir, et je te vois. Maintenant, tu vas me permettre de m'en aller là où il y a du poisson et des lièvres, car je ne veux pas mourir.—Tu ne t'en iras pas, répondit Monseigneur, et tu ne mourras point. Je vais te nourrir, et non seulement toi, mais aussi toute ta nation." Et il donna à chaque chef de famille un ordre sur le fort, pour qu'on leur distribuât une ration journalière. Il faut voir l'allégresse générale. Ils vont donc pouvoir assister aux exercices de la mission sans inquiétudes pour le vivre, dans l'abondance de toutes choses. Y a-t-il sur la terre un homme aussi riche et aussi généreux que le gardien de la prière ! Pour eux comme pour les juifs, avec la grâce du ciel, leur arrive la graisse de la terre.

J'attendrai aux derniers jours de la mission, pour vous faire connaître ce que nous verrons et ce que nous avons déjà vu ici. Nous prenons nos repas au fort, où tout marche au son de la cloche, avec la régularité d'un séminaire ; il en est ainsi dans tous les postes de la compagnie. Seul Monseigneur a ses appartements chez le Bourgeois, je coucherai

dans la petite sacristie, et le Père Nédelec établira son lit de camp dans le sanctuaire, au pied de l'autel, où il ronflera toute la nuit sous le regard de Jésus. Les Pères Paradis, Dozois et Gladu ont dressé leur tente dans une prairie couverte d'un foin court, au bord de la rivière, sur le sommet d'une haute *écore ;* ils continueront de bivouaquer au grand air, ils ne seront pas les plus mal partagés. Le Bourgeois est un gentleman d'Angleterre, héritier d'une assez ample fortune ; sa femme est la fille du *Right Reverend Bishop Horden* de Moose ; tous deux reçoivent l'évêque catholique et le parti épiscopal, avec les convenances aisées et les égards respectueux de la grande hospitalité anglaise. Cette lettre n'est pas longue, profitez-en pour vous reposer ; car je suis à brasser mes papiers, et, je le prévois, demain ainsi qu'après-demain vous aurez des missives à vous faire bailler. En attendant, bonsoir, bonne nuit !

XV

LES PREMIÈRES MISSIONS DES PÈRES JÉSUITES DU COTÉ DE LA BAIE D'HUDSON.

Une histoire intéressante.—Le Père Vimont.—La relation de 1658.—Invitation des Kilistinons aux missionnaires.—Mgr Laval.—Les Pères Druillettes et Dablon.—Prémices de leur mission.—Difficultés de leur voyage.—Nékouba.—Réception enthousiaste.—La peur des Iroquois.—Avantages spirituels du voyage.—Un coup de la grâce.—Joie du missionnaire.—Le Père Allouez.—La Mission du St. Esprit.—Au Sault Ste-Marie.—Guérison d'un jeune Monsonic.—Conversion d'un jeune Kilistinon.—Projets de découverte.—Expédition organisée par M. Talon.—Le Père Albanel hiverne au lac St-Jean.—A la hauteur des terres.—Discours du Père Albanel à Sesibahoura.—Réponse du chef sauvage.—Le prodige de Tolbiac.—Au lac Mistassini.—Belles campagnes.—Le lac Némiskau.—Douceurs du climat.—La zone fertile.—Arrivée à la Baie.—Réception cordiale de la part de Kiaskou.—Discours du Père.—St. Patrice et son peuple.—Objections et réponses.—Triomphe de la persévérance.—Baptême de Kiaskou.—Raisons du départ.—Le départ.—A Minahigouskat.—De retour au lac St-Jean.—A Chegoutimik.—Succès de l'évangile.—Fidélité des renseignements.—La rivière Rupert.—Les grèves au baissant.—Zèle ignoré.

ALBANY, 12 JUILLET 1884.

Mon cher ami,

Après nous avoir suivis jusque dans cette mission lointaine, vous aimeriez peut-être à connaître les travaux et les efforts des anciens missionnaires, dans ces parages ? Il n'y a pas à le nier, c'est une histoire qui a bien son intérêt.

M'aidant des recherches que j'ai faites avant mon départ, consultant mes notes, j'essaierai de l'ébaucher, d'en tracer les grandes lignes, d'en rapporter les faits principaux ; le peu de temps que j'ai à ma disposition, ne me permet pas d'entreprendre davantage.

Le Père Vimont est le premier à ma connaissance qui ait parlé des peuples de cette contrée. Dans sa relation de 1640, énumérant les nouvelles nations sauvages chez lesquelles on espérait pouvoir porter bientôt le flambeau de la foi, il dit : " Les Nipisiriniens ont au nord les Timiscimi, les Outimagami, les Ouachegami, Mitchitamou, les Outurbi, les *Kiristinons* qui habitent sur les rives de la mer Nord du où les Nipisiriniens vont en marchandise. " Les sauvages de la baie ont d'abord porté le nom de *Kiristinons* ou de *Kilistinons*, qui s'est ensuite transformé en celui de *Cristinaux*, et finalement en celui de *Cris*, qui les désigne aujourd'hui.

Il en est question dans les Relations de 1641, 1642, 1656, 1658 et 1660. Celle de 1658 décrit les six routes par lesquelles on peut se rendre à la baie des Kilistinons ; les trois plus faciles sont celles du Saguenay, du Saint-Maurice et de l'Ottawa. Puis elle continue : " Les Kilistinons composent quatre peuples. Les premiers se nomment les Kilistinons *Alimibegouek ;* les seconds, les Kilistinons de la baie *Ataouabouscatouek ;* les troisièmes, les Kilistinons des Nipisiriniens, parce que ces derniers ont découvert leur pays où ils vont en traite. Ils ne sont qu'environ six cents hommes, c'est-à-dire deux mille âmes, qui ne sont pas beaucoup sédentaires. Leur naturel est fort accostable. Les quatrièmes se nomment Kilistinons *Nisibourounik.* "

En 1660, les Kilistinons faisaient inviter les Pères Jésuites, par un chef chrétien du lac Supérieur, " à aller voir dès le printemps prochain leurs neuf bourgades, où ils trouveront des hommes d'un naturel doux et facile, aussi bien que les Atekamègues et les Montagnais, avec lesquels ils ont l'humeur et le langage communs. " Les Pères Druillettes et Dablon répondirent à l'invitation. Jusque là les missionnaires, occupés à l'évangélisation des Montagnais, des Hurons, des Iroquois et des Algonquins de l'Ottawa, n'avaient pu, comme ils l'auraient désiré, rompre les barrières qui les sé-

paraient de ces nations septentrionales. Si des particuliers d'entre ces peuples avaient reçu quelque teinture de la foi en visitant les missions du Saguenay ou des grands lacs, ils ne pouvaient être que de rares exceptions ; et l'on peut dire que tous ou presque tous les Kilistinons étaient encore plongés dans les ombres de la mort.

Monseigneur Laval, évêque de Pétrée et vicaire-apostolique de la Nouvelle-France, dont le zèle, après avoir traversé les mers, pénétrait jusqu'au plus profond des forêts, fut l'instigateur de cette mission nouvelle et difficile ; il en jeta les premiers fondements par ses libéralités, et il voulut qu'elle portât le nom de Saint-François-Xavier, " afin, comme dit la Relation, que le grand apôtre des Indes Orientales le fût aussi des Occidentales. "

Il devait se tenir, dans le cours de l'été de 1661, comme tous les étés, du reste, au lac *Nekouba*, à la hauteur des terres, au nord-ouest du lac Saint-Jean, au nord de Montréal et d'Ottawa, une grande foire à laquelle les sauvages de Tadoussac et de Québec étaient invités. L'occasion était belle. Les Pères Gabriel Druillettes et Claude Dablon partirent de Québec au mois de mai, avec la plupart des sauvages des environs. L'un devait hiverner dans le pays, l'autre revenir pour rendre compte de ces lointaines découvertes et prendre les moyens de faire réussir la mission. Les deux Pères quittèrent Tadoussac le premier de juin, en la compagnie de quarante canots ; le 6, ils étaient à *Chegoutimis*, " lieu remarquable pour être le terme de la belle navigation et le commencement des portages. " Le lendemain, ils campèrent sur les bords du lac Saint-Jean, où les sauvages prirent sept à huit jours de repos. Le 19, ils se préparaient à remonter la rivière qui devait les faire entrer dans un pays inconnu jusque-là aux Français, lorsque Dieu voulut bien, par une admirable disposition de sa providence, leur donner les prémices de la moisson spirituelle qu'ils allaient récolter dans un champ nouveau.

Ils rencontrèrent des sauvages étrangers, originaires des forêts avoisinant la baie d'Hudson, dont les uns avaient hiverné à Québec, et les autres avaient erré parmi les bois et les lacs de ces endroits. Huit d'entre eux se trouvèrent assez

instruits, pour recevoir le baptême, et, pauvres brebis errantes, entrer dans le bercail de l'Eglise. Le premier baptisé reçut le nom de saint François-Xavier, patron de la mission, le second celui de saint Ignace. C'étaient deux frères de dix à douze ans qui connaissaient parfaitement leur catéchisme ; et comme ils avaient coutume de réciter, dans leur cabane, matin et soir, tout ce qu'ils savaient de prières, ils finirent par toucher, grâce à leur piété, le cœur de leur mère ; elle demanda le baptême et le reçut avec ses enfants. Le saint sacrifice de la messe fut célébré, en actions de grâces, sur le sable du rivage, dans une petite chapelle champêtre qu'on y avait dressée. " Je m'imagine, remarque le Père Druillettes, que les anges du ciel avaient les yeux collés sur ce spectacle, et qu'ils prenaient plus de plaisir à voir ces saintes cérémonies, pratiquées tout simplement dans une église de feuilles et dans un sanctuaire d'écorce, que celles qui se font avec tant de pompe sous le marbre et sous le porphyre de ces grandes basiliques de l'Europe. "

Continuant leur route, les missionnaires entrent alors pour tout de bon dans les terres de Satan. Après avoir remonté bien des sauts impétueux, des chutes qui causent plus de frayeur que de plaisir à ceux qui les voient, et fait soixante-quatre portages ; après avoir été retardés dans leur route par les accidents et la maladie, et avoir passé plusieurs nuits sous l'abri des grands arbres où le repos que l'on prend, toutefois, est plus doux que sous les lambris d'or et d'azur ; après avoir traversé bien des lacs, puis cherché dans les bois bien des rivières, pour tomber dans d'autres lacs et d'autres rivières, enfin le 29 juin, ils arrivent à *Nekouba*, au Nord-Ouest quart d'ouest du lac Saint-Jean, distant, d'après leurs calculs, de quatre-vingts lieues de Tadoussac.

Nekouba n'offre rien d'attrayant. Le sol y est sec, aride et sablonneux ; les montagnes n'y sont couvertes que de rochers ou de petites touffes d'arbres qui ne trouvent point dans les crevasses où ils naissent, assez d'humidité pour grossir. Les orignaux et les autres bêtes sauvages y sont rares, parce qu'ils ne rencontrent pas facilement où loger ; les oiseaux eux-mêmes semblent s'être retirés de ces solitudes mornes. Pour comble de malheur, lors du voyage des Pères,

des incendies ravageaient les forêts circonvoisines et obscurcissaient les airs de nuages de fumée. Ce qui n'empêche pas que Nekouba, situé aux sources de l'Ottawa, de la Gatineau, de la Lièvre, du Saint-Maurice, et de la Chamouchouane, était un lieu célèbre, à cause de la foire annuelle qui s'y tenait, et à laquelle tous les sauvages des alentours se rendaient pour les échanges de leur petit commerce.

Une soixantaine de sauvages étaient déjà arrivés. Ils reçurent les Pères avec un accueil des plus enthousiastes. D'abord ils firent retentir le rivage de chants et de cris d'allégresse ; ensuite un orateur, qui portait la parole au nom de tous, se plaça sur une souche au bord de l'eau, et de là, comme s'il eût été dans une tribune aux harangues, il fit son compliment accompagné de forces gesticulations, jusqu'à ce que le bruit des fusils, dans une décharge générale, couvrît sa voix et fît la péroraison de son discours. Ce petit tonnerre ayant cessé, les chants redoublèrent, et l'on exécuta une danse où les vieillards et les enfants sautaient et gambadaient pêle-mêle en une cadence parfaite. Cependant, les sauvages de Tadoussac, qui étaient encore en canot, répondaient de leur côté ; ils se piquaient de montrer qui chanterait le mieux, au moins qui crierait le plus fort. Ce fut un vrai divertissement pour les Pères, ils mirent pied à terre avec joie, après des saluts redoublés de part et d'autre.

Cette année la foire manqua par la cruauté et les ravages des Iroquois. Ce petit Turc de la Nouvelle-France qui arrêtait de tous côtés la diffusion de l'évangile, venait de détruire une peuplade voisine, la nation des Ecureux. La terreur s'était répandue jusque chez les peuples de la baie, ils n'osaient sortir de leurs retraites. Les sauvages qui conduisaient les Pères, sous le coup de la crainte, refusèrent d'aller plus loin ; à leur grand regret, les deux missionnaires durent rebrousser chemin. Cependant leur voyage, outre les connaissances qu'il leur donna sur les hommes et les choses de ce pays, fut loin d'être inutile, même au point de vue religieux.

Ils eurent le bonheur de prêcher la bonne nouvelle aux représentants de huit ou dix nations qui n'avaient jamais vu de Français, ni entendu parler de Dieu ; ils baptisèrent

plusieurs enfants, et aussi plusieurs adultes déjà à demi instruits ; ils réconcilièrent à Dieu, par le sacrement de pénitence, bon nombre de chrétiens qui, ayant été baptisés autrefois à Tadoussac ou au lac Saint-Jean, soupiraient depuis longtemps après la rencontre de leurs pasteurs. Enfin cette pauvre petite église vagabonde se trouva, par le passage des Pères, fortement encouragée à persévérer dans la foi.

Voulez-vous avoir un exemple frappant de la miséricorde divine ? Un jeune homme, qui avait été autrefois catéchumène et qui menait une vie tout à fait innocente, n'attendait plus que la mort, ayant une jambe pourrie et dévorée par la gangrène. Il passa l'hiver en cet état, tout seul dans les forêts, sans autre compagnie que sa femme et ses petits enfants. Il ne cessait de demander à Dieu la visite de quelque Père, et, par un instinct tout divin, il se promettait d'en voir un sous peu de temps, quoique jamais il n'en fût venu dans ces quartiers. Dieu lui donna le courage et les forces de se traîner jusqu'à Nekouba, certainement il n'avait pas lieu de s'attendre d'y rencontrer l'objet de ses désirs. Comme il avait déjà été disciple du Saint-Esprit, il fut aisé de le rendre assez savant pour participer à nos adorables mystères. Il fut donc baptisé avec sa famille. Ravi de son bonheur, il s'en retourna chez lui, c'est-à-dire dans les bois, pour y continuer et perfectionner, dans la pratique du christianisme, la vie pure qu'il avait menée jusqu'alors.

" Ces coups de la Providence, remarque le Père Druillettes après avoir rapporté le fait que je viens de raconter, ne payent-ils pas avec usure des peines qu'on prend d'aller si loin à la conquête des âmes ? Un seul entretien des choses célestes qu'on aura avec un pauvre sauvage au coin d'un bois ou sur le penchant de quelque rocher, une âme gagnée à Dieu, un enfant baptisé, un barbare à vos pieds qui pleure des péchés de plusieurs années, quoique ce soit souvent des péchés d'innocence, donnent plus de joie que n'ont donné d'ennui toutes les peines d'un long et pénible voyage. Quand on n'aurait que cette consolation d'honorer Dieu par le saint sacrifice de la messe, en des terres où sa divine Majesté n'avait été louée que par le chant des oiseaux, et par le bruit des rapides, qui portent sa voix avec leurs torrents et qui la

font retentir au milieu de leurs tourbillons d'eau, certes on s'en tiendrait trop récompensé ; et il faut y avoir passé pour concevoir le contentement qu'il y a de voir Jésus-Christ dominer, pour la première fois, sur un autel enrichi d'écorces et sous les plus frêles accidents de la nature, de le voir adoré dans des pays où le démon a régné de tout temps avec un empire absolu."

Du lac Saint-Jean, d'un seul trait, transportons-nous au lac Supérieur ; car le zèle des Jésuites embrassait la largeur du continent. En 1665, le Père Allouez fondait au sud du lac Tracy ou Supérieur, presque en arrivant à son extrémité occidentale, à *Chagouamigong*, une mission importante, qu'il baptisait du nom de *Saint-Esprit*, au milieu de vingt nations diverses que la peur des Iroquois avait refoulées dans ces cantons lointains.

Dès 1667, les Kilistinons visitaient la mission nouvelle. Ils étaient alors, comme ils le sont encore aujourd'hui, bons, dociles, errants, n'ayant point de demeure fixe, point de champs cultivés, point de villages, ne vivant que de chasse et d'un peu d'avoine qu'ils allaient ramasser dans les lieux marécageux. Ils adoraient le soleil, lui offrant de bien singuliers sacrifices : ils attachaient un chien en haut d'une perche et le laissaient ainsi suspendu jusqu'à ce qu'il fût corrompu entièrement. L'astre du jour était censé humer les parfums qui s'exhalaient de cette chair en putréfaction. Jamais ils n'avaient entendu parler de Dieu ; la nouveauté de la foi et la docilité de leur esprit les rendaient très attentifs aux instructions du missionnaire, ils lui promirent de ne plus rendre leurs hommages qu'au Créateur du soleil et du monde. Plusieurs même demandèrent le baptême, mais il leur fut différé à raison de la vie errante et vagabonde qu'ils menaient ; seule une petite fille nouvellement née eut le bonheur de recevoir, cette année-là, le sacrement de la régénération. Ils invitèrent la Robe noire à les suivre dans leurs bois ; mais le Père ne pouvait se donner tout aux uns, en privant les autres, plus nombreux, plus rapprochés et non moins bien disposés, du bienfait de son ministère. " J'espère, dit-il, que cette mission produira quelque jour des fruits correspondants aux travaux qu'on entreprendra, quand

nos Pères iront hiverner avec eux, comme ils font à Québec avec les sauvages de Tadoussac."

Les Kilistinons continuèrent de fréquenter, dans les intérêts de leur petit commerce, la mission du Saint-Esprit ainsi que celle du Sault Sainte-Marie. Dans l'automne de 1669, le Père Vimont en rencontra deux cents canots qui venaient d'acheter, à Chagouamigong, des marchandises et du blé. Dans sa relation de 1670, il dit que ces sauvages, chassés de leur pays par la famine, se rendaient au Sault de temps en temps pour y jouir de l'abondance du poisson.

Dans ces rapports fréquents avec les ministres de l'Evangile, quelques-uns parvinrent aux lumières et à la pratique de la foi. En 1671, un jeune *Monsounic*, c'est-à-dire un des sauvages habitant les rivages de la rivière Moose, tomba malade des fièvres, à la mission Sainte-Marie, il était à la dernière extrémité. Le Père fut le voir et l'instruisit. Presqu'aussitôt ses parents l'embarquèrent pour leur pays ; sur la route il se trouva guéri soudain, et il protestait qu'il devait sa guérison à la prière que le Père lui avait enseignée.

Cette même année, un autre jeune Kilistinon, venant de Montréal, s'était arrêté en face de la mission du Sault, malade de la jaunisse, moribond ; il n'avait pas mangé depuis trois jours, et déjà il était sans mouvement, comme s'il eût été mort. Les jongleurs s'étaient employés à sa guérison avec toutes leurs superstitions diaboliques, mais inutilement. Le Père va le visiter dans l'après-midi, l'instruit, le fait prier, et lui fait promettre de recevoir le baptême. Cette promesse n'est pas plus tôt formulée qu'il se sent mieux ; dès le lendemain il passe la rivière et vient à la chapelle répandre devant Dieu ses remerciements pour le rétablissement de sa santé ; puis il s'embarque pour continuer son voyage, fort et vigoureux. Les autres Kilistinons, à la nouvelle de cette guérison subite, vont en foule à l'église et pressent les Pères de les instruire. Ils leur présentent leurs enfants pour qu'ils les baptisent. Quand ces derniers se plaignaient en leurs maladies, " ne pleurez pas, leur disaient-ils, ne pleurez pas, le baptême va vous guérir."

Dès l'année 1670, le Père Vimont se proposait d'entreprendre sous peu un voyage vers la baie d'Hudson, pour

deux raisons principales : " La première, dit-il, pour voir de quelle façon nous pourrons travailler à la conversion de ces peuples ; la seconde, pour reconnaître enfin cette mer du Nord, dont on a tant parlé et qui n'a point encore été trouvée par terre." Mais ce projet resta sans exécution. Bientôt les découvertes de Joliet et de Marquette allaient ouvrir de ce côté, au zèle et aux courses des missionnaires, les régions immenses et les peuples nombreux du Mississipi. On devait atteindre la Baie par un autre chemin, et l'honneur d'y conduire le premier son canot aventureux était réservé à un autre Jésuite, au Père Albanel.

M. Talon, le plus actif et le plus intelligent des intendants qu'eut la Nouvelle-France, était anxieux de prendre connaissance de la mer du Nord, de sa situation par rapport aux établissements français, de la distance qui la séparait de Québec et des ressources qu'elle pouvait offrir aux revenus de son gouvernement. Il résolut de ne rien omettre de ce qui serait en son pouvoir pour hâter cette découverte ; et comme il savait que l'intention de Sa Majesté était que tous les peuples du Canada fussent instruits dans le christianisme, il demanda au Supérieur des Jésuites quelqu'un de ses Pères, qui pût ouvrir le chemin à ses envoyés laïques, vers cette Baie, en même temps qu'il y porterait les bonnes nouvelles de l'Evangile. On jeta les yeux sur le P. Charles Albanel, ancien missionnaire à Tadoussac, parce que pendant longtemps il avait pratiqué les sauvages de ces cantons, qui seuls pouvaient être des guides sûrs à travers tant de routes inexplorées. M. Talon lui adjoignit M. de Saint-Simon avec un autre Français, et il les fournit généreusement de tout ce qui était nécessaire pour la réussite d'une aussi importante entreprise.

Nos voyageurs partirent de Tadoussac le 21 août 1671, et le 7 septembre ils étaient à l'extrémité nord-ouest du lac Saint-Jean. Là des sauvages Attikamègues leur apprirent que deux vaisseaux anglais avaient mouillé dans la Baie durant le cours de l'été ; et, comme preuve de leur dire, ils montraient une hache et du tabac qu'on avait obtenus de ces commerçants étrangers en échange de pelleteries. Dans cette conjoncture, le P. Albanel et M. de Saint-Simon crurent

prudent d'envoyer à Québec pour demander auprès du gouverneur, de l'évêque et de l'intendant, des lettres patentes, des passeports et des instructions ; leur messager ne fut de retour que le 10 octobre. La saison se trouvait trop avancée pour pouvoir se rendre à la mer avant les glaces ; ils résolurent d'hiverner en ce lieu, où il y avait abondance de castor et de porc-épic. Ce temps, toutefois, ne fut pas perdu pour le ministère du missionnaire. Il catéchisa nombre de sauvages que la chasse amenait dans les environs ; parmi ces ouailles d'occasion il eut même des habitants de ce pays qu'il allait reconnaître et évangéliser, des *Mistassirinins*. Il administra les sacrements de pénitence et d'eucharistie à ceux qui étaient déjà chrétiens, et il conféra le baptême à vingt-neuf nouveaux néophytes, tant adultes que jeunes enfants. L'œuvre de Dieu dans les âmes n'était pas oisive.

Ils reprirent leur voyage le premier de juin 1672, à travers rapides, saults et portages. Le 10, ils étaient à Palistaskau, à la hauteur des terres. Le 13, ils rencontrèrent *Sesibahoura*, grand chef de cette contrée qui, dans un but de lucre, laissait percer l'intention de les arrêter. Il était accompagné d'un grand nombre des siens, parés de colliers, de ceintures et de bracelets de porcelaine, bariolés de tatouages. Le Père les fit saluer de dix coups de fusil, et dès le même soir il leur parla, selon la mode du pays, par deux riches présents.

" Sesibahoura, dit-il, ce n'est pas pour acheter le passage de cette rivière et de ton lac que je te veux régaler de deux présents. Le Français ayant délivré tout ce pays des incursions des Iroquois vos ennemis, mérite bien qu'on lui fasse un droit d'aller et de venir avec toute liberté sur cette terre qu'il a conquise par ses armes. De plus Dieu, que vous reconnaissez pour être le maître de toutes choses, me donne le droit de passer librement partout.

" Ce premier présent est une natte pour couvrir les fosses de vos morts qui ont été tués par l'Iroquois ; à vous qui avez échappé à leurs feux, il vous dit que vous vivrez à l'avenir. Onontio a ôté des mains du cruel la hache de guerre ; votre pays était mort, il l'a fait revivre ; il a arraché les arbres et les rochers qui barraient vos rivières. Pêchez, chassez et tra-

fiquez partout, sans crainte d'être découverts de vos ennemis, ni par le bruit de vos armes, ni par l'odeur du tabac, ni par la fumée de vos campements : la paix est générale.

" Ce deuxième présent vous dit que l'Iroquois prie Dieu, depuis que le Français lui a donné de l'esprit. Onontio prétend que vous l'imitiez, puisqu'il vous a rendu la liberté. J'aime Dieu, vous dit-il, et je ne veux point avoir de parents ni d'alliés qui reconnaissent le démon pour leur maître. Mon amitié ne doit pas être seulement en ce monde, je veux qu'elle soit de durée en l'autre et qu'elle subsiste jusque dans le ciel.

" Et pour cela, quittez le dessein d'avoir commerce avec les Européens qui traitent vers la mer du Nord, ils ne prient point Dieu comme il faut ; et reprenez votre ancien chemin du lac Saint-Jean, où vous trouverez toujours quelque robe noire pour vous instruire et vous baptiser."

Ce soir-là ce fut festin en l'honneur des Français ; à la brune tombante, pour mieux témoigner des transports de leur joie, les sauvages se livrèrent à une danse publique, où se mêlaient les voix des danseurs et les roulements du tambour, la nuit se passa en réjouissances. Le lendemain, le capitaine, à la suite d'un grand repas, prit la parole et dit :

" C'est aujourd'hui, mon père, que le soleil luit pour nous, et que, nous favorisant de ta douce présence, tu nous fais le plus beau jour que le pays ait vu ; jamais nos pères ni nos grands pères n'ont eu tant de bonheur. Que nous sommes heureux d'être nés en ce temps, pour jouir des biens que tu nous fais ! Le Français nous oblige bien fort en nous donnant la paix, il nous fait revivre ; mais il nous oblige bien plus en nous voulant faire chrétiens : grâce à lui, après notre mort nous éviterons les peines éternelles. Mon Père, tu t'arrêteras ici pour nous instruire et nous baptiser tous ; à ton retour tu diras à Onontio que nous prions tous Dieu, et que nous avons écouté sa parole."

La fermeté du Père en avait imposé aux sauvages, sa bonté les gagna. Grande fut sa joie de les voir en aussi bonnes dispositions pour la foi. " Je baptiserai ici vos enfants, leur dit-il, parce qu'il vous serait trop incommode de

les porter au lac Saint-Jean ; quant à vous, qui êtes capables de voyager, vous étant rendus à la mission du lac pour votre trafic, vous m'y attendrez ; et là, après vous avoir instruits, je satisferai volontiers l'ardeur de vos pieux désirs." Les sauvages applaudirent. C'était le prodige de Tolbiac répété, un chef avec tout son peuple demandait à entrer dans le giron de l'Eglise ; et le missionnaire, nouveau Rémi, passa le jour suivant à leur parler des choses du ciel.

Le 16, après avoir appelé les bénédictions d'en Haut sur le reste de leur course, les voyageurs se remirent en route. Ils entrèrent le 18 dans le grand lac *Mistassini*. Ce mot veut dire *grosses pierres ;* ce lac en effet est rempli de rochers d'une grosseur prodigieuse, de là son nom. " Il est si grand, dit la Relation, qu'il faut vingt jours de beau temps pour en faire le tour. Il renferme quantité de belles îles, du gibier et du poisson de toute espèce ; les orignaux, les ours, les caribous, le porc-épic et les castors y sont en abondance."

Les jours suivants furent rudes. Le 23 et le 24, ils traversèrent un pays qui n'était pas si montagneux, l'air y était plus doux. " Les campagnes, continue le Père Albanel, sont belles et y produiraient beaucoup et seraient capables de nourrir de grands peuples, si on les faisait valoir. Ce pays, le plus beau de toute notre route, a continué jusqu'à *Nemiskau*, où nous arrivâmes le 25 sur le midi.

" Nemiskau est un grand lac de dix journées de circuit, entouré de hautes montagnes, depuis le sud jusqu'au nord, formant un demi-cercle ; on voit, à l'embouchure de la grande rivière qui s'étend de l'est au nord-ouest, de vastes plaines qui règnent même au-dessous des montagnes qui font le demi-rond ; et toutes ces campagnes sont entrecoupées si agréablement d'eau, qu'il semble à la vue que ce soient autant de rivières, qui forment un si grand nombre d'îles qu'il est difficile de les pouvoir compter. On voit toutes ces îles tellement marquées de pistes d'orignaux, de castors, de cerfs, de porcs-épics qu'il semble qu'elles soient le lieu de leur demeure. Il se décharge dans ce lac cinq grandes rivières, qui font que le poisson y est si abondant, qu'il constituait autrefois la principale nourriture d'une

grande nation sauvage qui habitait ces rivages, il n'y a encore que huit ou dix ans. Mais l'Iroquois l'a dispersée."

Plus loin, le Père ajoute : " Ceux-là se sont trompés, qui ont cru que ce climat était inhabitable, soit à raison des grands froids, des glaces et des neiges, soit par le défaut de bois propice à bâtir ou à se chauffer. Ils n'ont pas vu ces vastes et épaisses forêts, ces belles plaines et ces grandes prairies qui bordent les rivières en divers endroits, couvertes de toute sorte d'herbages propres à nourrir du bétail ; je puis vous assurer qu'au quinzième jour de juin, il y avait des roses sauvages aussi belles et aussi odoriférantes qu'à Québec, la saison même m'y paraît plus avancée, l'air fort doux et agréable. Il n'y avait point de nuit quand j'y étais, le crépuscule n'était point encore fini au couchant quand l'aube du jour paraissait au levant du soleil." C'est là en vérité la description d'un petit éden.

Les explorateurs enthousiastes, qui aujourd'hui pensent découvrir pour la première fois les ressources de l'ancienne terre de Rupert, ne se doutent pas qu'ils ne font que répéter dans leurs récits ce qu'ont dit avant eux, il y a deux siècles, ces Jésuites si modestes et si savants. Ces belles terres, situées entre les lacs Mistassini et Nemiskau, correspondent parfaitement à cette région superbe que nous avons traversée du lac Abbitibi à Clay Falls ; il y aurait donc, par delà la hauteur des terres, mais à une certaine distance de la baie, s'étendant de l'est à l'ouest, une zône fertile et tout à fait habitable, débouché providentiel pour nos gens quand la vallée de l'Ottawa sera remplie. *Crescite et multiplicamini, Canadenses !* Canadiens, croissez, et multipliez-vous, l'espace ne vous manque pas dans votre beau pays.

Le 28 juin au matin, les trois voyageurs français étaient arrivés à six lieues de la mer. Ils rencontrèrent à gauche, dans un petit ruisseau, un bateau de douze tonneaux environ, avec tous ses agrès, portant voile latine et pavillon de la Grande-Bretagne ; à une portée de fusil du rivage se trouvaient deux maisons désertes, et, un peu plus loin, le lieu d'un campement indien ; là, Anglais et sauvages avaient passé l'hiver. Quelques heures plus tard ils arrivèrent à la baie à marée basse, et ils durent gagner la grève, comme

nous l'avons fait plus d'une fois, " dans les vases jusqu'au ventre. Tout ce soir, ajoute le Père, nous nous arrêtâmes-là, nous divertissant à considérer la mer que nous avions tant recherchée, et cette si fameuse Baie de Hudson."

Les sauvages étaient cabanés à vingt lieues plus loin, à *Miscoutenagachit*. Le premier de juillet à 6 heures du matin, les voyageurs, après bien des hésitations de la part de leur guide, se mirent enfin en route pour aller les trouver. Du plus loin que les sauvages les virent approcher, ils sortirent de leurs cabanes et se rendirent sur la côte. Le capitaine s'écriait à pleine tête pour les complimenter : la Robe noire nous vient visiter, la Robe noire nous vient visiter ! Soudain une bande de jeunes gens se détache de la foule et s'élance à l'eau jusqu'à la ceinture. Les uns portent les Français à terre sur leur dos, les autres enlèvent le bagage, les autres s'attellent au canot. Le chef, qui a nom *Kiaskou*, c'est-à-dire *Mauve*, prend le Père par la main, le conduit à son logis et le fait asseoir avec ses deux compagnons à ses côtés. Le Père alors tira de son sac un beau calumet et trois brasses de tabac, il les donna à son hôte pour pétuner lui-même, et régaler sa jeunesse. Kiaskou ne se sentait plus de joie. Cependant les femmes avaient dressé une cabane pour les nouveaux arrivés : dès qu'ils y furent installés, le capitaine leur fit préparer un grand festin, chacun apportant à l'envi ce qu'il avait de meilleur. Tous les sauvages vinrent les visiter, les uns après les autres, avec curiosité et admiration ; les femmes menaient par la main leurs petits enfants pour leur montrer une Robe noire, ils n'en n'avaient jamais vu.

Pourtant, malgré tous les beaux dehors de ces civilités extraordinaires, le Père découvrit que ces braves gens, attribuant son voyage à un but de trafic, entretenaient dans leur esprit un certain ombrage à son endroit. Il tenait à les convaincre du parfait désintéressement de sa visite ; en conséquence, il fit assembler les capitaines et tous les principaux de la tribu, et, après leur avoir expliqué, par un premier présent, qu'ils devaient à Onontio le bienfait de la paix actuelle, il ajouta : " Ce n'est pas l'attrait du commerce qui m'amène ici. Si j'ai souffert la fatigue d'un aussi long voyage au travers de tant de hasards, ce n'est point pour autre motif que

celui de vous éclairer des lumières de la foi, vous enseigner le chemin du ciel et vous rendre très heureux après cette vie. Ce sont mes pensées, et ce sont aussi les pensées des Français qui m'ont envoyé ici pour vous dire que la raison principale, pour laquelle ils vous ont procuré la paix avec l'Iroquois, c'est pour vous obliger à prier Dieu tout de bon ; votre conversion au christianisme doit être la reconnaissance de ce grand bien. C'est le second présent."

Il n'appartient qu'à Dieu de toucher les cœurs, mais il le fait quand il le veut, et comme il le veut. Ces présents et ces paroles eurent un tel effet sur l'esprit de ces pauvres sauvages qu'ils prirent sur-le-champ, par le mouvement sans doute du Saint-Esprit, la résolution de se faire tous instruire et d'embrasser la foi. C'était le peuple de la vieille Irlande qui recevait sans résistance, avec enthousiasme, les prédications de Patrice. Le plus ardent était le vieux chef. " Je ne te laisserai pas partir, disait-il au missionnaire, que tu ne m'aies baptisé." Le Père, pour l'affermir dans ses bonnes résolutions, prenait plaisir à disputer avec lui et à lui poser de nombreuses objections.

" Vous êtes si chancelants, vous êtes si peu fermes dans la croyance d'un Esprit Souverain qui a tout fait et qui gouverne tout, qu'au moindre danger de la vie, qu'au premier revers dans vos affaires, vous aurez recours à l'Esprit malin, et vous retomberez dans vos anciennes coutumes. Je le crains fort, ô grand chef, ce généreux dessein qui t'anime maintenant à prier, à la moindre disgrâce qui viendra fondre sur toi, comme un beau feu au moindre vent, s'éteindra et s'en ira en fumée."

" Cela serait bon, répondait-il, si j'étais un enfant ; tu aurais sujet de craindre que je ne fusse pas ferme dans ma résolution. Celui qui me donne ces sentiments maintenant, saura me les conserver à l'avenir ; et s'il a été assez puissant pour allumer en moi le feu de ce bon dessein, il ne l'éteindra pas ; et à part lui, qui peut l'éteindre, puisque lui seul fait tout et gouverne tout ? "

—"Attends, lui dit le Père, à une autre fois ; je suis pressé de songer à mon retour, je n'ai pas le temps de t'instruire à fond. L'année prochaine, ou moi, ou quelqu'autre, nous re-

viendrons, nous demeurerons ici longtemps et nous vous enseignerons tout ce qu'il faut croire, faire et éviter pour aller au ciel."

—" Oui, répondit-il, mais qui t'a assuré que tu seras en vie l'année prochaine ? celui qui partira pour venir ici y arrivera-t-il ? qui t'a dit qu'on me trouvera moi-même encore vivant ? je suis déjà vieux et malade depuis deux lunes : si je meurs sans baptême, veux-tu que je sois brûlé dans l'enfer ? je dirai à Celui qui a tout fait : Je voulais être baptisé et prier tout de bon, mais le Père n'a pas voulu m'accorder cette grâce."

Ce brave homme disait tout cela d'un si bon cœur qu'il tirait les larmes des yeux. Il ne cessait de demander le baptême, il retint le missionnaire trois jours, faisant naître différents incidents pour l'arrêter. Le trois de juillet au soir, le Père lui dit : " C'est le bout, je dois partir au retour du soleil.—Quoi ! tu partiras, et je ne suis pas baptisé !—Sois content, demain matin, avant mon départ, je te baptiserai.—Voilà qui est bien, fit-il joyeux, je te crois, car tu n'es pas menteur."

Ce même soir, Kiaskou parla au Père Albanel, le considérant cette fois non en son caractère d'interprète du Grand-Esprit, mais en sa qualité de député officiel d'Onontio. " Comme tu as tant épuisé de forces pour venir, dit-il, comme tu veux faire grande diligence pour te rendre au plus tôt, et que les chemins sont très pénibles, ce serait achever de ruiner la santé qui te reste, que de t'aller charger de beaucoup de paquets. Pourtant, comment te renvoyer sans présents ? ce sont nos paroles. On dirait à Québec que je n'ai point de bouche et que je suis un enfant qui ne sait pas parler. Prends ces loutres légères, elles diront aux Français de là-bas que j'ai voulu ménager tes forces ; et, pour leur témoigner l'estime que j'ai fait de leurs riches présents, ma jeunesse portera ma parole et mon remerciement l'année prochaine au lac Saint-Jean. Adieu donc, et va-t-en quand tu voudras."

Le lendemain, le vent contraire retint le Père tout le jour à la côte. Il put baptiser son néophyte avec toutes les cérémonies de l'Eglise, sans précipitation, à loisir. Le nouveau chrétien était transformé dans ses sentiments. Il fit assem-

bler tout son monde, et, comme transporté d'une secrète impression du ciel, il leur dit : " Mes neveux, vous connaissez tous mon bonheur, je suis chrétien. Je prie Dieu maintenant ; une forte pensée d'éviter les peines éternelles et de jouir un jour des délices du ciel, m'a touché. Je ne suis plus ce que j'ai été autrefois, je désavoue le mal que j'ai fait, j'aime de tout mon cœur Celui qui a tout créé, c'est en lui seul que je veux croire, c'est en lui seul que je veux espérer. Voilà ce que je dis, que chacun pense pour soi."

Il anima ce discours d'un air si plein de l'esprit de Dieu, il l'accompagna de tant de dévotion que ses gens en furent émus. Si le Père eût pu se rendre à leurs désirs, il serait resté avec eux assez longtemps pour les instruire et les baptiser tous. Mais il dut précipiter son retour. Le sauvage qui lui servait de guide ne voulait pas rester plus longtemps, il disait qu'il était en peine de sa petite fille âgée de quatre mois qu'il avait laissée au lac Saint-Jean ; il ne s'était rendu qu'à contre-cœur jusqu'à Miskoutenagachit, enfin il menaçait de partir seul. Ceux qui en ont fait, comme nous, l'expérience, savent fort bien qu'on ne commande pas un sauvage comme un blanc, la raison ne peut rien chez lui contre ses impressions du moment.

Le 5, le Père, la tristesse dans l'âme, fit ses adieux à cette bonne population, lui disant au revoir à bientôt. Plusieurs sauvages versaient des larmes, ils accompagnèrent les Français jusqu'au rivage, et les suivirent des yeux aussi longtemps qu'ils purent distinguer le canot qui s'éloignait.

Le 18, ayant franchi et le lac Nemiskau, et le lac Mistassini, et la hauteur des terres, les voyageurs arrivèrent à une rivière appelée *Minahigouskat* où les attendaient deux cents sauvages. Ils écoutèrent la prédication évangélique avec tant de satisfaction qu'ils se déclarèrent publiquement pour la prière et promirent de se rendre au lac Saint-Jean le printemps suivant, afin d'y être instruits. Le troupeau de Jésus-Christ s'accrut de trente-trois petits agneaux dans la personne de trente-trois petits enfants que les parents apportèrent à l'envi au baptême.

Le 23, leur canot rentrait sur les eaux du lac Saint-Jean, après un voyage de cinquante-trois jours. Le Père fut agréa-

blement surpris de trouver là, l'attendant, cette première bande de Mistasirinins qu'il avait rencontrée en allant, et à qui il avait différé le baptême, soit pour éprouver leur résolution, soit pour leur donner l'occasion de s'instruire davantage ; fidèles à leur promesse, ils étaient arrivés au rendez-vous depuis un mois. Le missionnaire passa cinq jours à les catéchiser, après quoi il put admettre trente adultes aux ablutions de la fontaine régénératrice. De plus, ces nouveaux chrétiens lui promirent de passer l'hiver au lac pour se mieux établir dans le christianisme, au contact des anciens dans la foi, dont l'exemple devait les former à la pratique et aux mœurs de notre sainte religion. Ce fut là, dit-il, la plus belle récompense des peines qu'il avait eu à souffrir dans ce long voyage.

Le premier d'août, nos trois Français, avec leurs six sauvages, mettaient pied à terre à Chegoutimik, où M. de Saint-Denis, capitaine de Tadoussac, les attendait pour les embarquer sur son vaisseau et les amener à Québec. Le premier voyage par terre à la grande Baie du Nord (du moins dont on ait la relation en détail), était enfin heureusement terminé, et c'était la religion qui l'avait fait réussir en poussant de ce côté les premières missions régulières.

Les succès qu'y obtint le Saint Evangile, étaient surprenants : ces peuples montraient les meilleures dispositions, ils couraient au devant du baptême et désiraient ardemment s'assujettir au joug de la foi ; tous les chefs principaux étaient gagnés à la cause de Dieu ; le nombre des baptisés se montait à deux cents. "Que ne peut-on espérer, dit le Père, après de si beaux commencements ? particulièrement si on considère le désir ardent que tous ces peuples m'ont témoigné d'être instruits, la difficulté qu'ils ont eue à me laisser partir et les instances qu'ils m'ont faites de nous aller établir au plus tôt dans leur pays."

Ce qui frappe en lisant cette relation, c'est la justesse des renseignements, que le pieux et savant jésuite avait pu se procurer dans un voyage aussi rapide à travers des pays nouveaux. D'après lui, telles étaient les nations sauvages qui habitaient sur les bords de la baie : à l'ouest les Kilistinons proprement dits, au sud les *Mataoukirinouek* et les *Mousonik*,

à l'est les *Pitohiboutounibuek* et les *Koukonikonésionek*. "A trois journées dans la profondeur de la baie, ajouta-t-il, est une rivière que quelques sauvages appellent *Kitchesipiou* (la grande rivière) et quelques autres la rivière des orignaux *Mousousipiou*, sur laquelle il y a beaucoup de nations." C'est ni plus ni moins la rivière Moose sur laquelle nous a fait déboucher l'Abbitibi, et dont les eaux nous ont ensuite conduits jusqu'à la mer.

Du lac Mistassini à la mer, il suivit le cours de la rivière qui porte aujourd'hui le nom de *Rupert ;* elle s'appelait alors *Nemiskausipiou*. "Elle est fort belle, dit-il; elle est large presque d'une demi-lieue en divers endroits, mais elle n'est pas bien profonde : elle vient du sud-est et s'étend au nord-ouest environ quatre-vingts lieues ; elle est fort rapide et entrecoupée de dix-huit saults. Tous ces portages sont longs et difficiles, il y en a deux ou trois d'environ trois lieues ; les autres sont d'une lieue, de deux, de deux et demie."

Il fut frappé, comme nous, de l'immense étendue qu'ont les grèves de la Baie au baissant. "Il n'est pas croyable combien loin la mer se retire lors de la marée basse ; tout ce grand espace, qui pour la plupart n'est que vase et que rochers, demeure presque tout à sec, de sorte que la rivière qui s'étend sur cette vase et qui s'y perd, n'a pas pour lors assez d'eau pour porter les canots." Oui, nous en savons quelque chose.

La nuit noire commence à s'étendre sur la terre et sur mon papier, je m'arrête ici pour aujourd'hui. A demain la continuation de l'histoire des travaux apostoliques des soldats de Saint Ignace dans ces régions reculées. Qui connaît ces dévouements obscurs ? que d'héroïsme enseveli dans les secrets de ces solitudes ! Pour un grand nombre ces pages seraient toute une révélation ; et que d'autres actions de zèle, d'autres entreprises évangéliques qui ne seront révélées qu'au grand jour des récompenses ! En général on connaît assez bien les labeurs et les martyres des missions Montagnaises, Huronnes, Iroquoises et Outaouaises ; mais on ignore les fatigues et les sueurs qui ont été répandues dans ces forêts difficiles et discrètes : zèle d'autant plus méritoire qu'il

n'a eu que Dieu pour témoin. *Quam speciosi pedes evangelizantium pacem, evangelizantium bona !* Qu'ils sont beaux les pieds de ceux qui annoncent l'évangile de la paix, qui annoncent la bonne nouvelle des biens éternels. *Vale.*

XVI

LES PÈRES DALMAS, SYLVIE ET MAREST A LA BAIE D'HUDSON.

Le Père Dalmas au fort Ste-Anne.—Triste hivernement.—Guillory tue le chirurgien.—Il découvre son crime au Père.—Le Père le console.—Il tue le Père.—Dans les fers.—Capture du fort par les Anglais.—Le Père Sylvie retourne à la Baie.— *Uno avulso non deficit alter.*—Le Père Marest, aumônier de d'Iberville.—La fête de l'Assomption à bord.—Piété des Canadiens.—Au détroit d'Hudson.—La fête de la Nativité de la sainte Vierge.—Calme inquiétant.—Recours à sainte Anne.—Vœu à Ste. Anne.—Arrivée au fort Nelson.—Baptême d'un Iroquois.—Les rivières Bourbon et Ste Thérèse.—Nouveau vœu à Ste Anne.—Danger que court le vaisseau la " Salamandre."—Le Père descend au rivage.—Mort de M. de Châteauguay.—Danger que court le " Poli."—Courage moral de d'Iberville.—Oeuvre de Titans.—Préparatifs du siège.—Baptême de deux enfants.—Un dur apprentissage.—Voyage de la Salamandre au Poli.—Une journée bien employée.—Une triste nuit.—Le siège du fort.—La capitulation.—*Te Deum.*—Tentative infructueuse de traverser la rivière Bourbon.—Traversée hardie.—Mort et enterrement de M. de Tilly.—Le Père s'égare dans la forêt.—Longs jours de froid et de glace.—Conversion et mort d'un sauvage.—Travaux du Père en Kilistineau.—Kriqs et Assiniboëls.—Sauvages des bords de la baie.—Paroles héroïques.—Tribus plus septentrionales.—Pays marécageux.—Chances d'agriculture.—L'hiver et la poudrerie.—Abondance du gibier.—Départ de M. d'Iberville.—Pris et prisonniers.—Résultat de la mission du Père Marest.

ALBANY, 13 JUILLET 1884.

Mon cher ami,

Quand les Français eurent commencé à faire, par la mer, le commerce des pelleteries, à l'embouchure des rivières qui se jettent dans la baie d'Hudson, les dangers de cette péril-

leuse navigation et les fréquentes maladies qui les assaillaient pendant leur hivernement, les engagèrent, non sans raison, à ne point entreprendre ces excursions lointaines, sans avoir avec eux un aumônier. C'est en cette qualité que, dans l'été 1691, s'embarqua le P. Dalmas, natif de Tours, d'après les uns, et d'après les autres, de Quimper-Corentin. Il passa l'hiver dans ce petit poste de traite, bâti en 1677 par Desgroseilliers et Radisson, que les Français appelaient Sainte-Anne, et les Anglais Albany ; il se trouvait situé, en remontant la rivière, sur la rive droite, à une demi-lieue du Fort actuel de l'honorable Compagnie. Dans cet isolement complet, le Père partageait son temps entre les secours de son ministère qu'il donnait aux Français laissés en garnison, et, afin de se mettre en état d'annoncer la bonne nouvelle aux peuplades couchées dans les ombres de la mort, l'étude de la langue sauvage.

Le vaisseau, qui devait leur apporter des vivres dans le cours de l'été de 1692, ne put se rendre à destination, repoussé qu'il fut par la violence des vents. Les pauvres hivernants, abandonnés à leurs seules ressources, périrent pour la plupart, soit de maladies, soit des suites de la famine, les uns après les autres. A la fin, ils se virent réduits à huit seulement.

Un beau jour de l'hiver, cinq d'entre eux partirent, sur les neiges, pour aller chasser dans les bois ; il ne resta au Fort que le Père Dalmas, le chirurgien, et un taillandier du nom de Guillory. Depuis longtemps cet armurier ne vivait pas en bons termes avec le chirurgien ; profitant d'un moment qu'il était seul avec lui, il l'assassina, traîna son cadavre sur la rivière, perça un trou dans la glace, et l'y jeta.

De retour au poste, il trouve, dans la chapelle, le Père Dalmas, qui se prépare à offrir le saint sacrifice. Il lui demande à lui parler, le Père le remet après la messe, il la sert à son ordinaire. La messe finie, pressé par les remords, poursuivi par les terreurs, il découvre au prêtre son crime.

Il est au désespoir, il tremble de tous ses membres, persuadé que ses compagnons, à leur retour, vont le mettre à mort. " Ce n'est pas ce que vous avez le plus à craindre, lui dit le Père ; nous sommes en trop petit nombre, et on a

trop besoin de vos services pour qu'on veuille vous perdre. Dans tous les cas, si on voulait le faire, je vous promets de m'y opposer autant que je pourrai ; mais je vous exhorte à reconnaître, devant Dieu, l'énormité de votre crime, à lui en demander pardon, et à en faire rigoureuse pénitence. Ayez soin d'apaiser la colère de Dieu, pour moi j'aurai soin d'apaiser celle des hommes. J'irai, si vous le voulez bien, ajouta-t-il, au devant de ceux qui sont allés à la chasse ; je tâcherai de leur faire promettre de ne point vous maltraiter à leur arrivée.—J'accepte cette offre, dit le taillandier ; allez." Il parut se calmer, et le Père partit.

A peine le Jésuite était-il sorti du fort, que le malheureux meurtrier se sentit troublé de nouveau ; il entra dans une humeur noire ; il se mit dans la tête que le Père le trompait, et qu'il n'allait trouver les autres que pour les prévenir contre lui. Il prend sa hache et son fusil, et il se prend à courir après le Père, qui s'en allait tranquillement le long de la rivière. Il lui crie de l'attendre, le missionnaire s'arrête. Aussitôt qu'il l'eut rejoint : " Vous êtes un traître, dit-il, vous me trompez," et sans attendre d'explications, il lui tire un coup de fusil, et le blesse. Le Père se jette, pour se soustraire à sa fureur, sur un glaçon flottant ; le misérable y saute après lui, lui assène deux coups de hache sur la tête, et l'assomme. Après avoir enfoui son corps, dans le courant, sous la glace, il revint au fort.

Bientôt après les cinq chasseurs arrivèrent. Surpris de ne plus trouver le Père ni le chirurgien, ils demandèrent à Guillory ce qu'ils étaient devenus. L'embarras où ils le virent, les mauvaises réponses qu'il leur donna, quelques traces de sang qu'ils aperçurent sur la neige les déterminèrent à se saisir de ce misérable, et à lui ôter sa liberté. Alors il avoua son double crime dans tous ses détails.

On avait résolu de le garder dans les chaînes, sous les verrous, jusqu'à l'arrivée des vaisseaux français sur l'un desquels on devait l'embarquer ; mais les Anglais parurent dans la Baie les premiers. La petite garnison avait chargé d'avance tout ce qu'il y avait, dans le fort, de canons et de fusils ; quand les ennemis se furent approchés à une très-courte distance, elle fit une furieuse décharge, plusieurs

tombèrent mortellement blessés, les autres prirent la fuite. Les Anglais revinrent en force ; et, croyant que la place renfermait beaucoup de monde, ils se préparèrent à en faire le siège dans toutes les règles. Les cinq Français se voyant hors d'état de résister se sauvèrent, pendant la nuit, par une embrasure de canon ; ils gagnèrent les bois, laissant le taillandier seul, et lié. Qu'advint-il de lui ? on n'a jamais su ce que les Anglais en firent, ni ce qu'il leur conta sur les causes de son emprisonnement. Des cinq personnes, qui s'échappèrent du fort, deux seulement parvinrent à Montréal, après bien des fatigues ; les autres avaient succombé en chemin.

Ces tristes nouvelles étaient arrivées à Québec vers le milieu de l'été de 1693 ; elles n'empêchèrent pas le Père Sylvie, qui en 1685 avait accompagué à la Baie d'Hudson l'expédition du chevalier de Troyes, de s'embarquer quelques semaines après, pour ces parages lointains. A la vue de ces dévouements obscurs et intrépides, le protestant Parkman faisait cette remarque, dans son admiration : " Une vie isolée de toutes relations sociales, et éloignée de tout ce que l'ambition poursuit avec ardeur, puis une mort solitaire, ou se présentant sous les formes les plus effrayantes, telle était la perspective des missionnaires." C'est justement cette perspective qui avait pour eux des attraits. La couronne du martyre, pour les âmes d'élite, a des rayonnements de gloire et de bonheur qui les fascinent. Cependant le bon Père Sylvie fut si incommodé du voyage qu'il dut, à son grand regret, revenir à Québec dès l'automne même ; il avait rapporté de la Baie, des maladies dout il ne put se remettre de toute sa vie.

Chez les enfants de saint Ignace, le dicton latin n'a, en aucun temps, cessé d'être vrai : " la place du danger ne reste jamais vide, " *uno avulso non deficit alter*. L'année suivante, le Père Gabriel Marest partait pour ces mêmes régions du nord à bord des vaisseaux de M. d'Iberville, " un des plus braves capitaines, écrit-il à son supérieur, que nous ayons eu dans la Nouvelle-France."

Le 10 août 1694, le Jean Bart Canadien laissait Québec, pour aller conquérir, pour la cinquième ou sixième fois, les

Forts anglais de la baie d'Hudson, ayant sous ses ordres deux vaisseaux, le *Poli* et la *Salamandre*, commandés le premier par lui-même, le second par son frère M. de Sérigny. En brave chrétien qu'il était, voulant pourvoir aux meilleurs intérêts, spirituels comme temporels, de ses soldats et de ses matelots, il demanda à la compagnie de Jésus un missionnaire qui pût servir d'aumônier aux deux équipages. Le choix du Supérieur tomba sur le Père Gabriel Marest, parce que, nouvellement arrivé de France, il ne savait encore aucune langue sauvage, ce qui le rendait pour le moment moins nécessaire dans les résidences du Canada. Du reste on le jugeait capable de jeter les bases d'une maison nouvelle chez ces peuples septentrionaux.

Le Père eut bientôt l'occasion d'exercer son ministère. Le 13, le 14 et le 15, les vents étant contraires, il profita du loisir qu'avait l'équipage pour l'inviter à célébrer dignement la fête de l'Assomption de la Bienheureuse Vierge. Il distribua dans le *Poli*, les images de Notre-Dame que lui avait données, à Québec, Madame de Champigny, la femme de l'intendant ; et il passa la soirée du 14 à entendre les confessions. Le lendemain, jour de la fête, plusieurs firent leurs dévotions. Comme la messe finissait, le vent changea, et l'on appareilla aussitôt.

Le 20, s'étant fait un grand calme, le Père Marest passa du *Poli* à la *Salamandre*, pour y faire visite à M. de Serigny et dire la messe à son bord. L'équipage en fut ravi, et plus d'un profita de la présence du prêtre pour s'approcher des sacrements. Bravo ! Canadiens. Quand on a la conscience en paix, on se sent plus intrépide pour affronter les dangers de la mer et des combats. Marie vous protègera, elle est terrible comme une armée rangée en bataille, *terribilis ut castrorum acies ordinata.*

Le voyage se continua avec des alternatives de bons vents et de calmes plats. Le 20, le détroit de Belle-Ile était franchi ; le long des côtes du Labrador, ils rencontrèrent des banquises, montagnes de glace, collines de cristal, pics hérissés de pointes. Le 1er de septembre, on entrait dans le détroit d'Hudson, et le 5, par une navigation rapide,

ayant parcouru 150 lieues en quatre jours, on en sortait heureusement.

" Le 7, dit le Père Marest dans sa relation, le temps se calma, et donna à plus de cinquante personnes la facilité de faire leurs dévotions le lendemain, fête de la Nativité de la Sainte Vierge." N'est-ce pas un plaisir de voir nos braves ancêtres, à la guerre, sur leurs vaisseaux, s'acquitter de leurs devoirs religieux avec autant d'exactitude que s'ils étaient au sein de leurs familles, dans leurs paisibles paroisses, autour de leurs églises.

Le calme continua le 8, le 9 et le 10, ce qui causa beaucoup de tristesse et d'inquiétude. La saison était avancée, l'hiver venant presqu'en même temps que l'automne dans ces régions boréales, et la baie restait à traverser dans toute sa largeur. Puis messieurs les Anglais seraient-ils d'humeur à rendre de suite leur fort ? ne fallait-il pas compter avec les lenteurs d'un siège ? Dans cette conjoncture embarrassante, les soldats du Canada firent ce que doit faire, quand le moyen humain manque, tout bon Canadien : ils invoquèrent la bonne sainte Anne. On aimera à lire les paroles du Père lui-même, qui sont une nouvelle preuve de l'antiquité de cette dévotion nationale envers l'aïeule aimée et vénérée du Sauveur.

" J'exhorte nos Canadiens à implorer la protection de sainte Anne, qu'on regarde comme la patronne du pays, et que les Canadiens honorent avec beaucoup de piété. Ma proposition fut reçue avec joie et nous nous engageâmes à faire tous les jours, matin et soir, des prières publiques, en l'honneur de la sainte. Dès la nuit suivante, le vent devint favorable. "

Le 12, ils découvrirent la terre du Nord, mais au-dessus de l'endroit qu'ils voulaient atteindre. Le vent soufflait encore en sens contraire. Ils louvoyèrent pendant quelques jours inutilement ; à la fin, épuisés d'efforts inutiles, ils durent jeter l'ancre. Le froid augmentait, et l'on manquait d'eau. " Dans cette extrémité, continue le P. Marest, les Canadiens vinrent me proposer de faire un vœu à sainte Anne, et de lui promettre de consacrer en son honneur une partie du premier gain qu'ils feraient dans le pays. J'approuvai leur dessein, mais après en avoir parlé à M. d'Iber-

ville. Je les avertis en même temps de travailler à leur sanctification, puisque c'était par la pureté des mœurs qu'on rendait ses vœux agréables à Dieu. La plupart profitèrent de mes avis et s'approchèrent des sacrements. Le lendemain, les matelots voulurent imiter les Canadiens, et faire le même vœu qu'eux, M. d'Iberville et les autres officiers se mirent à leur tête. Dès la nuit suivante, qui était celle du 21 au 22 septembre, Dieu nous donna un vent favorable." Je ne puis m'empêcher de songer aux croisés, aux soldats de saint Louis, en voyant cette armée s'approcher de la table eucharistique trois fois en six semaines, et consacrer à la religion les prémices de la victoire. Ce qui suit n'est pas moins édifiant.

Le 24 au soir, cinquante-quatre jours après leur départ, ils entraient à pleines voiles dans la rivière Bourbon, terme de leur voyage. La joie était dans tous les cœurs. C'était un vendredi. Ils chantèrent avec enthousiasme l'hymne *Vexilla regis*, et ils répétèrent à plusieurs reprises la strophe *O crux Ave*, pour saluer l'arbre adorable du salut, dans un pays où il était inconnu des barbares, et où les hérétiques avaient abattu avec mépris les croix que les Français y avaient élevées. Pour la première fois, grâce à la présence du missionnaire, les Sauvages de ces contrées, " avec les étendards déployés du Roi du ciel, allaient voir briller le mystère de cette croix sur laquelle l'auteur de la vie a souffert la mort, mais sur laquelle, aussi, de la mort sont nés des germes de vie."

Vexilla regis prodeunt.
Fulget crucis mysterium,
Quâ vita mortem pertulit
Et morte vitam protulit.

Dès le premier soir de son arrivée, M. d'Iberville jeta sur la côte un petit détachement pour tâcher de surprendre les Anglais, et de faire quelques prisonniers qui pourraient donner d'utiles renseignements. Au nombre de ceux qui allaient en embuscade, se trouvait un Iroquois qui n'avait pas encore été baptisé. Le Père l'avait instruit durant le voyage, et s'était grandement servi à cet effet des bons offi-

ces d'un Canadien qui savait la langue iroquoise. Voyant les dangers auxquels il allait être exposé, il ne voulut pas différer davantage son baptême ; et, au milieu des ténèbres de la nuit, sur ces eaux glacées, au bruit des vents qui mugissaient, il reçut, dans le bercail de l'Église, cet heureux enfant des bois.

Deux rivières considérables, à la distance d'une couple de lieues, séparées par une longue pointe qui s'avance dans la mer, se jettent dans cette baie : la rivière Bourbon, plus rapide, plus considérable, que les Anglais appelaient d'abord *Pornetton*, puis *Nelson ;* la rivière Sainte-Thérèse, autrement dite *Hayes*, sur les bords de laquelle s'élevait le Fort. M. d'Iberville décida de faire hiverner son plus gros vaisseau, le *Poli*, dans les eaux plus profondes du fleuve Bourbon, il chargea M. de Serigny de le conduire à bon port. Pour lui, toujours à la tâche la plus difficile, il entreprit de faire remonter à la *Salamandre* les courants et les battures de la rivière Sainte-Thérèse ; le P. Marest le suivit.

Pendant cinq jours les vents contraires et les glaces croissantes retinrent le vaisseau à une lieue de l'endroit choisi pour l'hivernement, il courait grand risque de n'y pas arriver. L'équipage était alarmé ; le missionnaire l'exhorta à recourir à la protection de Dieu qui ne leur avait pas manqué depuis leur départ, on fit sur la *Salamandre* le même vœu que sur le *Poli*. Presque immédiatement le temps changea et devint fort serein. A huit heures du soir, on leva l'ancre, par un beau clair de lune ; et, à la faveur de la marée, la chaloupe, armée de seize rames, remorqua le vaisseau, le conduisant, jusqu'à une portée de fusil du port ; la marée baissante l'empêcha de s'y rendre. Comme il passait devant le fort, les canons anglais lui tirèrent trois ou quatre volées, mais les boulets venaient mourir à mi-chemin. Les Canadiens, riant, badinant, répondaient à ces décharges par le cri de guerre des sauvages : *sassakoué, sassakoué.*

Cependant, le 2 octobre, le vaisseau pensa périr. Comme on appareillait, dans l'espérance de se rendre enfin au port que l'on touchait en quelque sorte, un gros tourbillon de neige fit perdre la terre de vue, et un grand vent du Nord-Ouest jeta le navire sur une batture, où il s'échoua à marée haute.

On y passa une triste nuit. Sur les dix heures, les glaces emportées par les courants et poussées par la violence de la tempête se mirent à battre le vaisseau avec un bruit et un fracas épouvantables qui durèrent jusqu'au matin, en endommageant les flancs et la quille. M. d'Iberville fit jeter à la rivière douze pièces de canon et d'autres bagages que l'eau ne pouvait gâter. Le 4, le vent s'étant un peu calmé, il entreprit de débarquer toute la charge. On ne pouvait se servir de la chaloupe, dans l'impossibilité où l'on se trouvait de la manœuvrer au milieu des glaçons que le courant charroyait en quantité. " Nous y employâmes, dit le Père, les canots d'écorce que nous avions apportés de Québec, et que nos Canadiens conduisaient au travers des glaces avec une adresse admirable."

Le Père était incommodé de la fièvre depuis quelques jours. M. d'Iberville le pressait de descendre au rivage ; il ne pouvait se résoudre à quitter le vaisseau, tant que dureraient le péril qui le menaçait et ces alarmes continuelles dans lesquelles vivait l'équipage. Bientôt, pourtant, il se vit forcé de mettre pied à terre par un bien fâcheux accident.

M. d'Iberville, dans son aventureuse expédition, pour l'accoutumer de bonne heure au secret du métier, s'était fait accompagner par un de ses frères, âgé seulement de dix-huit ans, M. de Châteauguay. Avec toute l'ardeur, et peut-être l'imprudence de la jeunesse, ce bouillant jeune homme était allé faire le coup de feu avec les Anglais, pour les amuser, et leur ôter la connaissance des embarras dans lesquels on se débattait. Il s'avança trop près du fort, et il fut blessé d'une balle qui le traversa de part en part. Sa première parole fut de demander le Père pour se confesser. D'abord on ne crut pas la blessure mortelle, mais le lendemain on eut la douleur de voir mourir ce brillant officier, à qui ses relations et ses talents promettaient un si bel avenir.

En même temps d'Iberville apprenait que le *Poli* n'était pas moins en danger que la *Salamandre.* Il s'était échoué, lui aussi, sur une batture ; les glaces lui avaient enlevé un grand éclat dessous la quille ; l'eau entrait dans le fond de cale par une large fissure, et quatre pompes suffisaient à peine

à la maîtriser. De plus, comme on les débarquait, plusieurs barils de poudre s'étaient mouillés. Par son sang-froid, le capitaine sut se montrer à la hauteur de ces décourageantes épreuves.

" Tant de tristes nouvelles, dit le P. Marest, n'abattirent pas le courage de M. d'Iberville. Il était extraordinairement touché de la mort de son frère, qu'il avait toujours aimé tendrement. Il en fit un sacrifice à Dieu, dans lequel il voulait mettre toute sa confiance. Prévoyant que le moindre signe d'inquétude qui paraîtrait sur son visage, jetterait tout le monde dans la consternation, il se soutint toujours avec une fermeté merveilleuse, mettant tout le monde en action, agissant lui-même et donnant ses ordres avec autant de présence d'esprit que jamais. Dieu le consola le même jour : une même marée mit les deux vaisseaux hors de danger, et les conduisit chacun dans les endroits qu'on avait marqués."

Inconnus du monde, sans échos devant la renommée, les Canadiens, dans les solitudes glacées de la Baie d'Hudson, soulevant des difficultés insurmontables, firent une œuvre de Titans, navigateurs hardis, marcheurs intrépides, guerriers héroïques conduits par un héros.

Du 4 au 11 octobre, les Canadiens continuèrent à charger le vaisseau ; ils déblayèrent un terrain pour placer le camp, ils coupèrent des arbres dans la forêt pour se cabaner à l'épreuve des vents, du froid et des neiges ; ils tracèrent un beau chemin dans les bois, jusqu'aux approches du fort, afin d'y traîner les canons et les mortiers ; enfin on préparait tout, pour pousser activement les travaux du siège, une fois qu'on les aurait commencés.

Le 5, le P. Marest baptisa deux petits sauvages, enfants d'un même père, mais de mères différentes. Il se pressa de leur conférer le sacrement de la régénération, parce que les Indiens devaient partir, dès le lendemain, pour aller passer l'hiver très loin dans l'intérieur du pays. Il fit promettre au père, si ses enfants revenaient à la santé, de les ramener au printemps, afin qu'ils pussent être instruits dans les vérités de la foi. A la première navigation, le sauvage, fidèle à sa promesse, revint avec l'un d'eux ; l'autre, plus heureux,

était passé à une vie meilleure, premier chrétien que cette terre infidèle envoyait au paradis.

Le Père Marest fit alors son premier voyage dans les bois de l'Amérique, et il eut un dur apprentissage. Il partit le 9, avec quelques compagnons, pour se rendre au Poli, où M. de Tilly, lieutenant, était dangereusement malade depuis quelques jours. Ils eurent à passer par des endroits marécageux, et ils durent faire de longs détours pour éviter de nombreux étangs. L'eau commençait à geler, mais la glace n'était pas encore assez forte pour porter un homme : ils enfonçaient dans l'eau et la vase souvent jusqu'à mi-jambe. " Nous fîmes ainsi, dit-il, cinq lieues sur la neige et dans les bois, si cependant on peut se servir de ce terme ; car il n'y a pas dans ce pays-là de bois francs, ce ne sont quasi que des broussailles et des épines assez épaisses en quelques endroits, et mêlées en d'autres de beaucoup de savanes claires."

Arrivés au bord de la rivière Bourbon, ils se trouvèrent fort embarrassés. Le vaisseau était de l'autre côté ; la rivière en cet endroit a plus d'une lieue de large, elle est rapide, et elle traînait alors beaucoup de glaçons. D'abord on jugea la traversée impraticable ; mais peu à peu, la rivière se fit belle, les glaces ayant dérivé avec la marée baissante. Ils portèrent leur canot sur les *bordages*, et s'embarquèrent au soleil couchant ; à la nuit tombante, ils arrivaient au vaisseau qu'ils trouvèrent solidement ancré dans un endroit sûr et commode : soldats et matelots commençaient à se remettre de leurs fatigues.

Le pauvre malade fut grandement consolé par cette visite. Il se confessa le lendemain matin, et reçut le saint viatique. Le Père, mêlant aux exhortations les pieuses lectures et aux lectures les conversations édifiantes, lui consacra tout son avant-midi ; l'après-midi, il alla visiter les Canadiens et les Français qui étaient campés sur la grève en face du vaisseau.

A son retour, la rivière se trouvait praticable, il en profita pour s'embarquer sans retard, vu qu'il avait promis de retourner le plus tôt possible, afin d'assister à l'attaque du fort. Il était tard dans la nuit, quand, avec ses hommes, il attei-

gnit l'autre rive ; ils se firent une cabane à la hâte, avec négligence, parce que le ciel paraissait calme et serein. Ils eurent à s'en repentir : pendant trois heures, ils furent fouettés par le vent et la neige. Enfin le 11, ils arrivèrent au camp, où tout était prêt pour le siège.

Le fort, bâti en bois, était petit et faiblement fortifié. Les Anglais y étaient renfermés au nombre de cinquante-trois, " tous assez grands et bien faits. " Celui qui les commandait, avait plus d'habileté pour le commerce que pour la profession des armes. La peur les avait saisis dès l'apparition des vaisseaux. Ils s'étaient toujours tenus renfermés ; et ils n'osaient sortir, même pendant la nuit, pour aller puiser de l'eau à la rivière, qui battait le pied du fort.

Le 12, on mit les mortiers en position. Le 13, comme on était prêt à tirer, M. d'Iberville envoya sommer les ennemis de se rendre, leur promettant de les bien traiter. Ils demandèrent jusqu'au lendemain matin, à 8 heures, pour donner leur réponse, priant qu'on voulût bien ne pas les inquiéter pendant la nuit. A l'heure marquée, ils apportèrent les conditions auxquelles ils se rendraient ; leur ministre les avait rédigées en latin, le Père Marest servit d'interprète. On y acquiesça volontiers, elles étaient si peu exigeantes : ils ne retenaient même pas leurs armes, ni leur pavillon.

De suite M. d'Iberville envoya son lieutenant M. du Tast, avec soixante hommes, pour prendre possession du poste. Il ne s'y rendit lui-même que le lendemain, jour de Sainte Thérèse. Le Père célébra la sainte messe ; et tous, Français comme Canadiens, heureux d'avoir terminé cette expédition sans grande effusion de sang, à l'abri des intempéries de l'hiver, maîtres de la navigation et du commerce des deux rivières Sainte-Thérèse et Bourbon, avec reconnaissance, avec entrain, ils chantèrent un *Te Deum* d'actions de grâces. " Nous admirâmes, remarque le Père, la disposition merveilleuse de la Providence divine. En entrant dans la rivière Sainte-Thérèse, nous avons invoqué avec confiance la grande sainte, dont cette rivière porte le nom ; et Dieu arrangea tellement les choses que, justement le jour de la fête de la même sainte, nous entrions dans le fort. "

Ce jour-là même, le Père voulut retourner voir M. de Tilly,

qu'il avait laissé bien mal. Il partit après dîner avec deux guides. La rivière était on ne peut plus embarrassée par des *gazons* de glace mouvante. Ils passèrent la nuit sur la grève; le lendemain, impossible encore de traverser. Ils durent s'en revenir, après avoir allumé de grands feux, ce qui était le signal convenu pour donner, aux gens du Poli, connaissance de la prise du fort.

Le 18, M. de Caumont, frère de M. de Tilly, deux autres de ses parents et un quatrième canadien entreprirent de se rendre auprès du malade. Le Père se joignit à eux. Ils trouvèrent encore la rivière mauvaise. Ils attendirent un moment favorable, sous une cabane de branches. Le 19, elle n'était pas meilleure. Ils se hasardèrent néanmoins à la traverser; ce ne fut pas sans courir de grands périls, à chaque instant leur frêle embarcation menaçant de se briser; enfin ils arrivèrent sur l'autre rive heureusement.

Le pauvre malade allait toujours déclinant; le Père resta avec lui jusqu'à la fin, le soutenant des sacrements et des consolations de la religion. Il mourut le 28. Il eut ses obsèques, au bruit du canon, sous les rafales du vent, dans cette solitude morne; cette triste cérémonie fut grandement adoucie par la présence du prêtre. Les paroles du *Libera* et les graves *Oremus* furent chantés sur ses dépouilles mortelles, sa tombe glacée fut bénite, le sang de la divine victime apporta du soulagement à son âme, et à ses amis un doux espoir.

Le missionnaire voulait retourner au fort pour y célébrer la fête de la Toussaint; mais il ne fut possible de traverser la rivière que le jour des Morts. Pour surcroît d'infortunes, les voyageurs s'égarèrent dans la forêt; après avoir longtemps erré, ils se trouvèrent presque au même endroit d'où ils étaient partis. Ils passèrent la nuit à la belle étoile, et ils n'arrivèrent au poste que le 3 novembre.

Le Père eut toutes les occasions de se former aux rudes travaux et aux pénibles voyages que demandent les missions sauvages. Il eut souvent à faire, dans le cours de l'hiver, des promenades à pied, du fort au Poli et du Poli au fort: le scorbut s'était mis dans les équipages, et il allait tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, porter les secours de son minis-

tère. Ce mouvement continuel lui fit du bien et il ne ressentit que quelques atteintes de la maladie. Le voyage lui devint moins pénible, lorsque la glace fut formée : elle prit dès le mois d'octobre, sur la rivière Sainte-Thérèse, à trois ou quatre lieues plus haut que le fort, dans un endroit où des îles nombreuses obstruent le chenal ; vis-à-vis du poste, toutefois, on ne traversa point avant le 13 novembre. Mais la rivière Bourbon ne fut tout à fait prise que dans la nuit du 23 au 24 de janvier 1695. Alors le chemin se trouva de beaucoup raccourci. Le pont de glace tint bon : il se brisa seulement le 30 mai sur la rivière Sainte-Thérèse, et sur la rivière Bourbon, plus tard encore, le 11 juin. Longs jours de froid et de glace ! C'est le cas de dire avec Virgile : " Le triste hiver fait fendre les rochers sous les coups du froid, et enchaîne sous la glace le cours des eaux."

" Et quum tristis hyems etiam nunc frigore saxa
" Rumperet, et glacie cursus frenaret aquarum."

Le Père Marest aurait voulu employer tous les jours de son hiver à apprendre le sauvage ; mais ses courses continuelles d'une rivière à l'autre dérangèrent ses études. Il visitait néanmoins dans ce but, de temps en temps, un sauvage qui hivernait dans une cabane auprès du fort. Cet homme ne put lui être d'un grand service, c'était un captif d'une autre nation qui ne savait qu'imparfaitement la langue en usage sur les bords de la baie ; et sa femme, qui haïssait beaucoup les Français, ne répondait au missionnaire que quand il lui en prenait fantaisie, et encore le trompait-elle souvent. Cependant, ses visites eurent un bon effet, il gagna la confiance de ce pauvre homme qui, étant tombé malade, demanda le baptême ; le Père l'instruisit du mieux qu'il put, et le reçut quelques jours avant sa mort dans le giron de la sainte Église. " Le Seigneur conduit les hommes par des voies suaves et miséricordieuses. " *Suavis est misericordia tua.*" (Ps. 108, 21).

Le printemps lui apporta plus de loisir. Il se mit à collationner des mots sauvages, dont il fit une espèce de dictionnaire, d'après l'ordre alphabétique. M. de Lamothe, un des officiers de l'expédition, et surtout un Anglais qui

savait fort bien la langue, lui furent pour ce travail d'une grande utilité. Il traduisit en kilistineau le signe de la croix, le *Pater*, l'*Ave*, le *Credo* et les Commandements. Il parvint à parler assez aisément ; mais, comme il arrive à tous les novices dans une langue étrangère, son oreille n'étant pas encore faite à ces sons nouveaux, il ne comprenait que difficilement. Il ne vint pas de sauvages au fort, sans qu'il ne leur prêchât le Dieu créateur et sauveur. " J'avais, dit-il, un secret plaisir de l'annoncer à ces pauvres gens qui n'en avaient jamais entendu parler ; plusieurs m'ont écouté volontiers : ils ont du moins connu que je venais à autre fin que les autres Français. Je leur ai dit que j'irais dans leur pays pour leur faire connaître le Dieu que j'adorais : ils ont été bien aises, et m'y ont invité."

Il vint en traite, dans le courant de l'été, plus de trois cents canots, appartenant à sept ou huit nations différentes. Les plus éloignés et les plus nombreux étaient les *Assiniboëls* et les *Criqs*, ou autrement dits les *Kiristinons*. Vous reconnaissez facilement dans ces dénominations les *Cris* du Père Lacombe et les *Assiniboines* qui ont laissé leur nom à un des principaux affluents de la rivière Rouge. La langue des *Criqs* était algonquine, celle des *Assiniboëls*, sciouse. Ces derniers auraient même été une tribu des *Scioux*, qui se serait séparée de la nation principale, et lui aurait fait, depuis, continuellement la guerre. Les Kriqs et les Assiniboëls étaient alliés, ils avaient les mêmes amis et les mêmes ennemis. Les Kriqs étaient plus nombreux, et leur pays plus vaste. La rivière Bourbon va jusqu'au *lac des Kriqs*, aujourd'hui lac Winnipeg. Il fallait de la baie pour s'y rendre, vingt ou vingt-cinq jours ; trente ou trente-cinq pour aller jusque chez les Assiniboëls.

N'est-il pas admirable comme, dès les premiers temps de la colonie, les missionnaires connaissaient les peuples et les pays les plus reculés de la Nouvelle-France ? je continue à glaner et à condenser, de la relation du P. Marest, d'autres détails tout à fait piquants d'intérêt.

Ces sauvages étaient bien faits, grands, robustes, alertes, endurcis au froid et à la fatigue. Les Assiniboëls avaient les membres tatoués, bariolés de figures de serpents, d'oi-

seaux, de canots, et que sais-je ? Ils étaient posés et paraissaient avoir beaucoup de flegme. Les Kriqs étaient plus vifs, toujours dansant ou chantant. " On compare, dit le Père, les Assiniboëls aux Flamands et les Kriqs aux Gascons ; leurs humeurs ont en effet du rapport à celles de ces deux nations." Les uns et les autres étaient braves et aimaient la guerre. Ils étaient errants et vagabonds, vivant de leur chasse et de leur pêche. L'été cependant ils s'assemblaient, pour deux ou trois mois, sur le bord des lacs ; puis, à l'automne, ils allaient amasser de la folle-avoine. Depuis deux siècles ces vieilles coutumes des Kriqs n'ont guère changé, et les Pères Oblats les ont trouvés ce que les avaient laissés les Pères Jésuites.

Ceux qui habitaient dans le voisinage du fort, étaient moins intéressants : lâches, timides, fainéants, grossiers et tout à fait vicieux. Est-ce que le voisinage des blancs les avait déjà détériorés ? Ils couraient continuellement dans les bois, sans s'arrêter, ni l'hiver ni l'été ; seulement, en l'endroit où ils faisaient bonne chasse, ils cabanaient et, dans l'abondance, bambochaient jusqu'à ce qu'il ne leur restât plus rien à manger. Puis ils passaient trois ou quatre jours, sans prendre de nourriture, faute de prévoyance. Du reste, il en est encore ainsi. Pour ce qui est de leur religion, tout ce que le Père en put saisir c'est qu'ils étaient puissants jongleurs. Ils avaient en grand honneur l'usage du calumet, faisant fumer le soleil, les personnes absentes, la mer, le fort, le vaisseau. Ils pratiquaient la polygamie. Enfin ils lui parurent superstitieux, fort débauchés, et très éloignés des idées du christianisme.

Il reposait plus d'espérances de conversion dans les Kriqs et les Assiniboëls. Outre qu'ils étaient plus nombreux, ces sauvages lui semblaient meilleurs de mœurs et de dispositions ; ils avaient plus d'esprit, et ils étaient sédentaires au moins une partie de l'année. " Ce n'est pas, ajoute-t-il, que je ne vois les peines qu'on aurait à s'établir dans leur pays. Je ne sais si nos premiers Pères en ont eu autant dans leurs premières missions du Canada, que celles-ci en promettent. Mais ce n'est pas là ce qui nous doit effrayer. Dieu prendra soin de nous ; et j'espère que, plus ces missions seront pé-

nibles, plus il se trouvera de missionnaires qui s'offriront à Dieu pour y être envoyés." Paroles dignes des apôtres et des martyrs !

En sus de ces tribus qui vinrent en traite, le Père parle encore des *Ikovirinioucks*, qui vivaient à cent lieues plus au nord ; des *Esquimaux* dont les terres de chasse touchaient à la mer glaciale ; d'une autre nation, nombreuse, située à l'ouest des *Ikovirinioucks*, étendant ses villages jusqu'en arrière des Assinniboëls : les *Alimouspigut*. Veut-il par là désigner ceux qu'on a appelés plus tard les *Cris de la prairie*, ou bien les *Montagnais* de l'Ile à la Crosse, ou encore les *Plats côtés de chien*, comme le laisserait entendre le mot *Alimous*, chien. Aux savants de décider.

Les côtes de la baie, dans les environs de la rivière Bourbon, sont les mêmes qu'à l'embouchure des rivières Moose et Albany. " C'est un pays marécageux et rempli de savanes. Il y a peu de bois et il est très petit. Du fort, à plus de trente et quarante lieues, il n'y a pas de bois francs. Les forêts sont pleines d'eau et, pour peu qu'on y avance, on en a souvent jusqu'à la ceinture."

Quelles sont, d'après le P. Marest, les chances de culture au Fort Bourbon, aujourd'hui *York Factory ?* " Dès le mois de septembre, le froid commence, et il y est déjà assez grand pour remplir les rivières de glaces, et les geler même quelquefois tout à fait. Les glaces ne partent que vers le mois de juin, mais le froid ne quitte pas pour cela. Il est vrai qu'il y a dans ce temps-là des jours fort chauds, (car il n'y a guère de milieu entre le grand chaud et le grand froid). Mais cela dure peu. Les vents du nord qui sont fréquents, dissipent bientôt cette première chaleur. Souvent, après avoir sué le matin, on est gelé le soir. La neige y est huit à neuf mois sur la terre ; mais elle n'est pas fort haute ; le plus qu'elle a eu de hauteur, cet hiver, a été deux ou trois pieds." Les explorations modernes ne contredisent pas cet avancé. Le Dr Bell incline à croire que, dans la partie inférieure des rivières *Hayes* et *Nelson*, le sol reste gelé, à une certaine profondeur, toute l'année durant. Parmi les plantes qui puissent y bien réussir, il n'énumère que les patates et quelques autres espèces de végétaux. J'ai sous les yeux un

tableau d'observations faites à York Factory en 1876 et 1878 : il a neigé pendant tous les mois de l'année, excepté, en 1876, juin, juillet, août et septembre, et en 1878, juin, juillet et août. Cette dernière année, au mois de septembre, il est tombé, en dix jours différents, deux pieds et sept pouces de neige. Cependant, pour être complet, je dois ajouter que, d'après M. Bell et plusieurs autres explorateurs compétents, il existerait au sud et à l'ouest d'York Factory, à une certaine distance de la baie, une région agricole riche de végétation et d'espérances : ce serait la continuation de cette superbe lisière de pays que nous avons traversée du lac Abbitibi à Clay Falls.

Déjà, à cette première enfance du peuple canadien, le mot *poudrerie* était inventé ; aussi trouvez-m'en un meilleur ! " Ce long hiver, quoiqu'il soit froid, ne l'est pas toujours également. Il y a de beaux jours. Ce qui me plaît davantage, c'est qu'on n'y voit point de pluie, et qu'après un certain temps de neige et de poudrerie (c'est ainsi qu'on appelle une petite neige qui s'insinue partout), l'air y est net et clair. Si j'avais à choisir de l'hiver ou de l'été de ce pays, je ne sais lequel je prendrais : car, outre qu'on y passe souvent d'un grand chaud à un grand froid, et qu'on y a rarement trois beaux jours de suite, il y a encore tant de maringouins ou cousins, que vous ne sauriez sortir sans en être couvert et piqué de tous côtés. Ces moucherons sont ici plus grands et plus forts qu'au Canada." Vous le voyez, ces maringouins de la baie, noirs, jaunes et barrés qui nous ont tant fait souffrir, comme de vieilles familles de noblesse antique, voient leur origine se perdre dans la nuit des temps.

Alors, comme aujourd'hui, les rivières étaient très poissonneuses. L'automne et le printemps amenaient une multitude prodigieuse d'oies, d'outardes, de canards, de bernaches et d'autres oiseaux de rivière. Les perdrix, pendant cet hiver, foisonnaient à tel point qu'au poste on en tua bien vingt mille. Mais la meilleure chasse était celle du caribou, il n'avait pas encore été exterminé par l'usage immodéré des armes à feu ; on en voyait passer, à une petite distance du fort, des troupeaux de trois à quatre cents. Les matelots français n'avaient jamais vu ces espèces de daims, portant

large et haut panache. " La première fois qu'ils en virent, dit le Père, ils en eurent peur et s'enfuirent. Nos Canadiens en tuèrent quelques-uns ; et les matelots, qui ont été raillés par les Canadiens, sont devenus plus braves, et en ont tué aussi dans la suite... Voilà, ajoute-t-il, comme Dieu a soin de ces sauvages. Pendant que la terre leur est ingrate, le Seigneur pourvoit à leur nourriture, en leur envoyant une si grande quantité de gibier, en leur donnant même une adresse particulière pour les tuer."

Le 30 juillet, M. d'Iberville, après avoir fait appareiller ses deux vaisseaux, les conduisit en rade à l'entrée de la rivière Sainte Thérèse, pour y recevoir les Anglais qui ont coutume d'y paraître vers ce temps-là. Il attendit jusqu'au commencement de septembre, mais en vain. Croyant que l'ennemi ne se montrerait pas cette année, pressé d'ailleurs par la saison qui s'avançait, il mit à la voile pour le retour. Le père Marest resta comme aumônier de la garnison de quatre-vingts hommes qu'on laissait dans le fort sous le commandement du sieur de la Forest, lequel avait pour lieutenant M. de Martigny, cousin de d'Iberville. Pendant ce second hiver, il aurait, pensait-il, le loisir de se perfectionner dans la langue sauvage, et au printemps il se trouverait en état de commencer une mission vraiment fructueuse.

L'homme propose et Dieu dispose. Peu après le départ de M. d'Iberville, cinq vaisseaux anglais, dont une galiote à bombes, parurent devant le fort Bourbon. Le sieur La Forest résolut de se défendre ; il envoya son enseigne, le sieur Jérémie, s'embusquer avec une quarantaine de fusiliers derrière des buissons pour s'opposer au débarquement de l'ennemi ; il fit sur les chaloupes qui tentaient d'aborder, des décharges si fréquentes, qu'il les contraignit de s'éloigner. Alors la galiote se mit à lancer des bombes ; une vingtaine tombèrent dans le fort, où il n'y avait pas de magasin qui pût mettre la poudre en sûreté. Le commandant français se vit forcé de capituler ; il stipula dans la convention que l'on consentit de part et d'autre, que chacun retiendrait ce qui lui appartenait en propre, et qu'on le conduirait avec toute sa garnison sur les terres de France. Maîtres du fort, les Anglais oublièrent les articles de la capitulation ; ils dé-

pouillèrent les Français de tout leur avoir jusqu'au dernier morceau, et les conduisirent en Angleterre où ils durent passer prisonniers, quatre longs mois, dans les cachots de Plymouth.

Ainsi finit, à la baie d'Hudson, la mission du père Gabriel Marest. Nous le retrouvons plus tard dans les prairies des Illinois, et à Michilimakinac à l'extrémité supérieure du lac Huron. Son ministère, ici, se borna à soigner les intérêts religieux des Français, à assister sur leurs lits de mort deux officiers, MM. de Châteauguay et de Tilly, huit volontaires canadiens et dix matelots français enlevés par le scorbut ; à semer, au milieu des sauvages, sur une terre plus ou moins bien préparée, la bonne semence de l'évangile ; à baptiser trois adultes dont deux moururent immédiatement après leur baptême, et trois enfants dont deux aussi partirent incontinent pour le ciel. Devant les calculs humains, peut-être ce résultat peut-il paraître minime ; mais il est grand, quand on examine, à la lumière de la foi, ce qu'est le prix d'une âme.

XVII

LA VISITE ÉPISCOPALE A ALBANY.

Un témoin oculaire.— Résurrection d'un beau passé.— La piété des sauvages.—Intérêt qu'ils inspirent.— Leur pauvreté.— Leurs wigwams.— Leurs coutumes.— Influence du Père Nédelec.— L'abondance au camp.— La chapelle.— La sacristie.— L'intérieur du Temple.— Le vestiaire et ses richesses.—Le zèle pour la maison de Dieu.— St-Pierre de Rome.—Poésie de la prière.— Mélodie naïve des cantiques.— Le catéchisme.— De vrais enfants d'Abraham.— Une joute publique.— Les prix.—La lecture.— La bibliothèque maskégonne.— Les sermons de Mgr Baraga.— Le chemin de la croix.— Le recueil de prières.— Le calendrier.— Le nom des mois.— C'est comme au paradis.— Une cérémonie impressionnante.— Une messe pontificale.— La procession du Saint Sacrement.— La confirmation.—Miracle de fidélité.—La communion générale.—La confession.— Mariages.—Baptêmes.—Une messe de requiem.—Madame Corcoran.—Un monument funèbre.—Visite des cabanes.—Le festin.—Les hommes en liesse.— Tabac canadien.—Au tour des femmes.— Patience des jeunesses.— Quel homme que l'évêque.—Au revoir.

ALBANY, 14 JUILLET 1884.

Mon cher ami,

J'ai tout vu de mes yeux, j'ai tout entendu de mes oreilles, ayant établi domicile dans l'église même, dans le chœur, près de l'autel, au coin de l'épître, sur une chaise boiteuse devant une table tremblante ; c'est là que depuis quatre jours je tiens mon bureau de travail d'où j'observe toute chose, où je prends tranquillement mes notes, et où en ce moment je vous rédige cette épître. J'ai donc assisté à la succession des exercices de la visite épiscopale qui se dérou-

le tous les jours, sans interruption, de l'aurore à deux heures après le coucher du soleil; et je puis dire avec St Jean: " *quod scimus loquimur, et quod vidimus testamur*; nous ne disons que ce que nous savons bien, et nous ne rendons témoignage que de ce que nous avons vu."

Ce qu'on lit, dans les relations des Jésuites, de la piété des chrétiens de Lorette et de *Caughnawaga*, se trouve reproduit mot pour mot à la mission du Fort Albany; et à ceux qui seraient tentés de penser que ces bons Pères, enthousiasmés de leurs travaux et de leurs succès, étaient portés, même sans le vouloir, à exagérer quelque peu les bons sentiments de leurs ouailles, je répondrai: venez à la baie d'Hudson, et vous verrez ici dans le spectacle consolant du présent le prolongement de la vérité du passé. L'œuvre du Saint-Esprit est admirable dans les cœurs simples et droits, nouvellement convertis, qui n'ont pas encore abusé des lumières de la foi, et que les mœurs relâchées d'un trop grand nombre vieux chrétiens n'ont pas encore scandalisés ou corrompus.

A quatre heures du matin, ces bons sauvages, déjà sur pied, frappent à coups redoublés dans la porte, afin qu'on leur ouvre la maison de la prière; le soir à dix heures, le Père pour dire son office et prendre un peu de repos, doit les mettre dehors, et encore la chose n'est-elle pas facile. Les hommes sont pour le moins aussi pieux que le sexe dévot. Ils assistent tous jusqu'au dernier à la prière du matin, aux différentes messes, au catéchisme, à la prière du soir, au chemin de la croix; et, pendant les temps libres, l'église est toujours à demi remplie de fidèles qui lisent, qui prient, qui chantent; ils ne pensent qu'à la mission, ils ne parlent que de la mission, la prière est devenue l'unique occupation de tout ce peuple. La primitive église, avec sa ferveur et son esprit de charité, est ressuscitée au fond de ces solitudes.

Ces sauvages sont vraiment intéressants. Ils ne sont pas laids de figure, et vous les trouveriez comparativement propres. Leur taille est très développée, les hommes de six pieds ne sont pas rares, nous avons mesuré une espèce de géant qui a six pieds et six pouces. Ils ont l'air solennel, et quand ils s'enroulent dans leur grande couverte blanche, vous diriez des sénateurs antiques fièrement drapés dans

les plis de leur toge. Ils ne sont pas honteux comme la plupart des sauvages, qui d'ordinaire vous regardent de travers et à qui il faut arracher les paroles du corps comme du fond d'un puits. Leur figure est ouverte et riante ; ils viennent d'eux-mêmes au-devant de vous avec confiance ; ils vous pressent de questions, et ils vous donnent volontiers toutes les explications que vous leur demandez, et même que vous ne leur demandez pas.

Ils sont pauvres, leur terre de chasse n'est pas abondante en fourrures comme les environs du lac Abbitibi. Ils jeûnent souvent, mais ils supportent les tortures de la faim avec une patience admirable, ils possèdent un flegme dont ne sont pas capables même les plus impassibles des enfants d'Albion. Le bouleau est rare et maigre sur les bords de la baie ; aussi leurs canots sont petits, plats, composés de plusieurs pièces, chamarrés de coutures, lourds de gomme ; bon nombre d'embarcations même sont construites en écorces de cèdre, elles s'imbibent facilement d'eau, sont pesantes, dures à l'aviron et lentes à la course.

Peu nombreux sont ceux qui ont les moyens de s'acheter une tente ; presque tous logent sous l'antique wigwam, fait de perches plantées circulairement *en tête de chien*, attachées par le haut et recouvertes d'écorces de bouleau ou d'épinette ; la porte étroite et basse est fermée par une peau d'ours, qu'on relève pour entrer, ne pouvant s'y introduire qu'à quatre pattes : le feu est allumé au centre de la cabane, et la fumée prend son cours par l'ouverture du sommet qui sert à la fois de cheminée et d'unique fenêtre. Quand le vent *souffle d'abas* et que la cheminée *n'a pas de tire*, les pauvres internes, assis ou couchés en cercle autour du foyer, se font boucaner comme des jambons : gare alors à vos yeux qui vous cuisent comme des coupures. Est-il étonnant que les sauvages après avoir été soumis, une moitié de l'année, à une pareille fumigation, n'aient pas, comme nos citadins, le teint clair, blanc, rose et satiné ?

Bon nombre ne peuvent se procurer, pour s'habiller, des étoffes de la compagnie. Ils se font des couvertes, à peu près à la manière que nos tisserands fabriquent les *tapis de catalogne*, avec des lanières de peaux de lièvres ; draps de

fabrique locale qui se trouvent être trois fois plus chauds, paraît-il, que les tissus en laine. Plusieurs portent des capots de cette étoffe de peau et de poil, et de loin vous les diriez habillés en plume blanche, mauves de terre, vrais goëlands sans ailes. La plupart des petits garçons, jusqu'à l'âge de douze ans, n'ont ni culottes, ni chemises, ils portent seulement un capot boutonné qui leur descend jusqu'au jarret ; leur tête ne connaît point de chapeau, ni leurs pieds de chaussures. Avec leurs cheveux au vent, leurs jambes fines et nerveuses, leurs mollets déliés, leur taille svelte et leur démarche alerte, ils ressemblent aux chevaliers du Moyen-Age partant pour la croisade. Ces pages auraient figuré avec honneur, aux fêtes de la Saint-Jean-Baptiste, dans la cavalcade du roi Boisseau. Monseigneur, pour encourager les enfants au catéchisme, donnait en prix des culottes, tantôt à l'un, tantôt à l'autre ; ce que voyant, les gars qui en avaient, les ôtèrent et, sans façon, vinrent à l'église dans le costume de leurs heureux confrères, nu-jambes ; leur petite ruse les admit au concours. A la fin de la mission toute la troupe enfantine avait des culottes neuves. Les petites filles sont habillées très décemment. Cette population est on ne peut plus morale. Les familles vivent, la plus grande partie de l'année, seules, isolées les unes des autres : la jeunesse se trouve à l'abri de bien des dangers. Du reste, leur piété et leur esprit de prière attirent sur eux en abondance des grâces de pureté et de conservation.

Malgré leur pauvreté, ils n'en sont pas moins généreux. Ils savent remplir le commandement : *Droits et dîmes tu paieras à l'Eglise fidèlement*. Ils apportent au Père leurs présents, qui une peau de caribou, qui une peau de castor, qui une peau de vison ; ceux qui ne peuvent se rendre à la mission, font parvenir leur offrande par la main d'un ami ou d'un parent. " Tiens, disait une jeune femme, ma grand'-mère qui est vieille, t'envoie ces deux peaux de rats musqués, pour que le Grand Esprit lui donne bonne chance à la chasse cette année." Ces fourrures indemniseraient le Père d'une grande partie de ses dépenses, s'il pouvait les emporter avec lui jusqu'aux villes commerciales du Canada ; mais, pour certaines raisons d'intérêt majeur, il préfère se confor-

mer aux règlements de l'honorable compagnie qui, fidèle à sa devise *Pro pelle cutem*, exige que toutes les peaux du territoire passent par ses comptoirs avant de quitter un fort, il abandonne au bourgeois tout ce qu'il a reçu de pelleteries, au prix coûtant de l'endroit. Or ce qui se vendrait à Londres deux ou trois livres sterling ne vaut à Albany que deux ou trois chelins.

Pour le Père Nédelec, les sauvages d'Albany sont ses enfants de prédilection. Il a coutume de dire : " C'est un peuple de crève-faim, mais un peuple de saints. Les solitaires de la Thébaïde étaient pauvres en argent mais riches en vertus ; les anachorètes de la Baie ont quelque chose de leur sainte pauvreté. Jésus qui a tant aimé les pauvres, entoure d'un amour privilégié ces petits et ces humbles de la forêt. " *Beatus qui intelligit super egenum et pauperem.* Heureux l'homme qui comprend ce que sont le pauvre et l'indigent. Le Seigneur le délivrera aux jours mauvais." Je soutiens que ce peuple est civilisé, je ne dis pas poli à la manière de Québec, mais civilisé dans le vrai sens du mot. Il a de la douceur dans ses mœurs, de la charité dans ses rapports, de la paix et de la joie dans sa cabane ; la religion a fait disparaître d'au milieu de lui l'égoïsme, et a développé dans sa vie privée et publique toutes les bonnes qualités de sa nature ; il n'est pas tourmenté de désirs insatiables, il possède dans son état actuel le contentement. Le raffinement de la politesse et le confortable du matérialisme ont-ils su apporter ce bonheur aux nations modernes ? "

Saint Paul s'était fait tout à tous, juif avec les juifs, grec avec les grecs, romain avec les romains. Le Père Nédelec s'est fait sauvage avec les sauvages. Il aime à répéter, après l'apôtre des nations : " *sapientibus et insipientibus debitor sum*, je suis redevable aux sages et aux simples." Si on lui reproche de trop condescendre aux manières d'agir et de penser de ses enfants, d'être trop bon, il répond : " On n'attire pas les mouches avec du fiel. Saint François de Sales a dit qu'il valait mieux pécher par la douceur que par la rigueur. Jésus disait de lui-même : *Ego sum pastor bonus*, je suis le bon pasteur." Aussi, jamais il ne se fâchera avec un peau-rouge, il ne se permettrait tout

au plus cette licence qu'avec des blancs imparfaits comme nous. Il s'amuse avec ses sauvages, comme le ferait un grand papa avec ses petits enfants. Il a apporté dans sa valise, entre autres curiosités, une boîte à surprise d'où, quand on ouvre le couvercle, sort tout à coup, poussé par un ressort secret, un nègre habillé en soldat. Matin et soir, à la porte de l'église, comme un prestidigitateur de métier, il donne une séance publique au peuple assemblé ; chaque fois, ce sont des rires à s'en tenir les côtés, et le Père n'est pas de la bande celui qui a le moins de plaisir. Puis, dix fois par jour, quelque femme ou quelque enfant vient lui dire tout bas à l'oreille : " Mon Père, montre-moi donc ton petit bonhomme." Ces amusements enfantins tiennent les esprits de bonne humeur ; et avec la bonne humeur entrent plus facilement les conseils et les leçons.

Le Père Nédelec a sa population dans sa main. Sur une parole de sa bouche, sur un simple signe, les femmes se mettent à coudre, à raccommoder les tentures, à tresser des guirlandes de feuilles, à fabriquer des couronnes de fleurs sauvages, à préparer les parures du temple ; les hommes de leur côté courent dans le bois, reviennent chargés de jeunes épinettes, leur enlèvent l'écorce et les ébranchent jusqu'à une certaine hauteur, *balisent* un chemin pour la procession du Saint Sacrement, entourent l'église d'une forêt de verdure, plantent devant la porte de longs mais, au haut desquels flottent le pavillon français, le pavillon anglais et la bannière de la sainte Vierge. Au fond des bois solitaires comme au sein de la civilisation, l'Eglise favorise le culte extérieur. L'homme est composé d'un esprit et d'un corps : et les sens du corps ont besoin d'images et d'éclat qui les frappent, pour faciliter vers Dieu l'élévation des facultés de l'esprit.

Tout est festival aux environs. Les femmes rient et jasent ; les enfants courent, jouent et sautent ; la marmite bout. C'est un plaisir de voir, chaque matin, les hommes revenir du fort, tenant un petit sac de farine d'une main et une oie de l'autre ; ajoutez à cela une pincée de thé et une jointée de sucre : c'est la ration de la journée. Remarquez que l'oie sauvage, ou l'outarde, est le mets favori de l'indien

d'Albany ; auprès de l'outarde, bouillie et cuite dans son jus, le lard, le bœuf, le caribou n'est plus que de la moutarde après le dîner. Chaque automne, au temps de la chasse qui est très abondante, la compagnie en fait tuer des centaines et des centaines, et elle les sale dans des tonneaux pour le reste de l'année. Quel régal ! la disette est passée, le jeûne est fini, la joie et l'abondance sont au camp : la bonne Providence et le " gardien de la prière " ont pourvu à tous les besoins. Alleluia ! *migouetc ! migouetc !*

Albany a une chapelle dont plus d'une mission dans le diocèse de Montréal pourrait s'enorgueillir. Elle est bâtie à cinq arpents du fort, à deux du rivage, dans une prairie isolée, adossée à une forêt d'épinettes, ayant la vue sur la rivière. Elle mesure 50 pieds sur 30. Le style en est gothique, les fenêtres étroites et terminées en ogive ; la tour carrée, qui projette de six pieds, est couronnée de créneaux. La cloche, que les sauvages eux-mêmes ont fait venir d'Angleterre, la payant de leurs pelleteries, pèse bien trois cents livres ; elle dort silencieuse onze mois durant, mais, pendant les jours de la mission, je vous assure qu'elle a du tinton. La cloche pour l'âme chrétienne est une amie ; ses sons mâles, doux et sonores, par une union intime, une sympathie secrète et un écho mystérieux, savent vibrer à l'unisson avec les sentiments de nos cœurs ; selon les circonstances, elle parle joie, tristesse, enthousiasme. Dans cette mission lointaine, aux confins de l'univers, cette cloche réveille le désert et anime les silences profonds ; au lever de l'aurore comme au crépuscule tombant, elle porte sur l'aile des brises, aux solitudes et à leurs rares habitants, les invitations, les pensées et les prières de notre mère la sainte Eglise.

En arrière de la chapelle, accolée au mur, se trouve une petite sacristie, où le missionnaire a son lit de planche et, pêle-mêle, son bagage varié et multiple ; au milieu des embarras, des tracasseries et des dérangements de la mission, c'est son *chez lui* libre et indépendant.

L'église est blanchie à la chaux à l'extérieur ; à l'intérieur les murs sont peints en brun jusqu'à la hauteur de cinq pieds, puis en blanc ; les cadres des fenêtres sont couleurde cerise. Il n'y a pas de voûte cintrée, mais la charpente forte

et vigoureuse est propre, varlopée, peinte et finie avec soin. Dans les sept fenêtres se déroulent des toiles où sont représentés des sujets pieux, que la lumière plus claire du dehors enjolive et fait ressortir dans tout leur jour : le sacré cœur de Jésus, le saint cœur de Marie, saint François-Xavier expirant sur un rivage désert, sainte Thérèse dans l'extase de la prière, sainte Marie Madeleine pleurant au pied de la croix, etc. Aux murailles sont appendues de jolies images du chemin de la croix, et un tableau-échelle très ingénieux, imaginé par le P. Lacombe pour expliquer aux sauvages tous les grands mystères et les principaux faits historiques de la religion.

Le vestiaire contient deux assortiments complets d'ornements de couleur différente pour la sainte messe. L'autel a ses chandeliers en argent, en étain, en bois et en cristal, des bouquets artificiels variés. Que de patience et de dévouement il a fallu pour transporter ces objets, dont plusieurs sont fragiles, et qui tous demandent à être entourés de si nombreuses précautions, aussi loin, à dos d'hommes, à travers tant de portages et de difficultés !

La plus grande propreté règne par tout le temple, vous ne vous croiriez pas en pays sauvage. Tous les matins, deux hommes arrivent avec leur balai de branches sous le bras. Le Père voulut leur donner du thé. " Pourquoi ? " dirent-ils.—Parce que vous balayez l'église.—Garde ton thé, nous sommes assez payés par l'honneur que tu nous fais en nous choisissant pour cette besogne." Après chaque exercice, deux femmes, avec des feuilles de fougère, essuient les crachats et la poussière, et mettent tout en ordre ; le père les appelle *ses diaconesses*, il leur a donné un ruban comme insigne de leur grade, et elles ne céderaient pas leur titre pour tout au monde. N'est-ce pas là avoir le zèle de la maison de Dieu ? *Domine, dilexi decorem domus tuæ.*

C'est là l'édifice le plus considérable que ces sauvages aient jamais vu. Saint Pierre de Rome n'a pas plus de merveilles pour l'homme civilisé, que cette église pour l'enfant des bois. Comme ils la revoient chaque année avec joie ! sa vue de loin fait battre leur cœur. Elle est le point du ralliement annuel de la nation. Qu'elle possède de splendeurs

pour leurs yeux, de douceurs et d'émotions pour leurs âmes ! Leur visite au *wigwam de la prière* fait époque dans leur vie, leur année commence à compter du temps de la mission, du mois de juin. Ah ! si les riches du siècle, qui dépensent tant d'argent en frivolités, voulaient donner quelque peu de leur superflu pour bâtir des chapelles propres et décentes dans les missions pauvres, comme ils pourraient à peu de frais, au fond de ces bois, faire des heureux ! la prière de l'indigent retomberait sur leur tête en rosée de bénédictions.

Le matin à 6 heures, toute la paroisse se rassemble pour la prière. Un homme la fait seul, d'un timbre de voix sonore, clair, fort ; tous répondent en chœur, avec ensemble, distinctement, sur un ton un peu chantant. Parfois les voix baissent, baissent, baissent toujours, on dirait qu'elles vont s'éteindre ; puis graduellement succède un renforcement, un ronflement général ; c'est une musique grandiose, c'est le murmure des grandes eaux, c'est le bruit des vents qui agitent le sommet des arbres altiers, c'est l'inspiration bruyante de l'organiste enthousiasmé qui met en mouvement le jeu sourd des pédales. Il y a dans cette prière, non seulement de la ferveur et de la piété, mais encore de l'accent, de l'âme, de l'art, de la poésie, de l'éloquence.

Puis vient la messe. Les petits enfants à la mamelle, emmaillotés et couchés sur leurs planchettes, y assistent avec leurs mères ; ils gazouillent, pleurent et crient, chantant à leur manière les louanges de Dieu : *ex ore infantium et lactantium perfecisti laudem.* Les cantiques succèdent aux cantiques. Les sauvages sont très friands de chants sacrés, je puis dire qu'ils ont un goût passionné pour la musique vocale. Hommes et femmes alternent. Ceux d'entre nous qui sont connaisseurs dans la science de Mozart, assurent qu'il est difficile de trouver des voix plus limpides, plus souples, plus variées, plus étendues, des timbres plus argentins que les altos sonores et déliés des femmes. Les chants vont sur nos airs d'église. Seulement ils y ont introduit certaines variantes qui leur donnent une physionomie d'originalité piquante ; leur exécution a quelque chose de ces inflexions insaisissables qui caractérisent les

chansons canadiennes, nuances de ton que les notes ne sauraient traduire, naïveté charmante et pleine d'abandon de la mélodie populaire.

Deux fois par jour, le Père réunit les jeunesses, ses *philosophes*, comme il les appelle, pour les catéchiser. Les parents, pour la plupart, accompagnent leurs enfants. Le Père n'a pas à leur apprendre la lettre du catéchisme, ils la savent généralement tous ; son ministère se borne à donner des explications sur les points les plus difficiles, à se rendre compte du savoir d'un chacun, à faire briller les efforts extraordinaires de bonne volonté, enfin à entretenir dans les cœurs le feu sacré. Quand vous avez enseigné le catéchisme dans les paroisses, et que vous avez constaté par vous-même combien il se rencontre d'enfants ignorants et tout à fait incapables d'instruction, c'est un prodige à n'y pas croire que de voir ici tous ces petits sauvages, qui ne fréquentent aucune école, répondre de suite, vivement, prestement à la question, aussitôt qu'elle est posée. Recommencez l'expérience autant que vous voudrez, toujours même résultat.

Père, dîmes-nous au P. Nédelec, expliquez-nous ce mystère.—Voici, dit-il : ces enfants passent les longues soirées d'hiver, dans la cabane, avec leurs parents, à répéter prières, catéchisme, cantiques et instructions de la dernière mission. Ils ne sont distraits dans leur pieuse occupation, ni par les chicanes de la politique, ni par les nouvelles étrangères, ni par les faits divers de la gazette. Les bals et les festins ne prennent pas le meilleur de leur temps. Ce peuple est encore tout imprégné de foi : que la chasse fournisse le vivre et l'habit à son existence modeste, il n'en demande pas davantage ; sa grande affaire est de servir son Dieu, de sauver son âme, par conséquent de s'instruire des vérités de la Religion. Ces *Maskégons* de la Baie font réellement exception parmi les autres sauvages, où l'on rencontre, comme chez les blancs, le bon grain mêlé à l'ivraie. Le mal ici est presque inconnu. Ils sont les vrais enfants d'Abraham, la race des saints. Ils suivent à la lettre le précepte de l'Apôtre : " Goûtez les biens d'en haut et non les folies passagères de la terre : *quae sursum sunt sapite, non quae super terram.*" N'avais-je pas raison de dire que ces braves gens

avaient le secret du bonheur, de la seule civilisation digne de ce nom, à un bien plus haut degré que ces peuples, qui consument leur existence dans la poursuite fiévreuse d'intérêts qui s'évanouissent comme la fumée."

Nombreuses et acharnées sont les *disputes* publiques qu'ils conduisent avec un entrain admirable. Un petit garçon se place dans le chœur, une petite fille à la porte de l'église ; le père, avec une épingle, tire dans son livre un chapitre au hasard : " le baptême... le péché... le Saint-Esprit. " Alors le petit garçon pose la première question, la petite fille donne la réponse ; à son tour, elle fait la question suivante et le petit garçon répond, ainsi de suite jusqu'à la fin du chapitre. C'est un feu roulant de demandes et de réponses, que parents et enfants suivent, de l'oreille et du regard, avec le plus grand intérêt. Le Père prend ses notes ; tous les jouteurs seront couronnés, mais le premier aura le premier choix sur le lot des récompenses, le second le deuxième choix, etc. " Qui veut entrer en lice ?" Dix se lèvent, le Père en désigne deux. De suite vous reconnaissez dans la foule le père et la mère des combattants, à leur tête qui se dresse, à leurs yeux qui scintillent. " *Pien*, disent tout haut les parents, *Manianne*, attention ! ne faites pas les fous, n'ayez pas peur, répondez comme il faut." La lutte commence, toutes les bouches sont sur le qui-vive. Si l'un se trompe, aussitôt vingt voix, partant du milieu des grandes personnes, protestent, et donnent le texte correctement. Si une bourde échappe, c'est un éclat de rire général. On voit que les parents savent leur catéchisme encore mieux que leurs enfants, et que les enfants doivent s'être escrimés à ce genre d'exercice depuis plusieurs mois.

Suit la distribution des prix. Tous les objets précieux, médailles, images, crucifix, sifflets, flûtes en fer blanc, sont étalés sous les regards pétillants, et devant les figures trépignantes. Le champion vainqueur est embarrassé, il ne peut se fixer, il touche à tout, il voudrait de tout, enfin il se décide. Il choisit une guimbarde, l'unique qu'il y ait dans le trésor des récompenses ; et sans perdre de temps, il la porte à ses lèvres et se met à jouer de la languette. Le Père lui fait remarquer qu'il faut taire son instrument dans la cha-

pelle ; il fait silence, mais, aussitôt le catéchisme fini, il s'assied sur le perron de l'église et s'en donne à cœur joie ; la moitié de la population, faisant cercle autour de lui, s'extasie sur sa musique, et jalouse son bonheur. Depuis trois jours, ce garçon est l'homme le plus considérable du camp ; partout où il va, une troupe de curieux et d'admirateurs l'accompagne : une trompe a fait sa fortune.

Après le catéchisme, l'école : la religion divine a une sœur humaine, la science. Ceux qui savent déjà lire, s'établissent chacun dans son coin, et là, comme s'ils étaient seuls au monde, sans s'occuper de leurs voisins, ils lisent hardiment à haute voix ; les commençants s'étendent sans façon à plat ventre sur le plancher, formant un rond complet, les pieds en dehors, la tête en dedans, comme autant de rayons d'un cercle dont le centre est un livre ; un des gars, un des plus savants, constitué professeur pour la circonstance, entonne l'antienne ; les autres, qui voient les lettres qui de droite, qui de gauche, qui tête-bêche, répètent ensemble comme un écho : *pe, pi, pa, po, pu, me, mi, ma, mo, mu, ke, ki, ka, ko, ku,*.—*Fervet opus.* Vous diriez une ruche d'abeilles, laborieuses, tapageuses, bourdonnantes. L'école se fait dans la désinvolture et le sans-gêne de ce qu'on pourrait appeler véritablement " la liberté, l'égalité, la fraternité." Sous ce désordre apparent, toutefois, il existe un ordre secret qui vient de la bonne volonté individuelle. Le missionnaire n'a pas la prétention d'apprendre à ses pupilles, à lire parfaitement en trois ou quatre leçons ; mais il veut, par sa présence et son enseignement, donner de l'importance et du relief à la lecture. Ses leçons du reste seront continuées, par le père ou la mère, à la lueur du feu de la cabane. Chose admirable ! dans ce coin inconnu du globe tout le monde sait lire ; et ce peuple sauvage pourrait donner des points même aux fiers Américains qui se vantent entre toutes les nations de la terre, d'avoir fait pénétrer le plus avant dans les masses l'enseignement primaire.

Cette connaissance de la lecture explique, du moins en partie, leur instruction religieuse qui est vraiment étonnante, si on considère qu'ils n'entendent la parole du prêtre qu'une seule fois dans le cours de l'année. Leur bibliothèque n'est

pas considérable, elle se compose de quatre livres seulement ; mais elle est choisie, et il n'est pas de famille qui ne la possède tout entière :

1o. *Les sermons de Mgr Baraga traduits de l'Otchipwe en Maskégon pour l'usage des sauvages d'Albany, Severn, Martin's Fall (Baie d'Hudson.)* Ce sont des instructions courtes, claires, simples sur les divers points du dogme et de la morale, donnant la quintescence de la doctrine et la moelle de la piété. Plusieurs sauvages les ont lus et relus si souvent, qu'ils les savent comme leur *Pater*. Leur mémoire retient facilement ces explications succinctes, et l'Esprit-Saint, qui opère des prodiges dans les esprits simples et les cœurs droits, leur en a fait pénétrer les secrets spirituels et les profondeurs mystiques.

2o. *Chemin de la croix et autres prières.* C'est une traduction, mais tout à fait dans le génie de la langue algonquine, de notre chemin de la croix, composé, pour chaque station, d'une méditation, d'une prière et d'un cantique. Les sauvages aiment, tout particulièrement, à relire cette histoire douloureuse des souffrances de notre Seigneur, et ils y apprennent à connaître à leur juste valeur le prix de leur âme et l'importance du salut.

3o *Recueil de prières, catéchisme et cantiques.* J'ai déjà dit que tous connaissent, mot à mot, leur catéchisme et leurs prières, voire les grandes prières du soir et du matin ; j'ajouterai qu'il en est de même des cantiques qui sont au nombre d'une soixantaine ; ce sont leurs chants d'habitude, qu'ils fredonnent tranquillement dans leurs canots, qui les soutiennent dans leurs marches pénibles, qui abrègent et égaient leurs longues veillées d'hiver, et qu'ils aiment à faire retentir avec enthousiasme sous la voûte de leur chapelle au temps béni de la mission. Avec le chant la religion entre goutte à goutte dans leur cœur, car chacune de ces hymnes est une paraphrase dogmatique d'un mystère ou d'une grande vérité chrétienne.

4o *Enfin le calendrier.* Ce dernier opuscule, qui est publié sous forme d'almanach, n'est point, des quatre livres, le moins intéressant ni le moins utile ; sans son secours, plus d'une fois les sauvages, isolés du monde extérieur, comme

Robinson dans son île, perdraient le jour de la semaine et le quantième du mois. Les dimanches y sont marqués par une croix, les vendredis par un P.. et les jours de jeûne par les deux lettres P. K.; les fêtes d'obligation sont écrites en lettres majuscules. Tous les saints du calendrier romain n'y sont pas cités, mais seulement les principaux, ceux dont la dévotion est le plus en honneur dans l'église de la Baie : *Kitcitwa Maganit*, sainte Marguerite ; *Winiam*, William ; *Pien gaie Pon*, Pierre et Paul ; *Basin*, Bazile ; *Bensan*, Vincent ; *Jak*, Jacques ; *Nias*, Ignace ; *Nonan*, Laurent ; *Nwi*, Louis ; *Ogisten*, Augustin ; *Mani*, Marie ; *Micen*, Michel ; *Tenes*, Thérèse ; *Tanis*, Stanislas ; *Sabet*, Elizabeth ; *Katenine*, Catherine ; *Jan*, Jean ; *Panansué*, François ; *Sosep*, Joseph, etc.

Ils donnent aux mois un nom particulier, tiré des influences climatériques ou des changements que la saison amène dans leur train de vie ; c'est pourquoi ces noms ne sont pas les mêmes pour tous les pays de la langue algonquine, mais ils diffèrent selon la localité. Ici, le premier mois de l'année, juin, se nomme *la lune des feuilles*, parce que dans ces régions septentrionales les arbres ne revêtent qu'alors leur parure printanière ; juillet se nomme *la lune où les petits oiseaux muent* ; août, *la lune où les petits oiseaux volent ;* septembre, *la lune des outardes*, c'est l'époque de la grande chasse d'automne ; octobre, *la lune du départ*, ils quittent les bords de la mer pour aller passer l'hiver dans les bois ; novembre, *la lune où il gèle* ; décembre, *la lune de la neige ;* janvier, *la lune du grand froid ;* février, *la lune du froid extrême*, l'axiome canadien, d'accord sur ce point avec les sauvages, dit : " les plus grands froids sont entre les deux chaires ; mars, *la lune de l'aigle* ; avril, *la lune du retour des outardes*, l'oie sauvage a baptisé deux mois de l'année, car cet oiseau précieux entre, chez ces peuplades, pour une large part dans les richesses de leur garde-manger ; mai, *la lune des grenouilles*, dans un pays où les marais s'étendent jusqu'à cent milles dans l'intérieur, la famille grouillante des batraciens, au dégel, doit remplir les airs d'un tel vacarme, qu'il n'est pas étonnant qu'elle ait imposé son nom à l'époque de leurs concerts.

Chaque jour, vers 7 heures p.m., a lieu la prière du soir.

C'est une succession non interrompue de cantiques, de prières, de courtes instructions, de dizaines de chapelet, le tout se terminant par la bénédiction du Saint Sacrement. L'exercice se prolonge pendant une heure, et même une heure et demie ; nous y passerions la nuit, tant il est doux de contempler le spectacle consolant de ces pieux enfants des bois, qui apportent un entrain si admirable à prier Dieu et à chanter ses louanges. Une femme s'exclamait, tout hors d'elle-même : " Que c'est beau ! que c'est beau ! notre cœur est content, c'est comme le paradis ! "

Vendredi, après la prière du soir, les hommes restèrent dans la chapelle pour faire le chemin de la croix. Chacun portait son livre à la main. Le président disait seul, en leur langue : *Adoramus te, Christe,* les autres répondaient ; puis tous ensemble ils lisaient la considération et la prière, d'une voix forte et ferme, en cadence, une vraie psalmodie ; le président récitait la première partie du *Pater*, de l'*Ave* et du *Gloria Patri*, la foule comme un tonnerre en répétait les dernières phrases ; ensuite, debout, ils entonnaient le couplet d'un ton à faire résonner les vitres. Le silence se faisait, la masse humaine se portait à l'autre station, s'agenouillait, s'inclinait jusqu'à terre, c'était la vague bruyante et tumultueuse expirant sur le rivage : de ma vie, je n'ai vu de cérémonie plus impressionnante dans sa simplicité et sa sublimité. Il était dix heures, quand les priants retournèrent à leurs wigwams, silencieux, recueillis. Samedi, ce fut le tour des femmes, et dimanche celui des enfants, petits garçons et petites filles. En suivant la voie douloureuse, ces chrétiens d'un autre âge, comme les premiers chrétiens, apprennent à porter, avec patience et avec joie, le fardeau de leurs peines journalières. " Si quelqu'un veut venir après moi, dit Jésus, qu'il renonce à soi-même, qu'il se charge de sa croix, et qu'il me suive. "

Dimanche, à 10 heures, il y eut messe pontificale. Le P. Gladu est, au collège d'Ottawa, un maître de chant ; le P. Paradis ne l'est pas, ce qui ne l'a point empêché de tenir son bout, et de faire sa partie dans l'exécution de la messe royale. Le trombone tenait lieu d'orgue, il nous donna à l'offertoire et à la communion, comme dans les comptes rendus de journaux,

" les morceaux les mieux choisis de son répertoire." Le P. Nédelec, le Père Dozois et votre serviteur, nous faisions diacre, sous-diacre, prêtre assistant,cérémoniaire, thuriféraire, etc. ; enfin nous remplissions tous les offices divers que requiert pareille occurrence. Nous étions à l'aise pour nous tromper dans nos cérémonies, sachant que personne dans l'assistance ne saurait nous reprendre. Aussi, il fallait voir avec quelle assurance et avec quelle gravité nous y allions ! Ces bons sauvages étaient émerveillés de ce déploiement de pompe inaccoutumé ; leurs yeux ne pouvaient se rassasier de contempler la richesse et la variété des ornements sacrés, le violet éclatant de la soutane épiscopale, la mitre superbe, la crosse dorée, la dignité et la majesté du vicaire apostolique. Ce jour vivra longtemps dans les mémoires et les récits. Selon leur coutume, les heureux spectateurs en raconteront, à leurs amis absents, tous les incidents jusque dans les moindres détails : ce sera le thème des conversations pendant bien des hivers. Jamais la Baie n'avait vu tant de splendeur.

Le même jour, à 7 heures, p.m, la procession du Saint Sacrement, faisant le tour d'un long parallélogramme, déroula ses anneaux vivants dans la prairie, entre deux haies de balises. L'étendard du Sacré Cœur ouvrait la marche, puis venaient les petits garçons, puis les petites filles, puis la bannière de Marie Immaculée, puis les femmes, puis les hommes, puis l'évêque, entouré de son clergé, tenant entre ses mains l'ostensoir rayonnant ; quatre sauvages, des plus graves et des plus solennels, soutenaient les colonnettes du dais. Tous les assistants portaient, au bout de petits bâtons, des pavillons rouges, blancs, bleus, verts ; dans l'église, c'était comme une forêt frémissante au feuillage de diverses couleurs. En même temps, les petits garçons chantaient leur cantique, les petites filles le leur, les femmes le leur, et les hommes le leur, cacophonie harmonieuse, mélange et croisement de mélodies, où semblaient se réunir toutes les voix de la nature. " *Benedicite, spiritus et animae justorum, Domino ; benedicite, sancti et humiles corde, Domino.* Bénissez le Seigneur, esprits et âmes des justes ; hommes saints et humbles de cœur, bénissez le Seigneur ;

bénissez-le aussi, montagnes et collines, fontaines, mers et fleuves, poissons qui nagez dans les ondes, oiseaux qui voltigez dans les airs, et bêtes féroces qui courez dans les bois ; enfin, vous tous, ouvrages du Seigneur, bénissez le Seigneur." De son côté, Jésus-Hostie répandait ses bénédictions sur la forêt, *et omnibus habitantibus in eâ*, et sur tous ceux qui habitent dans ses retraites profondes. Ce peuple paraît bien petit aux yeux des hommes, il est grand aux yeux des anges. Pendant que des nations superbes, fières de leur nombre et de leur gloire, ont apostasié la foi chrétienne, et que leurs crimes s'élèvent vers Dieu comme la voix de Sodôme, cette peuplade de sauvages inconnus proclame hautement, fièrement, à la face de l'univers et des quelques protestants de l'endroit, accourus pour être les témoins respectueux et émus de cette démonstration, que leur roi et maître est Jésus, et leur prière appelle du ciel sur la terre coupable le pardon et la miséricorde. Qu'il était doux d'entendre ces chants pieux, portés sur les vents légers, aller expirer au loin dans le calme du soir et les silences de la solitude !

Lundi, à 7 heures a. m., Monseigneur administra le sacrement de confirmation à tous les adultes, qui ont fait leur première communion. C'est la première fois que le Saint-Esprit descend au milieu de cette population, recueillie comme les apôtres et les disciples au Cénacle, par l'entremise et le canal, pour parler comme les sauvages, de la *kitchitwasokkiteheskaketominituwin*, c'est-à-dire de la *sainte onction qui rend fort*. En voyant tout ce peuple prosterné, et seul debout au milieu d'eux l'évêque, les mains tendues, les yeux levés vers le ciel, appelant, dans une invocation mystérieuse et sublime, l'esprit de sagesse et d'intelligence, l'esprit de science et de conseil, l'esprit de force, l'esprit de piété et de crainte de Dieu, on se serait cru transporté aux jours bénis du christianisme naissant, lorsque saint Pierre appelait pour la première fois le Paraclet sur la tête des Samaritains nouvellement convertis. " Les apôtres qui étaient à Jérusalem, dit le Livre des Actes, ayant appris que ceux de Samarie avaient reçu la parole de Dieu, ils leur envoyèrent Pierre et Jean. Ceux-ci étant venus, firent des prières,

pour eux, afin qu'ils reçussent le Saint-Esprit. Car il n'était pas encore descendu sur aucun d'eux, mais ils avaient été seulement baptisés au nom du Seigneur Jésus. Alors ils leur imposèrent les mains, et ils reçurent le Saint-Esprit. "

La confirmation était le point culminant de la visite épiscopale ; il était facile de se convaincre que les sauvages le comprenaient, au recueillement de leur figure, à la piété de leur maintien, à la ferveur de leur prière. Ces pauvres chrétiens se trouvent pour leur religion dans des circonstances bien difficiles : outre qu'ils ne voient leur pasteur qu'une fois l'an, ils sont comme noyés au milieu de nations hérétiques qui parlent la même langue qu'eux ; ils ont à soutenir les attaques du zèle, et des aumônes certainement abondantes et généreuses, des prédicants ; ils doivent résister aux entraînements et aux exemples de quelques-uns de leurs frères qui ont fait naufrage dans la foi. Dans ces conditions, d'après les calculs ordinaires des raisonnements humains, leur persévérance est un prodige inexplicable. Puisse le *Spiritus ad robur*, l'Esprit de force, qu'ils viennent de recevoir avec de si touchantes dispositions, les soutenir et les continuer dans ce miracle de fidélité à la sainte Eglise romaine, jusqu'à ce que la toute bonne providence leur ait ménagé, au milieu d'eux, une résidence de missionnaires permanents.

Après la confirmation, le P. Dozois dit la messe, à laquelle il y eut communion générale. Comme dans une communauté à la clôture d'une retraite, la préparation au banquet divin et l'action de grâces se firent en commun, à haute voix. Les paroles, les inflexions, les tons étaient chargés de l'émotion et de la chaleur des cœurs. Les orgueilleux du siècle n'auraient que des regards de dédain pour cette congrégation en guenilles, Jésus a pour eux des regards de tendre prédilection. Il a appelé avant tous les autres les bergers pauvres et ignorants à son berceau ; ces pasteurs de bêtes fauves viennent de bien plus loin : leur foi n'est pas moins vive, ni moins simple. O braves enfants des bois, si, moins absorbés par votre dévotion, vous aviez pu remarquer nos cœurs gros d'attendrissement, nos yeux mouillés de larmes, vous auriez pu dire avec l'apôtre : " *Spectaculum facti sumus mundo*

et angelis et hominibus, nous sommes donnés en spectacle au monde, aux anges et aux hommes." Oui, c'est un spectacle qui édifie et rend meilleur. Qu'avez vous besoin de nos richesses ? la paix est votre bien ; de nos lois et de nos systèmes de gouvernement ? vous êtes libres comme les oiseaux de l'air ; de nos études ? vous possédez la vraie science, la science des saints, le salut.

Cette communion a été précédée d'une confession, faite avec un abandon et un sans-gêne admirables. Le respect humain ici est inconnu. Le pénitent vient se jeter aux pieds du confesseur, sans façon, près de sa chaise qui n'est pas grillée, devant la foule réunie ; il parle si haut que tous pourraient l'entendre, s'ils voulaient seulement prêter l'oreille. " Mon enfant, baissez la voix.—Pourquoi ? mon père, ils savent bien que je suis un grand pécheur." L'absolution reçue, il va s'agenouiller devant l'autel, et il dit à demi voix, sans plus s'occuper de ses voisins que s'ils étaient sourds : " Mon Dieu, je vais accomplir ma pénitence, le Père m'a dit de réciter le chapelet, je commence : Je crois en Dieu, etc." Un autre arrive : " Mon Dieu, je vais accomplir ma pénitence, le Père m'a donné à faire un chemin de croix, je commence." Et il se met à parcourir les stations. Pour ces bonnes gens la confession n'est pas un fardeau, c'est une consolation, c'est une joie. Il en est, du reste, un peu ainsi pour tous les bons chrétiens.

Mardi matin, pour parler le langage des gazettes, quatre messieurs d'Albany conduisaient à l'autel quatre demoiselles de leur choix. Les heureux couples doivent partir ces jours-ci, en canot d'écorce, pour faire leur voyage de noces, le long des rivages de la baie d'Hudson du côté de la rivière *Severn*. Sur la route, ils se livreront aux plaisirs de la chasse et de la pêche. Ils passeront leur lune de miel en villégiature, prenant leurs repas sur le gazon des grèves, couchant sous la calotte des cieux. Nos souhaits de bonheur accompagnent les nouveaux époux dans l'épaisseur des forêts. Au balustre il n'y avait ni chandeliers d'or, ni tapis, ni fauteuils, ni déploiement de luxe ; cependant la bénédiction d'Abraham, d'Isaac et de Jacob n'en est pas moins descendue sur ces véritables enfants des patriarches ; ils méritent, com-

me le jeune Tobie, de voir les fils de leurs fils jusqu'à la troisième et quatrième génération. Le casuel du Père n'est pas très fort ; il fournit gratis le jonc toujours, et souvent le repas. Pour vous faire voir que les choses se passent à la bonne franquette, il me suffira de vous dire qu'une des épousées tenait entre ses bras un enfant entortillé, emmailloté. " A qui cet enfant ? dit le Père.—C'est à mon frère.—Pourquoi l'emporter ici ?—Le pauvre petit ! il est mort cette nuit, la mère se cache pour pleurer, et pendant qu'on est à faire la bière je ne sais pas où le déposer, le pauvre petit !...." Et elle se mit à fondre en larmes, en sanglotant.

J'ai oublié de dire que, dimanche après-midi, le Père Dozois administra le sacrement de baptême à tous les petits sauvageaux que le bon Dieu a donnés à la nation depuis la mission dernière. Ils étaient là, rangés sur deux lignes, une vingtaine de parrains et de marraines avec leurs pupilles spirituels, sans compter les pères et les mères, les frères et les sœurs, les parents et les amis qui intéressés, curieux, assistaient à la cérémonie. On se serait cru transporté aux premiers siècles du christianisme, dans le baptistère des cathédrales, alors qu'aux vigiles de Pâques et de la Pentecôte, de nombreux catéchumènes étaient introduits dans l'église de Dieu.

Mardi à 10 h., Mgr célébra une messe de *Requiem*, le Père Gladu faisant les fonctions de maître chantre. Avant de se séparer, ces bons sauvages faisaient une prière commune pour leurs parents et leurs amis qui dorment, non pas au cimetière (car très peu sont enterrés auprès de l'église), mais aux quatre coins de la forêt, sous un dôme de feuillage, près d'un rapide écumeux ou sur les bords de la mer aux flots retentissants. Les hommes ignorent leurs tombeaux solitaires, mais le Dieu qu'ils ont servi les connaît, et *il les ressuscitera glorieux au dernier jour, parce qu'ils ont cru que leur rédempteur est vivant ; c'est pourquoi ils le verront de leurs yeux et dans leur chair.*

Le Père Nédelec leur fit une courte instruction, qu'il termina en les exhortant de ne pas oublier dans leurs prières leur grande bienfaitrice. Tous comprirent qu'il voulait désigner madame Corcoran, femme du bourgeois qui

avait en charge le poste d'Albany, lorsque le Père Laverlochère y fit sa première visite en 1848. Elle aida puissamment à la conversion des Sauvages par ses exhortations, ses exemples, son influence et ses charités ; elle resta comme la mère spirituelle de cette peuplade nouvellement convertie. Elle fut ravie à l'affection de ses protégés en 1854 : sa mort fut précieuse devant le Seigneur, et tous s'accordèrent à y voir des signes de prédestination. On lit au régistre des baptêmes, mariages et sépultures d'Albany une note assez curieuse : " Madame Corcoran est morte seulement quelques jours après mon départ, l'année dernière. Son corps est resté huit jours entiers sans être enterré, en attendant M. Corcoran qui était à Moose, et lorsqu'on l'a mis en terre, il ne s'en exhalait aucune mauvaise odeur. On aurait dit que la personne dormait. Le commis M. Holland, madame Morrisson et plusieurs autres témoins dignes de foi m'ont certifié la vérité du fait. Elle a été inhumée du côté gauche de la grande croix. J'ai béni, en présence des sauvages, une croix en fer que nous avons apportée de Montréal. Nous avons dit aussi la messe pour elle ce jour-là. M. Corcoran est parti en juin dernier, disant un éternel adieu à Albany. Il n'y a plus un seul européen catholique ici, nous sommes absolument seuls et réduits à nos propres forces ; mais le bon Dieu est avec nous.—Le Père Garin."

La grande croix n'existe plus ; mais la croix en fer qui peut avoir quatre coudées de haut est entourée d'une clôture d'une douzaine de pieds carrés. Elle est plantée au milieu d'une prairie, à trois arpents de la chapelle ; de là, on a la vue sur la mer. C'est comme un lieu de pèlerinage, où l'Indien reconnaissant vient s'agenouiller et prier. Voici, à part les textes de la bible, l'inscription gravée en lettres de fonte sur les bras de cette croix : " Ici repose en paix au milieu des enfants des bois que son zèle et sa charité ont contribué à gagner à Jésus-Christ, Charlotte Corcoran, épouse bien aimée de Thomas Corcoran, C. F. ; elle naquit le 18 juillet 1799 et quitta cette vie le 30 juillet 1854. Douée de toutes les qualités de l'esprit et du cœur, elle passa sa vie dans l'accomplissement de ses devoirs d'épouse et de mère chrétienne. Sa mémoire sera longtemps en vénération parmi ceux que

ses exemples ont édifiés et instruits. Jamais le souvenir de sa piété ne s'effacera du cœur de son époux désolé, qui lui a fait élever ce monument pour perpétuer sa mémoire. Qu'elle repose en paix ! " Ce tombeau entouré de vénération, cette croix dispendieuse, ces textes de la sainte écriture, cet éloge funéraire dicté par un prêtre qui la connaissait bien, là-bas, si loin, isolé dans le désert silencieux, me faisaient rêver aux catacombes et aux saints ossements qu'elles renferment.

Durant cette journée, monseigneur fit la visite des wigwams, larges et spacieux, dont chacun dans ses vastes flancs renferme trois ou quatre familles. Pour recevoir une aussi noble visite, les sauvages prirent leur posture de cérémonie : ils s'assirent en cercle autour de la cabane, à plat sur le sol, les jambes ramenées sous eux. Tous les yeux brillaient, toutes les figures s'épanouissaient à la vue des images, des chapelets, des médailles et des crucifix que Sa Grandeur distribuait. Ils s'agenouillaient, et se signaient sous la main qui les bénissait. " Tu nous rends heureux," disait l'un. Un autre ajoutait : " Nos petits enfants parleront de toi bien longtemps." Un troisième : " Tu nous apportes la lumière, le soleil est beau aujourd'hui." Pourtant le temps était couvert et sombre. Mais l'événement du jour, qui laissera une trace ineffaçable dans les souvenirs, c'est le *wikkokkewin*, le festin.

Il pleuvait à verse. Il fut impossible de prendre, comme à Abbitibi, le repas au grand air, sur le gazon. Le Saint Sacrement fut ôté du tabernacle, et l'église devint, comme aux agapes des premiers chrétiens, la salle du festin. Une loge avait été construite à la porte du temple, pour y faire la cuisine ; c'est là que les Vatels de la Baie avaient suspendu dix chaudières à la même crémaillère, qu'ils répandirent deux sacs de farine dans l'eau bouillante, et qu'à l'aide d'avirons ils brassaient la sagamité. Le biscuit s'élevait en pyramides près des balustres, les oies bouillies se comptaient par douzaines, les galettes chaudes et jaunes s'étendaient à la file sur le plancher, on apportait à plein seau le thé rouge-noir et le sucre y descendait par terrinées.

Comme l'église n'était pas assez grande pour contenir

tout le monde à la fois, il y eut trois tables, d'abord les hommes, ensuite les femmes avec leurs petits enfants, enfin les jeunesses, garçons et filles.

Les hommes s'assirent à terre, tout autour du temple ; douze servants se trémoussaient dans l'espace libre. Ce peuple si simple, si bon, si chrétien, a l'instinct de ce qui convient, on ne vit pas ici de gloutonneries comme à Abbitibi. Les convives ne faisaient pas de bruit, pas de tapage, pas de vacarme ; mais ils n'en débitaient pas moins d'ouvrage. A la mode des Chinois qui, dit-on, commencent le repas par les confitures pour finir par la soupe, ils ouvrirent leur festin par les mets qui flattaient davantage leur palais, et le fermèrent par ce qui était moins agréable à leur goût. Voici, dans l'ordre, le menu des entrées, des entre-mets, des desserts qui tour à tour disparurent *in gurgite vasto :* biscuit, galette, outarde, beurre, sagamité, le tout arrosé d'un thé couleur de lessive, et fortement sucré. Ils le boivent les uns dans un bol, les autres dans une terrine, les autres dans une chaudière, les autres dans un couvercle de chaudron, les autres dans une boîte de sardines.

J'avais apporté un petit *role* de tabac canadien, acheté à Sainte-Thérèse chez M. Jérôme. Le repas fini, le Père le jette au milieu de l'assemblée en disant : " Qu'est-ce que c'est ? " Il faut remarquer que ces sauvages n'ont jamais vu que le tabac noir, en palette, que leur vend la compagnie. Ils le déroulent, l'examinent en tous sens. L'un dit : " c'est une racine des grands pays." Un autre dit : " c'est du câble." Un troisième, plus malin, le porte à son nez, et s'écrie en sautant de joie : " Je l'ai trouvé."—Quoi, quoi ?—" *Sema, sema* ! du tabac, du tabac." Le Père, se servant de la hache, le leur distribua en bouts de six pouces ; ils étaient aux oiseaux. Mais quelles ne furent pas leur surprise et leur joie, quand je leur passai à chacun un cigare. Le Père, en leur expliquant la manière de s'en servir, leur dit que, dans les grands pays, c'était le privilège des *okimas*, c'est à dire des chefs, de fumer *le tabac roulé* ; ils ne se sentaient plus d'aise. Toutes les bouches *boucanaient* comme autant de cheminées ; la chapelle se remplit de fumée délectable, on aurait pu la couper avec un couteau. Dieu, sans doute, la reçut

comme des nuages d'encens s'élevant de cœurs contents, heureux et reconnaissants.

A leur tour les femmes festoient comme leurs hommes, en *cacassant* un peu plus ; parfois, il s'élève, des groupes divers, un gazouillement à ne plus s'entendre. Monseigneur, ayant à la main un plein chapeau de dragées, distribue des douceurs aux poupons et à leurs mamans ; c'est le bon maître qui dit : " Laissez venir à moi ces petits enfants, le ciel leur appartient et à ceux qui leur ressemblent."

Enfin les jeunes gens viennent couronner le fricot ; les garçons s'asseyent d'un côté de la chapelle, leurs *payses* de l'autre. Ils se montrent d'une patience admirable, ils avaient attendu à la porte du temple deux heures durant, sans murmures ; maintenant le thé et la sagamité font défaut, l'appétit de leurs parents ayant apporté la disette au fond des chaudières ; ils attendent encore, sans mot dire, que les cuisiniers aient réparé les brèches faites dans leur garde- manger. Nous nous demandions : "Les élèves de nos pensionnats resteraient-ils ainsi impassibles, en face de leurs assiettes vides ? Nous avons vu à moins des tempêtes et des colères." L'abondance revint, le temps perdu fut noblement réparé.

Quand tous furent rassasiés, on ramassa les restes, on pouvait bien en remplir douze corbeilles, comme au miracle de la multiplication des pains. Le déjeuner, demain matin, sera encore aux frais de Monseigneur. Quel homme aux yeux des sauvages ! jamais bourgeois, et même gouverneurs de l'honorable compagnie, se sont-ils montrés aussi magnifiques ? Il leur apparaît les mains pleines des grâces du ciel, et des richesses de la terre. Les biens de ce monde ne sauraient être mieux employés par un père qu'à réjouir le cœur de ses enfants, à fomenter leur attachement, et à resserrer les liens de leur charité.

Demain nous partirons, si le ciel le permet ; et après un mois de canot, nous espérons pouvoir vous presser la main. Ainsi, donc, au revoir.

XVIII

D'ALBANY A MOOSE.

Un journal succinct.—Départ.—Calypso.—L'Itinéraire.—Antienne bien choisie.—Le cantique de Zacharie.—Pieuse instance des répons brefs.—Style large des oraisons.—Dieu, notre tout.—*Ad propria.*—Notre Dame du Mont-Carmel.— Une nuit fraîche.— Nemrod.—Une froide matinée.— *No man's land.*—Fare niente.—Une brise amie.— Une immense platitude.—Dans une île improvisée.—A pied sec.—Hay Creek.—Près de l'âtre.—L'hospitalité.—Philémon.

ALBANY, 15 JUILLET 1884.

Mon cher ami,

Dans une heure nous partirons pour le retour. Comme déjà vous êtes au courant de notre manière de voyager, et que je vous ai décrit, en venant, ces lieux que nous traverserons pour la seconde fois, je vous ferai grâce de mes longues narrations et de mes descriptions interminables. Seulement, pour ne pas frustrer mon engagement vis-à-vis vous, je tiendrai un journal succinct des incidents divers qui viendront accidenter nos journées, persuadé que vous le lirez avec plaisir, sinon à raison de son intérêt propre, du moins à cause de la bonne volonté, qu'il laisse voir chez son auteur, de vous être agréable.

Mardi le 15 *juillet.*— A 2 heures de l'après-midi, nous quittons Albany, M. Boughton nous presse la main au rivage. Les bons sauvages en foule nous entourent confiants, silencieux, la tristesse peinte sur la figure ; ils tombent à genoux pour recevoir une dernière bénédiction ; puis, se relevant,

ils nous suivent sur la côte, en courant, nous envoyant de la main des signes d'adieu, l'espace d'un mille ; empêchés d'aller plus loin par les embarras d'une forêt inextricable, ils s'arrêtent sur le haut d'une falaise coupée à pic, immobiles, tristes, nous dévorant du regard, jusqu'à ce que le détour d'une pointe nous ait dérobés à leurs yeux.

J'avais le cœur serré. Un grand vide vient de se faire au milieu de cette brave population ; les âmes sont orphelines. Reverront-ils jamais leur Evêque ? Les premières lignes du Télémaque me revinrent à la mémoire : " Calypso ne pouvait se consoler du départ d'Ulysse... Souvent elle demeurait immobile sur le rivage de la mer, qu'elle arrosait de ses larmes ; et elle était sans cesse tournée vers le côté où le vaisseau d'Ulysse, fendant les ondes, avait disparu à ses yeux."

Comme d'habitude, au départ, nous récitons l'*Itinéraire*. Celui qui en a composé les belles prières, était vraiment inspiré.

Elles commencent par une *antienne* où elles demandent à Dieu Tout-Puissant de nous diriger dans la voie de la prospérité, et de nous donner pour guide, comme au jeune Tobie, son ange Raphaël, afin que, comme lui, nous puissions revenir à notre demeure, comblés de joie, de paix et de bonheur.

Vient ensuite le *Benedictus*, ce cantique plein d'enthousiasme que chanta le prêtre Zacharie à la naissance du précurseur, qui devait voyager devant le Messie, et qui plus tard disait de lui-même : " Je suis la voix qui crie dans le désert : préparez les voies du Seigneur, rendez droits ses sentiers."

Suivent des *répons brefs*, c'est-à-dire des supplications courtes, entrecoupées, enflammées, pressantes, par lesquelles nous prions avec instance le Seigneur de nous envoyer du secours, d'être lui-même la tour de notre force, de nous protéger contre la malice des fils d'iniquité, enfin de nous montrer le vrai chemin, parce que les routes les plus droites ont leurs mauvais pas, les plus faciles leurs aspérités.

Ces brûlantes aspirations sont couronnées de belles oraisons, se lisant dans un style large, solennel, majestueux, dont

Cicéron serait jaloux : " O Dieu qui avez fait passer à pied sec les Enfants d'Israël au sein de la mer Rouge ; qui avez, par la lumière d'une étoile, montré aux mages le chemin conduisant à Jésus ; qui avez tiré d'Ur des Chaldéens votre serviteur Abraham, et l'avez gardé sain et sauf à travers tous les dangers de sa pérégrination, daignez veiller sur vos serviteurs, et leur accorder des jours tranquilles, un temps propice et favorable."

Enfin, comme dans le voyage, au moment qu'on y pense le moins, on se trouve exposé à des dangers de toutes sortes, la prière dit à Dieu : " Soyez-nous un secours bienveillant dans les apprêts du départ, *esto nobis in procinctu suffragium*, une consolation dans la route, *in viâ solatium*, un ombrage contre les ardeurs du soleil, *in æstu umbraculum*, un abri contre la pluie et une couverture contre le froid, *in pluviâ et frigore tegumentum*, un char dans les fatigues, *in lassitudine vehiculum*, un secours dans l'adversité, *in adversitate præsidium*, un soutien sur la pente glissante des précipices, *in lubrico baculus*, et dans le naufrage un port, *in naufragio portus*." Peut-on témoigner d'une plus grande confiance en Dieu ? Il est notre tout, il suffit à toutes les émergences possibles.

Cependant la sublime prière s'élève au-dessus des minimes intérêts d'un monde qui passe. La vie de l'homme sur la terre est un voyage en pays étranger, et la patrie où il tend s'appelle le ciel. " Seigneur, couvrez-nous de votre protection au milieu des périls si nombreux du voyage et de la vie ; faites-nous marcher dans les voies du salut, afin que, sous votre conduite, nous arrivions heureusement " chez nous," *ad propria*, au port de l'éternité bienheureuse. *Procedamus in pace, in nomine Domini.* Partons en paix, au nom du Seigneur. Amen."

Ces suaves paroles faisaient descendre dans nos cœurs un rayon de joie douce, de tranquillité, de sécurité. De plus, n'allions-nous pas réciter les premières vêpres de la fête de Notre-Dame du Mont Carmel ? Pourrait-on invoquer plus bienveillante protectrice ? prendre meilleur pilote à bord ? A-t-on jamais entendu dire qu'elle ait refusé de secourir ceux qui l'honorent, la Vierge du scapulaire ? *Caput tuum ut carmelus.* " Votre tête, ô ma mère, est comme le Mont Carmel,

vos cheveux sont comme la pourpre du roi. Vous êtes toute belle, et il n'y a pas une tache en vous."

A 4 h. p. m., le vent nous jette sur une côte de glaise, couverte de broussailles et d'un foin court ; un pouce d'eau séjourne sur ce sol presque imperméable, saturé de l'abondance des dernières pluies. Nous y passons la nuit, en vue d'Albany, fraîchement.

Le Père Paradis, qui est un fils de Nemrod, en attendant le souper, " s'en va chassant avec son grand fusil d'argent." Après avoir giboyé seulement une demi-heure, il revient avec sa gibecière pleine de tourtes. Chacun de le féliciter, et lui de recevoir nos compliments avec la meilleure grâce du monde, lorsque, par malheur, une famille sauvage vient nous offrir d'échanger du gibier contre de la poudre, comme elle venait de le faire, disait-elle, pour une dizaine de pièces. Nous comptons les tourtes qui bouillent dans la chaudière, elles nombrent juste dix.

Mercredi, 16 *juillet*. — La matinée est froide, le temps cru, l'atmosphère humide, l'air agaçant ; de gros nuages gris rasent la surface de la mer, un vent glacial souffle en poupe, le canot danse sur des vagues sombres, il jaillit par dessus bord une poussière d'eau glacée ; vêtus de deux capots, nous grelottons ; les pieds nous gèlent, jamais de ma vie je n'y ai eu si froid ; encore s'il y avait moyen, pour les réchauffer, de les frapper au fond du canot ; mais, non, nous défoncerions le navire. " Restez tranquille, ne remuez pas ; et contentez-vous, dans votre intérieur, d'être de mauvaise humeur."

Il est onze heures. " Monseigneur, qu'il plaise à Votre Grandeur d'ôter ses souliers, de retrousser ses pantalons, pour marcher, nu-pieds, sur les cailloux et dans la vase, jusqu'à cette pointe de sable que vous voyez à trois milles du côté du rivage bleu et lointain ; vous la connaissez, c'est la falaise où vous avez promené, il y a huit jours, tant d'angoisses et d'inquiétudes, c'est *No man's land*."

Ce bain froid nous réchauffa. Que les temps sont changés ! ici, mercredi dernier, inquiets, debout, toujours en mouvement, nous sondions du regard les profondeurs de l'horizon ; aujourd'hui, pareillement arrêtés par la volonté

contraire de Neptune, sans soucis, nous nous étendons sous notre tente, sur nos couvertes, les pieds tournés à un bon feu qui nous fait entrer au cœur par les talons la chaleur et le contentement, jasant, riant, lisant, dormant. Je me rappelle trois vers d'Ovide : "O doux sommeil, viens m'apporter le repos et la paix de l'âme, mettre en fuite les soucis, adoucir mes fatigues, et réparer les forces de mon corps."

> Somne, quies rerum, placidissime, somne, deorum,
> Pax animi, quem cura fugit, qui corpora duris
> Fessa ministeriis mulces reparasque labori.

Jeudi, 17 *juillet*.—Une brise favorable enfle notre voile, un soleil ami nous enveloppe de ses chauds rayons, nous glissons sur la crête des houles, nous filons vingt lieues.

Nous allions oublier que nous naviguions sur la baie d'Hudson, lorsque les ombres du soir nous surprirent vis-à-vis une baie profonde ; nous dûmes faire une promenade d'une demi-lieue, notre bagage au dos, sur un fond mouvant, la boue nous passant entre les orteils, avant d'atteindre, je ne dirai pas la terre sèche, mais au moins un sol assez consistant pour nous permettre d'y planter les piquets de notre tente. Pas une colline à l'horizon, pas une taupinière ; nous passâmes la nuit dans une immense *platitude*.

Vendredi, 18 *juillet*. — A 5 hrs, nous portâmes sur nos épaules, jusqu'aux profondeurs de la pleine mer, le bâtiment et sa cargaison, dans un pied d'eau froide, avec des crampes qui nous mordaient au jarret ; là, les rôles rentrant dans l'ordre, le bâtiment nous porta à son tour. La navigation ne fut pas longue. A 10 hrs, la marée nous laissait à sec sur une batture, à l'entrée de la rivière Moose, dans cette île improvisée. Nous nous consolâmes du contretemps, en parcourant notre domaine nu-pieds sur les sables chauds, en humant le salin, en ouvrant nos poumons aux haleines embaumées, nos yeux aux paysages solennels et grands, notre esprit à une gaîté insouciante, notre âme à la méditation, à la lecture, à la prière du saint Office.

Nous tenions à arriver le soir même à Moose. Pour soulager le canot, et lui permettre de flotter et de partir deux heures plus tôt, Monseigneur, le Père Nédelec, le Père Do-

zois, un homme et moi, nous prenons les devants, marchant, comme autrefois les Israëlites, à pied sec dans le lit de la mer Rouge, je veux dire de la rivière, sur un parquet de glaise bleue, élastique comme un caoutchouc, ridée en petits ondins réguliers comme la face d'un étang sous le souffle d'un vent léger.

Ayant parcouru sept milles, nous faisons halte à *Hay-Creek*, encore tout plein des tisons éteints, des cendres mouillées, des déchets et des tristes réminiscences de notre dernier campement. Nous allumons un grand feu, pour donner à nos gens le signal convenu à travers les indécisions de la brume tombante, et aussi pour sécher nos pieds humides, ainsi que mes bottes que le Père Nédelec a jetées à l'eau, pour rire, comme si c'était bien drôle: mais enfin chacun est libre de prendre son plaisir où il le trouve.

A 9 heures, le canot nous reprenait à son bord ; à 10 heures, nous entrions sous le toit hospitalier de M. Cotter. Le maître et la maîtresse du lieu nous reçurent avec cet air aisé et cette grâce bienveillante, qui vous mettent de suite chez vous ; nous nous chauffions délicieusement devant la cheminée pétillante, nous tournant tantôt d'un côté, tantôt d'un autre, comme des homards que l'on fait rôtir ; les nombreux enfants, heureux d'avoir de la visite, nous entouraient, frétillant de joie, avec leurs riants visages, leurs yeux pétillants, les plus âgés nous faisant mille questions, les plus petits mille amitiés. Pourquoi faut-il que la nuit avance ? pourquoi faut-il dormir ?

L'hospitalité, dans toute la saveur de son parfum, est la vertu des nations primitives, des peuplades isolées, ou des lieux solitaires. Dans les civilisations avancées, dans les grands centres de population, la piété envers les voyageurs s'affaiblit ; par nécessité peut-être, on y a fait que les lois sont plus hospitalières que les hommes ; c'est à elles de veiller sur l'étranger, sur ses biens et ses besoins. Quand les communications sont rares, difficiles, périlleuses, le cœur s'émeut davantage à la vue d'un voyageur qui arrive de loin, et l'on se sent tout naturellement porté à remplir le précepte : " Faites aux autres ce que vous voudriez que l'on vous fît à vous-mêmes." Les Grecs antiques voyaient, dans

l'étranger, un hôte sacré. Les patriarches de la Bible allaient au-devant de lui, lui ôtaient sa chaussure, et lui lavaient les pieds. Job dit de lui-même : " Je n'ai point laissé l'étranger sur le chemin, et ma porte lui a toujours été ouverte." La religion chrétienne a consacré ce sentiment naturel de compassion et de respect pour l'homme qui est loin de sa famille et de son pays ; saint Paul, énumérant les qualités qui doivent briller dans un évêque, place entre les perles de la chasteté et l'or de la doctrine, le diamant de l'hospitalité. " Il faut qu'il soit *pudicum*, *hospitalem*, *doctorem*, chaste, hospitalier, capable d'instruire." Saint Pierre exhorte les premiers chrétiens à la charité, et il ajoute : " *Hospitales invicem sine murmuratione.* Exercez entre vous l'hospitalité sans murmurer."

M. Cotter, par trois fois, l'a exercée vis-à-vis de nous, avec joie. Que Dieu lui en tienne compte ! Il me semblait l'entendre nous répéter ces paroles de Philémon, dans Ovide : " Arrêtez-vous ici ; ne craignez pas, je vous en prie, de vous mettre sous mon toit à l'abri de la pluie et du froid ; souvent les habitants du ciel sont entrés dans les plus humbles chaumières."

Consistite, dixit,
Nec dubitate, precor, tecto grave sidus et imbrem
(Imber erat) vitare meo : subiere minores
Saepe casas Superi.

XIX.

DE MOOSE A NEW-POST.

Un compagnon inséparable.—Le départ des PP. Paradis et Dozois.—Bonjour et bonsoir.—La crique française.—Un naufrage sur terre.—Consolations philosophiques.—Un dédale d'îlots charmants.—Montée agréable.—La cordelle.—Une sœur jumelle.—L'été dans sa gloire.—Bonne humeur.—Une promenade semée d'aventures.—A la perche.—Une lutte fort à fort.—Au portage de la Loutre.—La St-Jacques.—Le temple de la nature.—Bénissez le Seigneur.—Les Noces d'argent du P. Nédelec.—Chez M. McCloud.

MOOSE, 19 JUILLET 1884.

Mon cher ami,

Nous continuons notre voyage, je continue mon journal, pour votre information, votre plaisir ou votre ennui ; vous êtes devenu le compagnon inséparable de mes pensées.

Samedi, 19 *juillet*.—A midi les RR. PP. Paradis et Dozois, dans un petit canot de deux brasses, prennent les devants. Ils veulent alléger notre grande carène de bouleau, qui est bien lourdement chargée pour remonter le courant. Ils ont avec eux, pour les aider dans les portages et sur l'aviron, un homme engagé et un jeune sauvage d'Albany qui, pris d'humeur aventureuse, a résolu de sortir de ses bois et d'aller voir " les grands pays." Il s'arrêtera au Témiscamingue. Certes, c'est une rude tâche que ces bons pères entreprennent, mais ils sont de fiers rameurs. Bon voyage !

Le *Right Reverend Horden*, évêque anglican de *Moosonee*, arrivant du Fort Rupert, vint voir Monseigneur. Sa Grandeur, ne voulant pas rester, avec qui que ce soit, en dette de

politesse, lui rendit sa visite. Nous fûmes reçus avec cordialité. Sa Révérence nous parla, avec ouverture d'âme et abondance de cœur, de ses missions, de ses travaux de trente ans, des cérémonies de sa consécration épiscopale, d'un sermon, par lui prêché à Londres, qui lui valut les ouvrages et une lettre autographe de M. Gladstone ; de sa femme qui est depuis deux ans en Angleterre ; de son fils " qu'il aurait bien voulu voir entrer dans les ordres, mais qui a préféré étudier la médecine des corps plutôt que celle des âmes." Enfin, il nous donna, en présent, un choix d'annales des missions protestantes, dans lesquelles nous avons pu constater, par les rapports des sociétés Bibliques, que leurs établissements en pays infidèles ne manquent pas de la graisse de la terre ; je leur souhaite, à un égal degré, la grâce du ciel !

A 6 heures p.m., nous faisons nos adieux, pour ne plus revenir cette fois, à la petite ville de Moose, chargés des bons souhaits du roi débonnaire qui règne en ces lieux, et des bonbons de la reine hospitalière. Notre départ est salué d'une salve de sept coups de canon ; entre les grondements de l'airain et les nuages de la fumée âcre du salpêtre, le vent porte, aux spectateurs qui bordent la rive, les notes de notre cuivre sonnant et les accords de nos voix : d'abord un bonjour à celle dont la protection nous accompagne, un *Ave Maris stella*, puis à ceux que nous laissons derrière nous un bonsoir, *Bonsoir mes amis, bonsoir*. Suivent des vers blancs, qui expriment les sentiments avec autant de justesse et de délicatesse que s'ils étaient rimés :

Quand on est si bien ensemble,
Quand on est si bien ici,
Pourquoi faut-il...
Pourquoi faut-il se séparer ?

Dimanche, 20 *juillet*.—Nous avons passé la nuit sur une falaise élevée, sous le couvert de grands arbres, en face d'une petite rivière, appelée *French Creek*, dans l'embouchure de laquelle les Canadiens et les Français du chevalier de Troyes se sont cachés, attendant le moment favorable pour surprendre le fort de Moose.

Les eaux de la Baie, non contentes des mille désagréments

qu'elles nous avaient causés, nous poursuivirent jusqu'ici. Nos hommes avaient empilé le bagage trop près des flots : cette nuit, la marée ascendante qui se fait sentir jusqu'à quatre milles en remontant la rivière, le submergea en grande partie ; pendant quatre heures, seuls les effets de Monseigneur et les miens, qui avaient été placés sur le sommet du tas, échappèrent à ce naufrage sur terre. Pourtant, au fond de ma valise, Parkman et Bresciani ont assez bu d'eau salée, que je ne sais pas s'ils en réchapperont. Chasubles, étoles, manipules, aubes, chapes, écharpes, tout est mouillé ; rouge, blanc, noir, vert, violet, toutes les couleurs sont mélangées ; c'est une perte sèche de cinquante piastres pour ce pauvre Père Nédelec, qui n'est cependant pas trop riche ; le thé ressemble à une soupe aux choux, la poudre à une noire bouillie ; le sucre est disparu et s'en est retourné à Moose : enfin, un vrai désastre. Nous chargeons le vent et le soleil de le réparer autant que faire se peut, étendant les vêtements sacrés et les habits profanes sur les branches des arbres, le thé et la poudre sur des prélarts. Il était deux heures, quand nous pûmes empaqueter, charger et partir.

Comme c'était dimanche, Monseigneur dit la messe sur un autel rustique, qu'embaumaient des fleurs sauvages imprégnées de la rosée matinale. Chacun, je crois, pria pour obtenir la patience et la résignation. Pour consoler le Père Nédelec de ses pertes, me rappelant les leçons que j'avais reçues de sa longue expérience, je sus trouver, au fond de ma mémoire, des paroles à la hauteur de la situation. " Mon cher Père, il faut savoir se conformer aux circonstances de temps, de lieux et de personnes. Il est bon de passer par toutes sortes d'épreuves, afin d'avoir une connaissance exacte des choses. Quant à nous, tâchons de faire pour le mieux."

Nous campâmes sur une île, en face des bouches de l'Abbitibi, au milieu d'un dédale d'îlots charmants et de chenaux capricieux. Après avoir eu sous les yeux, pendant quinze jours, d'un côté une étendue d'eau sans rivages, de l'autre une grève, plate, nue et insignifiante, spectacle uniforme, c'est un plaisir que de revoir des horizons limités et variés, de naviguer sur des filets de cristal, bordés par deux rubans de verdure.

Lundi, 21 juillet. — Les pluies de la semaine dernière ont fait croître de trois et quatre pieds le niveau de la rivière. La montée promet d'être plus agréable que la descente ; nous serons exempts de ces ennuyeux tâtonnements, pour trouver le passage navigable à travers les cailloux.

Toute la journée, nous remontons à la cordelle. La ficelle peut avoir deux cents pieds de long ; six de nos hommes la traînent sur les grèves, marchant *en canard*, c'est-à-dire, à la suite l'un de l'autre ; des lanières de cuir, passées en bricole autour de leurs reins, se rattachent de six en six pieds à la corde principale, laissant toute liberté aux mouvements des mains et des bras. Ignace, jeune sauvageon de quatorze ans, que nous emmenons à la mission d'Abbitibi, se rend utile en veillant à ce que la cordelle, tantôt bandée, tantôt flottante, ne s'accroche pas aux arbustes, aux pierres aigues, aux mille embarras du rivage. Deux hommes à tour de rôle restent dans le canot, l'un à la proue, l'autre à la poupe, armés de longues perches, pour tenir l'embarcation au large, à la distance voulue, et pour lui faire éviter les écueils, tant visibles que cachés. Ce travail paraît leur plaire ; ils vont courant, sautant, gambadant comme de jeunes veaux qu'on lâche dans le parc aux jours du printemps. Quand les côtes sont à pic, ils sautent de cailloux en cailloux ; et si, par accident, l'un vient à tomber dans le courant, tous aussitôt de le gouailler en riant à cœur-joie. Une petite rivière leur barre-t-elle le chemin, sans dire ni un ni deux, ils se jettent à l'eau et traversent à la nage comme des outardes. Quelquefois ils doivent se faire jour, des pieds et des mains, à travers les broussailles ou les hautes herbes, au milieu desquelles ils disparaissent ensevelis par dessus la tête ; si elles sont chargées de pluie ou de rosée, ils en sortent trempés jusqu'aux os, mais peu importe, un bon feu les séchera, une bonne tasse de thé bouillant les réchauffera. Quand la grève devient tout à fait impraticable, ils embarquent un moment pour aller descendre un peu plus loin ; l'aviron leur repose la jambe, puis la cordelle leur repose le bras. Pour nous qui nous faisons traîner, c'est le genre de navigation le plus doux qu'on puisse imaginer, le canot ne ressent même pas cette légère secousse que lui imprime la cadence des

rames, il glisse comme une plume sur l'huile : en ce moment, vous faisant cette description, je vous écris sur mon genou aussi solidement que sur une table de marbre.

Mardi, 22 juillet. — Journée de cordelle, qui ressemble à celle d'hier comme une sœur jumelle ressemble à sa sœur.

Mieux encore qu'au mois dernier, les rivages sont habillés de feuillage, de gazon et de fleurs. L'été est dans toute sa gloire. L'orgueilleuse rue Sherbrooke de Montréal, avec ses jardins, ses parterres et ses plantations, est battue à plate couture. L'art de l'homme ne peut faire que sur une petite échelle, avec une symétrie étroite et une capacité restreinte ; la main de Dieu sème à profusion, dans un désordre majestueux, les richesses et les joyaux d'une toute-puissance infinie. Quelle rue, quelle allée, quel boulevard peut être comparé à cette route royale, à cette lagune vénitienne, bordée de haies plantureuses, à la végétation exubérante, dont les vertes chevelures réunissent et marient dans la plus harmonieuse unité les nuances les plus diverses. Les deux berges de la rivière, inclinées en talus, sont tapissées d'un gazon qu'émaille toute une moisson de fleurs sans nombre, ici blanches comme la neige, là empruntant les couleurs écarlates de la flamme, plus loin scintillantes comme des perles, partout fraîches, riantes, exhalant une haleine embaumée. *Pictaque dissimili flore nitebat humus.* Tous les vers latins qui dorment dans ma mémoire, se réveillent et se présentent à la file. Je vois là de vraies plates-bandes de rosiers sauvages, longues à perte de vue, qui laissent pendre des tresses purpurines et des guirlandes rubicondes : *Et rosa purpureo crescit rubicunda colore.* J'y vois, se cachant sous les herbes, les humbles violettes blanches, bleues, lilas, rouges, foncées, pâles : *Pallentes violas et summa papevera carpens.* Surtout domine, monté sur sa haute tige, le lis des bois, ici, comme la rose de Chypre, teint du sang de la déesse, *Idalio sanguine tincta,* plus loin, épanouissant sa corolle d'une blancheur immaculée :

Ecce tibi viridi se lilia caudice tollunt
Atque humiles alto despectant vertice flores,
Virgeneâ ridente comâ, quam candor oberrat.

Mercredi, 23 juillet.—Cordelle. Temps pluvieux. Nos hommes ont marché, tout le jour, dans la rosée jusqu'à la ceinture ; ni l'eau de la rivière cependant, ni les ondées du ciel n'ont pu éteindre leur bonne humeur. Ils sont dans leur élément ; ils aiment, voyez-vous, le voyage, leur genre de vie et leurs missionnaires. C'est le cas de répéter : *Multæ aquæ non potuerunt extinguere charitatem.*

Jeudi, 24 juillet.—Ce matin, pendant que nos hommes s'étendent sur la perche, nous, avant le déjeuner, pour aiguiser l'appétit, nous faisons une petite promenade de deux milles. Jugez de l'agrément. Nous enfonçons, un pied d'avant, dans une glaise tenace comme un mortier, les branches nous fouettent la figure, les grands foins mouillés nous trempent comme une soupe au lait. Soudain le rivage n'a plus de marge, il nous faut descendre sans façon dans le lit de la rivière. Un d'entre nous, plus aventureux ou plus imprudent que les autres, choisit de passer par la forêt. D'abord il s'empêtre dans un enchevêtrement inextricable d'arbres renversés, de branches sèches et de pousses vertes. Sorti de là après maints labeurs, il s'enfonce dans un marécage couvert d'une mousse trompeuse. Il arrive à un ruisseau profond, qu'il veut franchir sur un *corps mort*, tombé en travers d'une rive à l'autre ; sa botte graissée de boue glisse, il tombe de la hauteur de douze pieds au fond du ravin. Il veut revenir sur la grève de la rivière ; en descendant la côte à pic, un arbuste qui le tenait en équilibre, se rompt, et le voilà qui s'allonge dans les aulnages, la tête en bas, les pieds en haut, embarrassé dans les lierres grimpants dont les branches multiples sont tendues comme les mailles d'un filet, se débattant en vain, incapable de se relever... Si le Père Gladu n'était venu à la rescousse, je serais encore là. Excusez, je me trompe, je veux dire : *il* serait encore là.

Savez-vous ce que c'est que de monter à la perche ? c'est une œuvre à la fois laborieuse, ennuyeuse et dangereuse. Les huit hommes se tiennent debout dans le canot, ils sont armés d'une perche longue de douze pieds, et garnie à l'une de ses extrémités d'une pointe de fer. Ils plongent ce long bâton dans l'eau, l'appuient solidement au fond de la ri-

vière, donnent une vigoureuse poussée, s'aidant d'une espèce de chant cadencé qui règle la reprise et l'ensemble des efforts ; vous devez vous tenir sur vos gardes pour ne pas rompre l'équilibre, pendant que tant de bras se balancent ; de tout le jour, vous n'entendez que ce cri ennuyeux d'une chanson monotone, et le son fêlé de la lance sur les cailloux.

Lorsqu'il s'agit de doubler certaines pointes difficiles, alors que la rivière descend avec une rapidité vertigineuse, il s'établit une lutte à peu près d'égale force, corps à corps, entre la violence des eaux et la vigueur des marins ; l'embarcation ne recule pas, mais non plus n'avance pas ; les corps se plient, les figures grimacent, les yeux sortent de tête, les muscles s'étendent, les nerfs se raidissent, enfin, réunissant toutes leurs forces pour un suprême élan, les hommes se pendent sur leur perche, qui plie et tremble ; soudain, le canot hésitant franchit l'obstacle, et, léger, rapide, avec aisance, il glisse, il court, il bondit sur une onde moins rebelle. Alors, invariablement, avec un air de triomphe, les sauvages s'écrient : " Courant, les *Anichinabé* t'ont vaincu." *Anichinabé* veut dire Algonquin ; mais aussi il signifie *homme*, en tant qu'être de valeur, de courage, de vertu ; c'est le *vir* des Latins. Ainsi les Algonquins s'appellent " Les Hommes par excellence." Français, baissez pavillon, vous n'êtes que le second peuple du monde.

Aujourd'hui, après avoir remonté les rapides de *Clay Falls* et du *Sextant*, nous sommes venus coucher aux deux tiers du portage de la Loutre.

Vendredi, 25 *juillet*.—Pendant que nos hommes transportent le bagage et vont chercher le canot resté au pied du portage, nous, nous étant rendus de bonne heure, à la tête du rapide, nous disons nos quatre messes successivement. C'est la fête d'un apôtre, saint Jacques, le cousin du Sauveur, surnommé " fils du tonnerre," l'un des trois témoins de la transfiguration sur le Thabor et de l'agonie au Jardin des Oliviers, le premier martyr du collège apostolique : que de sujets de réflexions pour un évêque, pour un successeur des apôtres ! Autre solennité, les noces d'argent du P. Nédelec. Il y a vingt-cinq ans aujourd'hui que ce dévoué missionnaire était

fait prêtre, par-delà les mers, dans son pays de Bretagne. De mon côté, je pensais silencieusement, par-devers moi : " Quinze ans passés, à pareil jour, à pareille heure, de grand matin, dans la cathédrale de Montréal, agenouillé au pied de l'autel, en compagnie d'un ami d'enfance, en présence d'un petit nombre de parents, au milieu du silence du temple presque désert, au sein d'une atmosphère chargée de mystères, de paroles graves, de prières solennelles et de cérémonies symboliques, ému, l'esprit atterré, le cœur plein de confiance, de reconnaissance et de terreur, moi aussi, je recevais, des mains de Monseigneur Pinsonneault, l'onction sacerdotale. *Quid retribuam Domino pro omnibus quæ retribuit mihi !* Quelles actions de grâces rendrai-je au Seigneur, pour tous les bienfaits qu'il m'a prodigués ! "

Le sanctuaire est bâti, adossé à la falaise en granit, sur une grève qui descend par dégrés jusqu'au bord des eaux. Deux coffres l'un sur l'autre servent d'autel, un capot de toile cirée en fait le paravent ; deux fusils au canon droit, au cou allongé, sont les chandeliers qui supportent les cierges ; l'air est si calme que les lumières ne frissonnent même pas. Les bouquets pullulent tout à l'entour, roses sauvages, lis des bois, marguerites champêtres, cèdres odorants. On monte à l'autel par les marches des galets superposés en gradins réguliers ; la balustrade est cette frange de verdure qui s'étend à nos pieds ; le pavé de la nef, cette nappe d'eau lisse et brillante comme une glace, un vrai pavé de marbre blanc. Les murailles du temple sont ces remparts de forêts verdoyantes ; les colonnes, ces épinettes géantes ; la voûte, ce ciel pur, sans nuages, resplendissant d'un azur immaculé ; la lampe, ce soleil rayonnant qui illumine de clartés et de gaieté les profondeurs de l'espace. Entendez-vous la musique que nous font les petits oiseaux qui, jouant, voltigeant, montant, descendant, sèment au-dessus de nos têtes leur doux ramage et leurs chants joyeux ; la chute, avec ses tonnerres grondants et ses roulements monotones, nous donne les puissantes harmonies de l'orgue, le roi des instruments. Quel temple plus majestueux pourrait-on souhaiter pour recevoir la divine victime ! Le Seigneur n'habite-t-il pas la plénitude de la terre ? *Domini est terra et plenitudo*

ejus. Ce rivage, comme Bethel, est devenu sacré et terrible. *O quam metuendus est locus iste !* N'est-il pas en ce moment la maison de Dieu et la porte du ciel ? *Verè non est hic aliud, nisi domus Dei et porta cœli.*

Ces paroles de la messe me frappaient : " *Spectaculum facti sumus mundo et angelis.* Nous sommes donnés en spectacle aux hommes et aux anges." Sans doute les anges sont descendus au milieu de nous, pour chanter les *hosanna* du ciel autour de ce calvaire improvisé. *Benedicite, angeli Domini, Domino.* Anges du Seigneur, bénissez le Seigneur. Bénissez le, soleil et lumière, rosée et chaleur, fontaines, mers et fleuves, collines et montagnes, poissons qui nagez dans l'eau et oiseaux qui nagez dans l'air, bêtes des forêts et enfants des hommes ; mais surtout bénissez le Seigneur, vous, prêtres du Seigneur. *Benedicite, sacerdotes Domini, Domino.*

Après la fête religieuse, la fête profane, ou plutôt les agapes fraternelles. Assis sur l'herbe, les jambes repliées à la sauvagesse, autour d'un petit feu qui flamboie, nous partageons une galette chaude, du beurre à demi liquide, quelques figues, un gâteau, dernière relique des bonbons de madame Cotter, et nous arrosons le tout d'un gros thé rouge-noir, sans sucre. Pour prendre avec ce breuvage réconfortant un coup à sa santé, comme nous n'avons pas assez d'écuelles en fer blanc, le héros de la forêt se sert du couvercle de la chaudière. Un toast ne va pas sans discours. " Père vénérable, vous êtes vraiment privilégié. Pour célébrer ses noces d'argent, un missionnaire qui a passé sa vie au milieu des bois, peut-il souhaiter une forêt plus grande, une solitude plus riante, un désert plus pieux, enfin une couleur locale plus prononcée ? Le retour de cet anniversaire vous surprend, comme un bon soldat, *sicut bonus miles,* sur le théâtre de vos luttes et de vos travaux ; cependant, dans votre isolement, vous n'êtes pas seul. Vous voyez autour de vous une députation de toute la hiérarchie chrétienne, huit de vos ouailles pour vous remercier, deux de vos confrères pour vous féliciter, et votre évêque pour vous bénir. Acceptez nos vœux et nos souhaits, vivaces et vigoureux comme ces feuillages exubérants qui nous abritent. Puissiez-vous, jusqu'au moment où vous serez appelé à entrer aux noces de l'agneau,

jouir de jours aussi sereins que le ciel de vos noces d'argent est pur, calme et brillant."

A 4 heures, nous entrons à New-Post, devenus une seconde fois les hôtes de la maison hospitalière de M. McCloud ; cinq familles sauvages nous attendent ici depuis quelques jours. Hâtons-nous de nous mettre à l'ouvrage. *Venit hora ut metatur*, " l'heure de la moisson est venue."

XX

DE NEW-POST A ABBITIBI.

Arrivée et départ du P. Paradis. — Mort de Jean-Baptiste. — La basilique de Maringouinville. — Les juifs dans le désert. — Une route princière. — Le campement. — L'église des bois. — Poésie de la forêt. — La rosée de la grâce. — Le repos du Seigneur. — Le théâtre de la vie. — Un chapelet de lacs.—Une leçon de botanique. — Digues et cabanes de castors.—Un surnom distingué.—Kitchi amic niping. — Un discours habile. — Réponse.— Gaieté.—Un nouveau compliment.—Tu es bien bête !—L'algonquin dans les mots brave l'honnêteté.—Un nid de brûlots.—Un beau sujet de méditation.—Un exercice de jambes.—La famine à nos portes.—Le conseil.— A la Chute-aux-Iroquois. — Une forte journée. — Une nuit noire. — Un bouillon de sommeil.—Manger jusqu'aux tables. — Le train-éclair. — Les pauvres seront rassasiés.—Messe pontificale.—Des conseils et du sucre.— Adieu à Marie.—Grandeur de ce peuple minuscule.

NEW-POST, 26 JUILLET.

Mon cher ami,

Le Père Paradis est arrivé ici, il y a deux jours, par une pluie battante, trempé jusqu'aux os, mais le courage intact, l'âme à l'épreuve de toutes les intempéries et de tous les désagrêments. Le lendemain, il prenait avec lui un troisième homme, et il mettait à la voile, ou à l'aviron, pour Abbitibi.

Jean-Baptiste, ce vieillard à qui Monseigneur a donné, en passant au mois dernier, les sacrements de confirmation et d'extrême-onction, est mort le soir même de notre départ. On dirait qu'il n'attendait que l'arrivée de ces grâces extraordinaires et l'ordre du prêtre : *proficiscere anima christiana,*

" pars, âme chrétienne ", pour prendre sa feuille de route pour l'éternité.—Pour nous, reprenons la forme et le fil du journal.

Samedi, 26 juillet.—Ce matin, l'humble maison des hommes, habillée de feuillage, devint une basilique où s'opérèrent les grands mystères de notre religion : quatre messes, douze communions, six confirmations, deux instructions. Hier soir, il y avait eu sermon, prière publique, chant de cantiques et confessions. Toute la population de " Maringouinville " s'est fait un devoir d'assister à ces pieux exercices, vingt-cinq catholiques avec foi, amour et jubilation, dix protestants en un silence respectueux.

A 11 hrs. a. m., nous partons, mais le peuple fidèle ne nous abandonne pas ; comme autrefois les juifs anxieux d'entendre la parole du Sauveur, quatre familles sauvages suivent leur Seigneur dans le désert. Ils viennent camper avec nous à sept milles du fort, à l'extrémité supérieure du Grand Portage. Leurs petits canots dansent coquettement sur la houle à la suite de notre gros et solide *Great Eastern*, comme une bande de petits canards à la suite de leur mère.

Le sentier du portage, long de deux milles, est difficile, étroit, embarrassé ; plusieurs hommes, la hache à la main, vont en avant, coupent les broussailles, abattent les branches pendantes, rangent les troncs renversés, redressent les détours, ils finissent par tracer un chemin princier. Ainsi le passage de l'évêque restera marqué, dans les annales des forêts, par un travail d'utilité publique. Dans vingt ans, les Sauvages qui comptent les années par les événements qui les frappent ou les accidents qui les touchent, diront : " l'année que le grand portage a été traversé par le canot du gardien de la prière."

Nous nous arrêtons dans une petite prairie naturelle, entourée de hauts liards, sur les bords d'un remous tournoyant entre deux chutes blanches d'écume. Huit tentes sont dressées dans un beau désordre ; et, quand la nuit fut venue, huit feux pétillants faisaient sautiller leurs flammèches dans les ombres.

Après souper, autour d'un énorme brasier dont les lueurs blafardes donnent aux objets environnants des formes fan-

tastiques, la petite église des bois se réunit, tantôt agenouillée, tantôt assise sur un gazon, sous la feuillée. La parole du missionnaire retentit dans cette solitude, comme la voix de Jean dans le désert : *Vox clamantis in deserto.* Les cantiques réveillent les échos de la forêt sonore ; les sopranos déliés des femmes, les basses fortes et graves des hommes s'harmonisent avec les grondements sourds des rapides, qui donnent du corps et un solennel accompagnement à ces concerts agrestes. La prière monte droit au ciel ; rien ne l'arrête, pas même un rideau de nuages ; et du firmament bleu les étoiles scintillantes nous regardent, et aussi les anges.

Puis chacun se retire à la porte de sa tente, la paix dans l'âme. Pendant une heure encore, vous entendez un chuchotement de paroles à voix basse, des rires concentrés, jusqu'à ce qu'enfin tout s'éteigne dans le silence et le sommeil. Nous ne pouvons nous accoutumer au charme de ces spectacles champêtres et forestiers, de ces poésies incultes ; la répétition fréquente, loin de nous apporter la satiété, nous en découvre des secrets de suavité nouvelle, des délicatesses de jouissance toujours plus vive.

Dimanche, 27 juillet. — Cette nuit, il est tombé plusieurs orages, ce qui n'a pas empêché que ce matin nous avons eu la messe sous la tente, avec chant, prière à haute voix, instruction, communion, confirmation. L'imposition des mains, dans ce vaste isolement, sous cette voûte de feuillage, avait quelque chose d'exceptionnellement grand ; je songeais aux assemblées des premiers chrétiens, hors des synagogues, dans la liberté et la sécurité des champs, alors qu'à la prière des apôtres le Paraclet descendait sur les têtes d'une manière visible, et embrasait toutes les âmes de ses ardeurs divines. En entendant chanter ces sublimes paroles : " *Emitte spiritum septiformem, spiritum sapientiae, spiritum scientiae, spiritum fortitudinis,* etc., envoyez l'esprit aux sept dons, l'esprit de sagesse, l'esprit de science, l'esprit de force," il me semblait voir descendre, avec les gouttes de rosée qui tombaient des branches des arbres sous le souffle du vent, la rosée céleste de la grâce sous l'inspiration du Saint-Esprit.

Comme le bon Sauveur, Monseigneur ne voulut pas renvoyer cette foule à jeun, de peur qu'elle ne tombât de dé-

faillance sur la route. Il fit asseoir tout ce monde sur l'herbe ; et nous, les apôtres, nous distribuâmes, non du pain et du poisson, mais du biscuit et du thé. Oh ! quel festin ! " Sous le chaume, on en parlera longtemps, grand'mère." Le reste de l'avant-midi se passa en douces conversations, dans le repos du Seigneur.

Cependant le temps nous pressait. Après vêpres, à 3 h., nous secouâmes fortement la main à chacun de ces bons sauvages, attristés, en disant *bonjou*, et nous reprîmes le cours du voyage. Ainsi va la vie, c'est un théâtre où les scènes succèdent aux scènes, gaies, tristes, solennelles, bouffonnes, heureuses, malheureuses ; toutes aboutissant à la même catastrophe, la mort.

Lundi, 28 *juillet*.—Pour éviter cinq rapides, la *Canistre d'huile*, le *Bouleau*, le *Rocheux*, le *Little Long* et le *Lop-Stick*, nous avons pris, en partant hier, un chemin détourné par l'intérieur de la forêt, un chapelet de cinq lacs et six portages. Cette route peut être plus courte et moins dangereuse, certainement elle ne nous fut pas plus facile : le sentier a été tracé pour des canots de deux ou trois brasses, mais, pour notre long *rabaska*, les angles en sont trop aigus et les détours trop raides. Après deux milles d'une marche des plus pénibles, la figure fouettée par les branches, ayant traversé plusieurs ruisseaux boueux, nous vînmes coucher, à la tête du premier étang, dans un nid de maringouins. Cette après-midi, à 3 hrs., hors d'haleine, ayant franchi cinq lacs et cinq portages, nous arrivions à la *Metabetchouan*, ce qui veut dire " endroit au-dessus des Rapides." Nous étions heureux de reprendre la navigation sur la rivière, après avoir navigué tout un jour un peu sur l'eau, beaucoup à travers le bois fort.

Si les portages sont rabougris, les lacs, eux, sont charmants : grands vases d'eau dormante, mesurant huit et dix arpents entre leurs parois, ronds, longs, oblongs, ceinturés de prairies de castor, couronnés de forêts, ignorant les fureurs des tempêtes, mirant dans leur cristal limpide la tête des arbres altiers, enveloppés de silence, d'ombre, de mystère. Le canot y trace son chemin au milieu d'une moisson de plantes herbacées, d'algues aqueuses, fucacées, floridées,

ulvacées ; de glaïeuls, droits comme des cierges, dont les hautes bulbes donnent naissance à des épis de fleurs pourpres et violacées ; de nénuphars qui étendent sur la surface liquide leurs têtes pesantes et leurs larges feuilles, nageant, planes, ovales, sinuées, dentées, taillées à la base en forme de cœur ; nous n'avions qu'à tendre la main, pour cueillir des bouquets de lis d'eau aux couleurs les plus variées, blancs, roses, oranges, avec calice à quatre ou cinq sépales, corolles composées de nombreuses pétales libres, ovaire qui renferme quantité d'ovules insérés sur les cloisons, stigmates qui présentent une forme sessile, peltée, rayonnée. Algue, glaïeul, nénuphar nous donnaient une agréable leçon de botanique.

De leur côté, les castors, qui ont choisi pour retraites ces lieux paisibles, nous font repasser une page d'histoire naturelle. Qui n'admirerait ces digues bâties avec tant d'intelligence ? Avec leurs quatre tranchantes incisives, à force de travail, de temps et de patience, ils vous renversent de grands arbres, dans la direction qu'ils ont calculée, en travers d'un ruisseau, généralement à la décharge d'un petit lac ; auprès de cette charpente dénudée, ils accumulent des branches d'arbres aquatiques, tels que peupliers, aunes, saules ; ces pousses vivaces prennent racine, à la manière des boutures ; cette haie vive arrête les vases, les débris divers, les rameaux flottants que le courant charroie, et chaque jour elle prend de l'épaisseur et de la solidité. L'eau reflue, ainsi se trouve formé un vaste étang, dont le niveau se maintient toujours à la même hauteur. Le poète avait raison, rien ne peut résister à la persévérance : *labor improbus omnia vincit.*

Que dire de leurs maisons à deux étages, dont, ici, nous sommes entourés ? Après avoir choisi un endroit où l'eau peut avoir une profondeur de dix-huit pouces à deux pieds, ils y accumulent pêle-mêle une grande quantité de petites branches et de limon, donnant à cet amas la forme d'un monticule conique, dont la moitié seulement est submergée ; ils creusent au flanc de cette hutte, à ras le fond de l'étang, une ouverture qui va s'élargissant vers le milieu, de manière à donner à ce terrier la forme d'un four ; c'est là qu'ils

déposent la provision d'écorce, destinée à nourrir la famille pendant l'hiver. Dans le dôme de ce magasin, ils percent une autre ouverture qui conduit à un autre four, la pièce supérieure, le dortoir, où l'on peut goûter à sec les douceurs du sommeil. Au spectacle de tant d'industrie, je me réjouis de voir l'emblème du castor gravé sur le drapeau national. Que la Prusse guerrière se précipite sur le monde comme un aigle, que l'Angleterre orgueilleuse domine comme un lion jusqu'aux extrémités de la terre; pour nous, sans bruit, comme le castor intelligent, nous bâtissons nos cabanes, étendons nos digues, envahissons la forêt. Un jour, l'Amérique se réveillera, surprise de notre nombre, de notre vitalité et de notre force.

A ce propos, voici une histoire qui vient de m'arriver. Le castor, trapu, replet, a une démarche lourde et pesante; de même, lourdement et pesamment je marchais, lorsque, dans les portages, j'étais chargé de 60 à 80 livres. Les Sauvages, venant en arrière, et croyant que je ne les entendais pas, se disaient entre eux: " Ne trouves-tu pas qu'il a l'air d'un castor ?" Alors, afin de les amuser, je ralentissais encore le pas, je me dandinais davantage, je faisais semblant de forcer terriblement en montant les côtes, me hissant des deux mains aux broussailles de la route. Ils riaient sous cape. " Vois donc, disaient-ils, vois comme il a de la misère, le gros castor ! "

Ce matin, au moment d'embarquer, comme le rivage était plein d'embarras, le canot se tenait à vingt pas au large. Pour s'y rendre, un tronc d'arbre servait de chaussée. Je m'avance à mon tour, ayant ma charge sur les épaules; l'arbre est rond, il n'est pas très solide, il est mouillé, le pied me glisse, je tombe à l'eau jusqu'à la ceinture. Eclat de rire général et Ignace s'écrie, en se frappant dans les mains: " *Kitchi amic niping*, le gros castor est à l'eau." Croyant que le mot m'a choqué, Okouchin lance un regard sévère au jeune garçon, et tous les sauvages de devenir sérieux.

Nous partons. Un quart d'heure après, Okouchin prit la parole et parla à peu près comme suit : " Mon père, je veux te parler.—Eh bien, parle.—Ne te fâche pas. Nous t'avons appelé *Castor*, mais ce n'est pas pour te faire de la peine.

Ignace vient de te le dire ; les jeunes gens, vois-tu, ça ne pense pas, et ça parle trop. Tu sais que les Sauvages, entre eux, se donnent des noms d'animaux ; l'un s'appelle le chat, l'autre le loup, l'autre la tortue ; nous t'avons traité comme un sauvage, parce que tu n'es pas un étranger pour nous, ce qui est une marque que nous t'aimons. Du reste, nous ne pouvons pas te donner un plus beau nom, car il n'y a pas d'animal qui ait plus joli poil et meilleure viande que le castor."

" Sois tranquille, lui répondis-je. Je ne veux plus que vous m'appeliez autrement que *Kitchi Amic*, cela m'honore beaucoup. Cependant n'oubliez pas que mon vrai nom sauvage, celui qui m'a été imposé à Témiscamingue, il y a trois ans, solennellement, devant toute la nation réunie, est *Aiamie Mijakwad*, " Le Temps clair de la Prière." Cependant, je suis flatté du sobriquet distingué que vous m'avez donné, d'autant plus que, dans mon pays, la tribu qui a la noble prétention d'être la meilleure, est celle des Castors. Ils vont être très heureux, je n'en doute pas, d'apprendre que je suis de leur famille."

Okouchin ne comprit pas, aussi bien que Monseigneur et les deux Pères, la dernière phrase de ma réponse ; mais, tout de même, il vit que les choses n'avaient pas mauvaise mine, et la gaieté revint dans le canot. Toute la journée, s'il vous plaît, j'ai été Monsieur *Kitchi Amic* gros comme le bras.

Mardi, 29 *Juillet*.—Ignace m'a fait un nouveau compliment. Arrivé à la fourche de deux sentiers, je m'engageai dans celui de gauche, tandis que le bon était celui de droite. " Arrête, mon père, me crie-t-il ; tu n'as pas plus d'esprit qu'un lièvre : quand il y a deux chemins, tu prends toujours le mauvais."

Je me rappelai ce Montagnais, arrivant du fin nord à Saint-Boniface, lequel disait à Monseigneur Taché : " Me connais-tu ?— Non.— Tu es bien bête. Moi, il y a vingt ans que je t'ai vu, et je te reconnais." Il avait vu l'évêque dans une chapelle, disant la messe, et prêchant de l'autel : Monseigneur, d'après lui, aurait dû l'avoir distingué et remarqué au milieu de la foule.

Cependant il faut savoir que ces mots, " *Tu n'as pas d'esprit, tu es bien bête*," en sauvage, ne comportent pas, comme

en français, une idée de mépris ou d'insulte ; dans le cas présent ils veulent dire à peu près ceci : " vous n'avez pas de mémoire, vous êtes bien distrait." La langue des Algonquins n'a pas été polie à la cour de France, et l'on peut dire d'elle ce que Boileau disait du latin :

L'Algonquin dans les mots brave l'honnêteté.

Après avoir remonté le *Rapide de l'Ile* et les *Trois-portages*, nous venons passer la nuit dans un brûlé, un peu plus bas que l'embouchure de la *Frédéric*, ayant changé notre nid de maringouins de l'avant-veille au soir contre un nid de brûlots, cuisants comme des tisons ; c'est là, comme parle Ovide, se jeter en Scylla dans le désir d'éviter Charybde :

Incidit in scyllam cupiens vitare charybdin.

Mercredi, 30 *juillet*.—Un beau sujet de méditation : air frais, soleil se levant dans toute sa splendeur, ciel pur, parfum des bois, richesse de végétation, ramage des oiseaux, eau tranquille comme une âme en paix, silence solennel, tout nous parle de la grandeur, de la bonté, de la munificence du Créateur.

Cette avant-midi, nos hommes se reposent ; la voile remplace l'aviron. Cette après-midi, pendant qu'ils prennent un exercice de perche dans le Long Sault, nous prenons à travers la forêt épaisse un exercice de jambes.

Jeudi 31 *juillet*.—Une nouvelle sinistre se répand dans le camp : la famine est à nos portes. Il nous faut encore, pour nous rendre à Abbitibi, trois longs jours, et nous n'avons plus de vivres que pour deux. S'il allait arriver des accidents !..... si le canot, par malheur, venait à se briser !..... si les vents contraires nous retenaient sur les bords du lac !.... la perspective n'est pas gaie. Un grand conseil est convoqué. La sagesse préside aux délibérations ; personne ne propose de parti extrême, comme, par exemple, de tirer au sort un de l'équipage, pour en faire du bouillon aux autres. Il fut résolu unanimement qu'on se mettrait à la ration, et qu'on ne prendrait plus que deux bons repas par jour. S'il survenait des imprévus, on aurait recours à la pêche, à la chasse, aux

fruits sauvages. " Enfin, dit le président, espérons que Dieu saura nous donner ce dont nous avons besoin."—" Oui," ajouta un ancien, professeur qui a la mémoire encore toute farcie de vers classiques,

Il donne aux fleurs leur aimable peinture ;
Il fait naître et mûrir les fruits ;
Il leur dispense avec mesure,
Et la chaleur des jours et la fraîcheur des nuits.

Un autre continua :

D'un joug cruel il sauva nos aïeux,
Les nourrit au désert d'un pain délicieux ;
Il nous donne ses lois, il se donne lui-même ;
Pour tant de biens, il commande qu'on l'aime.

Pour première faveur, la bonne Providence commença par nous envoyer un fort vent d'artimon, ce qui ménagea grandement la force de nos hommes, et les provisions de notre garde-manger. Nous parcourûmes sans effort un long trajet, et nous vînmes dormir, à la *Chute-aux-Iroquois*, au bruit d'une sourde musique, à l'abri des grands arbres qui nous couvraient de leur ombre, sous les regards de la lune qui se levait à travers les branches, sur une grève de mil et de trèfle, petite prairie née, sans doute, de quelques semences que laissèrent tomber là, par hasard, les voyageurs des grands canots. Ces petits insectes méchants, qui prenaient plaisir, le 25 du mois de juin, à nous torturer pendant notre déjeuner, ont complètement disparu. Ainsi passera la race des impies : *semen impiorum peribit*.

Vendredi, 1 août.—Il n'est que 3 heures du matin, on entend une voix : " Lève, lève. Il n'y a plus de farine dans le sac, mais seulement de la galette pour trois repas. *Aninichinabé*, prenez vos nerfs d'acier ; il nous faut, aujourd'hui, faire deux journées dans une." Ainsi fut dit, ainsi fut fait. Avec vigueur, on remonte et les courants rapides, et les *Deux-Portages* (où, en descendant, nous avions passé une si belle soirée, enveloppés dans un soleil de pourpre), et le bouillant *Goutchigi* ; dès 7 heures du soir, nous sortons de notre avenue liquide bordée d'arbres et, tout fiers, poussant

un vigoureux vivat, nous débouchons sur le lac, qui s'étend devant nous long et large, vous diriez la mer.

La voile, comme une aile d'oiseau, est tendue, gonflée et arrondie par un vent de côté ; le canot solide s'avance en se balançant comme un coursier, plein d'ardeur, qui secoue ses rênes ; Diane, discrète, se cache derrière un pan de nuage ; seules quelques étoiles blêmes tempèrent l'obscurité de la nuit. L'horizon est restreint et indécis ; les îles, à notre approche, sortent des ondes, avec des formes fantastiques, grandissant leurs ombres comme des géants ; les vagues, clapotant sur les rivages, murmurent, babillent, gémissent, menacent. Les sauvages, enveloppés dans leurs couvertes, se sont glissés au fond du canot ; les Pères Nédelec et Gladu ronflent comme des bienheureux ; l'oreille appuyée sur le flanc de notre frêle embarcation, je la sens siller en frémissant ; j'entends les eaux friser sur la paroi, et je ne puis m'empêcher de penser : les anges ont besoin de nous guider dans nos voies et de nous porter dans leurs mains, séparés de l'abîme que nous sommes seulement par une écorce légère. Tous dorment, excepté Okouchin, vigie attentive, qui veille à la proue du vaisseau, ayant sur les épaules son capot blanc, sur la tête son chapeau noir, à son bec son calumet qui fume comme un tuyau de locomotive, un vrai sorcier ; excepté Poadji qui tient ferme l'aviron du gouvernail ; excepté Monseigneur. Droit sur son siège, le regard scrutateur, admire-t-il les nouveautés du spectacle ? craint-il que nous heurtions quelque écueil invisible ? prie-t-il ? Peut-être fait-il les trois choses à la fois.

Samedi, 2 août. — A 1 h. après minuit, au milieu des ténèbres, Okouchin aux yeux de lynx aperçut la fumée d'un campement, laquelle s'élevait au-dessus des arbres comme une colonne rougeâtre. C'était William, avec sa famille, qui se rendait à son pays de chasse, lentement, cueillant des bluets, faisant la pêche, voyageant en amateur. Nous abordâmes à une vaste roche plate, qui servait de quai, et, pêle-mêle avec les petits sauvageons qui sortaient à demi-endormis des wigwams, debout autour du feu qu'on active, nous faisons bouillir la chaudière, afin de réchauffer par une bonne tasse de thé les frissons de la nuit ; pendant ce temps, au fond

d'une talle de branches, Monseigneur, enroulé dans une couverte de laine, prend, ce dont il a plus besoin que de thé, un bouillon de sommeil. A 2 h., nous reprenons notre course aux lueurs indécises de l'aube naissante.

A 7 h., nous mettons pied à terre dans une île, en vue du Fort Abbitibi ; maintenant rien ne peut nous arrêter, nous arriverons quand même, avec ou contre le vent. Il nous faut donc, pour obéir à la mode du pays, nous débarrasser de nos vivres ; il y en a pour un repas et demi, n'importe, avec un peu de bonne volonté il doit y avoir moyen de voir le fond du sac. Nos sauvages, qui craignaient les horreurs de la disette, se trouvent à crever l'abondance. Ils ont un plaisir charmant. Les bouchées succèdent aux rires, et les rires aux bouchées. Leur estomac est un gouffre. Repus, ils sont étendus sur l'herbe, les boyaux geignent. " Allons, camarades, courage." Et la lutte recommence, pénible, mais généreuse. Enfin il ne reste plus que les croûtes de galette, qui servaient à recevoir la viande et la sauce. " Encore un coup de cœur, mes braves." Et, au milieu des ricanements. elles, aussi, disparaissent englouties. Ils peuvent s'écrier avec le jeune Iules : " Hélas ! nous avons mangé jusqu'aux tables."

Heu ! etiam mensas consumimus, inquit Iulus.

A midi, nous entrons dans le port d'Abbitibi, à pleines voiles. Les RR. PP. Paradis et Dozois sont arrivés ici mardi ; deux heures après, ils partaient pour Témiscamingue, voyageant par le train-éclair.

Les sauvages de la mission sont presque tous présents. Pendant notre absence, bon nombre d'entre eux sont allés à Témiscamingue, au service du Bourgeois, porter la moisson de fourrures amassée pendant l'hiver. Ils n'ont pas voulu se disperser avant notre retour, afin de jouir encore une fois de la présence de leur évêque, des cérémonies et des grâces de sa visite. En conséquence l'après-midi s'est passée à entendre les confessions, à donner des instructions, à réciter des prières publiques ou à donner d'autres exercices religieux : le chant faisait fureur. Le bonheur de ces pauvres enfants des bois, cet été, est grand, et ils l'apprécient.

" *Edent pauperes et saturabuntur.* Les pauvres mangeront et ils seront rassasiés. *Et laudabunt Dominum, qui requirunt eum.* Ils loueront le Seigneur, ceux qui l'aiment et le cherchent."

Dimanche, 3 août.—L'église d'Abbitibi voit les splendeurs d'une nouvelle messe pontificale.

Le P. Nédelec passe l'après-midi à recevoir les confidences, à arranger les petits différends, à distribuer des conseils et du sucre : il remplit, dans toute leur vérité, les triples fonctions de médecin qui guérit, de père qui corrige et de juge qui décide. " *Os justi meditabitur sapientiam et lingua ejus loquetur judicium.* De la bouche du juste découle la sagesse, et sa langue distille les paroles du bon conseil."

La prière du soir fut longue ; c'était, pour ces pieux sauvages, avant de prendre la route des bois, un adieu public à Marie, doux, triste, touchant. Ils vous entonnent et poursuivent jusqu'au bout, sans en passer un mot, une espèce de complainte en trente-six couplets, où sont relatées les vertus, la puissance et les gloires de notre bonne mère. Puis ils récitent le rosaire médité. Avant chaque dizaine, pour se rappeler le mystère qui doit faire le sujet de leur méditation, au lieu de dire comme nous une petite prière, ils chantent tous ensemble une strophe qui explique, en peu de mots, l'histoire et la morale du dit mystère. Le chant joue un grand rôle dans la religion du sauvage ; sans compter qu'il est pour lui plein d'agrément, il lui rend plus facile la mémoire des mots, et, par conséquent, l'intelligence des idées. Les quinze mystères, joyeux, douloureux, glorieux, vinrent à la suite ; et, quand ils eurent fini de faire le tour de leur longue couronne d'*Ave Maria*, loin d'être fatigués, ces bons chrétiens semblaient prêts à recommencer. Ils se délectaient dans la prière ; tant il est vrai que Dieu, avec ses douceurs ineffables, aime à se communiquer aux petits et aux humbles. Ils n'ont pas d'ambition terrestre, ils n'attendent rien de ce monde passager ; leur cœur déjà, par anticipation, habite le ciel. " *Beati pauperes spiritu quoniam ipsorum est regnum coelorum.* Heureux les pauvres d'esprit, car le royaume des cieux leur appartient."

Ce peuple minuscule n'occupe aucune place dans les préoccupations de la politique humaine ; mais, aux yeux de

la justice divine, il joue, dans le concert de louanges que la création doit à son créateur, un rôle plus important que les grandes nations athées. Je me retirai dans ma chambre, tout pénétré de ces paroles du psalmiste, dont je venais d'avoir sous les yeux un commentaire vivant: " *Beatus populus, qui scit jubilationem.* Heureux, le peuple qui sait vous louer, Seigneur. Il marchera dans la lumière de votre face, il se réjouira dans les louanges qu'il donnera à votre nom durant tout le jour, et il sera élevé par votre justice. Car c'est à vous qu'est due la gloire de sa vertu, et c'est sur votre bonté qu'est fondée sa puissance et sa force."

XXI

D'ABBITIBI A TÉMISCAMINGUE.

Un pique-nique.—Regret du départ.— Fox et Zéphir.—Notre-Dame-des-Neiges. —Le labyrinthe de Crète.—Joute de canots.— Sur une roche plate.— L'habit fait le moine.—Sources invisibles.—Fort à fort.—Projet d'armistice.—A trompeur, trompeur et demi.—Une course au clocher.—Tout est bien qui finit bien.—Les paysages de notre enfance.—Le Bouracan.—Au port.—Actions de grâces.

ABBITIBI, 4 AOUT 1883.

Mon cher ami,

Lundi, 4 août.—Nous partons pour Témiscamingue. Ici-bas, tout est relatif dans nos jugements. La première fois que je suis venu au lac Abbitibi, je me pensais au bout du monde. Aujourd'hui il me semble que je suis aux portes de Pembroke ; après les pays et les difficultés que nous avons traversés, la route d'ici à Témiscamingue, avec ses portages courts et ses sentiers battus, avec ses lacs enchanteurs, nous apparaît sous les couleurs d'une simple promenade de pique-nique. A 10 h., la paroisse, morne, triste, silencieuse, s'assemble dans l'église. Le Père Nédelec, l'émotion dans la voix, les larmes dans les yeux, fait ses dernières recommandations. Monseigneur, d'une voix solennelle, chante les paroles de la bénédiction. Nous descendons au rivage, au milieu des flots pressés de la population qui nous précède, qui nous accompagne, qui nous suit ; chacun et chacune veulent toucher la main au " gardien de la prière." Nous reprenons " Zéphir," M. Henderson et les autres employés de la

compagnie nous saluent de la main et du chapeau ; les Sauvages, avec leurs fusils, à coups répétés, nous envoient leurs adieux retentissants.

Nous nous embarquons en même temps qu'un bourgeois de l'honorable compagnie, M. McTavish, qui est transféré du fort Rupert sur la baie James au fort " La cloche " sur le lac Supérieur. Il a un fameux canot, tout neuf, frais peinturé, sur la pince duquel, au milieu d'une couronne de fleurs, on lit, en lettres enjolivées, " Fox " : c'est là son nom. Maintes fois le jour, " Fox " et " Zéphir " se mesurent de vitesse. " Fox " a cinq hommes d'équipage, commandé par le vieux Jimyson ; il est plus léger, il glisse mieux sur l'eau, et sa charge est moins lourde. " Zéphyr " a un aviron de plus. D'un côté comme de l'autre, les nerfs sont d'acier, le cœur est bien placé, le courage solide, l'orgueil immense. Si nous continuons à aller de compagnie, nous gagnerons une journée sur quatre.

Le soir, après avoir traversé le portage de la Danse et le lac Okotegami, à huit milles environ en amont de la rivière, un peu au-dessous des *Nistotec*, à l'heure où les grands bois se font sombres, nous campons sur les flancs d'un rocher à l'apparence misérable, revêtu de framboisiers, d'arbustes à *bluets*, de broussailles rares et maigres. Nous récitons les premières vêpres de la fête de Notre-Dame des Neiges, et il fait bon de s'endormir sous la protection de la Vierge de pureté immaculée.

Mardi, 5 *août*.—A huit heures, nous entrons sur le lac des Iles, *Opwataongajing*, " là où il y a un grand nombre de chenaux." En effet, c'est en circulant sur des chenaux de cristal, entre des bouquets de verdure, que je vous trace ces lignes. On l'appelle aussi lac *Labyrinthe ;* et certes le mot est bien trouvé, car le labyrinthe de Crète n'avait pas plus de tromperies ; je défie n'importe quel novice en voyage de reconnaître son chemin, au milieu de ces îlots innombrables, s'il n'a avec lui un fil conducteur, ou bien Okouchin. Plus tard, disons dans un siècle, quand le Témiscamingue verra sur ses bords s'élever des villes superbes, ce lac deviendra le rendez-vous des citadins en quête de solitude et de villégiature.

En trois sauts, nous franchissons le point culminant de la hauteur des terres, en trois coups d'aviron le lac des Vases. Toute l'après-midi, nous naviguons sur le lac *Obasatic* et le lac *Long*, lesquels en réalité ne forment qu'une seule et même nappe d'eau réunie par un détroit, celui des Trembles (*Obasati*). Pendant le dîner, Okouchin a graissé l'écorce extérieure de son canot avec une couenne de lard. Il se place debout au gouvernail, il joue du grand aviron. Le lac est uni comme une glace. Jimyson conduit un bourgeois, noblesse oblige, il n'entend pas céder le pas. Fox et Zéphir, de front, tracent leur sillon, déchirent les ondes, et laissent derrière eux une longue vague qui va mourir au loin en s'élargissant. C'est comme dans Virgile, au cinquième livre, lorsque le pieux Enée, donnant des jeux funèbres en l'honneur de son père Anchise, préside la joute des vaisseaux.

Infidunt pariter sulcos, totumque dehiscit
Convulsum remis rostrisque tridentibus aequor.

Les rameurs s'étendent sur l'aviron comme pour mourir, le canot tremble sous les coups, les eaux fuient, les poitrines sont haletantes, la respiration devient rapide et saccadée, la sueur coule :

Olli certamine summo
Procumbunt, vastis tremit ictibus aerea puppis,
Subtrahiturque solum : tum creber anhelitus artus
Aridaque ora quatit ; sudor fluit undique rivis.

Enfin Jimyson demande grâce. Ses hommes n'en peuvent plus, ils se dirigent vers les branches du rivage pour prendre un coup de *ninichwabout*, une bonne tasse de thé chaud. Les nôtres virent de bord, et les joignent. Vainqueurs et vaincus se félicitent, et cimentent l'amitié en fumant le calumet, une bonne pipe de tabac canadien.

La nuit nous surprit à l'entrée de la rivière *Ennuyante*, où nous assîmes notre camp sur une énorme roche plate qui nous servit, à la fois, de promenade, de siège, de table, de lit et de duvet.

Mercredi, 6 *août*.—Nous vînmes déjeuner dans le lac *Barrière*. Le globe, ici, n'a que la peau et les os : des os de gra-

nit raboteux, une peau de mousse et de boue marécageuse, hérissée comme d'un poil de végétation plus ou moins rachitique. Au premier abord, en général, tout paraît gazon, feuillage et verdure, vous croiriez à un sol profond ; mais dans les endroits où le feu a passé, les tristes rochers apparaissent dans toute leur nudité. Otez-lui son manteau de forêt, la hauteur des terres a perdu toute sa beauté et toute sa valeur : tant il est vrai que, dans ces lieux reculés comme au milieu du grand monde, souvent c'est l'habit qui fait le moine.

On nous dit que ces lacs calmes, tranquilles, sans courant, ne gèlent pas de tout l'hiver, en certains endroits ; et qu'en d'autres, la glace trop faible est pleine de trahisons ; pourtant le froid ne manque pas. Ce phénomène serait dû à ce qu'il surgirait des profondeurs quantité de sources invisibles ; ce qui prouverait que ces réservoirs immenses qui alimentent nos grands fleuves, ne sont pas nourris seulement par les pluies de l'été et les neiges de l'hiver, mais encore, et surtout, par des canaux souterrains. Qui pourrait nous expliquer le système des artères et des veines, dont sont ramifiées les parties intestinales du globe terrestre ?

A midi, nous sommes sur le lac des *Quinze*. Il est temps que nous arrivions au terme du voyage, l'émulation gagne nos équipages excités, bientôt ce ne seront plus des rivaux, mais des ennemis. Le lac, se balançant sous une forte brise, écumait, moutonnait ; Fox, dont la carène est plus élevée, pouvait tenir la pleine mer, il piquait d'une pointe à l'autre, sans fléchir, tout droit ; Zéphir devait faire le tour des baies. Cependant, comme près de terre, les vagues étaient moins fortes, comme Okouchin est un guide à nul autre pareil, notre canot gagnait en vitesse ce que lui faisait perdre la longueur du chemin ; et chaque pointe nous retrouvait naviguant, fort à fort, côte à côte.

" Allons coucher au *Kekek*, dit Jimyson.—C'est bien, au Kekek ! répond Okouchin." Et les quatre ou cinq premiers rapides des *Quinze* sont sautés ou portagés en quelques heures. Nous nous rendîmes au rivage tourmenté du Kekek les premiers, et de suite nous nous mettons à dresser les tentes.

Jimyson arrive. "L'endroit est trop étroit, dit-il, pour nous contenir tous, je vais aller camper, ici tout vis-à-vis, de l'autre côté de la rivière." Okouchin fait la grimace ; intrigué, debout sur la pointe d'un rocher, il le regarde aller de son regard d'aigle. Jimyson, brisant l'engagement, détourne une langue de terre qui le dérobe à nos yeux, et se lance dans un rapide. Okouchin devint blême. "Embarque, dit-il.—Mais le soleil est couché.—N'importe, embarque.—On nous a volé notre grand aviron.—Embarque, te dis-je." Cinq minutes après nous sautions un courant agité, long et tortueux, au grand galop ; puis nous faisions un portage, à l'épouvante ; avec la noirceur nous atteignions la tête du *Kinebic*. M. McTavish était campé là, dans une petite prairie, sous les grands arbres ; le feu flamboyait devant les tentes ; on préparait, en riant, badinant, le repas du soir. Ils se disaient entre eux : " Quelle queue nous leur avons faite ! ils sont deux heures en arrière : impossible leur est-il de nous rejoindre." Jugez de leur surprise. "Vous êtes les bienvenus, nous dit M. McTavish, il y a de la place pour tout le monde, l'auberge du Kinebic est grande.—Nous ne campons pas ici, dit Okouchin ; que chacun prenne sa charge à son dos, et, de ce pas, à l'autre bout du portage !" Nous avions un mille à marcher à travers la forêt noire, par un sentier étroit, montant, descendant, difficile ; des flambeaux faits d'écorces de bouleau éclairaient la route, en crépitant, de leur lumière blafarde et vacillante. Il était onze heures, quand nous eûmes soupé et que nous fûmes prêts à nous coucher. Nos sauvages étaient fatigués, harassés, mais contents ; jamais du voyage ils ne rirent d'aussi bon cœur. Ils avaient vaincu la ruse par la ruse. A trompeur, trompeur et demi.

Jeudi, 7 août.—A 2 heures après minuit, Okouchin et ses hommes secouèrent le sommeil et firent bouillir la marmite. Aux premières lueurs du jour, ils étaient déjà près des tentes de M. McTavish, chargeant sur leurs épaules le canot, resté à l'extrémité supérieure du portage. Jimyson, avec quelques-uns des siens, s'était couché dessous ; réveillé en sursaut, sentant la toiture lui partir de dessus la tête, il s'écria avec désespoir : "Tout est fini !" Alors commença une course

au clocher. Un portage n'attendait pas l'autre. Quand M. McTavish arrivait au bas d'un rapide avec sa première charge, les deux nôtres étaient placées dans le canot, et nous partions en disant : " au revoir ! " A 8 heures, notre barque légère dansait au pied des Quinze. Depuis la veille au soir, nous avions fait l'ouvrage d'une grande journée. César, entrant en triomphe dans Rome avec ses vieilles légions, n'était pas plus glorieux qu'Okouchin et ses braves, en débouchant sur le lac Témiscamingue.

Nous nous arrêtâmes chez M. McBride, où nous attendait un baptême, et où se réunit en un moment, pour voir l'évêque, une population assez nombreuse : il fallut bien lui consacrer quelques heures d'instruction, de causeries et d'intérêt. Pendant ce temps-là, Jimyson, nous ayant rejoints, mit à la voile et prit les devants. Tout le monde se trouva content. Jimyson arrivait le premier au Fort de Témiscamingue ; Okouchin avait prouvé qu'il était impossible, quand il le voudrait, de lui passer sur le dos. Il serait à souhaiter que toutes les luttes vinssent se terminer ainsi à l'amiable ; j'ai bien peur que Wolseley et le Mahdi aient plus de peine à s'entendre.

La rivière *Blanche* se jette dans le lac par quatre embouchures : le chenal de la *Blanche* proprement dit, le chenal *Sale*, le chenal du *Corbeau* et le chenal du *Diable*. Pour avoir une idée du beau pays qui s'étend sur ces bords, nous remontâmes le chenal du Diable pour descendre ensuite celui du Corbeau. Après avoir voyagé longtemps à travers les pins et les épinettes, nos yeux se reposaient agréablement au spectacle des ormes élevés dont les branches pliantes retombent de tous côtés comme un énorme pot de fleurs, des cèdres hauts comme ceux du Liban, des érables aux têtes arrondies qui semblent se gourmer comme de fières matrones, des frênes, des noyers et des chênes au feuillage sombre, luxuriant, exubérant. En face de cette forêt de bois francs, de cette terre d'alluvion, de cette végétation puissante, de ces herbes généreuses qui tapissent les rivages, nous nous croirions transportés dans quelques riches campagnes des environs de Montréal ; ce sont là les paysages qui

ont réjoui notre enfance : c'est Sainte-Geneviève, c'est Saint-Martin.

Nous venons dîner, vers 2 heures, dans une île appelée par les sauvages "Abanakan" " le détroit," *Bouracan* a prononcé un barbare de Canadien, et ce dernier nom est en train de triompher. Du reste, il est dans le génie français de franciser, ou de défigurer les noms étrangers : ainsi *London* devient Londres ; *Antwerp*, Anvers ; *Roma*, Rome ; *Firenze* Florence ; *Genoa*, Gênes ; et *cætera.*

A 5½ heures, nous entrons au port. Les pavillons flottent au vent, l'artillerie tonne. Monseigneur monte immédiatement à l'église, où des guirlandes de sapinage tombent en tentures flexibles du haut de la voûte, courent en festons le long des murs, s'enroulent en spirales autour des colonnes, embaumant de parfum le parvis sacré. Le trône, entouré de chapiteaux qui ressemblent aux crémaux d'une citadelle, est surmonté d'une tiare, symbole de la royauté spirituelle de l'évêque. La Vierge du maître-autel semble sourire, encadrée de couronnes de fleurs et de draperies en dentelles, parsemées de lis et de roses. La propreté du lieu saint, le goût et la délicatesse des parures disent que par là a passé la main des religieuses.

Monseigneur, dans une allocution courte mais sentie, annonce au peuple que, pour remercier Dieu d'avoir veillé sur nos santés, de nous avoir préservés de tout accident considérable, et enfin de nous ramener sains et saufs d'un aussi long voyage, nous allons chanter l'hymne de la reconnaissance. Il entonne d'une voix forte, le chœur continue avec entrain, les échos du temple répètent : *Te Deum laudamus, te Dominum confitemur.*

XXII

A TÉMISCAMINGUE.

Messagers avant-coureurs.—L'idiome natal.—Le cimetière.—Une procession en canot.—Visite à la ville de toile.—Histoire religieuse de Témiscamingue.—Premières années de la mission.—M. Bellefeuille.—M. Moreau. M. Poiré.—Le P. Laverlochère.—Un monument de foi.—Huit nouveaux apôtres.—Première résidence.—Traditions de pauvreté religieuse.—Visite de Mgr Guigues.—La nouvelle chapelle.—Les sœurs de la charité.—Le couvent actuel.—Première visite de Mgr Duhamel.—Sa seconde visite.—Un vaste champ.—Fête en l'honneur de l'agriculture.—La ferme de la mission.—Une course dans l'intérieur du pays.—Satisfaction des colons.—Aspect de la contrée.—Qualités du sol.—Messe pontificale.—Séance en trois langues.— Remarques de Sa Grandeur.—Le prix de grands services.—Monseigneur incorporé dans la nation algonquine. — Pères et frères baptisés de nouveau.—Un dernier remercîment.

TÉMISCAMINGUE, 11 AOUT 1884.

Mon cher ami,

En partant, je jette à la poste ces derniers feuillets de mon journal ; nous voyagerons de compagnie jusqu'à Mattawa. Mais, comme en ce dernier endroit nous sommes pour nous arrêter un jour, ils vous arriveront vingt-quatre heures avant nous, messagers avant-coureurs, que je charge, pour vous et votre aimable confrère M. Dowdall, de toutes sortes de bonnes choses et d'un *doux au revoir !*

Vendredi, 8 *août*.—Ce matin, il y eut une grande messe de *requiem*, chantée par Monseigneur. L'Eglise, cette bonne mère, quand elle convoque ses enfants à ses solennelles réjouissances, n'oublie pas ceux de la famille qui souffrent et

qui pleurent. Après deux mois de sauvagerie, qu'il fait bon d'entendre nos chants latins, rendus par un chœur exercé avec accompagnement d'harmonium ; cette mélodie a une suavité qui remue les fibres les plus intimes du cœur : c'est l'enfant, perdu au milieu d'étrangers, qui entend résonner la voix de sa mère ; c'est le voyageur qui, après une longue absence, retrouve les accents de son idiome natal.

Par delà le détroit, qui peut avoir six arpents de large, un peu en arrière du Fort de la compagnie, à quelques cents pas du rivage, est situé le cimetière, s'élevant en amphithéâtre sur le flanc d'une colline d'un sable sec, entouré d'une clôture bien entretenue, ombragé çà et là de jeunes pins toujours verts ; au milieu, étendant ses longs bras, comme pour couvrir de son ombre ceux qui dorment dans la paix du Seigneur, se dresse la grande croix noire, sur un tertre destiné à la sépulture des Pères missionnaires. A la porte du champ des morts, regardant les eaux du lac, se tient encore debout la première chapelle, commencée par M. Bellefeuille, vieillie, noircie, avec les bardeaux de sa couverture tapissés de mousse, relique du passé, qui redit à la génération nouvelle la légende des dévouements et des apostolats dont elle a été l'objet, qui rappelle aux anciens les jours de leur baptême et les douceurs de leurs premières émotions chrétiennes.

Témiscamingue vit un spectacle original, superbe, touchant. Les fidèles, recueillis, se rendent au rivage deux à deux, et poussent leurs embarcations au large ; dans le canot amiral monte et s'assied, au milieu de ses diacres, l'évêque, revêtu de la chape noire et ayant la mitre blanche sur la tête. L'air est délicieux, l'atmosphère calme, les échos sonores, le miroir des eaux scintillant de perles ; la vue s'étend à droite à six milles, à gauche à vingt milles sur une allée de cristal transparent, bordée d'une dentelle de collines bleues. Le lac et les forêts semblent, avec silence et respect, admirer cette procession lente et régulière en canots d'écorce, répétant, par des symphonies douces et tristes, les accents plaintifs du *De profundis.* " Restes d'un peuple qui s'éteint, reposez en paix dans ce dortoir de la mort, que l'Eglise a béni pour que la terre soit légère à vos

os ; bientôt viendront y dormir les derniers de vos enfants. Quelques siècles passés, ce lac voyait errer sur ses rivages des tribus comparativement nombreuses ; aujourd'hui, il ne survit plus qu'une ombre et un squelette de leur gloire ; et demain, sur leurs cendres ignorées, une population étrangère, active, remuante, industrieuse, étendra les champs de blés de ses fermes et les faubourgs de ses cités. Les nations, comme les individus, ont leur naissance, leur accroissement, leur décadence et leur mort. Heureux Indiens, de voir la religion veiller à votre chevet, couronner votre fin d'une auréole d'espérance, et vous introduire comme par la main au sein du peuple des élus ! "

Dans l'après-midi, il y eut bénédiction du saint Sacrement ; mais la cérémonie principale, celle qui a fait palpiter bien des cœurs, ce fut la visite aux tentes, l'une après l'autre, sans en passer une seule. La ville en toile était divisée en trois quartiers, le premier près du fort, le deuxième au sud, le troisième au nord de la chapelle, sur une belle grève de sable jaune et de gravier fin. Les sauvages, à la porte de leur demeure, recevaient l'évêque à genoux ; puis, se relevant, ils lui tendaient la main, tous, hommes, femmes, enfants, bébés. Monseigneur donnait une grande image à chaque famille, et à chaque particulier un chapelet, ou une médaille, ou un crucifix, enfin sa bénédiction avec une bonne parole qui faisait rire, qui faisait pleurer de tendresse, qui rendait sérieux ou fier, qui toujours produisait des heureux. Vite, on serrait l'image dans le coffre, après l'avoir admirée avec force exclamations ; on passait le chapelet à son bras, on pendait la médaille à son cou ; et quant à la bonne parole, elle sera retenue, répétée, enchâssée de nombreux commentaires comme un diamant. Bien longtemps, au fond des bois, on parlera de cette visite sous le coton flottant de la tente, ou sous l'écorce enfumée du wigwam.

Désirez-vous connaître l'histoire religieuse de Témiscamingue, je vous renvoie à un travail d'assez longue haleine qui a paru dans l'*Album des familles*, 1er janvier 1881. Je me contenterai, ici, d'en citer quelques extraits. Je les copie sans scrupule : l'auteur, qui sort de ma chambre, m'a

donné, pour me servir du langage du pays, tout droit de pêche et de chasse sur son terrain.

" Les seules notes qu'on ait pu trouver au sujet de la mission de Témiscamingue remontent à 1835, alors que M. Bellefeuille, prêtre de Montréal, y fit une mission, qu'il renouvela en 1836, 1837 et 1838. En 1839, M. Poiré, autre prêtre de Montréal, en 1841, M. Moreau, aussi de Montréal, vinrent successivement évangéliser les pauvres sauvages, les pauvres enfants des bois."

Saint Patrice a été l'apôtre de l'Irlande, saint Augustin de l'Angleterre, saint Boniface de l'Allemagne, et saint Méthode des Slaves : l'apôtre de Témiscamingue a été M. Bellefeuille. Sa mémoire est restée dans les souvenirs de ces peuplades converties à la vraie foi, comme celle d'un saint. Il était né à Saint-Eustache. Il fut sulpicien, et missionnaire pendant des années au Lac des Deux-Montagnes. Il mourut en 1838, quelques semaines seulement après son retour de Témiscamingue, d'Abbitibi et du Grand Lac, des suites des nombreuses fatigues qu'il eut à endurer dans ce pénible voyage, victime de son zèle, martyr de son apostolat.

M. Moreau, après avoir été curé de Saint-Eustache, devint chanoine de l'évêché de Montréal, où il mourut grand vicaire du diocèse.

M. Poiré avait été missionnaire à la Rivière-Rouge. Il est aujourd'hui curé de Sainte-Anne de la Pocatière ; et pendant longtemps il fut supérieur du collège établi sur cette paroisse.

....." Le R. P. Laverlochère, en 1844, fut le premier oblat missionnaire de Témiscamingue et de la baie d'Hudson, lequel a su si bien raconter, autrefois, dans les *Annales de la Propagation de la Foi*, ses voyages, ses missions, ses travaux et ses aventures parmi les sauvages, qu'il visita successivement avec les Pères Clément, Garin, Arnaud, Pallier, jusqu'en 1852, époque où, accablé de rhumatismes et d'infirmités, il fut obligé de laisser à d'autres le soin des pauvres sauvages qu'il avait tant aimés."

Les travaux des saints portent toujours des fruits durables. Ce bon père ne laisserait-il après lui que la mission d'Albany qu'il a fondée, il aurait élevé à la gloire de Dieu un

monument plus beau que la plus magnifique des basiliques : il a préparé au Saint Esprit, dans chacune de ces âmes simples et droites, un temple, un sanctuaire, un tabernacle orné de foi vive, de piété et de pureté. Pendant plus de trente ans, il a traîné, avec une patience admirable, la chaîne de ses infirmités tout en sachant se rendre utile à la desserte de ses chères missions. Au moment que j'écris, cloué sur son lit de souffrances, il s'éteint doucement dans l'amour de son Dieu, comme un cierge qui achève de se consumer ; et, avant d'expirer, il semble recueillir ses énergies pour jeter un dernier éclat de charité et d'édification.

"Après lui, nous voyons successivement apparaître, sur le même théâtre, les Pères Déléage, Pian, Lebret, Mourier, Guégen, Nédelec, Poitras et Provost, qui ont tour à tour défriché leur part du vaste champ confié au zèle de leur congrégation. En 1862, on sentit enfin la nécessité de se fixer définitivement au milieu des sauvages dont la profonde misère et l'incessante prière appelaient à grands cris la présence des missionnaires."

....." C'est le 11 mai 1863 que le R. P. Pian arrivait à Témiscamingue, pour jeter les fondements de cette résidence si nécessaire et désirée depuis si longtemps. "Avec l'aide d'un sauvage, écrit ce bon Père, et quelquefois des commis du Poste de la Compagnie de la baie d'Hudson, une petite résidence, mesurant huit mètres sur six, se trouva terminée et en état de recevoir les Pères Lebret et Mourier, le 12 octobre 1863, jour où nous sommes entrés dans cette nouvelle demeure. Pour tout meuble, nous n'avions qu'un banc ; nous couchions sur le plancher, les pieds tournés vers la cheminée, sans crainte de faire une chute. Si sainte Thérèse avait visité notre maison, elle n'y aurait certainement rien trouvé de contraire à la pauvreté." (*Lettre du R. P. Pian, 1er mars* 1864.)

Je puis ajouter que ces traditions et ces habitudes de pauvreté évangélique se sont conservées à Témiscamingue ; le mobilier n'y est pas somptueux, même les chambres n'y renferment pas les trois chaises permises par la règle ; au réfectoire il n'y en a qu'une, elle est pour l'évêque, et les autres s'asseyent sur de longs bancs comme à l'école.

" En 1864, au mois d'août, S. G. Mgr Guigues, évêque d'Ottawa, voulut bien venir bénir, au nom du bon Dieu, cette nouvelle résidence et, en même temps, donner la confirmation aux sauvages qu'évangélisaient les Pères."

" Après le départ de Sa Grandeur, le P. Pian ne resta pas les bras croisés. Avec un petit Canadien, qu'il avait à son service, puis un petit sauvage et le vieux l'Ecrevisse, qu'il avait engagé cet automne, il réussit à faire des billots, à scier de la planche et à travailler si bien la nouvelle allonge que, le 25 mars 1865, il y avait une autre chapelle dans le haut de la nouvelle pièce ; l'autel et le tabernacle étaient prêts. Le dimanche , 28 mars, les Pères célébrèrent pour la première fois le saint sacrifice de la messe dans la nouvelle chapelle."

" Mais les Pères ne se bornaient pas à améliorer le côté matériel de leur mission. Ils savaient qu'ils avaient des âmes ignorantes à instruire, des orphelins à recueillir, des malades à soigner. Pour cela, il leur fallait des coadjutrices, des Sœurs de Charité. Le R. P. Pian s'adressa donc à Mgr Guigues, évêque d'Ottawa, pour cette affaire importante, qui éprouva d'abord de grandes difficultés, mais que le bon Dieu couronna enfin d'un plein succès ; car en 1866, le 17 octobre, le R. P. Pian remontait d'Ottawa à Témiscamingue, accompagné de deux bonnes Sœurs Grises, Sœurs Raisenne et Vincent. Dès leur arrivée, il fallut s'occuper de construire une nouvelle demeure. Le R. P. Pian se mit aussitôt à l'œuvre pour faire préparer le bois de la maison neuve qu'il fit élever dans le courant de l'été."

Le couvent, aujourd'hui, renferme quatre religieuses qui s'y dévouent à toutes les œuvres de leur vocation : sœur Raisenne, la supérieure, sœur Vincent, sœur Colombe de Jésus, et Marie Denyse.

"L'année 1876 fut une année mémorable pour Témiscamingue, honoré à cette époque de la visite de Mgr Duhamel, digne successeur de Mgr Guigues, décédé en 1874. et du Révd P. Soulier,envoyé par le R. P. Général de la Congrégation, en qualité de visiteur de la province du Canada."

Mgr Duhamel visita de nouveau cette mission au mois d'août 1881 ; le 2, il ne fit qu'y arrêter une demi-journée, en

route pour Abbitibi; mais les 12, 13, 14, 15 et 16, il y donna, avec grande pompe, tous les exercices, offices et cérémonies d'une visite régulière. J'avais, en cette circonstance, l'honneur et le plaisir d'accompagner Sa Grandeur.

C'est donc la seconde fois que je vois Témiscamingue, je me félicite de cette bonne fortune. Outre les agréments de voyages incomparables, j'ai pu contempler de mes yeux les prodiges qu'enfantent dans ces solitudes, loin du regard des hommes, le zèle et le dévouement apostoliques ; et, sur le théâtre de leurs travaux, j'ai appris à connaître et à aimer de plus en plus ces admirables missionnaires qui cultivent, dans la vigne du Seigneur, "un champ dont la longueur embrasse 1,800 milles, c'est-à-dire 600 lieues, et dont la largeur n'est pas moins de 600 milles, 200 lieues." Les principaux postes qu'ils parcourent,sont les missions du Saint-Maurice, du Grand Lac, d'Abbitibi, de la baie d'Hudson, du Fort William, de Golden Lake (Bonne Chère), sans compter les postes secondaires des lacs Keepawe, Timagaming, Matawagamang. Que de courses ! Que de travaux ! Que de fatigues ! et aussi que de mérites !

Samedi, 9 *août*.—Grand pique-nique à la ferme, de l'autre côté du lac, à trois milles de distance, au fond d'une baie, dans le canton Duhamel, province de Québec. Après les messes dites, de bon matin, *à la fraiche*, toute la maison s'embarque dans deux grands bateaux,évêque, prêtres, frères, serviteurs, équipage du Zéphir dont on veut reconnaître les services par cette faveur grandement appréciée, chefs Indiens au nombre de trois qui représentent leur nation, et même Religieuses du couvent à qui il arrive bien rarement de s'arracher ainsi pour tout un jour à leurs œuvres de charité, d'éducation, de patience et de zèle : ce soir elles pourront bien, comme le veut le proverbe canadien, lorsqu'il s'agit d'événements insolites, faire une croix sur le jambage de la cheminée. Enfin, c'est grande fête en l'honneur de l'Agriculture, cette nourricière, non seulement des nations, mais aussi des Pères de Témiscamingue, cette ferme étant, paraît-il, une providence pour le temporel de la mission, et,par une déduction toute simple, pour son développement spirituel. L'homme est composé d'un corps et d'une âme ; de même une mis-

sion ne vit pas seulement de dévouement, il lui faut encore une cuisine, surtout chez les Sauvages, où le garde-manger est souvent le vestibule de l'église, et un bon dîner le véhicule de la grâce.

Nous sommes reçus comme des princes par l'Administrateur de céans, le frère Moffet, assisté de ses deux acolytes, les frères Plante et Proulx, qui nous font visiter, avec un petit grain d'orgueil bien légitime, leur *déserté* où l'on voit plus de cent arpents en prairies ou en moissons ; leur maison toute neuve, lambrissée en planchettes de sapin, bien divisée couverte en bardeaux ; leur grange et leurs étables, avec toutes ces commodités intelligentes qui ménagent le temps et la main d'œuvre ; leur remise qui abrite le moulin à battre, la faucheuse et tous les autres instruments d'une culture améliorée. Après cette inspection, je ne suis plus surpris que cette ferme rende le foin par centaines de tonnes, les céréales et les légumes par milliers de minots.

A trois heures le dîner se prit à la porte de la maison, dans un vaste réfectoire de circonstance, sur une table rustique, sous un abri de feuillage. Les mets variés et délicats sont assaisonnés d'appétit, arrosés de gaîté et de bonne humeur. Mais pourquoi dîner si tard ? oh ! c'est que Monseigneur, qui aime, comme vous le savez, à tout voir de ses yeux et toucher de sa main, a voulu visiter les colons chez eux, pénétrer dans l'intérieur du pays jusqu'à sept milles pour se rendre compte par lui-même, de la qualité du sol et de l'aspect général de la contrée.

Chemin faisant, nous arrêtâmes chez trois colons, établis depuis le printemps seulement : notre cuisinier Lapointe, M. Maurice de Montréal, et M. Bellemare des Trois-Rivières, lesquels ont pu déjà ensemencer chacun une douzaine d'arpents. Si vous vous étonnez de l'étendue de ces champs d'une année, je vous répondrai qu'en ces endroits le feu a passé deux et trois fois, qu'il ne reste plus une seule souche vive, et que dans une journée un homme peut préparer pour le passage de la charrue un demi-arpent et même davantage. Le blé n'est pas vilain, l'avoine est belle, les pois sont superbes ; je ne parle pas des patates qui, comme dit M. Bellemare, " *sont grainées sans bon sens.* " Tous ces braves gens sont contents

de leur sort. Nous aurions cru que les femmes, au moins pour commencer, dans cet isolement, avaient cédé quelque peu à l'ennui. "Pas le moins du monde, nous dit Mme Maurice ; je ne voudrais changer, aucunement, le Témiscamingue pour le faubourg St-Joseph à Montréal, d'où je viens. Là nous étions les serviteurs de tout un chacun ; ici nous sommes maîtres chez nous." Mme Bellemare, dans sa maison grande, bien bâtie, s'était déjà préparé, comme un nid dans la mousse, cet intérieur propre, luisant, embaumé de la ménagére canadienne. Elle nous disait : "Ne trouvez-vous pas que nous sommes comme des seigneurs ?" Hélas ! oui. Si tant de pauvres familles, qui, dans les grands centres, traînent leurs jours dans une gêne pénible, sans espoir de ne jamais améliorer leur sort, pouvaient voir cette aisance et cette satisfaction, de suite elles prendraient le chemin de la forêt.

Nous nous avancions entre des collines, à pentes douces, dont seuls les sommets sont couverts de rochers, dans des vallons qui vont toujours s'élargissant ; et quand nous eûmes ainsi contourné quatre ou cinq coteaux, tout à coup nous aperçûmes s'étendant devant nous une plaine vaste, unie, ravagée et *défrichée* par le feu jusqu'aux limites de l'horizon ; à sept ou huit milles coule la rivière la Loutre qui va se décharger à la tête du lac, presqu'en face de la Blanche ; cette plaine atteint à l'est le lac Keepawe, à l'ouest les Quinze, au nord le plateau de la hauteur des terres : qui sait ? peut-être une bagatelle de vallée, comprenant six cents milles carrés. A peine pouvions-nous en croire nos yeux, pourtant nous avions été bien avertis par notre cicerone, bouillant d'ardeur patriotique, qui ne rêve que défrichement et colonisation.

"Vous foulez aux pieds, répétait le P. Paradis enthousiasmé, un sol d'une richesse sans égale dans toute la vallée de l'Ottawa : terre grise, terre noire, terre jaune ; pas une seule pierre sur des espaces de vingt à trente milles carrés. Vous voyez s'étendre devant vous de vastes brûlés, où les arbres sont déracinés et jetés à la renverse ; chose remarquable, en très peu d'endroits la terre paraît avoir souffert des ardeurs de l'incendie ; l'humus y est parfaitement intact

et d'une profondeur dépassant partout six à huit pouces ; cette riche couche de terre noire repose toujours sur une terre grise profonde, très friable et douée elle-même d'une grande fertilité. Quant au climat, il est à peu près le même qu'à Ottawa, si ce n'est que les chaleurs de l'été sont ici délicieusement tempérées par le voisinage des eaux."

Dimanche, 10 *août*.—Messe pontificale, belles cérémonies, décorations de goût, chant bien exercé, bonne musique, concours considérable de fidèles, enfin quelque chose de si semblable à ce qu'on voit à Pembroke aux jours de grande fête, que je vous fais grâce de la description que j'allais commencer. Pour un lecteur, autant de gagné !

L'événement du jour a été la convocation, à la nouvelle maison d'école, des gens de toute nation, de toute langue, de toute tribu, Visages pâles et Peaux rouges, Français, Anglais et Sauvages, réunion que devait couronner le festin de Salomon. La grande halle, 35 pieds sur 25, est tapissée de sapinage. Monseigneur prend place sur son trône, entouré d'un brillant état-major, cuivré, solennel, où brillent les trois chefs empanachés. L'armée des petits gars sur deux lignes est rangée d'un côté, celle des fillettes de l'autre ; la populace, dont nous faisons partie, se presse à la porte et aux fenêtres. L'harmonium donne le ton, et sur l'air de la romance anglaise : *on the lake by moonlight*, sauvagesses et sauvageaux entonnent un chant, composé pour la circonstance par un poète du lac. Le P. Mourier me permettra bien de voler quelques strophes à l'inspiration de sa muse algonquine. Je cite d'abord, vous allez voir comme c'est clair.

Ninawanigodita
Nikamotawata
Genawabaminang
Apitchi daiakiang.

Kije Manitowin
Minotawicinam,
Kawenim, Kawenim,
Wenidjanisimipang.

Ape dach gaie Kin
Monjak menawasin
Aking gaie wakwing
Ki misawenimínimin.

Je traduis, et, pour laisser à la traduction toute sa saveur originale, je donne le mot à mot. " Réjouissons-nous, chantons celui par qui nous sommes bien gardés, que nous aimons beaucoup.—Grand Esprit, écoute nous favorablement ; bénis, bénis celui qui nous a pour enfants.—Plaise à Dieu que toi-même tu sois toujours heureux sur la terre et dans le ciel, nous le désirons."

Il y eut adresse, Monseigneur répondit en français et en anglais. " Il était heureux de voir l'empressement de la population qui était accourue de tous les points du lac pour rencontrer celui que Dieu lui avait donné pour pasteur et pour père ; il aimait toutes ses ouailles et il les bénissait comme ses enfants. Il félicitait les sauvages de ce que pendant l'été ils confiaient leurs enfants aux soins des religieuses, et il les encourageait à le faire avec plus de régularité encore ; là ils apprendraient, non seulement à devenir de bons chrétiens, ce qui est bien le principal, mais encore à exercer une foule de petites industries, à contracter des habitudes de travail et d'économie qui leur seront d'une utilité inappréciable, quand la chasse finira par leur faire défaut. Aux braves colons, il n'a qu'à donner des paroles d'encouragement au milieu des difficultés indispensables d'un premier défrichement ; déjà ils paraissent, sur leurs fermes, satisfaits et indépendants comme des bourgeois. Avant longtemps le lac verra plusieurs paroisses se former sur ses bords ; dans un avenir peut-être assez rapproché il deviendra le centre d'un diocèse florissant. S'ils veulent jeter les bases d'une population forte, saine, vigoureuse et prospère, qu'ils se rappellent toujours qu'ils doivent être fidèles aux enseignements de notre sainte religion. " Si le Seigneur ne protège la cité, c'est en vain qu'il veille, celui qui la garde. *Nisi Dominus custodierit civitatem, frusta vigilat qui custodit eam.*"

Suivit une cérémonie importante. Quand les sauvages, pour de nombreux services rendus, veulent accorder à un étranger un honneur ou une récompense extraordinaire, ils

l'admettent dans le corps de la nation, lui donnant en même temps un nom nouveau sous lequel, seul, dorénavant il sera connu. Il faut savoir que, pour un sauvage, le premier peuple du monde, c'est le sien ; pour la plupart, ils s'appellent en leur langue *les hommes*, en algonquin *ininiwok*. " Je suis dit-il, supérieur au blanc et pour chasser, et pour conduire un canot, et pour marcher dans les bois, et pour camper ; seulement, il sait un peu mieux lire que moi ; mais, si j'avais fréquenté les grandes écoles, je le saurais aussi bien que lui." Le plus beau compliment qu'il puisse vous faire, c'est de vous dire : " Tu as presqu'autant d'esprit qu'un sauvage. " Parisiens glorieux, appelez maintenant votre ville la tête du monde, la cervelle de l'Europe ; les *Ininiwok* en pensent autant de leurs amas de wigwams.

Donc Monseigneur allait être reçu sauvage. La chose fut gravement proposée à la nation, qui l'accepta à l'unanimité. Chacun s'était composé un air sénatorial. Le chef de la Kepawe, homme bien taillé, orateur à la parole facile, prit Sa Grandeur par la main, et parla longtemps. Il développa cette pensée : "Autrefois les sauvages marchaient dans les ténèbres, exposés à tomber dans toutes sortes de précipices, car il faisait noir dans la forêt. Tout à coup, il s'est élevé une grande lumière ; le sauvage maintenant sait d'où il vient, où il va : il vient de Dieu, il va au ciel. Cette lumière, c'est la prière ; et toi, tu es celui qui enseigne la prière. C'est pourquoi tu t'appelleras à l'avenir *Kapapaminowaseskang*, " Celui qui porte partout la belle lumière. "

Tous les pères et frères, qui n'étaient pas encore algonquins, passèrent au baptême, à peu près avec la même cérémonie. Ils s'appellent maintenant : Le P. Dozois, à l'humeur joviale, *Papaminowanegouskang*, " Celui qui porte la joie partout ; " le P. Gladu, à la chevelure et à la barbe noires, *Petawamakawan*, " Le double nuage " ; le frère Plante, qui a pour charge de réveiller les hommes le matin, *Ekawapanoeskang*, " Celui qui guette le lever du soleil ; " et le frère Proulx, cuisinier à ses heures, qui appelle les hommes au dîner, *Apitakijik*, " Le midi. " Quant à moi, il y a trois ans que j'ai gagné mes épaulettes : *Aiamiemijakad*, " Le temps clair de la prière. "

Enfin, pour terminer : " Dieu est bon, dit le chef, et toi aussi. Dieu nous a donné ce beau jour, et toi, pour en jouir, tu nous donnes de la viande et du pain ; à nos enfants tu donnes du sucre, et tu fais pleuvoir pour eux sur l'herbe une pluie de bonbons. "

Il est tard dans la nuit ; en déposant ma plume, je jette un regard par ma fenêtre, et j'aperçois les flammes vacillantes des brasiers qui éclairent encore les tables du festin, les parquets de gazon, les voutes de feuillage et la joie générale.

XXIII

DE TÉMISCAMINGUE A MATTAWA.

Un jour de repos.—Histoire de Mattawa.—Premiers missionnaires.—Premiers bienfaiteurs.—1871.—1872.—1873.—1874 et 1875.—1876.—1877.—1878.—1879.—1880.—1881.—1882.—1883.—Faits et gestes de l'année courante.

MATTAWA, 13 AOUT 1884.

Mon cher ami,

Nous nous reposons ici tout un jour, afin de secouer de nos souliers et de nos figures la poussière des forêts, et de vous arriver frais et dispos, gaillards. Partis de Témiscamingue avant-hier à midi, ayant couché lundi sur la grève en face de la Kepawe, après avoir sauté mardi tous les rapides du Long-Sault et portagé ceux de la Montagne et des Erables, nous arrivions le soir à Mattawa avec la nuit.

J'ai passé la journée à feuilleter un journal du P. Nédelec, tenu année par année, où est racontée l'histoire de Mattawa ; il m'a fort intéressé, et j'y ai puisé à pleines mains. Je vous passerai mes notes ; vous les lirez, ou vous ne les lirez point ; dans tous les cas, les voici.

Il y a une trentaine d'années, la population blanche, attirée par les salaires des chantiers, commença à se jeter sur les deux rives de l'Ottawa et sur la Mattawan. Les pères Oblats firent une visite régulière à Mattawa en 1860, et ils continuèrent régulièrement : en 1860, le P. Déléage ; 1861, le P. Pian ; 1862, 1863, 1864. 1865, le P. Lebret ; 1866, le P. Guégen ; 1867, les pères Guégen et Lebret ; 1868, le P. Né-

delec ; 1869, le P. Poitras. Dès 1863, on jeta les fondations d'une chapelle ; Mgr Guigues, évêque d'Ottawa, l'honora de sa présence en 1864, et il y donna la confirmation à un grand nombre de fidèles de tout âge et de toute nation.

Les missionnaires hivernèrent pour la première fois à Mattawa pendant l'hiver de 1869 à 1870. Ce fut le père Nédelec d'abord tout seul, il fut ensuite rejoint par le P. Guégen. Comme ils n'avaient pas de résidence à eux appartenant, ils reçurent une hospitalité aussi généreuse que cordiale de la part de M. Noah Timmens, le plus ancien habitant et le fondateur de Mattawan ; pendant quatre ans encore la maison de ce brave citoyen servit de presbytère. Parmi les autres bienfaiteurs de l'église, on peut compter au premier rang MM. Olivier Latour, Ouellet et Pierre Lajambe. La chapelle fut achevée, elle présentait une apparence tout à fait proprette avec ses bancs neufs, son jubé, sa sacristie, ses vitraux peints, son chemin de la croix, son enfant Jésus, ses bouquets artificiels et son service complet d'ornements. Mattawa était devenu le rendez-vous des bourgeois de chantier. La présence du prêtre et d'un médecin y attirait une foule de gens. La population sédentaire tant du petit village que des environs pouvait être évaluée de 300 à 400 âmes, 55 familles catholiques, 25 protestantes ; la population flottante s'élevait à 2000 environ. La vie et le mouvement naissaient sur ces bords.

1871.—Missionnaires : les PP. Poitras, Nédelec et Guégen. De cette résidence, pendant l'hiver, les pères vont, en différentes directions, faire la mission des chantiers. Il passe plusieurs partis d'arpenteurs qui localisent le tracé du chemin de fer "Le Pacifique Canadien." Le nombre des jeunes gens qui montent dans les chantiers est plus considérable que jamais. Dans les bois, les fermes commencent à s'ouvrir ; sur la rivière il s'établit une ligne régulière de bateaux, sans compter que le steamboat monte des Joachims à la Roche-Capitaine. En hiver une ligne de stage fonctionne aussi régulièrement pour le transport des voyageurs. La civilisation envahit Mattawa. Deux écoles se sont ouvertes, l'une chez M. Bangs, fréquentée par cinq sujets pro-

testants, l'autre chez M. Timmens, laquelle compte trente élèves catholiques ; la première est tenue par une institutrice diplômée, l'autre par le missionnaire non titré. C'est bien le petit grain de sénevé : l'école n'a pour salle qu'une pauvre hutte, pour pupitres que des bancs de bois bruts, et le professeur n'a pour traitement que le travail gratuit.

1872.—Missionnaires des chantiers, les PP. Poitras et Guégen ; le P. Nédelec exerce les fonctions de missionnaire résident et de professeur d'anglais, de français et de sauvage ; au printemps il part pour les missions lointaines de la baie d'Hudson. Au mois de février le juge Doran tient la cour de session. Le gouvernement nomme des magistrats pour les petites causes, M. N. Timmens et M. J. McDonald. On bâtit une maison pour les pères, et le P. Poitras, pour la circonstance, se fait maçon et charpentier. Le village se développe, la campagne s'ouvre. Mattawa est doté de la présence d'un révérend ministre, appartenant à la secte des méthodistes.

1873.—Décidément Mattawa est devenu le grand dépôt des chantiers d'en haut. On jette bâtisses sur bâtisses, on se dispute les roches. Les PP. Poitras et Guégen continuent à visiter les chantiers, le père Nédelec garde la résidence pendant l'hiver et va à la baie d'Hudson pendant l'été. Quarante enfants fréquentent l'école, le lycée est transporté au presbytère, le P. Nédelec fait la classe le matin, et mademoiselle Marguerite Timmens l'après-midi. On établit une nouvelle mission aux Deux-Rivières. Le presbytère est terminé en dehors et en dedans, le tout est sur un pied bien convenable. Déjà les abords du lac Népissingue attirent les regards des spéculateurs, c'est le champ futur de la colonisation dans ces parages. Puissent nos catholiques ne pas se laisser devancer, et prendre leur part dans cet héritage du testament d'Adam.

1874 et 1875.—Mattawa, pendant ces deux années, fait peu de progrès. Jamais, de mémoire d'homme, le commerce de bois n'a subi une pareille crise. Les banqueroutes succèdent aux banqueroutes parmi les bourgeois de chantier et les aubergistes habitués à vivre dans l'abondance ; la gêne et la pauvreté se sont abattues sur les habitants échelonnés

le long de la rivière. L'argent autrefois si commun est devenu plus que rare. Les fermiers auront à changer leur manière de vivre ; ils devront désormais compter davantage sur les produits de leurs terres, et moins sur les ressources souvent précaires des chantiers. La leçon, dure pour le moment, pourra avoir pour l'avenir de bons résultats. L'école a été définitivement établie sur un pied légal. Deux causes cependant l'empêchent de fleurir comme elle le devrait, le défaut de ressources pécuniaires et l'indifférence des parents à envoyer leurs enfants à la classe régulièrement. On a bâti une prison, ce n'est pas sans besoin. Puisse-t-elle avoir pour effet d'effrayer les ivrognes ! La mission qui s'étend depuis le pied de la Roche-Capitaine jusqu'aux eaux de la Keepawe et sur la Mattawa jusqu'au lac Népissingue, renferme une population catholique d'environ 500 âmes. Mattawa : 82 familles, 214 communions, 398 âmes. Sur ce nombre les sauvages comptent pour 22 familles, 113 âmes. Deux-Rivières, 17 familles, 57 communions, 102 âmes. Il est difficile d'énumérer la population flottante, qui va et vient sur un aussi vaste territoire ; à certaines époques, elle dépasse certainement trois mille. Au mois de juin un steamboat se mit à voyager entre Mattawa et Deux-Rivières, et au mois de septembre le télégraphe, sur les ailes de l'électricité, commença à apporter les nouvelles de l'extérieur.

1876.—La crise continue. Le défrichement des terres avance à pas lents, mais sûrs. La nature du sol, quoique rocailleuse, n'est pas stérile ; il ne faut pas juger des terrains par les environs de la rivière qui sont couverts de rochers, l'intérieur est bien préférable. Les grains de toute espèce poussent et mûrissent bien. La religion et la moralité de la population laissent peu à désirer. De tout l'été, il ne s'est pas vendu une goutte de boisson dans la place, c'était une vraie bénédiction. Tout était tranquille, point de ces désordres qui accompagnent toujours l'ivrognerie. Le R. P. Poitras, chargé de la mission de 1870, a été rappelé ailleurs par l'obéissance ; sa place est occupée temporairement par le R. Père Prévost. Le R. P. Nédelec, qui continue à faire chaque printemps sa missior de la baie d'Hudson, vient

presque toujours prendre ses quartiers d'hiver à cette résidence.

Mattawa eut l'honneur de recevoir, cette année, la visite de Mgr Duhamel, évêque d'Ottawa ; il y avait douze ans qu'il n'avait pas vu son premier pasteur. Quel changement ! alors les sauvages étaient presque les seuls habitants de ces lieux solitaires ; aujourd'hui ils ont été comme submergés par l'émigration des blancs de toute nation. Alors Mattawa n'était qu'un petit poste de traite de l'honorable compagnie de la baie d'Hudson ; aujourd'hui c'est un joli village, qui sourit aux plus belles espérances d'avenir. Alors la religion n'avait qu'une chapelle à moitié achevée ; aujourd'hui elle en a deux dans un assez bon état, et convenablement pourvues de tout ce qui est nécessaire à la décence du culte. Sa Grandeur était accompagnée de M. O'Connor, curé de St-Patrice d'Ottawa, de M. Faure, curé de Pembroke, et de son neveu M. l'abbé Duhamel. Quelques jours plus tard arrivaient le R. P. Soulier, visiteur, en la compagnie du R. P. Antoine, provincial de la province du Canada. Ce fut l'année des nobles et précieuses visites.

1877.—Les temps sont durs. Le nombre des habitants augmente insensiblement. La récolte a été abondante, mais point de débouchés pour en écouler les produits. Le besoin d'un moulin à farine se fait vivement sentir ; sans cette amélioration, un grand nombre de colons finiront par déserter le pays. Le gouvernement a fait bâtir un beau pont, pour relier les deux rives de la Mattawan. L'école, partie péniblement, développée heureusement, s'est fermée peu honorablement. Il faut espérer que ce ne sera qu'une éclipse.

Le 2 mars, s'est endormi dans le Seigneur le grand missionnaire des chantiers, le R. P. Reboul. Il avait été frappé par la maladie à la fin de la campagne, dans le haut de la Petewawe ; le lendemain de son arrivée à Mattawa, il rendait son âme à Dieu, muni des sacrements de l'Eglise, au milieu de ses frères, désolés de sa perte, mais consolés au souvenir de ses œuvres : *non constristemini sicut et cæteri qui spem non habent.* Pendant vingt-cinq ans les chantiers avaient été le théâtre de son indomptable énergie, de son inépuisable activité et de son zèle à toute épreuve. Il est

mort en brave soldat, les armes à la main. *Beati mortui, qui in Domino moriuntur !*

1878. — Trois religieuses du couvent des sœurs grises d'Ottawa, sœurs St-Alexis, Ste-Mélanie et Ste-Eudoxie, sont venues se charger de l'instruction des enfants et du soin des malades. C'est un tout petit gland jeté dans le sol par la main de la Providence, mais qui deviendra, avec le temps, un grand chêne. Mattawa ne veut pas d'écoles communes, d'écoles sans Dieu ; il ne sort généralement de ces sentines de fausse éducation que des impies ou des indifférents. Ces bonnes religieuses formeront pour l'avenir une génération de chrétiens pieux, instruits, moraux et polis. Ici, il faut que chaque enfant soit instruit dans sa langue, au moins pour ce qui regarde la religion ; seules, des personnes d'abnégation peuvent se charger d'une besogne aussi multiple que difficile. A la fin de l'année, 67 élèves fréquentaient les classes.

Quel bienfait qu'un hôpital ! Dans le cas de maladie contagieuse, personne ou presque personne ne voulait ouvrir sa porte aux pauvres affligés. Les autres malades payaient pour leur pension des prix exorbitants, et dépensaient dans un mois les épargnes de tout un hiver. Les catholiques souvent languissaient dans un milieu dangereux et dans une atmosphère délétère au bien de leur âme. Ces étrangers, loin de leur famille, trouveront à leur chevet de nouvelles mères et de véritables sœurs. Les pères ont abandonné leur maison aux religieuses, et se sont retirés dans une petite résidence, plus que modeste, l'ancienne maison d'école, située au coin du nouveau pont. Si des commencements humbles sont la marque d'un avenir brillant, alors la mission de Mattawa, avec son école et son hôpital, doivent s'attendre à voir des jours non pareils de gloire et de prospérité.

Le village a vu s'élever une église protestante. Le P. Nédelec, après sa campagne d'été à la baie d'Hudson, et sa campagne d'automne aux environs de Pembroke et d'Eganville, est venu prendre ses quartiers d'hiver avec le R. P. Poitras, de nouveau en charge de la résidence. Plusieurs familles montent pour s'établir sur des terres du côté du lac

Talon. Bon nombre de travailleurs sont employés dans les billots, presque personne dans le bois carré.

1879.—La stagnation dans les affaires continue. 50 familles sont déjà fixées au lac Talon, 35 catholiques, 15 protestantes. Deux-Rivières a sa chapelle et sa maison d'école. A la Roche-Capitaine on a également bâti une maison d'école, qui servira provisoirement de lieu de réunion pour les catholiques des environs. Le R. P. J. U. Poitras, qui a tant fait pour le développement spirituel et temporel de Mattawa, a été enlevé à l'affection de ses paroissiens et nommé à la maison de Hull. Son remplaçant est le R. P. Déléage, ancien missionnaire de la baie d'Hudson, qui a été en charge de la mission du Désert depuis 20 ans. L'école séparée est sur un bon pied ; après la tempête, le calme. On n'obtient rien sans trouble.

1880.—La colonisation progresse au lac Talon et dans les environs du lac Népissingue. Mattawa grandit. Il s'ouvre un nouveau genre de missions, la visite des travailleurs sur la ligne du chemin de fer du Pacifique Canadien. Les chars se sont rendus pour Noël aux Deux-Rivières. Environ 1300 hommes ont travaillé sur la ligne ; ils sont, pour la moitié à peu près, Canadiens-français ; les autres appartiennent à toutes les nations du globe. On a commencé les travaux de nivellement aux environs du village. Cet automne, les chantiers ont repris comme dans les bonnes années. Plus de 3000 hommes sont dispersés au fond des bois, dans les limites du district. L'ouvrage du ministère augmente. Dans le cours de l'été, on a bâti pour les pères, à une petite distance de l'hôpital, une assez jolie maison en brique, c'est la première du genre que voit s'élever cette partie éloignée du pays. Le R. P. Antoine, provincial, et le R. P. Bournigalle ont visité la mission. Le R. P. Mourier a assisté à la résidence le P. Déléage. Comme à l'ordinaire, depuis nombre d'années, le P. Nédelec a fait sa tournée d'Abbitibi, de Moose, d'Albany, du Fort William et de la *Bonne-Chère*.

1881.—L'état des affaires est revenu plus florissant que jamais, les chantiers sont nombreux, la première locomotive du Pacifique est entrée à Mattawa au mois d'août. Les pères ont visité 75 chantiers, grands et petits, sans compter

les familles éparpillées çà et là dans la solitude, les sauvages tant de la Kepawe que de la Grande-Rivière : plus de 2000 personnes ont profité, de ce côté-là, du bienfait de leur ministère. D'un autre côté les gens du chemin de fer n'ont point été négligés, ils se sont élevés au nombre de 2000, presque tous catholiques ; 1500 Canadiens, 400 Irlandais et 100 de différentes nations.

Le R. P. Déléage a reçu pour assistant le jeune P. Emery. Le P. Barber a prêché cette année la première retraite qui se soit donnée dans l'endroit. L'église a été considérablement augmentée, elle se trouve au niveau des progrès du village et fait beaucoup d'honneur à la générosité des catholiques.

Le 26 juillet Mgr Duhamel, pour la seconde fois, venait faire sa visite pastorale à Mattawa ; il était accompagné du Rév. J. B. Proulx, professeur au séminaire de Ste-Thérèse, et de M. l'abbé J. Robert. Sa Grandeur arriva de Kloc's Mills par le steamboat du capitaine Mulligan. Malgré les incertitudes et les menaces d'un ciel pluvieux, toute la population en habits de fête attendait sur le rivage ; une fanfare jetait dans les airs ses joyeux accords, et la mousqueterie faisait redire aux échos des montagnes l'allégresse générale. La foule tomba à genoux pour recevoir la bénédiction de son premier pasteur, puis se releva pour l'accompagner à la chapelle du couvent où il y eut sermon en français et en anglais. Monseigneur leur annonça que le lendemain il partait pour la mission du lac Talon, et que, par conséquent, la visite épiscopale à Mattawa n'aurait lieu qu'à son retour. Le 29 juillet au soir, l'évêque faisait son entrée solennelle. Le 30 et le 31, furent donnés les exercices d'une véritable mission : deux sermons dans l'avant-midi, deux sermons dans l'après-midi, confessions, préparation des enfants à la confirmation, visite du cimetière. L'église s'est trouvée trop étroite pour contenir la foule, près d'une centaine d'hommes ont dû rester à l'extérieur. Elle était ornée de tentures de diverses couleurs et de couronnes de verdure ; la messe du second ton fut chantée par un chœur bien exercé, il y eut cérémonie de la confirmation, messe pontificale,

bénédiction papale : jamais Mattawa n'avait vu splendeur pareille !

1882.—La population augmente. Jamais on ne vit tant de chantiers que cet hiver, on en a visité au-delà de cent, et plus de 3000 catholiques. Les pères continuent de porter les secours de la religion sur le chemin de fer, au lac Népissingue. Les missions du lac Talon, des Deux-Rivières et de la Roche-Capitaine se développent, l'ouvrage s'accroît, le zèle est à la hauteur des besoins, mais les santés s'épuisent. La moisson est abondante, et les ouvriers peu nombreux ; quatre missionnaires ne peuvent suffire aux travaux si multiples de cette desserte.

Un événement important s'est accompli dans le cours de cette année, l'érection du vicariat apostolique de Pontiac, dont Mattawa fait partie ; le vicaire apostolique est Mgr N. Z. Lorrain, qui a été sacré évêque de Cythère, le 21 septembre, dans l'église de Notre-Dame de Montréal. Le P. Déléage a été transféré à Témiscamingue, et le P. Poitras est revenu encore une fois directeur de la résidence de Mattawa. La résidence fit une nouvelle acquisition dans la personne du P. Cahill, qui fut chargé de la mission de Rockliffe, 42 milles plus à l'est en descendant l'Ottawa. La maison de Mattawa est devenue indépendante, elle a été séparée de celle de Témiscamingue dont elle dépendait depuis sa fondation. Les catholiques ont deux écoles séparées, les petits garçons sont passés sous les soins d'un maître laïque ; petits garçons et petites filles nombrent environ 150. L'école protestante compte une trentaine d'élèves. Nos frères séparés ont maintenant trois églises et trois ministres.

1883.—Mêmes pères, mêmes travaux. Le P. Paradis, qui était parti avec le P. Nédelec pour faire la mission de la baie d'Hudson, est tombé malade à Abbitibi et a dû retourner à Témiscamingue. Le P. Emery a dit adieu à la place, ayant reçu son obédience pour le diocèse de Boston ; il est maître des novices pour la province américaine. Son remplaçant comme missionnaire au lac Talon est le R. P. Legault. Plusieurs nouvelles bâtisses s'élèvent du côté ouest de la rivière Mattawan, déjà 18 familles y résident. Les pères y construisent près de l'église un nouveau pres-

bytère à deux étages, qui aura 46 pieds sur 37, avec une cuisine de 32 sur 18. On parle aussi d'y bâtir un couvent et un hôpital. Ce sera là, dans un avenir prochain, la plus belle partie de la ville.

Le 28 juillet, Mgr N. Z. Lorrain, évêque de Cythère et vicaire apostolique de Pontiac, faisait sa première visite à ses ouailles de Mattawa. A 10½ heures du soir, le train qui apportait Sa Grandeur entrait en gare. Toute la population était sur pied en habit de fête. Une procession aux flambeaux, composée de plus de 200 torches, précédant la voiture de l'évêque, se mit à se dérouler avec ses flammes vacillantes à travers les rues de la ville, comme un long serpent de feu; toutes les maisons étaient illuminées: le jour était revenu au milieu des ténèbres de la nuit. Les cuivres sonnants réveillaient les échos endormis des montagnes; les chemins étaient bordés de sapins, d'érables et de pins verdoyants; des arcs de triomphe, au nombre de six, s'élevaient de distance en distance, on y lisait les mottos: *Bienvenu, Welcome, et cead mille failthe,* ce qui veut dire en irlandais, paraît-il, *mille fois bienvenu.* Le lendemain, dimanche, à 10 heures, une nouvelle procession se forma à la maison des pères pour conduire Sa Grandeur à l'église qui se trouve à un demi mille de distance, sur l'autre côté de la rivière: spectacle édifiant que de voir cette longue suite de peuple, front découvert, la croix en tête, aux accords de la fanfare et de la musique militaire, défiler par la rue principale, traverser le pont tout habillé pour la circonstance de feuillage et de verdure, et grimper à pas lents sur les flancs de la colline, c'était beau c'était pieux!

A la porte de l'église, la foule se rangea en demi cercle et deux adresses, l'une en français et l'autre en anglais furent présentées à Sa Grandeur; elles furent lues respectivement par M. A. Fink et M. R. Gorman. Entre autres choses Monseigneur répondit qu'il était heureux de recevoir leurs démonstrations de joie et de respect. Elles ne pouvaient s'adresser à lui personnellement, puisqu'il leur était inconnu jusqu'à ce jour; mais elles visaient plus haut, elles s'adressaient à la religion dont il est le premier dignitaire dans ce vicariat, à Dieu dont il est le représentant

On l'avait appelé dans une de ces adresses un soldat de la foi ; il est plus, il est général, et c'est en cette qualité qu'il vient passer en revue les officiers et les simples soldats de l'armée chrétienne. Déjà il est en état de rendre hommage à leur zèle pour l'honneur du culte extérieur. Ils ont compris que, pour le bonheur et l'avancement d'une localité, ce n'est pas tout d'élever des édifices matériels, de favoriser le commerce et l'industrie ; il faut avant tout poser une base morale, établir un fondement spirituel. Que Dieu en soit béni !"

Les exercices de la visite, messe pontificale, instructions, confirmation, prières pour les morts, tout s'est passé comme à l'ordinaire en pareille occurrence. On ne put s'empêcher de remarquer l'empressement avec lequel les paroissiens assistèrent à tous les offices, l'église était trop étroite pour contenir la foule.

Ici le cahier du P. Nédelec s'arrête ; je m'arrête avec lui. Dans son chapitre intitulé "1884," la verve du révérend annaliste ne manquera pas de consacrer quelques pages à raconter nos faits et gestes du côté de la Baie d'Hudson ; et, n'en doutez pas, *tout sera pour le mieux.*

XXIV

ARRIVÉE A PEMBROKE

Une surprise.—Une demande.—La procession.—*Te Deum.*—Adresse des citoyens.—Réponse de Sa Grandeur.—Bienfaits de la religion.—Aperçu du voyage.—Un parfum d'édification.—Les traiteurs.—L'union fait la force.—Sous la protection de la Bienheureuse Vierge.

PEMBROKE, 14 AOUT 1884

Mon cher ami,

Aujourd'hui, à midi et demi, nous entrions à Pembroke. Quelle ne fut pas ma surprise de ne point vous voir à la gare. " Où est M. Leduc ?—A l'hôpital.—Bien malade ?—Il l'a été ; il est maintenant en pleine convalescence ; mais le médecin lui défend de sortir."

Ma première visite, avec Monseigneur, a été pour vous. Vous m'avez exprimé le désir d'avoir par écrit le récit de l'entrée de Sa Grandeur dans sa ville épiscopale. Pour vous plaire, il n'est rien que je ne fasse ; à l'instant je m'exécute.

Vous savez mieux que tout autre combien les paroissiens de Pembroke sont heureux du retour de leur premier pasteur, après une si longue absence ; aussi ont-il voulu témoigner de leur joie par une démonstration publique.

Quand les chars entrèrent en gare, une population nombreuse, en habits de fête, se pressait aux environs ; la fanfare faisait résonner les airs de ses accords les plus joyeux, les cloches sonnaient à grandes volées, et les principaux citoyens, ayant à leur tête M. l'abbé Dowdall, étaient là pour

donner à Sa Grandeur la poignée de main de la bienvenue. Monseigneur monta dans une voiture traînée par deux chevaux, ayant à ses côtés son compagnon de voyage, M. J. B. Proulx, et en face le juge Doran et M. William Murray. Plusieurs voitures et la foule à pied suivirent en procession.

On se rendit à l'église, où eut lieu, au milieu de l'allégresse générale, le chant du *Te Deum*. Après tant de faveurs reçues, après avoir échappé heureusement à tant d'accidents possibles, le cœur chantait d'accord avec les lèvres : " Nous vous louons, nous vous bénissons. Que le ciel s'unisse à la terre pour célébrer vos grandeurs, car vous êtes le Dieu trois fois saint."

Le *Te Deum* terminé, M. le juge Doran s'avança à la balustrade et lut à Sa Grandeur, en anglais, une adresse dont voici la traduction :

" Monseigneur, c'est avec les sentiments d'une joie bien grande que nous nous sommes réunis, au nom de toute la paroisse, pour souhaiter la bienvenue à Votre Grandeur, à son retour de ce long et difficile voyage qu'elle a entrepris dans les parties septentrionales de son vaste diocèse.

" Nous n'avons pas besoin de dire à Votre Grandeur que nous avons fortement senti le vide causé par son absence, et que nous avons soupiré après l'heure de votre retour, quoique les dignes prêtres, que vous avez laissés en charge de cette paroisse, aient veillé avec beaucoup de zèle sur nos besoins spirituels.

" Nous avons lu avec plaisir le narré de vos différentes étapes vers la baie d'Hudson, et la réception cordiale que vous ont faite les bons sauvages qui habitent les solitudes du nord, au fur et à mesure que nous arrivaient les lettres d'un de vos révérends compagnons; et nous nous unissions en esprit à ces populations indigènes, devenues les enfants de l'Eglise, dans leurs acclamations et dans l'expression de leur respect et de leur joie, en voyant en personne, pour la première fois, leur grand chef spirituel.

" Nous sommes certains que Votre Grandeur se sent amplement dédommagée des fatigues et des misères de cette visite pastorale, en sa qualité de pionnier des grâces épiscopales dans ce vaste territoire, par le spectacle des nombreux

bienfaits spirituels qui en découlent pour cette partie de son troupeau ; et nous avons la confiance que le Ciel protègera longtemps les jours précieux de Votre Grandeur, afin qu'elle puisse encore porter les bénédictions apostoliques jusqu'aux extrêmes limites de son immense vicariat.

" Pembroke, 14 août 1884. Signé au nom des paroissiens : J. Doran, W. Murray, Th. Murray, M. J. Gorman, A. J. Fortier, J. A. Thibodeau, E. Bédard, M.D., G. Desjardins."

Monseigneur répondit à peu près en ces termes :

" Mes chers amis, vous êtes heureux de mon retour au milieu de vous, croyez que je ne le suis pas moins de vous revoir. Pendant ce long voyage dans des solitudes profondes, j'avais résolu, afin de goûter quelques semaines de tranquillité et de repos, de bannir de mon esprit toute pensée du monde extérieur ; cependant, il en est une qui m'a suivi partout, c'est la pensée de mes diocésains et de mes paroissiens de Pembroke.

" Je ne m'attendais pas à une semblable réception ; cependant je l'accepte volontiers, car je comprends qu'elle ne s'adresse pas à mon humble personne, mais bien à la personne des apôtres que vous voyez sous le voile de mon caractère épiscopal. Elle témoigne de votre respect pour les ministres des autels et de votre amour pour la religion.

" Oui, aimez toujours cette religion sainte, qui fait le bonheur des sociétés comme celui des individus. Jamais je n'ai mieux compris cette vérité, qu'en voyant les bienfaits sans nombre qu'elle a apportés à ces tribus errantes que nous venons de visiter. De quel abîme de misères elle a retiré ces pauvres sauvages ! Comme elle a rempli leur vie de consolations, de lumière et de saintes espérances !

Nous devons à Dieu de solennelles actions de grâce pour nous avoir préservés de tout accident dans ce trajet d'au moins quinze cents milles, dont plus de treize cents en canot d'écorce. Le voyage a duré 64 jours. Nous nous sommes arrêtés 16 jours pour donner les exercices des différentes missions ; nous avons été sur la route 48 jours, et nous avons couché 42 nuits sous la tente.

Les endroits que nous avons visités sont Témiscamingue, Abbitibi, New-Post, Moose et Albany. Le nombre des sau-

vages catholiques appartenant à ces différentes missions peut s'élever à quatorze cents. Nous avons eu le bonheur de rencontrer la plupart de ces errantes ouailles ; nous avons été témoins de leur esprit de foi, nous avons pris connaissance de leurs besoins, et j'ai administré le sacrement de confirmation à près de 250 personnes ; nous avons vu, sur le théâtre de leurs travaux, le zèle de ces dévoués missionnaires qui ont évangélisé ces populations autrefois infidèles ; et nous sommes revenus apportant au fond de notre cœur un souvenir et un parfum d'édification.

" Quant aux fatigues que nous avons eu à endurer, elles nous paraissaient bien minimes, lorsque nous considérions la hardiesse de ces traiteurs aventureux qui ont pénétré encore plus loin que nous dans les retraites de ces forêts sans limites, dans le seul but de recueillir une riche moisson de pelleteries ; leur but peut être bon, ils travaillent au soutien et à l'honneur de leur famille ; mais le nôtre était encore plus noble, nous allions enrichir des trésors les plus précieux de la grâce d'en haut ces âmes rachetées au prix du sang de Jésus-Christ.

" Je termine en vous disant : restons toujours unis, l'union fait la force. C'est cette confiance mutuelle, cette bonne entente entre les brebis et le pasteur qui, pendant ces deux dernières années, nous a permis de travailler d'une manière si efficace à l'extinction de notre dette, ainsi qu'à l'avancement moral et intellectuel de notre population. Dans toute l'effusion de mon cœur, je vous bénis, vous et vos familles."

Nous étions partis sous les auspices de Jésus-Hostie, le jour même de la Fête-Dieu ; nous revenions, au chant des premières vêpres de l'Assomption de la Bienheureuse Vierge, sous la protection de celle dont nous avions chaque jour répété les louanges aux échos des lacs et des forêts.

J. B. PROULX, PTRE.

FIN.



EUSÈBE SENÉCAL & FILS, Imprimeurs, 20, rue Saint-Vincent, Montréal.

TABLE DES MATIÈRES.

PAGES.

Epitre dédicatoire..... 1
I.—De Pembroke à Matawa..... 5
II.—De Mattawa à Témiscamingue..... 12
III.—De Témiscamingue au lac des Quinze..... 21
IV.—Le lac des Quinze etc..... 30
V.—Du lac des Quinze à Abbitibi..... 40
VI.—De l'est à l'oust du lac Abbitibi..... 52
VII.—Du lac Abbitibi aux Trois-Portages..... 60
VIII.—Des Trois-Portages à New-Post..... 70
IX.—De New-Post au rapide de la Mattawan..... 79
X.—A Moose.—La compagnie de la baie d'Hudson..... 91
XI.—La baie d'Hudson et son bassin..... 103
XII.—Premières découvertes et premiers établissements à la baie d'Hudson..... 111
XIII.—De Moose à No-Man-Land..... 133
XIV.—Arrivée à Albany..... 151
XV.—Les premières missions des pères jésuites du côté de la baie d'Hudson..... 156
XVI.—Les Pères Dalmas, Sylvie et Marest à la baie d'Hudson..... 176
XVII.—Visite épiscopale à Albany..... 196
XVIII.—D'Albany à Moose..... 220
XIX.—De Moose à New-Post..... 227
XX.—De New-Post à Abbitibi..... 237
XXI.—D'Abbitibi à Témiscamingue..... 250
XXII.—A Témiscamingue..... 257
XXIII.—De Témiscamingue à Mattawa..... 270
XXIV.—Arrivée à Pembroke..... 281